

Patrick Cintas

Le Morio

in progress

Livre premier + Livre suivant + Encore un

Ce roman in progress pourrait aussi s'intituler « L'hiver d'un morio ». Pas mal pour un papillon, non ?

mis en ligne dans la RALM

www.ral-m.com

<https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771>

janvier 2025/mars 2026

©2026 patrick cintas

Le Morio

LIVRE PREMIER.....	4
I – Histoire du Cahier vert.....	5
II – Mac Guffin en vacances.....	17
III – Giton et marionnettes.....	36
IV – L’histoire de l’aspirateur à civilisation.....	44
V – Le makila.....	60
VI – Un tank en Ukraine.....	73
VII – Banana split.....	88
VIII – Dernières divinations avant disparition(s).....	103
IX – La porte.....	119
X – Démasqué !.....	133
Le ceinturon.....	161
Un tank en Ukraine (suite).....	197
LIVRE SUIVANT.....	225
XI – Kyzomis – le père (2024).....	226
XII – Paris-Polopos.....	240
XIII – Codetta in blues.....	272
XIV – Ben Balada.....	289
XV – Le petit prince.....	315

XVI – Noyade.....	328
XVII – Les corbeaux.....	346
XVIII – Fin de la nuit.....	364
XIX – Ô Dnipro.....	398
XX – Le Chinois de la Côte.....	410
XXI – Paris (automne 2025).....	424
XXII – La lettre de papa.....	431
ENCORE UN.....	444
XXIII – Bientôt.....	445

LIVRE PREMIER

I – Histoire du Cahier vert

En ce moment (c'est l'automne), les hirondelles sont sur les grues. Je devrais dire : sur les ailes des grues. Demain, les hirondelles seront plus (là), et les grues ne seront toujours pas des guidés et leurs ailes redeviendront des flèches et le grutier entrera dans sa cabine et la toiture écosystémique du futur centre culturel de la Cartoucherie (le quartier de Toulouse où je vis) continuera de se couvrir car l'hiver approche et la Russie n'a toujours pas perdu le Nord ni la guerre. Au sein de l'Hôtel d'Assézat, palais des floralies locales et de leurs odeurs de sainteté, Jean-Pierre Siméon, « qui n'est pas d'ici », veille au grain, car il ne pleut toujours pas sur Toulouse alors qu'il a plu à Albi qui a donné son nom à l'Histoire, Toulouse n'ayant rien donné sous cette forme, sauf à se retrouver en homophonie dans le New Valois de William Faulkner, roman hemingwayen tout compte fait, avec le même sens pourtant, ce qui ne peut constituer une homonymie. Qui ne chie pas au moins une fois dans sa vie n'est plus de ce monde. Pitié pour lui ou elle.

Sur le pont des Catalans je considère la série des ponts jusqu'à l'île du Ramier qui ne vaut pas celle de la Cité du point de vue germanique, car j'ai l'œil dans ma longue vue et du bon bout, il y en a deux et je sais faire la différence entre un et un. Deux et deux font quatre. Vous connaissez la suite.

Non, ce n'est pas dans le jardin de Raymond VI que je me livre à ces intenses réflexions. Ni chez le Bistrotologue. Je vois... (j'ai l'œil dans la longue-vue, ne l'oubliez pas en lisant) je vois la Poésie !

Ach !Mystische Poesie...

Initialement, j'ai cru comme beaucoup que la Poésie ça se récitait. Je mets *récitait* au lieu de *récite* parce que c'était il y a si longtemps que je ne me souviens pas de tout. Mais je me souviens très bien de cette seule vérité valable pour moi comme pour les autres à cette époque de bombe atomique cubaine que la Poésie c'est ce qui se récite et ce qui ne se récite pas n'est pas toujours aussi intelligent ni juste que ça voudrait en avoir l'air.

C'est plus tard que j'ai su ou cru savoir que la Poésie ne se récite pas forcément, ce qui voulait dire soit qu'il existait (même remarque que pour *récitait*) une autre Poésie, soit que l'une ou l'autre n'en était (*idem*) pas. Et c'est ainsi que je ne suis pas devenu poète, ni tout seul en me la caressant, ni avec les autres en prenant garde de ne pas me faire enculer : on sait quel prix Roland Barthes attachait aux bijoux de Tony Duvert.

Jusque-là, je n'ai pas vu ni indivis ni divis, sauf à me tromper de sens et à me retrouver ailleurs où il n'est plus question de Poésie mais de s'en sortir ou pas. Par contre, j'avais (imparfait toujours) bien compris que le prix Nobel allait et va encore aux métaphoristes d'obédience pindarique et non pas aux poètes véritables comme le fut, entre autres grands baiseurs face au collecteur de prépuces, Charles Bukowski. C'était, mais ce n'est plus hélas, un premier pas vers et non pas dans la Poésie, car on est prié de ne pas se lever dedans, malheur ou pas, c'est une question de principe.

Fort de ce principe, et sans interroger Jean-Pierre Siméon qui habite l'Ariège (ce qui n'a aucun sens), j'ai tenté, je dis bien tenté, d'écrire un vers qui ne ressemble pas au suivant mais lui va comme un gant et de doigt en doigt on écrit un premier poème avec à la fin un point aussi peu final que possible, à moins de croire en Dieu et d'assimiler le poème à la prière ainsi que le recueil au bréviaire. A frolic of his own (Gaddis).

Jusque-là, ça ne se divise pas, ni par zéro ni par un, ni par un de ces innombrables nombres qui n'en finissent pas de dériver sans jamais donner un sens aux cimetières ni aux champs de bataille, ni à la mer des Sargasses où nage le *Pequod* comme si l'existence n'avait pas de fin à force de tourner en rond qu'on est – excusez la tournure germanique de ma toute nouvelle phraséologie, j'ai dix ans à peine et je ne connais aucun luth constellé, même si je ne pèle pas aux

tempes comme le Gide de Cravan, je grandis au Pays Basque où bleu le ciel est – quand pleut il ne.

Oui, oui, je me rappelle Berlin et après *Cabaret* on avait vu *Théorème* dans la même soirée et sur le même strapontin, ô Châtelet ! Que c'en était de la belle Poésie ça ! Pas *Cabaret* ni *Théorème*, mais la nuit en sortant de ce cinoche, à deux heures du matin et plus. Dix-huit ans et le Monde avait connu Woodstock et ses petits enfants de la bourgeoisie, ni révoltés ni brûlés par le soleil noir de la mélancolie : la Culture à la place de l'Art. Encore un prix Nobel. Ça commençait mal, cette fin de jeunesse ! Mais au bout de la rue de Rennes où s'accroupissent les rupins le boulevard croisait d'autres existences... Ah ! Il faut que je m'en souviennne et je m'en souvenais (jeu du présent et de l'imparfait, encore) —

Mais au bout de la rue de Rennes
où s'accroupissent les rupins
le boulevard croisait d'autres existences...

Les rupins, leurs mioches, futurs gardiens des maisons d'édition, des galeries d'art, des lieux de cultes, des boutiques branchées... faute d'avoir pu entrer à l'ESSEC, à Saint-Cyr ou chez Bocuse. Et comme l'un ne va pas sans l'autre (voir plus haut), les *remontés* du stade, de l'arène et des conservatoires du pignon sur rue. Dix ans et plus que j'avais commencé, et c'était pas le début !

La Poésie, ça n'existe pas, comme Dieu et le tralala. Mais qu'est-ce que ça attire comme parasites ! Que des mauvaises fréquentations !

Des instituteurs, futurs professeurs (tu parles, Charles !), et des professeurs, des fois chercheurs, rarement trouveurs. Des bouloteurs de la fonction publique. Des m'as-tu-vu du service rendu avec ascenseur et parapluie. Des cracheurs de salive et des feux clignotants. Et de la Poésie en veux-tu en voilà. De la chanson au bon cœur à la dissertation au bon genre. Et ça prenait (voyez si ici le présent est de mise) de la place ! Si bien que la Poésie, qui était passée de la récitation à l'écriture en ce qui me concernait, possédait le terrain comme si je n'avais jamais risqué ma peau et mes vertèbres dans un match de rugby à XV ! Ailier droit que j'étais. Seul ! Seul ! Poussez-vous ! que ça hurlait les uns et les autres, en chansons et aphorismes, en slogans et en sentences, du genre « toute poésie qui la la la au point de rencontre du... et de la... est poésie par essence... » ou par existence, je ne me souviens pas de tout, c'est si loin, et le temps, vois-tu... *Ach !* comme gueulait le Boche qui crevait dans une bonne page de *Battler Britton*. *Hache !* agonisait celui qui était destiné à jouer le Frisé au sein de notre si poétique dramaturgie constructrice du récit déjà faussé par l'imagination.

Mais les Schleus étaient morts et enterrés quand on joua *Cabaret* et *Théorème* au cinoche du Châtelet. Et les alentours du Montparnasse se peuplaient des futurs propriétaires de l'édition et de l'art, de la culture même. Et si je ne voyais en effet toujours pas la Poésie se scinder comme noyau, toute parasitée mais entière, la culture

ressemblait à un Berlin qui aurait pris une bombe à fragmentation (ne poussons pas le bouchon nucléaire, ça ferait, futur, trop convenu) de dimension cette fois universelle, avec autant de conneries que l'Humanité peut en concevoir quand elle se mêle de ce qui ne la regarde pas parce qu'elle y comprend que dalle.

Que peut comprendre de la Poésie un fauteur de chansons ? Que peut envisager de poursuivre, jusqu'aux étoiles (le luth) l'ergoteur qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez ? Que donne celui ou celle (filles et fils) qui cherche le pouvoir et ne trouve pas autre chose pour satisfaire son goût de l'artifice, du coup dans le dos et de l'ivrognerie argentifère ? On est bien loin, Jehanne, du cahier soigneusement calligraphié et illustré, bien loin aussi de l'adolescence qui en riait, de ce cahier, sans le jeter au feu toutefois et même sans maîtresse au milieu. Nous n'eûmes pas de vacances cet été-là, à Paris, ni à Toulouse toujours jalouse de la chance qu'elle a, Albi (voir plus haut la remarque à ce sujet).

Voilà comment un simple cahier à couverture de plastique vert est devenu ce que peu considèrent comme de la poésie. Il a fallu traverser cette fausse pléiade comme Jean Bart montrant au roi comment il avait échappé aux Anglais, bousculant cette fois les personnages les mieux placés du point de vue de la Cour : « Comme ça, Sire ! » jouant des coudes parmi les perruques poudrées. Il n'y a pas d'autres poésies possibles dans ces conditions, même si ce n'est pas de la Poésie, si c'est autre chose,

qui y ressemble toutefois, qui s'en approche, qui travaille, qui donne des coudes dans les côtelettes des éditeurs, galeristes, conseillers, ministres, et encore je passe les féminins pluriels sinon ça devient orgiaque, comme histoires à raconter aux petits enfants que c'est déjà des cons. Il n'y a pas d'autres vocations. Encore qu'il n'y ait rien de missionnaire dans cette sale histoire de vie à ne pas revivre sous peine cette fois d'y mettre fin non sans pratique exercée d'une forme de terrorisme qui ne dit pas son nom parce qu'il ne l'a pas trouvé, ô Poésie !

Tu parles si ça puait ! De la sueur, des aisselles d'enfants de la bourgeoisie, la grande et la petite, celle qui se croit mais qui peut, ya qu'à les voir se bousculer sur les planchers des salles polyvalentes de nos villages et sous les tringles plus commodes des théâtres des villes qui n'ont plus de théâtre que le nom, parce que les prénoms, tintin ! On n'appelle plus personne. On s'appelle. Ça Roland Barthes qui finit par criser parce que Tony préfère les cuculs et les birouettes. En plein repas éditorial. Faut le faire. Et encore, j'y fais qu'allusion, pour rester neutre mais sans la fermer à jamais, la porte que j'ai sous le nez.

Certes, on ne peut pas empêcher un oiseau de chanter. Ni même de se cultiver et de partager sa culture avec plus con que lui, car comme disait Dali : « Lé plou con, c'est célouï qui paye. » Et que ça paye. Des Gainsbourg, des Baschung, des plagiaires qui réussissent encore mieux, du point de vue pécunier, que Molière et Camus

réunis. De l'adolescence en vente libre. Avec ou sans dealers. Une fois que c'est parti, on n'arrête plus. Ou alors c'est qu'on est mort, mais on va citer personne pour ne pas blesser les familles qui devraient avoir honte mais qui préfèrent encaisser. N'est-ce pas que c'est la faute des familles ? Et elles s'étonnent qu'on les hâisse.

Bien sûr, comme à peu près tout le monde, le cahier vert, je l'ai perdu. Ah ! n'allez pas croire que j'ai fait exprès de le perdre, que c'est arrivé parce que je l'ai voulu et que je l'ai voulu parce que j'avais changé. Rien à voir. Ou alors il s'est envolé vers d'autres cieux et je n'en ai rien su. Je me souviens de Maurice Carême, de Robert Desnos, de Paul Fort, de Jacquou le Pré vert et de tonton Charlie et de son chat, du vieil et inévitable Hugo Nox. Rien sur le *Desdichado*, mais ça se récitait sans esquisser les papilles qui n'ont pas encore subi les assauts du goudron et de l'éthanol. Ça faisait poétique et on devait savoir pourquoi, sauf que maintenant on ne sait plus, ni même comment et encore moins avec qui. Il est bien gentil, Marcel, mais on a beau essayer, sur nous ça ne marche pas aussi bien que sur lui. Il devait s'y connaître mieux que nous, qu'on a que Modiano et Ernaux comme Proust, d'après Alfred et la planchette qui lui sert de jugement. Oui-Ja. Comme si on était né avec la Poésie à la place de l'anus et que la merde n'en était pas. Voyez là encore l'usage que je fais de l'imparfait alors que c'est maintenant que ça se passe. Le Montparnasse habité tout autour par des maisons d'éditions, des galeries d'art, des boutiques qui

savent tout mieux que nous qu'on est des cons si on n'achète pas. Rennes, Raspail, Saint-Benoît, Germain le Saint, Michel la fontaine, ils sont tous là, dans les antres de la pierre, placements sans diplômes ébouriffants, mais avec ce qu'il faut pour que ça tienne debout et que la famille ou le parti croie, mais pas dur comme fer (n'exagérons rien), que ça pourrait marcher, que des Ernaux yen a des tas, qu'il suffit de tomber dessus, comme on fait avec les cyclistes des trottoirs en sortant de son chez-soi, que c'est papa qui crache et maman qui allonge et s'allonge, ou alors on fait ça tout seul, avec encore plus de saloperies sur la langue et dans les mains. Pédants et salauds à tous les étages et le gaz au cul des bons ouvriers.

C'est vrai que quand on pète on fait pas autre chose, sauf de se préparer à rire ou à faire comme si c'était pas soi, selon les circonstances. Du beau monde. Ça choisit selon doctrine mise en jeu par pur souci commercial. On est rarement convaincu chez ces gens-là. On se force, on s'oblige plutôt, parce qu'on a de la politesse et que la politesse, Roland Barthes a fini par laisser tomber et par chercher à se faire casser la gueule par *son* Tony, en pleine célébration du rite littéraire qu'à un doigt près c'était de la poésie et rien d'autre. Mais c'était du roman et Roland Barthes est rentré chez sa maman à lui tout seul en chialant comme un gosse sauf que les gosses ça n'a jamais mal au cul sans constipation ou délices du martinet, ô comtesse !

Et l'autre qui nous met de la métaphore à la place de la poésie. Lui qui n'en a jamais écrit. En tout cas jamais publié. Ça avait dû le titiller de temps en temps. Ça vous titille tout le monde, la Poésie. Mieux que l'intelligence. Qu'on éprouve soudain le besoin de la publier ou qu'on s'en foute finalement que ça n'ait pas convaincu la belle d'un soir ou d'une semaine. On ne baise pas aussi facilement chaque week-end. On passe de la poésie à la main sans interruption. Et on finit par jouir quoi qu'il arrive, à moins qu'il n'arrive vraiment rien et que c'est la faute à la poésie. On a alors le choix entre la prose de l'essayiste ou du romancier, voire du journaliste ou pire du conteur si on se sent taillé pour l'imposture et son « spectacle vivant. » Tout le monde sait ça. Qu'on soit puissant par filiation ou misérable par hasard. Qui ne tente rien n'a rien. Ou s'il a, il n'en profite pas comme on revient des champignons.

Pindare et ses enfants. « Je lui ai volé plus d'une métaphore, » avoue l'un en parlant de l'autre pour ne pas le nommer. Perdue la noble faculté de demeurer naïf et entier devant ce qu'il convient d'appeler la beauté, avec ou sans Sade d'ailleurs. Perdus ces mots qui venaient naturellement comme s'ils avaient pris racine dans le cœur et entrepris de traverser l'esprit pour l'éclairer et le donner à lire, avec ou sans luth. Perdus et il faut craindre, avec Alfred, qu'on ne s'y retrouvera sans doute jamais plus. Or, sans les mots qui vinrent d'abord, avec leurs objets et leurs ombres et reflets, nous ne parlons plus, nous jacassons, nous médisons, nous répétons ce que

l'autre veut entendre, nous communiquons au lieu d'observer. Que de trajectoires égarées à cause du manque de goût et de culture de ceux qui possèdent et ne donnent pas !

Certes l'assassinat punitif, naguère envisagé comme action directe, n'est pas non plus très poétique, avouons-le, à regret. Ça manque de rimes. Une grande claque dans la gueule, dit le poète, ça sert à rien, mais ça soulage. On peut voir les choses comme ça, histoire de sauver sa peau en ces temps de collaboration. Encor faut-il s'y voir avant que d'y aller, écrit Boileau (si je ne me trompe pas). Naguère encore, ce détachement frise la frivolité, ce me semble. Est-elle seulement de mise à l'heure de se mettre à la table où personne, même par courtoisie, ne vous a invité à prendre la parole ? N'est pas hôte qui veut. On a alors tout loisir d'attendre.

Pourtant, cette perspective de saint-glinglin s'est quelque peu raccourcie, comme en un tableau baroque, depuis que les moyens de communication sont entrés dans nos maisons. Mais, dit Valère Novarina, « plus on a de moyens de communication, et moins on communique. » Entendre par là que la Poésie ne passe pas par ces canaux creusés on ne sait trop comment dans la transparence de l'air qui nous entoure et qu'on a de plus en plus de mal à respirer sans risquer d'y laisser des plumes, voire la peau qui les laisse parfois pousser sur nos membres éternés. Quelle allure de poulet échappé de l'abattoir nous avons alors ! Et les héritiers se marrent. Ils voient les poulets plumés, donc sans plumes et non avec comme

le laisse entendre cette épithète mal venue, errer sur leurs trottoirs et entre copains se caressent les joues et le menton, comme fait papa au Conseil et comme maman aime à l'imiter au dessert en se touillant la langue qu'elle a pas plus française que tout le monde, la salope. Mais est-on invité à ces repas familiaux d'un autre empire que le nôtre pour en témoigner ? Nous voilà condamnés à imaginer ces conversations, ces attouchements, ces parodies d'inceste, ces haleines sucrées comme des petits Jésus avant le massacre. Condamnés à ce roman on est. Et on s'y laisse aller. Tournant le dos à ce qui aurait pu être de la Poésie, revisitant ces personnages par les seuls moyens de l'hypothèse ou du fantasme selon le prix à payer.

*Ach ! L'anche ti pissare ché zuis et l'anche ti pissare ché restérai.
Gué za fousse blaise ou non ! *Mein Backpfeifengesicht !**

Fabrice de Vermort

auteur de ce roman

qui commence ainsi...

So that :

II – Mac Guffin en vacances

Alfred avait un pouvoir. Comme dans Marvel. Mais il ne l'utilisait pas. Autant dire qu'il ne lui servait à rien. Ce vide ne nuisait pas à son équilibre mental. Aussi, quand il décida de prendre des vacances d'été, il ne souffrit pas de voyager en train. Les voyageurs sentaient mauvais. Les paysages allaient vite. Il ne rencontra personne. Il évita peut-être de les rencontrer. Quand il mit le pied sur le quai final, il ne savait toujours pas que répondre à cette question. Il se dirigea vers le buffet et commanda un café avec un verre d'eau « à côté ». Les mots valsaient. Ça valse toujours quand vous en avez fini avec la poésie. On ne peut pas savoir si ça va valser toujours, c'est-à-dire jusqu'à la fin, ou si on peut espérer que ça finira par ne plus valser et qu'on pourra alors penser à autre chose. Il eût aimé rencontrer une femme, mais il n'y en avait pas. Elles étaient toutes mortes ou bien celles-ci n'étaient pas à son goût. Il songea à ce goût. Il l'avait perdu en même temps que la poésie. Ça s'était passé en chemin. Il était sans doute encore en train de marcher sur ce

chemin, dans cette poussière, harcelé par les cailloux, les pissenlits, les crottes de bique. On ne peut pas savoir comment, d'ailleurs on ne sait rien. Si on savait, on n'aurait pas laissé tomber la poésie dans le trou des chiottes, on n'aurait pas torché son cul avec ce papier, on n'aurait pas engueulé le voyeur en sortant, claquant la porte de l'éditeur sur son nez de merde, mais sans dire un mot, rien pour dire quoi que ce soit, d'ailleurs on n'en avait pas envie, de parler, de parler à quelqu'un et même tout seul. Plus loin, une guerre ne changeait pas le cours de l'histoire et dans ce buffet de gare, à la tangente du quai maintenant désert, personne n'avait envie de mourir pour la patrie ni pour la poésie nationale. Il avala son café. Il avait trop attendu et le café était bon pour être réchauffé, mais personne ne proposa rien dans ce sens, pas même le barman qui avait posé ses coudes nus et pointus sur le zinc, le regard dans les nuages qui passaient. Il était temps de rejoindre l'hôtel. Il n'y en avait pas.

— Comment ça, pas d'hôtel... ?

— Yen a jamais zu, dit le barman sans décoller ses coudes ni son regard.

— C'est fort de caf...

Mais Alfred n'avait plus envie de penser au café. Il laissa tomber sa valise à ses pieds. Elle s'affala comme un personnage qu'on pousse dans le vide.

— Vous êtes d'ici ? demanda-t-il au barman.

— Des années que j'an suis... Je peux pas vous dire con bien...

— Et les touristes ?

— Y sont pas d'ici.

— Je m'en doute bien !

Alfred tourna sa tête plusieurs fois de chaque côté. Il y avait un côté terrasse et un côté parking. Et au-delà du parking il n'y avait rien si on considère que des arbres sens dessus dessous c'est rien. On pouvait voir la rue qui y disparaissait. Il était peut-être temps d'utiliser son pouvoir, mais il n'y avait pas de femmes. Ni une. Pas de traces de sang non plus, ni le mouillé de leurs larmes, pas un signe de cri, rien sur l'enfance qui naît on se demande pourquoi mais vaut mieux pas si on veut pas devenir fou.

— Et ils vont où les touristes pour manger, pour dormir, pour rencontrer... ?

— Ya pas d'hôtel que je vous dis ! Ils vont chez eux.

— C'est pas des touristes alors !

— Que c'en est ! C'que j'veux dire, monsieur Alfred

(Alfred avait déjà procédé aux présentations d'usage)

c'est que c'est des touristes qui ont de la famille ici, même que des fois et même souvent ils zy sont nés...

— Mais on m'a pas prévenu à l'agence !

— C'est tous des pourris les agents !

Alfred sentit ses jambes le fuir. Le pouvoir ! pensa-t-il, mais il y renonça aussitôt. Comme il est dit plus haut, il ne s'en était jamais servi, même dans des circonstances encore plus graves que celles qu'il était en train de vivre.

— Je vais coucher où, moi... ?

— J'en sais rien, *moi*... Et j'suis pas censé le savoir, que je sache...

— Il est à quelle heure le prochain train pour dans l'autre sens ?

— Vous faudra attendre demain. J'ai de quoi manger, mais pour le dodo, vous vous contenterez d'un banc sur le quai. Les nuits sont chaudes en été, ici.

— J'aurais perdu... heu... voyons... combien de jours ? Non ! Combien d'heures ?

— Combien de secondes tant que vous y êtes...

— Quelle heure est-il ?

— Vous êtes venu sans l'heure... ? En vacances sans l'heure ?

— Ça vous étonne, hein !

Alfred regarda l'horloge que le barman avait désignée de son index tranquille. Il était midi. Ça sentait le poisson frit et la patate frite et peut-être aussi la banane frite. Le barman se déplaça derrière le

comptoir et d'un saut se retrouva en train de frotter la surface d'une table.

— Asseyez-vous zici, dit-il sans rien proposer d'autre. On va vous servir, vous inquiétez pas.

— Du poisson ? Des patates ? Des ba...

— Non, pas de bananes. On en a pas des bananes. On en sert jamais. Mais le temps du dessert n'est pas encore venu. Asseyez-vous, monsieur Alfred, et attendez. Ça va venir.

Alfred prit place. La valise semblait l'avoir suivi. Elle se posa contre le mur, sous le rideau. Il croisa ses jambes sous la table et attendit. Ça sentait toujours la friture de poisson et les patates frites, mais à la réflexion ça ne sentait plus la banane, il se perdit dans cette réflexion mais ne trouva rien pour remplacer la banane. Ce sera une surprise, se dit-il avec joie, car il ressentait le besoin de se réjouir de ce qui lui arrivait, d'autant que ça n'arrive pas à tout le monde, de ne pas avoir de famille à l'endroit même où on a eu l'intention de passer des vacances.

— C'est drôle, pensa-t-il, je n'ai pas mal.

Car s'il avait eu mal, il aurait été obligé de faire usage de son pouvoir sans même savoir ce qui se passerait ensuite au niveau de la douleur. Le barman s'activait car la clientèle des habitués et des touristes hébergés par leur famille commençait à arriver, par deux,

par trois, par quatre... Alfred mit fin à cette tentative de sérialiser les gens. Il ne s'y connaissait pas en série. Il avait autre chose à faire. Le barman lui fit signe avec une chope dans la main. Il la secouait comme une cloche à la messe. Alfred fit oui de la tête. Il ne buvait jamais de bière, mais en vacances, pourquoi se l'interdire puisque c'est le signe qu'on est en vacances ? La chope était maintenant couverte de gouttes fraîches en contraste avec l'air ambiant qui cuisait. Il but le contenu de trois chopes et perdit le compte. Un type à la figure cramoisie en profita pour s'approcher.

— Frasquito me dit que vous cherchez une piaule... ?

— Qui c'est, Frasquito... ?

— C'est le *dueño* de ces lieux, monsieur Alfred...

— Vous connaissez mon nom... ?

— Il me l'a dit sans mauvaise intention, vous pouvez me croire. Je le connais depuis des lunes, Paco...

— Qui est Paco... ?

— Francisco ! Il m'a dit...

— Peu importe ce qu'ils vous ont dit... Zavez une chambre pour moi ?

— Moi non. Mais je connais quelqu'un...

— De votre famille ?

— Non. Une étrangère.

— Elle vit seule ?

— *¡Que no !* Elle a deux gosses.

— Et pas d'papa ?

— Non, pas de papa. Paraît qu'il est mort à la guerre...

— Ça m'intéresse.

— J'dis ça sans connaître les prix...

— Yen a plusieurs ?

L'homme se leva, car entretemps, mais on a pas trouvé le moyen de l'écrire sans rompre le rythme de la conversation, il s'était assis en face d'Alfred. Il était plus grand que nature, vêtu comme on s'attend à voir vêtu un ouvrier, de ceux qui travaillent dans les oliviers, Alfred avait vu les oliviers tandis que le train ralentissait, des oliviers scintillant dans la brise marine comme on s'attend à les voir si on s'est cultivé dans les brochures de l'agence.

— Alors c'est d'accord ? dit l'homme avec une pointe d'enthousiasme qui titilla l'esprit d'Alfred sans toutefois l'alarmer.

— C'est loin ?

— Je vous accompagne. J'ai ma bagnole. N'oubliez pas votre valoché, monsieur...

— Alfred... Alfred Tulipe.

— Pour me servir, je sais !

*

Charmante. Cette pensée épithétique le surprit en pleine observation. Il tenta de se la reprocher, mais il eût fallu faire usage du pouvoir. Il n'en était pas question. Pas maintenant. Pas encore. Pas en vacances. La valise attendait, entre les deux chaises.

— Vous coucherez à l'étage, dit-elle. Avec les enfants.

— Vous avez des enfants ?

— Deux.

— Les pauvres.

— En effet.

Pas avec les enfants. Dans la chambre à côté de celle où dorment les enfants. Il faut écrire *celles*.

— Ainsi vous n'écrivez plus de poésie ?

— Je ne suis plus poète.

— Ah... ? Et depuis quand ?

Elle se mordit la langue.

— Je veux dire : quelles circonstances vous ont...

— Vous me donnerez à manger ?

Cela allait de soi. Elle offrait le dormir et le manger, ainsi que la jouissance du patio et de la salle de bain, pour un prix dérisoire. Il se sentait invité. Presque de la famille. Mais il faudrait attendre au moins deux ou trois jours avant de le sentir, réflexion faite. Elle voulut se saisir de la valise, mais il l'en empêcha et au lieu d'empoigner la poignée il étreignit son fragile poignet, ce qui n'est pas la même chose, poignée et poignet, *il faut que je me débarrasse de ce carcan*, grogna-t-il en lui-même en la suivant dans l'escalier. C'était une maison à patio, avec une galerie au premier, qui en faisait le tour, et de là-haut on voyait les fleurs, le bassin et les enfants jouer. La chambre donnait sur les montagnes, celles (et non pas celle) qui donnaient sur la mer étaient occupées par les enfants qui adoraient se baigner et s'envoyer du sable dans les yeux.

— Ma fenêtre donne aussi sur le Mulhacén, dit-elle comme si elle jouait aux devinettes, mais je suis au niveau du patio... à côté de la cuisine. Vous passerez par la cuisine pour aller de ce côté (elle désigna le mont Mulhacén et ses neiges éternelles), les promenades y sont merveilleuses. Je vous montrerai... si vous avez le temps... mais peut-être suivrez-vous le chemin qu'empruntent les enfants pour aller à la plage... si vous préférez vous baigner plutôt que de vous enivrer de... de...

Elle ne trouva pas le mot. Lui non plus. Ils entrèrent dans la chambre et firent l'amour. Non. Pas l'amour. Le tour. Un lit (forcément), une

malle ancienne, une commode Ikéa et un fauteuil couvert de tapis dépareillés.

— Le lit est fait, dit-elle en soulevant un coin de la courteline puis elle le reposa et tira sur cet angle pour aplatir les plis qui venaient de naître.

— Il faut que je vous dise... commença-t-il, mais il n'était peut-être pas opportun d'évoquer le pouvoir, d'autant qu'il ne l'avait jamais exercé et qu'il n'en savait que ce qui était écrit dans le testament qui avait fait de lui son héritier légitime.

Une voix monta.

— C'est Juan, dit-elle. Vous le connaissez. C'est lui qui...

Sans lui, voulait-elle dire, vous ne seriez pas là. En effet, où serais-je ? Sur un banc du quai, dans l'attente de la nuit et du jour qui suit, afin de ne pas rater le train qui retourne d'où je viens. Mais Juan a changé le sens de ma déveine en veine.

— J'ai des figues toutes mûres, disait Juan en montant.

— Des de Barbarie ou des autres... ? dit Alfred.

— Je vois que monsieur est connaisseur.

— Une *copita*, monsieur Alfred... ?

— Appelez-moi Fred.

L'anisette ne délia pas sa langue. Vous comprenez qu'elle était liée afin de ne pas révéler sans raison le pouvoir qu'il détenait par héritage. Mais en même temps, et c'était dommage pour les autres, elle lui interdisait de s'exprimer sur les raisons qui l'avaient poussé à s'interdire la poésie. Ces deux silences étant solidement enfermés par la langue dans la bouche alors qu'ils se livraient à un chahut d'enfer au milieu de ses neurones et de ses anévrismes.

— Eh bien, dit-il en s'arrachant les mots avec prudence, disons que j'irai me baigner le matin avec les enfants et que nous irons nous promener vous et moi dans l'après-midi...

— Oh ! Certainement pas, monsieur Alfred ! Le matin, le vent se lève et emporte les parasols. Et l'après-midi, le soleil est insupportable !

Elle parlait du soleil comme d'un enfant. Et du matin comme...

— Eh bien, corrigea-t-il avec empressement, nous irons nous promener le matin et nous nous baignerons le soir...

— Vous ne connaissez pas le pays, monsieur Alfred ! Le matin, de ce côté du pays, on ne voit pas les montagnes. Et le soir, au bord de l'eau, les moustiques vous rendent fous !

Elle vida son verre d'un trait et proposa une nouvelle tournée. Alfred ne refusa pas. Il y avait un problème à résoudre et il savait qu'il n'y a rien comme l'ivresse pour aider à en trouver la solution.

— En principe, dit Juan qui n'avait rien dit jusque-là mais qui ne cachait plus la jalousie qui le rongait depuis qu'il s'était rendu compte qu'il aurait mieux fait de se casser une jambe plutôt que d'amener ce touriste chez la femme qu'il rêvait de posséder un jour prochain, – en principe nous nous promenons le soir, avec la nuit qui tombe doucement, et nous revenons dans le noir, guidé par les lueurs de nos rues alors lointaines et...

— Vous viendrez avec nous ? s'étonna Alfred en hoquetant entre les kots... heu... les mots.

— Mais il en a toujours été ainsi ! s'écria Juan en vidant son verre (lui aussi).

Elle tapota le verre cristallin de la bouteille de ses ongles exercés.

— Il n'a pas tort, murmura-t-elle.

La jalousie de Juan empourpra sa nuque, comme en témoigneraient les enfants une fois la violence accomplie. Il se leva et posa son verre avec fracas, sans toutefois le briser. Il tenait à peine debout.

— Vous ne pourrez pas conduire dans cet état, déclara-t-elle. Vous coucherez ici cette nuit, mon bon Juan.

Il savait ce que cela voulait dire. Et Alfred devina que ça ne pouvait dire autre chose. Il se pencha sur la table où s'agitaient des miettes d'origines inconnues.

— Et quand nous baignerons-nous ? bava-t-il à côté de son verre.

Il se coucha sans promenade. Il les entendit sortir par la cuisine, mais ne trouva pas l'énergie pour les observer sur le chemin des montagnes. Il s'enfouit dans les draps qui sentaient la lavande et s'endormit presque aussitôt.

*

Non, non, il n'avait aucun pouvoir sur le rêve. Et il le regrettait presque tous les matins. Il avait le réveil difficile. Ses yeux clignotaient pendant au moins une heure. Il ne pouvait raisonnablement pas se présenter ainsi dans le patio où il était prévu un petit-déjeuner en compagnie des enfants. Quand il descendit enfin, il fut d'abord surpris de voir Juan attablé devant un bol de café qui, sans fumée, eût intrigué du monde, celui qui ne connaît que ce que tout le monde sait déjà pour l'avoir lu quelque part. Elle sortit de la cuisine, le hélant :

— J'ai entendu vos pas dans l'escalier, dit-elle. Les marches branlent et...

Pas que les marches, pensa-t-il. Si vous saviez...

— Prenez donc place, monsieur Alfred...

— Fred...

— Bonjour Freddy ! lancèrent les enfants d'une seule voix.

Il y avait un jeune garçon en chemisette nouée sous le sternum et une petite fille sans incisives. Il ne demanda pas leurs prénoms, comme cela se fait quand on ne connaît pas et qu'on a envie de connaître, mais justement il n'en avait pas envie, sauf pour leur demander à quel moment de la journée ils prenaient leur bain dans la mer, question qui l'avait agité toute la nuit. Au moins, pour la promenade au pied du Mulhacén, il était renseigné. Il connaissait aussi l'heure des repas et celle de se coucher. Rien sur ce qu'il avait envie de savoir des habitudes et des usages de la contrée. Ce qu'on en disait dans le prospectus de l'agence ne valait sans doute rien, mais c'était un document gratuit et il reconnaissait que la gratuité n'est pas sans défaut relativement à la Connaissance. Il accepta un pain aux raisins et en apprit le nom local. On aurait dit que les enfants avaient attendu qu'il en cédât au moins la moitié, mais il ne consentit pas à satisfaire ce désir imbécile. Ses épaules tressautaient pendant qu'il mâchait et les enfants s'en amusaient. Qu'ils s'amuse, pensa-t-il, ils finiront par ne plus s'amuser et amuser les autres. Ils ne sont pas différents de moi, sauf que j'ai un pouvoir et qu'ils n'en ont aucun. Comment en auraient-ils ? Et pourquoi ?

— Comment avez-vous trouvé mes figues ? demanda Juan en ouvrant une gueule d'équidé.

— Lesquelles ? fit négligemment Alfred qui répondait à la jalousie par le mépris.

Juan ne sut que répondre. Il avait amené des figues. Il se souvenait qu'Alfred connaissait la différence entre des figues de Barbarie et des figues qui n'en sont pas, mais quoi ? Que signifiait cette question : Lesquelles ? Nécessitait-elle une réponse ou un bon coup dans les dents ? Il trouva cependant de quoi se calmer et plongea ses lèvres charnues dans le bol qu'il tenait à deux mains.

— D'ailleurs, dit la petite fille sans nom, on ne dit pas Barbarie en espagnol. Dire de quelque chose ou de quelqu'un qu'il est barbare est ici une insulte.

C'était qui cette pisseuse ? Elle avait les yeux de sa mère et sans doute le clitoris de son père. Alfred ricana dans sa bouchée de raisins. Il était sur le point de la recracher quand la mère, elle aussi sans prénom, dit qu'il était temps de se préparer. Alfred avala ses raisins.

— La bagnole est prête, dit Juan. Prenez vos portemonnaies, les enfants ! On va dépenser de l'argent !

— Des glaces ! Des glaces !

— Bien sûr, précisa maman, monsieur Alfred et moi demeurerons à la maison. Nous en profiterons pour faire plus ample connaissance. N'est-ce pas... ?

— Fred !

La « bagnole » s'éloigna dans la poussière. Ils attendirent sur le seuil et elle finit par disparaître. Alfred se mit à bander. Nikita (on peut dire son nom sans craindre de trahir un secret) referma la lourde grille du patio et elle le poussa en direction de la table qui était mise pour le déjeuner. Elle lui tendit par le goulot la bouteille de vin qu'il entreprit de déboucher. Encore un combat. Ces vieilleries n'inspirent rien d'autre, pensa-t-il. Mais elle aime le vin et moi je n'aime pas Juan. Il montra ses meilleures dents dans un sourire qu'elle prit pour une grimace d'effort.

— Plat unique, dit-elle en soulevant un couvercle. J'espère que vous apprécierez. C'est peut-être nouveau pour vous...

Ça sentait le mouton comme dans un souk et il n'avait pas cessé de bander, sans se tortiller toutefois pour lui trouver une place dans le désordre de son slip.

— En principe, lui enseigna-t-elle avec des accents de maîtresse d'école en attendant de devenir sa maîtresse tout court, ce qui provoquerait un combat autrement sanglant que celui qu'il venait de remporter contre la bouteille dont il exhibait le bouchon quasiment intact, preuve qu'il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, – en principe, reprit-elle après un moment d'hésitation car il avait l'air plus bête maintenant qu'il la regardait droit dans les yeux, comme un élève qui veut en savoir plus sur la manière de perdre sa virginité, – en principe, on mange avec les doigts.

— Oh ! fit-il et sa queue trouva un passage dans les plis imposés par la position assise.

— Nous mangerons avec une cuillère, poursuivit-elle comme si elle venait de tourner une page. Chacun la sienne et à même le plat... unique. Ça ne vous dégoûte pas, au moins... ?

— Pas le moins du monde, ma chère !

Elle rougit devant cette « chère », mais c'était une femme solide comme ses ancêtres steppiques et ce fut elle qui plongea la cuillère la première, sans touiller, car il ne fallait pas touiller, et il comprit qu'il fallait viser, la graine, le morceau de piment, de tomate, de...

— Qu'est-ce... ?

— Du *choto*. Du chevreau, mon ami. Avancez votre verre. 18 degrés. Vous m'en direz des nouvelles, mon cher, mon tendre ami...

Non. Elle n'avait pas dit ça, mais il bandait tellement que c'était tout à fait plausible et même crédible à l'intérieur du récit en cours. Il se mit à mâcher consciencieusement. Elle semblait apprécier cette attention. Bien sûr, elle n'avait pas cuisiné elle-même ces délices (et orgues), mais elle avait aidé. Un jour, elle touillerait elle-même les *migas*. *¡Un brazo de hierro !*

— En parlant de bras... commença-t-il.

Il n'y pouvait plus tenir. Jouir sous la table, sans intervention voisine, lui parut aussi injuste que de mourir sans le vouloir. Aussi

s'empressa-t-il de commenter ce qu'il ressentait, là, à l'intérieur, et aussi un peu et même beaucoup à l'extérieur.

— À l'extérieur... ? fit-elle sans y penser.

— Comment dire... ? dit-il comme s'il continuait cette non-pensée en direction de l'assouvissement qui n'est pas une conclusion mais toujours la promesse d'un recommencement.

Puis ils ne dirent plus rien et mangèrent jusqu'à toucher le fond de la gamelle avec leurs cuillères respectives, s'appliquant à ne pas les entrechoquer pour ne pas aller trop vite en besogne. Le vin fit aussi son effet et notre Alfred s'endormit alors qu'elle plaçait le dessert sur la nappe de communion. Elle le posa précipitamment car l'homme s'inclinait et elle le soutint avec un genou avant de trouver le moyen de le tourner dans le bon sens afin qu'il tienne sur la chaise. Elle souleva la bouteille, en examina le cul en connaisseuse et l'essora en riant, voyant la goutte s'éclater dans le fond de son verre.

*

— Alors le sang coagule à l'intérieur ? dit le policier d'un air dubitatif.

— C'est cela, dit le légiste.

Il pinça la tige dressée. Homme d'expérience, pensa le policier. Il fit signe qu'il avait compris.

— La mort l'a surpris, supposa-t-il en sortant. Il n'a pas eu le temps de...

Pensant qu'il est toujours plus convenable de se présenter à Dieu en état de parfaite flaccidité. Le légiste le suivait.

— Ya vacances et vacances, dit-il.

— Ou ya pas d'vacances, conclut le policier.

III – Giton et marionnettes

« Agitons les marionnettes ! » cria l'homme qui avait commandé une banana split. Comprenant non pas *Agitons les marionnettes* mais *À giton les maris honnêtes*, nous. Ceci traduit en notre langue de celle ibérique, à moins que ce fût de l'ukrainienne, auquel cas personne dans l'assistance ne comprit. Le soleil était en haut et la pluie menaçait gentiment toitures et façades, terrasses et jardinets. Les enfants jouaient, ne sachant rien d'autre faire. Les femmes jacassaient, comme si le temps leur appartenait. Et les hommes, assis sur la murette descendant la ruelle en face de la maison du docteur, attendaient une décision censée changer leur destin et la nature de leurs maux, lesquels étaient aussi divers que leurs pensées sur le même sujet. Alfred Tulipe s'était assis à l'ombre d'un oranger portant une profusion de fruits que personne, à part lui, ne songeait à décrocher en raison de leur douloureuse amertume. Et pas un touriste pour le prendre au piège de cette petite farce histoire d'en rire avec lui en lui proposant le même dépliant de cartes

postales datant d'une époque où les bourricots laissaient leurs traces sur la terre battue de la chaussée.

Maman nous conduisait. Elle avait reçu de mauvaises nouvelles, autant dire que le père de ma petite sœur n'en donnait plus depuis trois longues semaines. J'entends encore le couvercle de la boîte aux lettres retomber sur son métal rouillé et disjoint. Je n'oubliai pas de ramener la clé et de la replacer où je l'avais décrochée avec une impatience doublée d'angoisse, même si le papa de ma petite sœur n'était pas le mien. Ainsi, nous nous approchâmes du guéridon ombragé qu'occupait en maître de je sais pas quoi notre locataire unique dans un sens et dans l'autre. Il faut dire que non loin de là, accoudé à un guéridon en tout point semblable, un homme débitait des cochonneries, non pas à quelqu'un qui eût occupé son vis-à-vis, mais il les imposait à tous les occupants de la terrasse et de l'autre côté de la ruelle les ouvriers qui attendaient d'être appelés par le docteur, lequel sortait de sa maison avec la liste devant les yeux, écoutaient eux aussi, les coudes sur les genoux ou les mains jointes entre les cuisses.

Alfred Tulipe se leva, s'inclina comme un noble, ce qu'il n'était pas selon ses propres aveux et récits, et ses oreilles semblaient s'agiter comme celles d'un âne qui ne comprend pas ou ne veut pas comprendre, à ceci près qu'il ne recevait pas de coups de pied au cul, au contraire on aurait dit qu'il serrait les fesses pour retenir un pet (ce fut en tout cas ce que ma sœurette souffla dans une des

miennes, oreille et non fesse). Notre mère comprit qu'il était temps pour elle de comprendre, ce qui me fait dire aujourd'hui que l'homme qui exprimait des grossièretés ne parlait ni espagnol ni ukrainien, ni russe car elle était russophone de formation et même de naissance. Alfred Tulipe, qui parlait français si on ne lui demandait rien, suggérait par son regard inquiet et outré à la fois qu'il était peut-être et même certainement opportun d'éloigner les enfants, autant dire ma sœur et moi-même, car je ne vois aucune raison qui lui aurait inspiré de s'intéresser au sort et à l'éducation de ceux qui jouaient non loin à leurs jeux indigènes, poussant cris et coups à tort et à travers, les uns se plaignant et les autres joyeux.

L'homme qui nous voisinait donc souleva la banane avec sa fourchette et en suça une extrémité, arrondissant des lèvres qu'il aurait souhaitées pulpeuses et qui n'étaient qu'exsangues et craquelées, sans doute souffrait-il de la chaleur de ce mois d'août insensé, ce qui pouvait à la rigueur expliquer la teneur de son discours. Cependant il mordit, sans gourmandise toutefois comme cela se notait à la triste profondeur de son regard (il me regardait), et continua sa harangue sans cesser de mâcher, la crème glacée dégoulinant sur son menton géométriquement impossible à situer dans la série des polyèdres mal poilus. Notre mère comprit soudain qu'elle n'était pas en mesure de comprendre, vu l'étrangeté du langage employé par l'intrus (si vous permettez ce qualificatif quelque peu xénophobe voire raciste si cet homme était *coupé* –

nous avons consulté ma sœur et moi la page web correspondant à cette particularité cultu[r]elle).

— Heureusement que vous ne comprenez pas ma langue, soupira notre Alfred Tulipe.

— De laquelle s'agit-il... ? fit notre mère en s'asseyant tranquillement car si nous ne parlions pas la langue de l'intrus, nous n'avions aucune chance de saisir ni de commenter le sens de ce qu'elle contenait à ce moment précis de notre existence d'exilés.

— Ne me dites pas que vous ignorez... après tant d'années de fréquentations... bafouilla Alfred Tulipe.

— Je crois me souvenir... murmura notre mère.

Tant d'années ! Où avait-il été chercher ça ? Nous en étions à la deuxième, pas plus. Il revenait. Il n'avait pas changé. Il portait les mêmes vêtements. Il fumait la même pipe. Il sentait pareil. Et ses mains manquaient toujours de cette éloquence qui n'appartient qu'aux hommes bien nés. J'interrogeai ma sœur du regard : elle non plus n'avait pas envie d'aller jouer avec les enfants du pays qui maintenant se disputaient une balle, un chien sautant aussi après sans parvenir à l'attraper. Par contre, elle avait bien envie d'une banana split et l'homme la regardait comme s'il la connaissait de longue date.

— Des cochonneries, dit Alfred Tulipe. Il profite d'en parler parce qu'il sait qu'ici personne ne comprend sa langue. Il ignore bien sûr que c'est aussi la mienne.

— *Como si nada*, fit notre mère en se tapotant les joues avec un mouchoir aux senteurs enivrantes.

— Nada, nada... je ne sais pas, chère amie... Voyez comme il reluque les enfants...

— Volo... ?

— Oui, maman...

— Amène ta petite sœur plus loin.

— Plus loin ?

Mais où ? Je jetai un regard effrayé sur les coteaux harassés de soleil. Personne ne s'y promenait. Pas un âne. Des insectes. Seulement des insectes.

— Et des serpents, dit ma petite sœur.

Alfred Tulipe traduisait et l'homme le regardait comme s'il comprenait. Sa banane ruisselait. Il en exhaussa le dernier morceau et l'enfourna entre deux mots qui demeurèrent aussi obscurs que s'il ne les avait pas prononcés. Alfred Tulipe les traduisit. Notre mère ne voyait pas l'homme. Elle sentait bon. Cette senteur la rendait aussi fraîche qu'un pot de fleurs arrosé derrière la grille d'une fenêtre.

— Allez donc jouer !

L'homme comprenait cette langue. Il ouvrit grand sa bouche pour sourire. Aucune fraîcheur là-dedans, malgré ce qu'il venait d'engouffrer. Ma sœurlette trépignait devant l'affiche où s'étagaient les glaces, mais le doigt posé sur la banana split glissa jusque sur les aspérités tentantes d'un magnum aux gouttes aussi fraîches que les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle allait nous faire un caprice et notre mère s'emploierait à ne pas lui céder. Aussi, l'homme se mit à parler dans la langue qu'elle avait utilisée pour répondre à Alfred Tulipe qui en avait mixé au moins deux.

— Je crois que votre charmante et délicieuse petite enfant a envie d'un bon gros magnum aux amandes, dit-il d'une voix qui semblait sortir d'une caverne.

— Vous voyez bien, monsieur, grogna Alfred Tulipe, que nous le savons...

— Mais ce n'est pas l'heure de manger des glaces ! siffla notre mère.

Moi, je reluquais un bâtonnet sucré dans lequel on pouvait souffler et j'en connaissais la savoureuse et prometteuse note. L'homme me regarda comme s'il allait se décider à passer outre la volonté de notre mère. Déjà ses pièces d'or tintinnabulaient dans sa poche où sa main s'agitait, en proie à l'habitude et à la dissimulation, ce qui est interdit par la loi et les usages, et même tout simplement par le

bon sens. Mais je connaissais ce même plaisir, quoique je préférasse l'exposition au soleil, sa chaleur ajoutant à la vitesse d'exécution je ne savais quoi de douloureux et de profondément personnel. Ma sœur exécuta un saut pour atteindre le haut de l'affiche. Son doigt désignait maintenant le « super magnum ». Il figurait au-dessus de toutes les autres variations de la glacerie universelle. Jamais elle ne pourrait le faire entrer tout entier dans sa minuscule et délicate bouche qui ne connaît pas encore tous les mots dont il faut maîtriser le sens et la prosodie avant de pénétrer dans le monde, ce monde qui n'appartient à personne, ce qui constitue la plus grande énigme poétique de tous les temps, s'il n'y en a qu'un pour le dire. Je haletai.

— Si vous permettez... minauda Alfred Tulipe et il se leva.

On le vit se diriger vers l'intérieur du café, mais il n'entra pas dans cette ombre. Sa trajectoire fut interrompue par l'apparition d'une jeune et jolie andalouse qui allait en boléro, cuisses nues et la chevelure envolée en boucles plus noires que la nuit la mieux rêvée. Un miracle de la chair. Comme j'étais en slip de bain trop étroit et en T-shirt trop court, mon érection, inévitable en pareilles circonstances, était publique.

— Comme elle est belle ! m'écriai-je en notre patois national.

— Volo ! Mesures-tu la portée de tes paroles !

Comme si le mécanisme de l'érection avait quelque chose à voir avec les mots ! Il était temps de mettre fin à ces rencontres fortuites. Ma sœurlette comprit instantanément qu'elle se passerait de super magnum, même si le monsieur avait retiré la main de sa poche pour répandre ses pièces d'or sur le guéridon où elles ne cessèrent de tournoyer. Alfred Tulipe se leva pour prendre le coude de notre mère et la conduire vers la sortie. Ils descendirent ensemble les trois marches qui interrompaient la terrasse. L'eau répandue par la jeune beauté continuait de s'écouler et elle balançait le seau qui heurtait sa cuisse et y rebondissait. L'homme se leva aussi, mais seulement par politesse, car il ne s'en allait pas, bien qu'il eût achevé sa banana split. Au passage de ma sœurlette, il en caressa la tête. Sa main était tentée par le minuscule fessier qui n'avait connu, à ma connaissance, que la fessée et le suppositoire. Mais il se rassit. Il se mua en statue, muette et vidée de son sens. Nous ne sommes rien quand nous voulons être tout.

IV – L’histoire de l’aspirateur à civilisation

« Bob Mandale n’en fera pas d’autres. Comme l’inspiration lui fait toujours défaut au moment de concevoir son prochain film, il redevient journaliste et braque ses feux sur l’actualité, ce qui l’éloigne de ses désirs et le rapproche d’un public qui en commentera sans retenue les aspects les moins distants de sa capacité à comprendre ce qu’on lui dit malgré qu’on le lui montre sans fards. Rien n’est moins artiste que la clientèle des lieux de culte, surtout quand il s’agit de culture. Cette fois, il m’a invité à goûter aux inventions culinaires d’une de ses fréquentations mondaines et nous voilà cinq ou six assis autour d’une table à peu près ronde, n’était un angle où prétend trôner cette chère comtesse de Vermort, qu’on orthographie Gisèle ou Giselle, je ne sais plus. Mettons. Nommons-la la Comtesse, avec une majuscule pour ne pas déplaire à l’assistance qui a hâte de toucher en connaisseur à ses mets délicats, selon l’épithète que leur a attribuée Bob.

— Alfred Tulipe ? Le poète... ?

— C'est que je ne suis plus...

— C'est la première fois que je vous vois, mon cher poète, et comme je souhaite vous entendre, rapprochez votre siège du mien et posez votre coude dans ma proximité. Bob, je ne sais comment vous remercier...

— Sauf qu'il n'est plus...

— Là ! Là ! Là ! Laissez-moi donc me distraire comme je l'entends, Bob. Votre dernier film est d'un ennui ! Et non seulement on s'y perd, mais on n'y comprend rien. Là ! Là ! Là ! Je ne vous demande pas de m'expliquer. Il est trop tard !

Pourtant, le sujet de ce navet m'avait d'emblée paru digne d'intérêt. Bob Mandale se proposait de comparer le système de production cinématographique hollywoodien à celui que la toute nouvelle démocratie ukrainienne venait de mettre en place avec une première production qui reprenait, sans toutefois le plagier, le thème que la production américaine avait déjà exploité.

— N'est-ce pas que ça ne peut être qu'intéressant ! s'était écriée la Comtesse avant la projection.

— Boudiou ! ne pus-je m'interdire de proclamer, bien que je ne fusse plus poète depuis trois jours.

— Vous allez voir comme je suis inspiré... heu... cette fois... balbutia notre Bob.

Le mot fin n'interrompt pas les effets nauséeux de notre déception. Pourtant, si je vous dis en quoi consiste ce film, vous le trouverez *vachement* intéressant.

— C'est meilleur avec de la sauce, souffla Bob dans mon oreille, car j'étais assis entre lui et la Comtesse.

— Tu ne dis pas quel genre de sauce, Bobby. Veux-tu que je me renseigne auprès de notre hôtesse ?

— Surtout pas ! Elle est capable d'en concevoir une nouvelle, du genre qu'on n'a jamais entendu parler ! Mange et cesse de m'ennuyer, Fredo !

— Mais c'est toi qui...

— Des messes basses ? siffla la Comtesse dans mon autre oreille. Je suppose qu'entre artistes...

— Je ne suis plus...

— Que penseriez-vous d'une sauce pour accompagner ce morceau ?

— Oh ! Mais c'est que c'est déjà du Mozart, chère Comtesse ! Pourquoi en rajouter ?

— Vous avez raison, Bob. Comme toujours. Sauf quand vous jouez au cinéaste. Je ne vous aime qu'en commentateur de mes propres passions...

— Oh ! que voilà un sujet prometteur ! gloussai-je sans le vouloir, mais en mâchant ce morceau de coq je ne pouvais me passer de me sentir poule.

— Vous voyez bien, monsieur Alfred, que vous êtes toujours poète. Vous avouez vous-même ne pas pouvoir vous en priver, de la p...

— Poule... Poète... On hésite... ricana Bob qui écrivait dans la chair du coriace et imbattable coq.

Mais revenons à nos moutons. Le film de Bob Mandale commença bien, mais dès la fin du générique, on ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'on allait s'ennuyer. Mais où donc cet imbécile de Bob avait-il été chercher cette idée ? En Amérique ? En Ukraine ? Pourquoi pas en Russie si...

— En Russissiquoi... ?

— Je ne vois pas mon ami Bob en barbouze...

— Mais c'est que je le vois, moi ! Là ! Là ! Là ! Je dis ça pour rire ! Ne vous offensez pas, Bob chéri ! Vous imagine-t-on seulement en espion ? Que chacun autour de cette table y réfléchisse en toute honnêteté. Une minute ! Rien qu'une minute !

Laquelle minute se passa sans rien dans la bouche. À peine si nous avions songé à en humecter les parois passablement fragilisées par l'esprit de combat de notre coq commun.

— Voilà, c'est fait ! dit enfin la Comtesse. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter à ce silence... ? Non... ? Bien. Continuez, monsieur le poète qui prétend ne plus...

Faut-il que je raconte le film ? Pas celui de Bob Mandale. Le film américain intitulé « L'aspirateur de civilisation ». Avec quelques vedettes inévitables au générique et des conditions techniques irréprochables, ce qui sauve quelquefois de la médiocrité du scénario ou en tout cas de la banalité de son sujet. Je passe sur les interprétations, toutes professionnelles, voire justes, avec ce qu'il faut d'invention ou de confirmation pour ne pas inspirer la critique négative.

— Venez-en aux moutons, monsieur Alfred...

Voilà, voilà ! J'y viens ! Sans moutons, mais avec un aspirateur venu du ciel. Et même de plus loin que le ciel, car comment concevoir sans en rire un ciel à ce point industrialisé ? Cela viendra, dites-vous ? Je vous laisse dire, car ces aspirateurs (il y en avait plusieurs et même des tas) venaient de plus loin que le ciel, c'est-à-dire de l'espace. Les plans innombrables qui décrivaient cette invasion (allez donc faire un film angoissant sans invasion ! commenta Bob) n'entraient pas dans les aspirateurs. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être que les auteurs avaient pensé qu'il est plus difficile d'entrer dans un aspirateur que dans une soucoupe volante. On ne distinguait aucun hublot, ce qui suggérait un automatisme, avec ce

que cela suppose, de nos jours, d'intelligence artificielle. Les aspirateurs produisaient le même style d'aspiration que nos aspirateurs ménagers, peut-être même plus proche de ceux qu'on voit passer dans les hôtels, poursuivis par des domestiques zélés et quelque peu perturbés par la complexité de leur tâche. Et si le récit parlait clairement d'aspirateurs, ce n'est pas du tout parce que ces machines ressemblaient à des aspirateurs, mais parce qu'elles aspiraient. Le Président, informé de cette particularité qui distingue toujours l'aspiration du crachat, surtout quand on évoque le canon et ses fusées, tournoyait sans rond dans son bureau ovale. Il ne comprenait pas et montrait à quel point il n'en savait rien, malgré la présence toujours gluante des services de renseignements et d'action secrète.

— Alors comme ça ils tirent pas... ? objecta-t-il alors que personne ne disait le contraire.

— On a la vague impression qu'ils... qu'ils...

— Kill ! Kill ! Vous ne savez dire que ça et vous n'en faites rien !

— C'est que... hésita un général taillé dans le roc de ses Appalaches, on n'a jamais vu de mémoire d'homme un système d'aspiration de cette taille et surtout conçu pour aspirer !

— Montrez-moi ça ! hurla le Président.

On lui montra (j'utilise le prétérit afin d'éviter de passer pour un nouveau romancier). C'est d'ailleurs un choix technique du *director*. Quelqu'un exige ou demande poliment qu'on lui montre et le plan suivant montre. Nous, on avait déjà vu. On était mieux informé que le Président et peut-être même que ses services secrets. Les aspirateurs avançaient dans l'espace noir et sans fond, noir parce qu'il est sans fond et sans fond parce qu'on n'en sait rien.

— Vous les voyez aspirer, vous ! protesta le Président.

— C'est après qu'ils aspirent, mister President !

— Mais qu'ils aspirent donc ! Et qu'on en finisse !

Cette parole du Président, sortie de sa bouche avec une nette nuance de désespoir, glaça toute l'assemblée qui s'ovalisa un peu plus. Je ne sais pas où va l'ovale quand il y va, mais on sait déjà qu'un cercle qui se réduit finit par ressembler à un point, c'est-à-dire à une figuration du rien. Ça leur fichait une angoisse destinée à être partagée avec les spectateurs. Nous, on n'y était pas, à la projection du film hollywoodien. On n'avait à supporter que le documentaire incertain de Bob Mandale. Mais en y réfléchissant avec lui, on angoissait aussi et ça n'empêchait pas les aspirateurs de civilisation de se rapprocher de notre triste et gentille planète habitable que c'est peut-être la seule et qu'on n'a nulle part où aller en cas de pépin.

— On a aussi un plan où les aspirateurs aspirent, continua le général qui en fait n'avait pas cessé de s'exprimer pour prendre la parole.

— Eh bien coupez ! Mais coupez donc !

On coupa. Gros plan sur un aspirateur. Il aspirait. On savait qu'il aspirait, mais il aspirait quoi ?

— Un travelling ! Un travelling ! Un travelling ! scanda toute l'assemblée d'une seule voix.

Et la caméra entreprit un travelling arrière (que c'est quand même plusse mieux qu'un zoom à la mode de Jesús Franco, dit Bob Mandale revenu à son morceau de coq sans sauce). Alors là... le premier Russe passa en trombe dans le tuyau, épouvanté par ce qu'il lui arrivait, dont il accusait l'Occident de ne pas l'avoir prévenu et même de le prendre, ou plus précisément de l'aspirer en traître. Il tournoya ensuite dans une masse d'objets qui ne pouvaient être que des samovars. Une sorte de déglutition épouvantable acheva son discours slavophile, ce qui attira du monde, tous des Russes, des Russes de toutes les époques, avant et après l'Émancipation, et même après la Révolution...

— Surtout après la Révolution, jubila le Président, parce qu'avant, hein, on s'en fout !

— Coupez !

Un panneau publicitaire annonça l'entracte. Tout le monde respira. On avait besoin de reprendre son souffle. On sait que ça va bien se terminer, surtout si tous les Russes sont aspirés, mais en attendant on perd son souffle et on éprouve le besoin de manger quelque chose, n'importe quoi pourvu que ce soit d'inspiration américaine. Les boissons noyèrent enfin le poisson et la projection reprit, non sans cris, car à ceux que poussaient les Russes dont l'interprétation était quelque peu exagérée s'ajoutaient les hurlements de terreur de toute l'Humanité qu'on voyait en transparence parce qu'il n'est pas possible de la représenter sans les moyens des mathématiques qui ne sont pas conçues pour aider à la compréhension du récit en cours.

On était donc en train de se tranquilliser doucement, pas trop vite parce que la peur s'y connaît autant en plaisir que l'amour. Après tout, si ces aspirateurs venus d'un infini probablement divin aspiraient la civilisation russe, on n'était pas concerné et on se disait que même si c'était du cinoche, ça valait la peine d'être vécu, quitte à tomber nez à nez avec un Russe au réveil ou en allant acheter ses croissants. À vrai dire, le rythme du film se ralentissait et on ne se demandait plus ce qui allait se passer si ça continuait, sauf qu'il n'y aurait plus de Russes sur la Terre et que ça serait sans doute très rentable de les remplacer par des Américains, des Blancs avec un peu de noir mais pas trop, en se méfiant toutefois des Chinois qu'on voyait rire comme des flans sur la place Tian'anmen. Cependant, on

se demandait si on était arrivé à la fin du film ou si on allait assister pendant l'heure qui restait à la souffrance du peuple russe, tant attendue depuis des siècles que la logique nous le promettait et que ça n'arrivait pas, ni mathématiquement ni en rêve. Dans la salle, les gens commençaient à s'impatienter, d'autant qu'il n'y avait plus de Russes à aspirer et que le film n'entraînait toujours pas dans les entrailles des aspirateurs pour qu'on puisse voir à quel point les Russes souffraient en passant dans le filtre à poussière, sans doute réduits à cette poussière. On pouvait prévoir que dans le prochain épisode, si celui-ci tenait ses promesses marchandes, les extraterrestres, ou Dieu lui-même, accompagné de son fils, de ses prophètes et de ses houris toutes plus désirables les unes que les autres, cultiverait ses jardins avec cet engrais et on verrait alors sortir de terre, si c'était de la terre, de nouvelles croyances et des rites encore plus bandants.

Pourtant, au grand dam de chacun, un Occidental, Texan de surcroît, passa. D'abord, on ne l'entendit pas crier. On pouvait voir à quel point ses yeux n'y croyait pas. Il semblait dire : « Non, pas moi ! Je suis de Dallas ! Pas de Pétersbourg ! » Puis le cri arriva, dans toutes les langues, sauf le russe. Il fut suivi d'une foule occidentale considérable. Un mélange de toutes les couleurs, de toutes les idées, bonnes ou mauvaises. Et l'angoisse reprit sa place dans les poitrines, avec cette pensée exaspérante : « C'est notre tour ! Dieu ne se satisfait pas de l'engrais russe. Il ne vaut rien l'engrais russe.

D'ailleurs comment vaudrait-il quelque chose ? C'est notre chair qui va nourrir les prochaines plantations divines, là-bas on ne sait où, mais on y va alors qu'on n'y est jamais allé ! »

Un vacarme que je vous dis pas ! La polyphonie en enfer ! Les murs s'écroulaient et rejoignaient les corps dans les tuyaux. Le Métal rougissait. On craignait la fonte. Voyons voir s'il y a des Chinois dans le tas. Il y en avait ! Ouf ! Nous ne serons pas seuls ! Nous ne serons jamais plus seuls ! Une idée de Dieu qu'on ne sait pas où il a été la chercher, mais l'a trouvée ! Ça devait bien finir par nous arriver.

— Oh ! Oh ! dit le vrai Président, pas celui du film. On est à Hollywood ou on n'y est pas, hein ? Voyons ce que nos excellents scénaristes ont trouvé pour nous sortir de là. Il est temps de mettre fin à notre angoisse artificielle obtenue sans le recours aux substances interdites. Vive Hollywood ! Je vous passe le micro, amis du cinéma universel !

En effet, pouvait-on imaginer un film où toute l'Humanité disparaît à cause des Russes ? On ferait quoi en sortant du cinoche ? Tout aurait-il disparu ? C'est impossible. Inimaginable. On n'arrive même pas à imaginer la disparition totale de tous les Russes sans exception. Alors vous pensez, l'Humanité. Avec son Occident qui fait du cinéma qui rapporte. Non, non et non ! comme s'écrie le papa dans le film de Tati (qui était Russe, nom de Dieu !)

— Chers scénaristes américains avec ce qu'il faut d'émigrés pour que ça marche, trouvez la solution de ce putain de film, comme disait Cromwell, sans tuer tous les Russes, parce que c'est impossible, et surtout en nous réservant le beau rôle, celui qu'on a envie de rejouer. Je vous fais confiance, amigos !

Il avait raison, le vrai Président, de faire confiance à ses meilleurs ouvriers du divertissement que les mauvais esprits (opprobre sur eux !) confondent avec l'abrutissement. Non, non, il n'y aura pas de microbe ni de virus pour détruire ces maudits aspirateurs venus, après tout, d'on ne sait où. Il ne serait pas raisonnable de penser en finir avec des machines en leur injectant nos meilleures maladies. Les machines, c'est avec des bugs qu'on les neutralise. On n'a même pas envisagé le canon ni la bombe, à cause de retombées dont il est impossible, en mathématiques et ailleurs, de calculer les effets sur ce qu'on sait de nous-mêmes.

— Il nous faut des bugs ! s'écria le premier scénariste.

— Un seul nous suffira ! brandit le deuxième selon le processus hollywoodien.

— Oui mais lequel ? objecta Woody Allen. Un bug américain ? Vous n'y pensez pas ! Quelle honte ce serait ! Imaginez...

— Voilà un bug russe, dit un estropié ukrainien en s'avançant dans la grande salle des scénarios hollywoodiens. Je l'ai pris en pleine poire. Depuis, je vais de traviole, mais je vais. Si l'Occident dont je

rêve avec Tourgueniev même s'il est russe n'y voit pas d'inconvénient, le voici.

Il déposa le bug sur l'ancien bureau de Harvey Weinstein. Les scénaristes, qu'on ne comptait plus, s'approchèrent prudemment, redoutant un piège russe, même si dans le film tous les Russes ont été aspirés. C'était bien un bug. Un comme on n'en avait jamais vu. Pour la première fois dans l'Histoire de la Grande Russie, cette civilisation avait inventé quelque chose d'utile à l'Humanité, à part le samovar, encore que la théière arabe nous ait mieux inspirés. Et c'est ainsi, chers spectateurs prêts à avaler les couleuvres américaines, que le bug russe détruisit les aspirateurs de civilisation, lesquels s'écroulèrent dans nos déserts après avoir subi les outrages de notre atmosphère qui ne fait pas de cadeau à tout ce qui tombe du ciel.

Et voilà comment tout le monde sortit des salles obscures, le cœur joyeux mais surtout soulagé, car on ne pouvait plus accuser l'Occident d'avoir applaudi à la disparition de la civilisation russe, il en restait encore quelques-uns, pas beaucoup, mais assez pour espérer que leur Histoire s'en trouverait changée, enfin ! Cependant...

Cependant, car cette histoire n'est pas terminée, personne ne remarqua, dans la foule qui s'égaillait par les rues de Kiev, un petit homme pas comme les autres, car il était aussi, comme Bob

Mandale, un cinéaste. Le film hollywoodien lui avait plu. Il ne pouvait pas dire le contraire. Il est toujours agréable au cœur et à l'esprit d'un Ukrainien d'espérer que la fiction devienne réalité un de ces jours. Il était d'accord avec lui-même sur ce plan-là. Il se mit à réfléchir aussitôt sorti du cinéma. Il marcha avec les autres, puis les rues se vidèrent assez vite et il se retrouva seul. Cette fin hollywoodienne, pompée sur H. G. Wells, n'en était pas une. C'était même une tromperie, car dans la réalité qui commençait à renaître dans l'esprit de cet homme, les aspirateurs de civilisation étaient assez intelligents pour ne pas se laisser avoir par un bug. Et un bug russe ! Comme si un bug russe était de taille à sauver l'Humanité d'une terrible aspiration qui ne laisserait sur Terre aucune trace de l'Homme ni de son génie.

— À mon avis, pensa cet homme presque égaré dans la nuit de sa capitale, on ne peut même pas imaginer un Américain capable de croire à une pareille fable. À tous les coups, ces scénaristes se sont laissés infecter par un espion venu de Moscou sous la forme d'un Ukrainien, un espion avec cette idée d'un incommensurable bug de totale invention russe, une invention supérieure à celle du samovar et aux saveurs du kvass. En fait, cette destruction des envahisseurs est totalement illusoire. Et la suite que promet Hollywood n'a rien à voir avec les jardins de Dieu. Il n'y aura jamais d'autres croyances que celles que nous ne partageons pas.

Et, gravissant quatre à quatre les marches de l'immeuble en ruines encore fumantes où il logeait malgré l'absence de fenêtre, il empoigna au passage, entre son lit et la table, un crayon qu'il s'employa, avec une extrême patience, à tailler en pointe, une pointe digne d'une fin que peut-être personne en Occident n'accepterait sans rire ou injurier, mais une fin tout à fait dans la ligne de ce qui reste de l'espoir quand on n'a plus rien pour le partager.

— Vous voulez dire... s'écria la Comtesse, que... que...

— Quoi queue ?

— Que... poursuivit-elle avant de se laisser dépasser par sa pensée, que l'Ukraine a gagné la guerre !

Les invités, toujours en lutte contre le coq de leur assiette, se figèrent.

— Allons... Allons... Vous badinez, cher poète...

— C'est que le film de Bob n'est pas achevé, couinai-je en me protégeant la nuque. Je veux dire...

— Tu veux dire que je n'ai pas conclu... J'ai toujours eu du mal à conclure... Je me demande d'ailleurs si j'ai conclu une seule fois... Voyons...

Et voici notre Bob Mandale, cinéaste inachevé, parti dans ses réflexions qu'il n'est pas utile de transcrire ici, ni en joycien ni en russe. Voici la fin que je proposai :

— Notre cinéaste ukrainien, qui fut guerrier, et blessé jusque dans son âme, suivit pas à pas le scénario américain, cependant avec plus de logique, plus finement ou pour le dire clairement : plus proche de la réalité qu'il connaissait sans doute mieux que ses homologues américains. L'idée du bug russe imparable ayant été écartée d'un revers de main, il poussa la logique aussi loin que son esprit l'invitait à demeurer maître de la fiction en question. Et bien sûr, comme c'était à prévoir, les aspirateurs de la civilisation aspirèrent tout. Il ne resta plus rien. Même l'atmosphère fut aspirée, l'eau, les montagnes, toutes les formations géologiques, les traces, quelles qu'elles fussent, tout a disparu je vous dis ! cria le cinéaste ukrainien à travers le trou qui avait servi hier à accueillir une adorable fenêtre sur la vie et le bonheur d'être en vie.

— Voilà, conclut-il, la différence entre notre civilisation, qui doit beaucoup à la Russie, et celle de nos amis américains : nous ne croyons pas aux aspirateurs de civilisation ! »

V – Le makila

J'en ai une autre sur Alfred Tulipe. Maintenant qu'il est mort et enterré. Quel bordel il avait mis dans ma famille ! Il est revenu l'été suivant. Même casquette, même valise, même air de tout savoir sans avoir rien payé. Il ignorait que c'était son pénultième été. Cette fois, il ne consuma pas un café au buffet de la gare. Ce n'est pas qu'il voulût s'en passer, mais Francisco n'était plus de ce monde et personne ne lui a succédé au comptoir. La poussière du désert avait recouvert toutes ces planches déjà sales et disjointes. Mais le quai n'avait pas changé. On pouvait toujours suivre la trace du chariot du porteur, un certain Torcuato qui boitait d'un côté et amblait de l'autre. Alfred le salua mais l'autre ne le reconnut pas, peut-être à cause des lunettes de soleil, car Alfred avait subi, selon ses termes, une « opération oculaire » d'une gravité telle qu'il avait bien failli perdre la vue. Ce fut la première info qu'il nous accorda, à peine entré dans notre maison, et en même temps notre mère arracha le carton qu'elle avait punaisé sur le chambranle de la porte d'entrée. Fred

était de retour. Notre mois d'août en allait être changé. Il monta sans y être invité, sachant que « sa » chambre était prête. Je ne me souviens pas si Juan était là. S'il y était, il devait faire les cents pas sous la galerie, pivotant sur un talon à chaque angle et empoignant chaque fois le tronc d'un oranger, une manie qu'il avait quand il prétendait penser à « autre chose ». Ma petite sœur (je m'en souviens bien) attendait, assise sur la margelle du bassin, une main dans l'eau et l'autre dans ses cheveux, de sauter joyeusement sur les genoux de celui qui se croyait déjà notre père (qui est aux cieux). En tout cas Alfred Tulipe ne cultivait pas un tel projet. Il connaissait la maison depuis l'année dernière et il avait pris le temps de s'imprégner de l'âme des environs, que c'est pas facile quand on arrive d'aussi loin. Mais ce n'était pas la guerre qui le poursuivait. Il parlait rarement de son gagne-pain, mais il en parlait et on n'en savait pas plus. Il redescendit, vêtu comme l'année dernière d'un pantalon de coton, d'une chemisette de coton et d'espadrilles de coton, le tout de couleur blanche, avec une légère odeur de lavande et de tabac. Notre mère arrangeait la table, fleurs et couverts, et la bouteille qu'elle n'oubliait jamais. Il se trouvait toujours un homme pour la déboucher. Mais je ne vois pas Juan s'installer devant une assiette et brandir le tire-bouchon en plaisantant à propos de ce qu'on doit au passé. Je vois Alfred prendre place, ma petite sœur se glisse entre deux chaises pour se poser sur son tabouret, notre mère tourne autour de la table et moi je suis sur la sixième marche et je

m'apprête à sauter, la septième m'étant interdite depuis que je me suis foulé une cheville et esquiné un genou.

— Volo ! Je t'ai déjà dit de ne pas...

Je saute. Ma sœur rit. Ce n'est pas cette fois qu'elle me verra me fracasser sur le sol aux dalles humides à cause d'un filet d'eau qui fuit de la margelle. N'y mettez pas le doigt, lecteur, dans ce petit orifice, sans quoi mon saut n'a plus le sens que je lui donne en attendant de sauter de la septième mais pour cela il faudra 1) que notre mère accepte cette inévitable contrainte 2) que la peur d'avoir mal me quitte alors que j'en souffre encore dans mes cauchemars. Je ne souhaite à personne de se casser un os ou de distendre un tendon. Juan ne devait pas être là, sinon il m'aurait défendu la sixième et peut-être même la cinquième. Je m'accroupis avec souplesse au pied de la première marche, celle par quoi tout commence. Alfred me regarde comme on considère que cet âne n'est pas fait pour le travail qu'on lui assigne. Ma cheville n'est pas totalement remise et mon genou craque. Mon cul a heurté la dalle qui a basculé. Un jour, je la pèterai.

— Vous arrivez à temps, dit notre mère, s'adressant à Alfred et non à moi, mais j'arrive et je m'assois entre la chaise que notre mère occupera et le tabouret sur lequel ma petite sœur se dresse comme si elle voulait voir ce qui se passe dans l'assiette d'Alfred qui n'est d'ailleurs pas différente des nôtres.

— Cette fois, dit gaiment Alfred, le train était à l'heure, à trois minutes près toutefois.

— C'était une locomotive à vapeur ? demande ma sœur.

— On n'est pas dans un dessin animé ! dit Alfred en tendant son assiette.

Notre mère remplit l'assiette. Chaque fois qu'elle y dépose le contenu de la cuillère de service, elle regarde Alfred et attend et il fait un signe. C'est oui ou c'est non. Mais ce n'est peut-être pas que cela. Ce n'est pas forcément « j'en ai assez » ou « encore un peu ». Il se peut qu'elle recherche un compliment. Il finit par en trouver un et le balance par-dessus son assiette pour voir s'il fait son effet ou s'il est nécessaire qu'il se creuse encore la tête pour en dénicher un qui soit à la hauteur de ce que notre mère exige de lui. Vous ne le connaissez pas, allez. Et elle non plus, d'ailleurs.

— Le voyage s'est bien passé ? dit-elle une fois qu'il a reposé l'assiette devant lui, satisfaite de pouvoir encore exercer ce pouvoir qu'il ne lui a jamais reproché.

— Les gens sentent mauvais, dit-il. Et il est inutile de leur parler...

— Ils ne répondent pas ? dit ma petite sœur.

— Personne ne vaut la peine d'être connu dans ce Monde.

Notre mère ne frémit pas en recevant ce compliment en voie de décomposition. Au contraire, elle se réjouit ou feint d'avoir retrouvé le bonheur de l'an passé.

— Mais ici, dit-elle enfin, vous êtes comme un coq en pâte...

— Vous me cuisinez déjà, ma chère !

Ils rient, l'un en face de l'autre, la fourchette haute et le couteau agile. Ma petite sœur ne comprend pas et se plie. La voilà le nez dans son assiette. Moi, je mâche. Je n'imité personne et n'ai pas le souci de me prêter à leurs jeux. Il est trois heures. Alfred a voyagé depuis la nuit. Il a aimé les quais déserts d'Atocha. Les pas feutrés et le glissement des valises. Les voix qui ne se rencontrent pas faute de conversation. Mais une fois entré dans le compartiment, il s'est bouché le nez. Vous comprenez : les gens, leurs mots, leurs passages, leurs disparitions et apparitions, c'est agréable au fond. Mais leur odeur, ah la la !

— Au moins cet agneau sent bon l'herbe rare de vos coteaux, dit-il sans cesser de trancher.

— Ça fait comment un train électrique ?

Je pince ma sœur. Qu'elle se taise ! Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour dire oui ou non et on ne sait jamais si c'est oui ou si c'est non. Moi, j'ai l'âge d'être compris. J'ai des érections. Je vois loin. Et rien n'arrête mon imagination. En plus, elle mâche si

lentement qu'on ne l'attend pas. Et si elle ne recrache pas la viande concassée par ses dents de lait, on n'entend pas notre mère lui reprocher de ne jamais penser à la guerre, comme si nous n'en savions rien. Sinon Alfred grimace de dégoût et il sauce impatiemment, ce qui ne l'empêche pas d'engouffrer ensuite ce morceau de pain arraché au pain lui-même, car il est défendu d'utiliser un couteau, la chair de notre Bien-aimé n'étant pas conçue pour être saignée de cette odieuse façon. On rompt, ici. Et on s'en excuse. Alfred a bien compris de quoi il est question et il ne plaisante plus à propos de notre Créateur, quoiqu'il ait l'air de se foutre éperdument de ces rites. Juan était-il là ?

— Après le dessert, dit Alfred, les enfants font-ils toujours la sieste ?

— Bien sûr que oui ! répond notre mère. Pourquoi me demandez-vous cela... ?

— Ils ont grandi depuis l'été dernier.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Ils ont poussé, continue Alfred.

Il nous toise et montre ses dents qui mériteraient le *palillo*. Notre mère, avec toute la discrétion qu'on lui connaît, se lève pour aller fouiller dans le tiroir où on trouve des *palillos* si on les cherche. Elle n'en trouve pas. Alfred, impatient, fait donc usage d'un de ses

ongles et en cure plusieurs fois l'interstice sur la pointe d'une canine, cela sans cesser de nous regarder.

— Nous attendrons les premiers rayons du couchant, dit Juan.

Il était donc là ! Et moi qui raconte tout ça sans lui ! Mais qui m'en voudra ? Après la sieste, qui sera de courte durée car le repas a pris plus de temps que d'habitude, nous irons promener dans les coteaux et de là-haut nous verrons les neiges éternelles qui semblent se moquer du désert. Nous traverserons des jardins en fleurs, une abondance de fleurs nourries de l'eau des profondeurs et de tous les minéraux qu'on sait énumérer sans se tromper de sens, sœur et moi. Ça fera bien plaisir à monsieur Alfred qui travaille au service de la géologie associée à l'agriculture, mais sans être géologue ni agriculteur, Juan n'est pas sûr que ce soit là un métier, même si c'est une occupation qu'on ne peut pas soupçonner d'indignité mais dont il n'est pas exagéré de prétendre que si elle nourrit son homme elle ne lui permet pas de s'habiller autrement que pour ne pas paraître nu devant les autres. Ces autres qui puent, disent n'importe quoi et dont on imagine les pensées, voire les injonctions, à la vue de ce voyageur qui ne porte rien qu'on a envie de voir et d'acheter. Voici la sieste.

Chacun dans sa chambre. Et en slip parce qu'il fait très chaud cette après-midi-là. Comme toutes les après-midis andalouses en été. Couché sur le dos (ou à plat-ventre pour ce qui concerne ma petite

sœur). Je ne sais rien à ce propos de notre mère et je n'ai pas d'autres ressources que mon imagination eu égard aux dispositions de monsieur Alfred relativement à la pratique de la sieste. Où est Juan ? Oreilles collées de chaque côté du mur. Ainsi communiquons-nous ma sœurlette et moi à l'heure de la sieste.

— Qu'est-ce que tu dis... ?

— Je ne dis rien, sœurlette ! Je pense.

— Je croyais que tu disais quelque chose...

— À propos de quoi ?

— D'Alfred... de Juan... de...

— Je t'en prie ! Un mot de plus et...

Voilà le soleil qui se prépare à se poser sur l'horizon. Nous sommes prêts et nous attendons Alfred. La fenêtre de sa chambre est ouverte. On l'entend siffler. Juan fait un trou avec la pointe du makila qu'il a ramené de son service militaire et qu'il traite comme un souvenir auquel il lui est agréable de penser. Un autre pays. Il y a beaucoup de pays dans ce pays. Il en parle comme s'il en connaissait la langue. Marin d'eau douce il était. Sur le fleuve Bidassoa. Traversant l'estuaire deux fois par jour à bord d'une vedette armée d'un canon. Il a maintes fois décrit ces missions sans guerre. À la place des Russes, il y avait des contrebandiers. Des descriptions et des anecdotes qui meublaient passablement nos

conversations sous la tonnelle du jardin. J'y pense à cause du makila, sinon je penserai à autre chose, mais je ne sais pas quoi.

— Vous venez, Alfred ?

— Je vous ai dit de m'appeler Fred. Cela me fait plaisir.

— On vous attend... Fred.

— J'arrive, j'arrive ! Ces maudits godillots... !

Le voilà. En plein soleil. En culotte courte, godillots en effet, et chaussettes de foot « à cause des serpents ». Notre mère frémit rien qu'à l'idée de rencontrer un de ces serpents dont on parle sans les avoir jamais vus, sauf Juan qui en connaît plusieurs, même qu'il les a nommés pour ne pas causer de quiproquo. Il dit ça en soulevant ma sœur qui s'épargnera ainsi, sinon les serpents, du moins la fatigue et la sueur des chemins.

— Volo sait écraser les scorpions avec le pied, dit-elle, joyeuse avec ses jambes sur ces solides épaules d'homme.

— Il a de bonnes godasses au moins ? ricane Alfred.

Si je n'en avais pas, stupide animal, je ne m'aventurerais pas dans le désert. Il montre deux cuisses poilues et chétives. Une troisième ne vaudrait pas mieux. J'ouvre la marche. On peut me faire confiance. J'ai l'œil. J'ai appris la leçon. L'été dernier, monsieur Alfred a bien vu que je m'y connaissais en chemin. Jamais il ne s'est avisé de passer devant moi. Il s'est toujours tenu derrière et pas que

derrière moi. Le chemin ainsi foulé par les autres pieds lui semblait sûr. Il y allait sans hésiter, mais jamais devant, toujours derrière. Or, cet été-là, qui était le pénultième, le voilà-t-il pas qu'il me dépasse et prend la tête du peloton familial, si tant est qu'il appartienne à notre sang. Il m'empoussière des pieds à la tête et frappe le sol avec sa canne de bambou. Des cailloux giclent dans l'alfa, ricochent sur la terre, s'enfoncent dans les palmiers nains.

— Ces hommes ! glousse notre mère.

Juan éclate de rire et ma petite sœur lui ôte son béret pour s'accrocher à ses cheveux. Ça se soulève drôlement, des épaules qui rient !

— Et moi donc ! glapit Alfred qui n'a rien compris.

Soudain, alors que le soleil est encore debout, il disparaît. Pas le soleil. Alfred. Nous ralentissons, nous nous tournons, d'un côté, de l'autre, nous nous arrêtons, nous nous rapprochons.

— Où est monsieur Alfred ? demande notre mère d'une voix si inquiète que ma sœur en chiale aussi sec.

Juan remet son béret et tape la cuissette qui s'agite sur son épaule.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? dit-il comme si ça ne l'intéressait pas de savoir où est passé « notre » Alfred.

Il retape la cuissette.

— Toi qui domines le monde, dit-il, qu'est-ce que tu vois... ?

— Je vois rien d'autre, déclare la sœurlette.

Elle frotte sa cuissette et même la gratte. Les mains de Juan ont des poils. Ce sont les poils qui font mal. Il retape encore. Cette fois, elle balance ses pieds et menace d'aplatir le nez de notre Andalou de service. Il empoigne les pieds et serre les petits genoux contre sa mâchoire, mais j'ai déjà franchi la distance qui nous sépare de l'endroit où Alfred est censé avoir, disons-le, disparu. Nous l'avons dit tous ensemble, si des fois quelqu'un (mais qui ?) douterait de notre sincérité ou au moins de notre sens de l'observation. Je m'avance tandis qu'ils n'avancent plus, se tenant l'un contre l'autre, ma sœurlette étant toujours juchée sur les épaules de Juan. Je ne les ai jamais vus si près l'un de l'autre. Ni ma petite sœur non plus et du coup elle s'est immobilisée et elle regarde le béret et le foulard, l'un après l'autre, alternativement. Moi, je suis déjà en haut, le bâton en avant, des fois que ce ne soit pas Alfred qui surgisse du néant. Les ombres se sont infiniment allongées. Je scrute. Je veux calculer. C'est une équation à une inconnue, mais si jamais il y a une autre inconnue, je sais que je n'ai pas encore acquis le niveau nécessaire. Je prie. Je ne prie pas souvent, mais je n'aime vraiment pas ce genre de blague. Une fois, papa m'a surpris en surgissant d'un mur. Comme je vous le dis. J'ai cru mourir. De quoi, je ne sais pas. Comme on en riait lui et moi, j'ai douté que ce fût de peur. C'était autre chose, comme s'il n'existait rien entre la surprise et la mort. Ça me travaille encore cette histoire. La preuve, j'avance moins vite, je

monte moins haut, je ne vois plus aussi bien, je n'entends plus rien. Maudit Alfred. S'il croit provoquer l'arrêt de mon cœur, il se goure ! Ce n'est pas comme ça qu'il m'empêchera de me mettre entre lui et notre mère. Je serais toujours plus vivant que lui ! Et il mourra avant moi.

Je ne croyais pas si bien dire. Je vacillais entre les pierres, incertain comme le temps qui menaçait ma cohérence, lorsque je l'ai vu, étendu les bras en croix au milieu des palmiers nains, couverts d'insectes si jamais vous considérez que le scorpion en est un. Ses yeux n'étaient pas fermés, mais les morts ne voient rien. Je m'étais transformé en statue. Pourtant, mon bâton oscillait. Je le sentais en mesure de frapper ces carapaces têtues. Mais à quel prix ? Si notre hôte était mort, à quoi bon écraser ces pauvres scorpions qui se sentaient chez soi à juste titre, cadavre ou pas cadavre. Cette terre leur appartient. Or, Alfred était devenu terre. Il s'y enfoncerait si personne ne tenait à lui destiner une sépulture comme cela se fait en temps ordinaire. Mais ce temps, qui était aussi incertain que mon récit (pardonnez-moi), ne l'était pas. Il m'appartenait aussi bien que cette terre à ses peuples de sang et de sève. Et je crois bien que si Juan n'était pas intervenu, j'aurais passé ce temps à observer, avec jouissance et curiosité, cette décomposition que j'imaginais lente, capable de dessécher, de réduire en poussière et d'éparpiller aussi bien et sinon mieux que le vent, qu'il vienne de la mer ou des montagnes, qu'il rende nostalgique ou fou. Ma sœurlette n'était plus

sur les épaules de cet ouvrier dont je connaissais les qualités d'expérience et de fidélité. Il transperça alors chaque bestiole à la pointe de son makila (vous voyez bien maintenant pourquoi il était nécessaire et logique, pour le bien du récit, que ce fût un makila et non point une canne de vieillard, même à tête de mort), au grand dam de ma propre intelligence des choses de ce monde. Avait-il assez pris grand soin de ne pas blesser notre Alfred ? Oui.

VI – Un tank en Ukraine

On était loin du front. C'était l'été. On entendait les remous du marais et le vent, tranquille et tiède, traversait les bois environnants comme un touriste qui connaît le pays. La maison du fermier Roman occupait le centre d'une clairière située sur l'adret d'une colline boisée. Plus loin, des bras d'eau noire pénétraient les prés qui descendaient vers la route. Le sergent Zenko avait disposé les trois photographies sur la nappe aux motifs chasseur. Les deux verres limitaient ce triangle, l'un à la pointe, du côté où Roman était assis à cheval sur sa chaise, les bras croisés sur le dessus du dossier, et du côté de la base opposée le sergent jouait avec les reflets de son verre, car la lampe était située juste au-dessus. Roman était tout ouïe.

— Celle-ci, dit le sergent, date de l'année dernière. On voit la maison que ma femme a héritée de son vieil oncle Guillermo, qui est mort donc. Elle a des racines andalouses. Tu t'imagines ? Un bon refuge pour elle et les enfants...

— Je vois deux enfants. Un garçon et une fille...

— C'est ma fille, Alice. Lui, c'est le fils de l'ancien mari de Nikita, Volo. Comme mon fils. Mais avec la guerre, je n'ai pas eu le temps de vraiment le connaître. Mais est-ce que je connais mieux ma fille ? Tu ne peux pas savoir...

— Et ce type, là, devant la porte, avec son chapeau à la main et cette drôle de pipe dans l'autre main... ?

— Ah... Oui... C'est le locataire. Un touriste français. Nikita lui avait loué une chambre. Je n'ai pas Photoshop sur mon laptop, sinon tu penses bien que je l'aurais effacé...

— Qu'est-ce qu'on fait pas avec ces outils-là, cousin !

— Sûr qu'on le fait ! Mais avec la débandade de la semaine dernière, je n'ai pas perdu que mon laptop. Heureusement, j'ai toujours ces photos sur moi. Celle-là, c'est devant la maison...

— Ya un autre type. On dirait que cette camionnette lui appartient.

— C'est le livreur. Nikita cuisine pour d'autres touristes. Mais ce Français (que tu vois là encore sur la troisième photo) est le seul locataire. C'est la première fois qu'elle loue une chambre. Elle pourrait en louer au moins deux autres, mais elle craint de pas pouvoir y arriver. Elle voulait voir ce que ça donne, de louer à un touriste. Je ne sais pas ce qu'elle en pense maintenant que c'est de

nouveau l'été, là-bas comme ici. Le courrier... avec cette débâdade... Tu entends l'eau ?

— Rien de nouveau, rassure-toi. Ils ne viendront pas ici. Toute la rive est minée. Et le lit en profondeur. Je ne leur conseille pas de nous rendre visite.

— Tout est prêt en effet pour les recevoir. Les munitions sont arrivées aujourd'hui. Quatre nids de mitrailleuses. Chaque homme équipé de quoi en tuer dix. Cinq mortiers. Les drones se relaient en permanence. Et moi je suis ici à boire un coup avec toi. J'en ai marre !

— Tu devrais ranger ces photos, cousin.

Roman détruisit lui-même le triangle, puis il superposa les photographies dans la paume de sa main, on voyait Nikita qui souriait, la fillette qui grimaçait comme si elle savait qu'elle était belle à se damner et le garçon avait l'air si triste qu'il semblait en effet ne pas appartenir à la famille. Mais c'était aussi le fils de Nikita. Les mêmes yeux. Cette connaissance instinctive de l'autre. Comme s'il allait en dire quelque chose. Roman retourna le paquet et une date apparut, avec l'indication de lieu, et les prénoms des deux enfants et une évocation du soleil d'Andalousie. Le sergent rempocha les photographies sans les ranger dans son portefeuille. Il se contenta de les glisser dans la poche, remonta la navette de la fermeture à glissière et vida son verre en expirant bruyamment à travers ses

narines. Il s'était rasé ce matin. Il avait supprimé cette barbe, vous savez pourquoi ? Il ne voulait plus ressembler aux autres. Seulement à lui-même. Et il avait tué un jeunot rasé de frais la veille. « Je suis perdu ! » qu'il lui avait dit avant de s'écrouler dans l'eau noire. Et Zenko se demandait encore ce qu'il avait voulu dire par là : je suis perdu c'est-à-dire que je ne retrouve plus mon chemin qui est aussi celui des miens. Ou : c'est fini et pourtant je veux vivre ! À bout portant, car le Russe avait surgi comme de nulle part, et le coup était parti, en pleine poitrine, « à mon avis pas trop loin du cœur ». Le corps s'était enfoncé dans la boue, mais le visage n'avait pas été enfoui dans le limon qui tournoyait autour. C'était un visage d'enfant. Peut-être même pas rasé de frais. Et la bouche s'était refermée en même temps que les yeux. Ensuite, ç'avait été la panique et le brouillard d'eau et de vase s'était élevé et il avait fallu le traverser sans savoir si c'était la bonne direction. Il avait cru à chaque seconde se jeter dans les bras hostiles de l'ennemi. Son cœur avait dû conserver ces traces. Elles étaient sans doute indélébiles et s'il vivait assez longtemps pour le raconter, elles finiraient par causer de sacrés problèmes incompatibles avec la vieillesse. Voilà de quoi ils parlaient, les deux cousins, vidant la bouteille en toute équité, de chaque côté de la table qui avait connu leur enfance et bien d'autres projections dans le futur.

— Va falloir que j'y aille, cousin. Merci pour le coup. La prochaine fois, tu m'invites à manger, mais là, je n'ai pas le temps. La nuit va

tomber et on m'attend. Comment va Polina ? Les enfants ? Nous n'avons pas parlé des tiens. En Pologne ? C'est plus proche. S'il n'y avait pas eu cette maison en héritage, Nikita aurait rejoint les tiens en Pologne. Mais tu sais ce que c'est, une maison en Espagne, comme un château. Et puis la guerre n'arrivera pas là-bas, au bout de la Méditerranée. Tandis que la Pologne, nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Sur ses paroles débitées comme une prière à proximité de l'autel, le sergent empoigna son couteau de combat et le rajusta à sa ceinture. Roman aussi avait porté ce couteau, mais à la chasse, pas à la guerre. Il datait du grand-père de l'un et de l'autre. Du temps de la « division ». On se reprochait tous les jours ce temps maudit de la trahison, mais c'était une lame en acier de Solingen, et la poignée avait été étreinte une dernière fois par un Boche transpercé par une baïonnette rouge.

Ils allaient en parler encore lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit dans un grand fracas. Vous savez ce que c'est le fracas en temps de guerre ? À peine arrivé, on se croit mort ou encore vivant, seconde ou fraction de seconde vécue plus d'une fois, mais c'était le soldat Vlasenko qui entrait ainsi, dégoulinant de l'eau de pluie qui tombait à verse, le casque dans le dos et le fusil à l'épaule. Il avait vu le diable, quoique la bouteille de vodka, pas tout à fait vidée, venait de le tranquilliser un tant soit peu. Les deux cousins étaient debout de chaque côté de la table et la chaise qu'avait occupée

Roman gisait sur le dallage blanc. Le bruit de sa chute avait été couvert par celui de la porte. Rien, pas ça, n'avait occupé cet interstice de temps.

— Sergent ! Ya un char sur la côte 232 !

— Nous n'avons pas de char... Tu veux dire...

— Comme je le dis !

Roman se précipita sur son chapeau. Aussi sec, les trois hommes traversèrent la cour l'un derrière l'autre, le sergent Zenko en tête et le fermier Roman fermant la colonne. À l'approche du petit bois de chênes, ils ralentirent et se rapetassèrent. L'eau leur arrivait aux chevilles et le taillis trahissait aussi leur progression vers l'endroit que le soldat avait indiqué comme position d'un char ennemi. Zenko savait que deux des nids de mitrailleuses se trouvaient à proximité pour un tir croisé qui avait toutes les chances d'atteindre le char. Le lieutenant était équipé d'un Apilas. Peut-être était-il en ce moment même en train de se préparer à tirer. À cette distance, il ferait mouche à coup sûr. Mais, autour d'eux, le silence régnait en maître des lieux. Le sergent stoppa pour interroger le soldat qui haletait comme s'il venait d'être introduit aux Mystères de la guerre.

— C'est un quoi ? demanda le sergent en frottant les joues du soldat.

— Un T72... Enfin je crois... Vous savez, moi...

— Comment que tu sais que c'est un Russe ?

— Le Z, sergent ! Le Z !

— Tout de même, remarqua Roman qui soufflait lui aussi et peinait à retrouver ses poumons, un char isolé... derrière nos lignes... C'est un fou ou quoi ?

— S'est-il perdu ? fit le soldat qui se frottait les joues maintenant que le sergent ne les frottait plus.

— On va bien le savoir, dit Zenko. Toi, Roman, retourne chez toi.

— Et perdre le spectacle d'un T72Z qui part en fumée ! Dans tes rêves, cousin sergent ! Je veux voir ça comme j'ai vu plus de cramouilles que toi, nom de Dieu !

— Comme tu veux. Espérons que le lieutenant...

Ils reprirent leur progression silencieuse, l'eau chuintant comme dans un égout, le bois frémissant alentour, la nuit comme s'approchant de plus près, presque hallucinatoire, déjà gavée de récits. C'est fou comme on se projette dans l'avenir si jamais ça sent le roussi, se dit Zenko et il reprit la tête de cette patrouille improvisée pour le meilleur et pour le pire, mais sans femme pour donner un sens au plaisir. L'écran de son smart était si discret qu'il avait du mal à voir ce qui s'y passait. En tout cas le lieutenant ne recevait pas. La zone de brouillage gagnait du terrain. On finirait par ne plus se comprendre et alors ce serait vraiment fini. Mais pour l'heure, ça

n'avait pas encore commencé. Zenko en avait le scrotum agité de spasmes douloureux et rien au bout du gland. Il avançait dans le taillis la bouche grande ouverte, l'échine à l'équerre et le silence se peuplait d'inconnues, incertain qu'il était de ne pas avoir été repéré. Faut dire que Roman haletait comme un cylindre poussif. Le soldat Vlasenko devenait de plus en plus silencieux, de moins en moins visible. Encore un qui survivrait. Et pour raconter quoi ? Ce qui s'est passé ensuite ? Le Diable peut seul le dire, Dieu ayant tourné le dos aux champs de bataille du XXI^e siècle.

— C'est encore loin, Vla... ?

— Je vous dirai, sergent. Vous pouvez compter sur moi.

Mais il ne proposait pas de passer devant. Quand je vous disais qu'il traverserait ces temps mauvais pour l'homme sans en devenir un ! Puis le taillis s'éclaircit et la colline se distingua nettement du ciel que de lourds nuages compliquaient dans des couleurs empruntées à l'enfer plutôt qu'au crépuscule. L'écran du smart demeurait inerte. Allez savoir si le lieutenant se disposait à tirer ! Zenko scruta ce côté, ça devait être à l'Est, parce que c'était sacrément plongé dans le noir qu'on aurait dit un océan en furie qui allait s'abattre sur le pays. À l'opposé, par contre, on voyait miroiter le fleuve et ses complications de surface et de reliefs subits. Et là, en face, la colline se détachait comme dans une carte postale, noire parce qu'encore lointaine, en tout cas pas assez proche. Il fallait avancer encore, au

risque d'être repéré et de n'avoir pas le temps de mourir. Cette idée fit frissonner Zenko. Il y pensait souvent, à cette mort qui vous efface d'un coup, sans qu'on en ait conscience et des fois il voyait la même mort harceler des corps subitement sans défense et ça pouvait durer des heures avant que la mort se décide, ou les brancardiers qui, dans les lueurs métalliques, paraissaient des ombres venues tout droit de l'Enfer pour y retourner chargées de ces fardeaux terrorisés ou seulement patients. Personne ne peut dire s'il sera terrorisé ou seulement patient quand ça arrivera. Et ça arrive, selon les statistiques, une fois sur deux, en tout cas dans ces parages peu fréquentés par ses véritables habitants, tous en exil ou au combat, nom de Dieu !

— Vous le voyez, sergent ?

Ça, pour le voir, on pouvait pas le rater. Et il devait en être de même du côté du lieutenant qui, de sa position à l'Est, pouvait le voir aussi bien que les trois hommes maintenant accroupis à l'abri des broussailles qui sentaient la cendre humide des cheminées après la pluie. Zenko manœuvra maints icones sur l'écran, mais le lieutenant ne répondait pas. Ce n'était pas avec le fusil du soldat Vlasenko qu'on abattrait l'animal tapis dans les premiers taillis de l'adret. Zenko n'avait emporté que son pétard et ce poignard qui avait son histoire, laquelle s'achèverait peut-être cette nuit, sauf si quelque promeneur ou patrouilleur tombait dessus, l'arrachant aussitôt au cadavre sans se demander de quelle mort il était mort, çui-là. Un

frisson remonta de ses testicules toujours en état d'alerte dans ces situations à la fois simples et compliquées. Simple parce que... Mais Zenko cessa de penser à prendre une décision. Ça ne servait à rien de rester là à se demander si le lieutenant allait enfin tirer. Sur le rapport, il évoquerait le brouillage, ça oui ! Cependant, le tank ne donnait aucun signe d'existence humaine. Il aurait fallu s'en approcher pour le savoir, coller son oreille sur le blindage et retenir sa respiration pour laisser des voix d'hommes vous pénétrer le cerveau, dans une langue qui était d'ailleurs la vôtre, et même sans voix on reconnaîtrait le même souffle, le grésillement d'une cigarette, qui sait... ? Zenko n'avait jamais collé son oreille sur la paroi d'un tank. Il n'avait même jamais approché un tank, sauf s'il était détruit et qu'il regardait les brancardiers extraire les cadavres calcinés, des types comme vous et moi, jeunes et presque imberbes, et d'autres gueules venues du fin fond de l'Asie, avec ce regard de conquérant aujourd'hui déchu de sa position impériale. Qu'est-ce qu'on voit de là-haut ? Zenko n'avait jamais rêvé à ce genre de situation. Il aimait les femmes, la sienne et celles des autres, il aimait les enfants et il en avait une qui possédait le plus beau regard ukrainien que vous ayez jamais eu l'occasion d'observer même dans vos magazines à la con. L'envie de pleurer, ça vous prend même quand vous n'en avez pas envie.

— On se barre, dit-il sans violence.

— Moi je reste, grogna le cousin Roman.

— Et moi qu'est-ce que je fais, sergent... ?

Zenko se détendit d'un coup. Cette tension l'avait surpris en plein mouron. Il en avait presque mal.

— Non, dit-il cette fois calmement. On va attendre voir si le lieutenant se décide à tirer.

— Et s'il ne tire pas... ? dit le soldat qui souhaitait justement que le lieutenant ne soit pas au courant de la présence de l'ennemi à portée de tir.

— Qu'est-ce que tu disais à propos de cigarette qui grésille ? fit soudain le cousin Roman. Regardez !

On voyait le grésillement dans la proximité du tank, sans doute parmi le taillis car en même temps des feuilles clignotaient.

— Le con ! fit Zenko. Vlasenko ! En position !

Le fermier Roman vit alors le soldat Vlasenko s'allonger sur le talus, le fusil à l'épaule, sûr de pas rater la cible, en plein dans la gueule, mais comment savoir si la cigarette était à la hauteur de la bouche ou si elle grésillait au bout du bras, auquel cas la balle irait se perdre dans le taillis. Impossible de voir cette gueule s'illuminer au moment de l'inspiration de la fumée.

— Non ! fit Zenko. Je vais aller voir. Quelque chose...

Il se coucha, prit le temps de regarder le visage incrédule de son cousin et se mit à crapahuter dans les herbes calcinées, quitte à

provoquer le craquement des brindilles inévitables. Il oublia vite ce qu'il laissait derrière. Il était entré en action, ce qui, tout compte fait, n'arrivait pas si souvent. Il ressentit une espèce de joie, mais c'était autre chose qui l'envahissait, comme si la perspective du meurtre avait le pouvoir de changer le sens des mots auxquels l'existence nous a habitués. Ça arrivait encore et une fois de plus il se promettait de ne pas rater ça. Il atteignit l'orée quelques minutes seulement après. Le tank n'émettait aucun signe de vigilance. On n'entendait vraiment rien. Pour ça, il fallait coller son oreille sur sa peau d'acier sans doute déjà éprouvée par le feu. Il connaissait cette odeur. Tout ici sentait la mort, comme si la mort était synonyme d'acier et que l'acier en avait été extrait sans l'autorisation de la Terre. Il prit quelques secondes de ce temps peut-être précieux pour se souvenir de ce qu'il savait de l'odeur de la terre, et de l'odeur des femmes, des animaux dont le cousin Roman prenait grand soin... C'était un tank comme il n'en avait vu que de loin. Un tank en état de combattre. Et la lueur qui les avait alertés n'était autre qu'un reflet intermittent de lune. Aucun tankiste n'était sorti pour fumer une cigarette. A-t-on idée de fumer au milieu des explosifs ? L'équipage devait se composer de trois hommes. Ils étaient là-dedans, immobiles et en alerte constante. Pour quelle mission improbable ? Se positionner à l'adret, certes de nuit, mais comme au spectacle. Le lieutenant était sans doute en train de se préparer à tirer. Ou alors il attendait un retour d'en haut. Sans doute, merde ! Il était

sans doute nécessaire d'expliquer la présence de ce tank à cet endroit précis. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Zenko disposa les grenades au pied d'un arbuste qu'il n'identifia pas. Il ne connaissait pas la nature comme le cousin Roman la pratiquait tous les jours à la tête de ses animaux, de ses champs et de ses jardins. Il était aussi doué pour la charpente et la mécanique. Un sacré cousin le Roman ! Zelenski ne l'avait pas envoyé au combat à cause d'une malformation qui était pourtant un secret de famille. Et voilà qu'il se trouvait en face de l'ennemi, sans arme car sa 12 n'avait jamais tué que des oiseaux. Puisqu'on parle de lui, voici ce qu'il a pu voir depuis le fossé où il était tapi en compagnie du soldat Vlasenko :

Ils avaient pu voir le sergent Zenko atteindre le taillis que le tank jouxtait, le canon tourné vers l'Est, c'est-à-dire vers les positions de l'ennemi. C'était bizarre, ce tank qui ne se cachait pas et qui semblait viser son propre camp. Peut-être que Zenko y pensait en ce moment, immobile maintenant, avec la cigarette qui grésillait pas loin, peut-être dans la bouche du fumeur imprudent et alors le soldat Vlasenko ne pouvait pas rater cette gueule qui deviendrait celle d'un cadavre sans tête si le sergent donnait l'ordre de tirer, en agitant son casque au bout de son bras levé, pronation, supination, on ne pouvait pas rater ce signal convenu et pan ! un Russe de moins sur la terre, mais le sergent était immobile, il se préparait à autre chose, mais quoi ? Allez savoir ce qui lui passe par la tête au cousin ! Ça remonte à l'enfance, comme si le moment était bien choisi d'y

penser, nom de Dieu ! Et en moins de mots qu'il en faut pour le dire Badaboum ! le ciel s'illumine comme au Jour de l'an, il semble qu'on en voit les entrailles, comme si on prenait de la vitesse et qu'on n'était plus sur la trajectoire qui en a vu même plus que l'Histoire, et l'air se met d'abord à tourner, comme si l'enfant était soudain prisonnier de sa toupie, et il devient brûlant, l'herbe au-dessus du fossé se met à flamber comme les bougies sur le gâteau d'anniversaire et ça souffle tellement qu'on entend les arbres s'arracher à la terre, on les voit se laisser emporter vers l'Ouest, à une allure de fusée spatiale, on aurait dit des milliers de fusées en feu qui filaient vers l'Ouest, les feuillages s'ébouriffaient comme des étoiles et l'herbe maintenant pétillait mais pas comme un feu de cheminée, comme si c'était bientôt votre tour d'y passer, de l'état de chair à l'état de cendres...

Le fermier Roman regarda comment le corps du soldat Vlasenko achevait de se consumer. L'acier de son fusil rougissait. Et le fermier se vit nu, entièrement nu et soumis aux effets de ce badaboum comme il n'en avait jamais vécu même en imagination ou dans une salle de cinéma 3D. Il eut conscience qu'il allait rejoindre le soldat, quelque part où la cendre est le contraire de l'homme, où il est parfaitement possible de la confondre avec la terre, si jamais on ne meurt pas quand on est mort et que la cendre est la seule issue, qui peut-être vaut mieux que la poussière, mais était-ce bien le moment de spéculer ? Le fermier n'était pas soumis au vent qui emportait

même le feu. Il était couché sur le dos au fond du fossé qui venait de s'assécher, la terre dure maintenant sous lui, impossible à empoigner comme souvenir de ce qui s'est passé. Il voyait le ciel qui avait enfin l'air d'un infini comme on peut se l'imaginer quand on a finement observé les braises dormantes de la cheminée. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas traverser cet enfer nouveau si c'est pas le tank qu'ils étaient venus surveiller en attendant que le lieutenant se décide à le détruire ! Et qui chevauchait le canon dressé comme un mât sans voiles dans cette tourmente peut-être déjà future si c'était pas le cousin Zenko qui filait parmi les arbres en direction de l'Ouest, à une altitude telle qu'on l'aurait pris pour un ange déchu si on n'avait pas nettement entendu son cri de désespoir.

VII – Banana split

Jamais vous n'auriez surpris Juan en train de cramer un joint ou de nourrir ses veines. S'il avait envie de voyager seul, ce qui lui arrivait de temps en temps, il prenait le train ou une bonne cuite. Faut dire que le voyage l'occupait beaucoup. Autant dire chaque jour. Ça lui prenait après le boulot, autant dire une bonne heure avant de déjeuner. Il était deux heures de l'après-midi et il rentrait chez lui. C'était la maison de ses parents. Ils étaient morts depuis longtemps. Il les avait à peine connus. Il avait passé son enfance chez les curés. Il n'avait pas appris grand-chose. Quand il retrouvait ses parents, ils avaient encore vieilli. Et ils avaient fini par mourir et Juan avait reçu son diplôme d'ajusteur deux mois après l'enterrement de sa mère qui était morte trois mois après le vieux. Ça allait vite en période d'examen. Le notaire lui remit les clés et les papiers de la curatelle car il était encore mineur. Le forgeron l'employa par compassion, ça se lisait sur son visage presque noir et dans ses yeux couleur de verre de Mójacar, le pays des sorcières. Il n'y avait

plus de chevaux à ferrer, seulement des portails et des balustrades de balcon. Juan n'aimait pas l'odeur de l'acier. Il y en avait des tas derrière l'atelier. Un chien les surveillait, car les Gitans n'étaient pas loin. Mais Juan n'ajustait rien. Il ne soudait pas, ne formait pas, n'assemblait pas. Il peignait les portails, les balustrades et il aidait à charger les fourgonnettes qui filaient ensuite vers la côte où poussaient les maisons secondaires et les hôtels. Il en avait marre aussi de l'odeur de la peinture. Il l'avait sur la langue comme il disait. Et quand il la fourrait dans la bouche d'une fille il prévenait. Mais d'après elles, presque unanimement, cette langue avait un goût de figue. Une femme seulement évoqua un « drôle de goût ». Mais elle avait aussi apprécié et il l'avait aimée. Autrement dit, les amis, rien n'arrivait. L'existence de Juan s'était réfugiée dans le passé, du temps où ses parents vivaient et qu'ils le recevaient pendant les vacances. Ils se montraient chaleureux, mais sans plus. Il se laissait nourrir. Il passait de longue soirée à la fraîche avec eux sous la tonnelle de vigne vierge. On buvait de la limonade ou du vin coupé d'eau. Il y avait aussi des figes et elles avaient le goût du pays. Ce qui turlupinait Juan, c'était le vent. Le vent le réveillait la nuit. Il l'emprisonnait dans son enfer solaire s'il sortait l'après-midi pour aller voir les filles sur la plage. Et le vent les emportait. Voilà à quoi il pensait maintenant en regardant les enfants jouer, les enfants de Nikita, vous les connaissez. Et cette sangsue d'Alfred Tulipe les

observait aussi, penché à la fenêtre de sa chambre, fumant sa pipe qui n'avait aucune chance de lui brûler les doigts.

— Ne les perds pas de vue, je t'en prie ! dit Nikita.

Elle ne lui avait jamais parlé du goût de sa langue, de cette figue qui lui servait de langue. Elle ne parlait jamais de ce qu'elle ressentait. Et pourtant il pensait savoir l'aimer. Elle n'était pas différente des femmes du pays. Pas différente à l'intérieur. Sinon elle resplendissait sous le soleil et il n'avait pas de mal à la deviner dans l'ombre. Une blancheur dorée. Mais il n'avait pas perdu le goût des peaux sauvages et des chevelures insaisissables. Il se sentait d'ailleurs capable d'aimer toutes les belles femmes. Il y en avait beaucoup, surtout l'été. Et il soignait sa virilité selon les recettes éprouvées par l'expérience de sa race.

— Ils mangeront des glaces chez Massi, dit-il. Ils aiment Massi. C'est un bon Italien. Comme Picasso...

— Voici l'argent...

— *¡Qué va !* Je m'en occupe.

Le Français secouait sa pipe comme un mouchoir. Ce n'était pas la première fois qu'il profitait de l'occasion pour se retrouver seul avec son hôtesse. Il était revenu. Il était comme chez lui maintenant. Il amusait même les enfants. Mais les emmener manger les glaces de Massi, *¡Un jamón !* Sous prétexte qu'il ne savait pas conduire. En

tout cas pas une camionnette « de ce genre ». Qu'est-ce qu'il conduisait à Paris ? Un métro ?

— Allons-y, les enfants ! Le vent s'est levé. Ça nous rafraîchira un peu, dit-il en ouvrant la portière.

— Vivent les glaces !

Le vent. Il courait depuis les hauteurs, emportant la poussière et on la voyait s'installer au-dessus des urbanisations touristiques. Elle se déposait aussi sur le parebrise, changeait la langue en autre chose qu'une figue, agaçait le regard pressé des enfants. Il conduisait avec précision, ne ralentissant pas au croisement des véhicules qui montaient, provoquant quelquefois des gestes d'impatience, voire de défi. Ensuite on traversa à vive allure les champs de serres, interminables et aux interruptions inattendues. Il évitait les obstacles avec adresse et les gestes ne l'inquiétaient pas. Les gestes ne sont pas comme les paroles. Ils ne veulent rien dire. Ils ne témoignent que des sentiments provoqués par la contrariété. Ce sont des gestes sans couteau. Au diable les hommes sans couteau ! Mais qu'ils ne s'avisent pas de prononcer des paroles dont il corrigerait le sens avec ses mains. Il savait se servir de ses mains. Et pas seulement comme ouvrier. Qu'ils sachent seulement qu'il sait aussi se servir d'un couteau.

Massi exhibait sa fine moustache dans l'ombre de sa petite glacerie. De loin il salua et les enfants s'agitèrent. Juan gara la camionnette

sous les palmiers de la mairie. Le policier municipal lui fit signe qu'il était d'accord. On ne vit pas son existence sans complicités. N'était-ce pas une façon de se respecter et même de s'aimer ? Les enfants plongèrent bientôt leurs museaux dans les coupes bariolées que Massi avait composées pour eux. Il n'y avait rien comme le bonheur des enfants. Pas même la conversation de Massi qui s'ennuyait si on ne répondait pas à ses questions et qui vous priait de lui en poser d'aussi profondes du point de vue qui était le sien. Mais Juan pensait à Nikita. À Nikita et au Français qui était revenu. Il était là parce que ça lui plaisait, selon son propre aveu. Mais n'était-ce pas plutôt Nikita qui lui plaisait. Elle n'avait pas parlé des cartes postales qu'il lui avait envoyées de Paris durant l'automne, l'hiver et même le printemps. Il en connaissait l'existence parce que les enfants en avaient parlé. Ils ne lisaient pas le français, Juan non plus, mais c'étaient des vues de Paris, le Paris des légendes. Les enfants savaient maintenant presque tout de cette géographie monumentale. Ils en parlaient à table et Nikita levait les yeux au ciel pour lui demander de clore la bouche de ces enfants en présence de Juan. Mais comment réagissait-elle à ces évocations de Paris s'il n'était pas là pour les subir ? Allez savoir.

Quand ils rentrèrent et que Juan rangea sa camionnette sous les branches d'un figuier, il constata à quel point la maison était calme en l'absence des enfants et à peine le pensa-t-il que les enfants troublèrent cette tranquillité comme on fausse les aiguilles d'une

horloge. Nikita parut sur le seuil et en même temps la silhouette du Français se découpa dans l'ombre de sa fenêtre. Juan venait de couper le moteur. Il n'aimait pas cette sensation de vitesse acquise par les lieux à cause du retour à la normale et parce que la normale repose sur les épaules des enfants. Il n'y avait rien de normal s'ils n'étaient pas là pour occuper l'esprit, pour en déranger les flux, pour les modifier en profondeur.

— Alors... ? fit Alfred Tulipe de là-haut, perpendiculairement au crâne de Juan qui franchissait le seuil après les enfants.

— Alors rien ! dit-il.

Ce n'est pas le genre de choses qu'on dit quand on a de l'éducation, il le reconnaissait, mais Nikita n'avait rien entendu, il en était certain. Les enfants étaient déjà là-haut. On les entendait expliquer au Français comment fonctionnaient les cadeaux que Massi leur avait offerts. Juan n'avait aucune idée de ce que ça pouvait être. Un camion pour le garçon et une autre fille pour la fille, peut-être et même sans doute. C'était déjà arrivé. On se répète quand on manque d'imagination. Mais n'était-ce pas les enfants qui en manquaient ? Juan les avait bien tentés avec d'autres propositions que Massi et ses coupes glacées ouvrant droit à un cadeau de plastique. Mais ils étaient têtus. Ou alors ils ignoraient comment on rompt avec les habitudes pour devenir encore plus grand qu'on ne

l'est. Nikita avait déjà rempli les verres de son anisette et Juan pressa un quartier de citron contre ses dents.

— Fred, descendez donc ! cria-t-elle. Ne vous laissez pas faire par les enfants. Venez vous rafraîchir avec nous. Juan reste manger ce soir.

Il restait souvent manger. Presque autant de fois que l'été compte de jours. C'était le soir et il rentrait tard chez lui, seul et quelque peu grisé par le vin que Nikita versait sans penser aux conséquences de l'ivresse quelquefois. Seulement quelquefois. Sinon il restait, pour dormir cette fois et le Français devait se poser la question de savoir si Nikita dormait seule cette nuit-là, et même si elle dormait quand Juan restait. Juan aimait bien cette possibilité de jalousie, laquelle impliquait forcément une concurrence entre lui et cet être sans doute agréable mais d'allure peu virile selon ses critères. Que peut-on penser d'une maison où une femme a invité deux hommes à dormir. Certes le Français louait sa chambre, avec TVA et tout et tout. Mais il n'était plus un touriste comme les autres. Il revenait. Il n'était pas le seul à revenir, je sais. Mais c'était chez Nikita qu'il revenait et Juan n'aimait pas ça. Ce qui ne l'empêchait pas de participer aux conversations. Il n'avait jamais été doué pour comprendre ces choses qui font qu'un homme est cultivé ou pas, mais il n'en était jamais question. On parlait du pays, de ses habitants, du passé, de la guerre, de Napoléon, de la terre, des rivières sans eau, et de tous ces sujets sur lesquels Juan ne tarissait jamais, tel un puits comme il

n'en existait sans doute pas dans la région. En général, et depuis toujours, avec le vent et le soleil, et sans doute avec ce qui bouge là-dessous, sous nos pieds, un puits déborde de son eau ou il est aussi sec que l'esprit qui y pense comme au lendemain. Mais la conversation ne connaissait pas la métaphore du puits. Elle nourrissait le Français qui semblait prendre des notes, parce que ses lèvres bougeaient quand vous lui parliez des gens qui ont vécu et dont les traces sont encore visibles malgré le désir de ressembler à ces autres gens dont les puits ne s'assèchent jamais. Nikita aussi se nourrissait de cette culture. N'était-elle pas une étrangère elle aussi ? Et Juan en rajoutait bien sûr. Il parlait aussi bien de ce qu'il connaissait, par expérience ou par héritage, que de ce qu'il ignorait, de ces choses qui n'expliquent pas pourquoi l'imagination s'en saisit en plein milieu de la conversation, au moment où Juan en perd la maîtrise et que le Français se met à parler de Paris, ce qui attire les enfants et séduirait des voisins s'il y en avait eu d'assez proches pour s'approcher sans plus de manière de la tonnelle où tout ceci avait lieu dans une tranquillité qui aurait aussi pu être un sujet d'envie. Et donc cette après-midi-là, tandis que le jour donnait des signes de crépuscule, Juan retourna à sa camionnette pour en extraire sa musette. Elle contenait entre autres objets du culte personnel un nécessaire à rasage et le tout sentait bon la lavande. Il la porta en bandoulière jusqu'à la porte puis un enfant, la fillette je crois (mais à cette distance et avec la nuit qui arrive j'ai toujours du

mal à distinguer la fille du garçon, pour cause qu'ils ne vont jamais nus) – la fillette se chargea de ce léger bagage et aussitôt gravit l'escalier qui monte à la galerie, à l'étage. On mangeait dans le patio d'habitude, mais Nikita avait décidé d'une soirée tapas, ce qui ravissait les enfants et Alfred Tulipe avait applaudi, échevelant la fillette au passage comme il lui arrivait d'embroussailler la tignasse blonde du garçon, ce qui agaçait Juan qui se demandait si Nikita subissait le même rite au moment de l'amour, avant ou après, impossible de le savoir.

On sortit donc sous la tonnelle, les bras chargés d'assiettes et le Français proposa de transporter le jambon, ce qui provoqua l'étincellement de la lame du couteau. Une drôle de sensation qu'il éprouvait là le Juan. Mais l'odeur le rasséréna et il n'eut pas le temps d'y penser comme on pense à ce qui doit inévitablement arriver. Cependant Alfred Tulipe fut plus rapide et sa main empoigna le manche. Il savait découper le jambon comme un vrai Andalou. Avait-il appris à se servir d'un couteau à Paris ? Juan se contenta de lui présenter une assiette qui ne tarda pas à fleurir, ses pétales se superposant tandis que le pain était rompu par des petites mains habiles à former de séduisants sandwiches où les pétales, exubérants et faciles, recevaient la pulpe d'une tomate qui ne demandait qu'à se laisser violer par la langue, figue ou autre chose, selon l'idiosyncrasie du féminin pluriel. Il n'y a rien de plus jubilatoire

que de mordre. C'était un spectacle, je vous le dis, autour de cette table qui en avait connu d'autres, sans jambons la plupart du temps.

Nikita riait comme d'habitude. Elle en savait trop sur son pouvoir de séduction. En jouait-elle ? Mesurait-elle ce qui se jouait vraiment ? Certes Alfred ne connaissait pas l'usage du couteau en dehors de la pratique de la *jamonera*, mais elle en savait assez sur le genre d'homme dont Juan était un représentant typique. Je dis cela parce que je la connaissais pour avoir souvent discuté avec elle de choses et d'autres et notamment de ce qu'étaient les gens d'ici avant de devenir des esclaves du tourisme et même des réseaux. Elle m'appelait au téléphone au moment de presque toutes ses menstruations. Elle en souffrait terriblement et ne voulait pas que ça se sache. Et pendant que l'opium agissait, nous parlions, nous évoquions ensemble ce pays et ses gens exactement comme si elle savait qu'elle ne retournerait pas dans le sien et qu'elle ne reverrait plus ses propres gens et qu'elle ne revivrait plus leurs coutumes ni leurs légendes. En voilà une qui avait dans l'idée de changer des pieds à la tête, en dedans comme en dehors, mais j'étais le seul à le savoir, imaginant peut-être à tort qu'elle ne se confiait pas à Juan ni à Alfred. J'imaginais... Je ne suis pas seulement médecin. J'ai eu ressenti quelque inclination pour la poésie et ce genre de choses, vous savez. Et ça ne m'est pas totalement passé, je crois. J'aime les gens comme des personnages. Je ne me vois pas leur faire du mal et si je n'ai pas les moyens de leur faire du bien, je sais souvent

comment les soulager, les accompagner, sans les trahir, jusqu'à la mort qui est aussi bien la leur que la mienne. Voilà.

— On pourrait manger autre chose que des glaces, dit soudain Juan.

Ils étaient en train de mordre leurs sandwiches et leurs mâchoires mastiquaient consciencieusement, à en juger par leurs regards qui échangeaient de silencieuses satisfactions. Et Juan qui se met à parler de glaces. Il avait ça dans la tête depuis quelques jours. Il ne reprochait rien à Massi, ni à ses glaces, ni sans doute aux autres glaces, celles que d'autres enfants léchaient sous les parasols des terrasses ou en se promenant sur le paseo avec leurs petits chiens et des parents pas mécontents d'avoir trouvé les moyens de prendre des vacances. Il ne s'agissait pas de cela. Mais, dit-il

— vous êtes des enfants et les enfants sont curieux de tout et s'ils se contentent de n'être curieux que de glaces, ils finissent aussi bêtes que des bourricots qui ne deviendront jamais des chevaux de course. Est-ce que j'ai l'air d'un bourricot, moi... ?

— Oui ! Ouiiiiiiii !

— Les enfants ! Voyons ! Juan ? De quoi parles-tu ? Personne ne te comprend ici. Je veux dire...

— Et moi je dis que les enfants ne peuvent pas sortir de leur maison juste pour recommencer la même chose, c'est-à-dire remanger la

même glace et ne pas penser qu'il existe un tas d'autres choses dans l'existence, surtout que vous n'êtes pas en vacances, vous... Vous êtes d'ici, maintenant. Et vous le resterez peut-être. Y avez-vous pensé... ?

— Juan, je t'en prie ! Il me revient de... Je me réserve ce sujet pour un autre jour... Tu ne sais pas à quel point, oh !

Et voilà Nikita qui quitte la table ! A-t-on déjà vu la maîtresse de maison quitter sa propre table autrement que pour la servir ? Alfred avait pâli. Comme les enfants se situaient de chaque côté de sa personne, il les échevela, puis leur caressa la nuque, exactement comme s'il allait maintenant leur écraser le nez dans leurs assiettes où s'agitaient des miettes. Juan se leva, sans précipitation, jetant un regard dont Alfred Tulipe put mesurer la condescendance. Il le vit entrer dans la maison, les bras ballants, comme un casseur qui revient sur les lieux de sa défaite. Mais les nuques ne se montraient pas réticentes. Elles acceptaient la caresse sans provoquer aucune immobilité du côté des mâchoires qui n'avaient pas cessé de procéder à leur lente et précise entreprise. On remordit le sandwich avec le même désir de retrouver le même plaisir. Alfred se demanda *mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de glaces ?* Quelque chose lui avait échappé. Les enfants savaient-ils de quoi il retournait ? Une mésentente entre Juan et Nikita ? À propos de glaces ? *Qu'est-ce que j'ai raté ?* Et ces gosses qui ne réagissent pas *pourquoi je réagis moi ?* Il ne se passait peut-être rien. Alfred se

reprocha à la fois de ne rien savoir et de ne rien faire. Il cessa de tripoter les nuques, mais ne se décida pas à entrer à son tour dans la maison *pour y faire quoi ?* Il lampa le contenu de son verre sans en apprécier les fruits pourtant fidèles au rendez-vous de l'ivresse. Mais voulait-il savoir ? Et si jamais il savait, était-il prêt à agir en conséquence ? Difficile de se déterminer, en cas d'action, dans la parfaite ignorance des prémisses. Allait-il renoncer à cette soirée qui, l'instant d'avant, lui avait paru tellement agréable ? Les enfants n'avaient pas achevé leurs sandwiches et si ça arrivait, ce qui était le plus probable, ils en réclameraient d'autres et il ressaisirait le couteau pour tailler dans le jambon autant de tranches que nécessaire. Il y avait des glaces au dessert. Il le savait, car il les avait lui-même achetées dans l'après-midi, tandis que Nikita profitait de l'absence des enfants pour s'adonner au plaisir de la sieste. Comme je vous le dis. Il était arrivé chez Begoña à cheval sur la vieille Puch du colonel. Vous savez, le voisin de la rue d'en bas, qui prête sa moto à qui en a besoin. Je descendais de chez Miguel Escudero qui souffre d'une infection intestinale. Et qui je vois arriver sur la Puch du colonel si c'est pas ce Français qui couche chez l'Ukrainienne, en tout bien tout honneur dit-on et je crois ce qu'on dit quand je sais qui le dit, ce qui est le cas présentement. Il me salue. Je le salue.

— Il me semble vous connaître... dit-il aimablement.

— Je suis le médecin de votre charmante hôtesse. Vous m'avez sans doute aperçu...

— Je me disais...

Il me regarda comme si je savais quelque chose qu'il ignorait. Je ne sais pas par quel obscur procédé, mais il me positionna dans l'ombre, comme s'il souhaitait m'entretenir de quelque sujet qui réclamait les lumières de la médecine. Je m'apprêtais à lui retourner ma plus grande discrétion, vous pensez ! Je ne le connaissais pas. De vue, et encore. Et je ne me souvenais pas d'avoir abordé le sujet avec son Ukrainienne d'hôtesse. Et pourquoi donc ? Je ne suis pas curieux à ce point. Ma curiosité s'exerce dans le cadre strict des souffrances humaines. Je ne franchis jamais ces limites imposées par le serment. Je me tus en attendant qu'il exprime sa demande :

— Il fait chaud... commença-t-il. Je... Je ne sais pas pour les glaces...

— Et bien que sais-je que vous ne savez pas, cher monsieur... ?

— Ça déshydrate, non... ?

— C'est prouvé... Je recommande un verre d'eau après...

— Vous savez... les enfants...

— Oh ! Je comprends...

Et il me remercia. De comprendre ou autre chose. J'étais dans ma voiture en train de consulter mon carnet de rendez-vous quand il

sortit de chez Begoña, un sac isotherme à la main. Il le disposa dans le cageot qui était ficelé sur le porte-bagage de la Puch puis il actionna le kick. Le moteur partit au premier coup de pied. Sur le moment, j'étais loin de penser que cette histoire de glace prendrait une telle dimension. Je l'aurais même oubliée si un coup de téléphone de la Garde civile ne m'avait réveillé en pleine nuit. Le Chef Ramirez m'appelait au chevet d'Alfred Tulipe. Et pas pour une indigestion de glace. Comment se nouent les tragédies de l'existence !

VIII – Dernières divinations avant disparition(s)

« Or donc, nous sortîmes. Gueules de bois dans le matin qui apparaissait derrière les murs. La Comtesse était éberluée :

— Une lueur ? Quelle lueur, mon poète ?

— Je ne suis plus poète... Mandale l'a perçue lui aussi, mais à travers un objectif qu'il tenait devant son œil. Et ce n'était point cul de bouteille, madame !

— Entendez-vous le rossignol ?

— Une lueur sans bruit... ?

— Sans chaleur ?

— Avez-vous pensé à l'iode, mon poète... ?

— Nous n'avons peut-être plus le temps de penser ? Ma péloche sera voilée !

Nous étions donc dehors. Les gens dormaient encore, à part quelque ouvrier mettant les gaz pour graver la côte des scorpions qui descend ensuite vers les jardins.

— Faudra que tu nous expliques pourquoi tu n'es plus poète, Fred...

— Personne n'a compris, en effet.

Disant cela, la Comtesse agita son bras et sa main désignait les rouges du couchant.

— Est-ce bien le matin ? Nous avons peut-être dormi toute la journée. Avez-vous compté les bouteilles vides, mon mari... ?

Il ne les avait point « inventoriées ». Il bougonna :

— Ce serait plus zézé de compter celles qui sont encore pleines, ma chère...

Un autre ouvrier sortit. Il se tenait debout sur le seuil de sa maison et semblait humer l'air. Il parlait mais nous n'entendions pas ses paroles destinées à l'intérieur de la maison. Par la porte ouverte sortait une lueur qui n'avait rien à voir avec celle que nous venions de percevoir entre deux hoquets. Un enfant, qui pouvait être une fillette, poussait une moto. Elle tenta de la mettre sur sa béquille, mais l'effort était trop grand. Elle tenait le guidon à deux mains et sa hanche soutenait l'obliquité de la moto, contre sa hanche. Le Comte jeta un œil éperdu sur cette photographie, regrettant de ne pas avoir son appareil à portée de la main. Quelqu'un crut plaisanter :

— Fabrice (tel était le prénom du Comte et il n'était pas interdit d'en user), pourquoi enculez-vous les fillettes au lieu de les prendre par le con ?

— Leur con est étroit et ma queue ne l'est pas.

— Leur cul est-il donc si spacieux ?

— Bah, dit un autre qui ne plaisantait pas, il y a longtemps qu'il leur a déchiré le cul.

— Vingt Dieux mais alors... pourquoi ne leur déchire-t-il pas le con ?

Bob Mandale descendit l'escalier du perron et nous rejoignit. Il portait sa Bolex sur l'épaule, nonchalamment. Il dit :

— Si c'est ce que je pense, ma péloche est voilée. Je l'ai lu quelque part.

— Vous lisez trop, Bob. Personne ne souhaite périr de cette horrible façon qui, je vous le dis, n'est pas de notre époque.

— Les Ukrainiens ne sont pas de notre époque.

— Les montagnes sont rouges, dit la Comtesse. Et le ciel l'est aussi. On dirait que le soleil se lève de ce côté. Fred, mon poète...

— Je ne suis plus...

— Mais si vous l'êtes ! Voyez-vous quelque chose du côté du Levant ? Nous sommes le matin oui ou non ?

Je suis Alfred Tulipe mais je ne suis plus... Mettons. Et passons. Je franchis la place où le jet d'eau est rouge. D'habitude, à cette heure, il traduit avec infiniment de clarté les verts du lever. On sent l'odeur que les embruns arrachent doucement à la terre encore chaude. La lueur ne parvient plus jusqu'à nous. On dirait que... mais la Comtesse me vole les mots :

— On dirait que ça s'éteint... Comme si...

— Comme si quoi ? dit Fabrice qui retient la moto.

L'ouvrier descend. Il caresse la joue de sa fille et ouvre le robinet d'essence. Le Comte se bouche le nez. Le moteur pétarade, ce qui agace la Comtesse et elle agite ses mains autour d'elle comme si des guêpes... mais non... Ce n'est pas normal, elle répète :

— Ce n'est pas normal... Qu'en pensez-vous, Bob... ?

— Si jamais ma péloche est voilée, vous pouvez faire une croix sur nos images...

— Et vous, Alfred, qu'en pensez-vous... ?

— Je ne suis plus poète.

— Eh bien recommençons ! s'écrie le Comte Fabrice de Vermort.

La moto s'éloigne, toujours dans la côte des scorpions, direction les jardins que feuillète l'eau rare du río. Le dos de la fillette est nu. Elle a mis sa chemise à l'envers.

— Précisez dans votre récit qu'elle ne l'a pas boutonnée...

— Sacré enculeur !

À l'intérieur, la servante, encore décoiffée, pose ses instruments sur le réchaud et ça sent le café, ce qui nous excite. Le Comte remonte l'escalier du perron la queue bien bandée dans son pantalon de coutil. Gisèle rit, me flatte le dos ; moi aussi, dans la précipitation inspirée par la lueur, j'ai mis ma chemise à l'envers. Il y a des bouffons avec nous, petites queues en l'air saturé de cette lueur rouge venue des montagnes, à l'ouest, alors qu'en temps ordinaires et depuis toujours le soleil se lève à l'est. Fabrice appuie sur le déclencheur numérique : j'ai eu le temps de sourire. Et vous ?

*

La queue bien enfoncée dans l'anus de son petit garçon imaginaire, notre poète, qui ne l'est plus mais qui consent à le jouer maintenant que tout est fini, notre poète sent le battement des hémorroïdes et plus loin la mollesse de l'excrément. Ses yeux examinent attentivement l'horizon, à l'ouest où le soleil russe continue de se lever sans toutefois atteindre les nuages dont les chapeaux sont gris. Vous avez noté ? Cette étrange et compréhensible lumière environne nos figuiers de Barbarie que le touriste traite d'oreilles de Mickey. Les pentes ruissèlent, ce qui n'arrive jamais en été. La poussière est soulevée au passage de cet air nouveau qui a

commencé à changer la chair. Alfred Tulipe ne sent plus la sienne. Il étreint les tétons de son petit garçon imaginaire. Il perd ses narines dans les boucles blondes ou noires, il ne sait plus à quoi ou à qui ressemble cette créature qui ne verra pas le jour car il n'écrit plus. Il se contente d'imaginer. Il s'est posé cul nu sur la pierre. Des herbes sèches et rases le ciment. Il ne veut plus être seul. Tout le monde l'a toujours traité de *seul*. Et il l'était si l'on considère qu'il ne jouait pas. La poésie était encore quelque chose de sérieux. Il rêvait plutôt de chair mature, dans le genre de celle qui construit encore la personne de la Comtesse qui ne deviendra jamais un personnage, car tout est fini et bien fini. Il s'encule sans joie mais non pas sans plaisir.

Une voix interrompt cette espèce de prescience du poème :

— Fredo, nom de Dieu ! On te cherche...

— Partout ?

— Même ici, comme tu vois... La radio...

— Nos aristos n'ont pas la télé ?

— Le petit Volo l'a détruite avec la hache du vieux Guillermo... Les Russes...

— Basta des Russes ! Pouchkine n'est pas encore mort !

— Mais enfin, Fredo... ?

— Coucou les amis !

Cette fois c'est la Comtesse. En bikini car, explique-t-elle, avec cette nouvelle lumière occidentale, on bronze plus vite et mieux. Son haleine est celle de l'anis. Elle a beaucoup pleuré. Elle n'avait pas envisagé de mourir avant d'être complètement vieille. Sa cuisse s'applique à celle du poète qui, une fois de plus, commence à expliquer pourquoi il n'est plus poète et comment ça lui est arrivé, mais il interrompt son récit au milieu de la première circonstance, ce qui déçoit en général, mais cette fois la Comtesse avoue son indifférence et Bob Mandale acquiesce en secouant la poussière d'un aloès avec son bâton de marche. Seul l'enfant imaginaire ne dit rien, car il a disparu. Alfred Tulipe éjacule dans sa main et le sperme s'agite dans la poussière pour y former de parfaites petites sphères d'angoisse.

— On s'y attendait un peu, tout de même, dit Bob et en même temps il grave dans la terre ce qu'il vient de dire.

— On le redoutait plutôt, fait la Comtesse en s'épilant le genou.

— Et ce n'est pas fini, dit Alfred Tulipe alors qu'il vient de se vider de sa substance divine.

— Et ce n'est pas moche, constate le cinéaste.

Il faut l'avouer. D'ailleurs il ne nous reste pas grand-chose à faire, sinon à reconnaître que nous avons toujours eu tort, pense Alfred Tulipe, mais il ne le dit pas et le Comte s'amène avec une autre petite fille d'un autre village que nous ne connaissons pas et dont

nous ignorons les gens. Elle se tortille dans son T-shirt qui lui arrive en haut des cuisses et va pieds nus avec des ongles vernis de bleu de nuit. Ce n'est peut-être pas une petite fille. Le poète anciennement poète sait bien qu'il est encore dans l'erreur et que l'erreur est le portail de la découverte, mais seulement pour le génie, or il n'en est pas un. Le vin de la nuit achève de se dissiper hors de lui. Le Comte est pessimiste quant à l'inventaire des bouteilles qui restent à vider :

— Il n'y en aura pas pour tout le monde, dit-il comme s'il interprétait un personnage cornélien sur la scène du théâtre universel qui est en train de manger son rideau. Et tout le monde en veut.

— Allez donc en acheter en ville, mon ami. Vous savez bien où en trouver...

— Vous me connaissez bien, ma mie...

— Moi aussi je te connais, dit la petite fille. Tu veux jouer ?

Alfred Tulipe efface. Il efface en sachant très bien qu'il n'a plus les moyens de recommencer. Les effacements provoquent les déchirures du papier ou les incohérences de l'intelligence, parfois même les unes et les autres, sans distinction d'appétit.

— Oh la vilaine obscurité ! s'écrie la Comtesse. Voilà qui témoigne assez de votre sens encore vivace de la poésie et de ses possibilités

futures, ne croyez-vous pas, mon poète... ? Oh ! Aimez-moi, Alfred !
Je meurs...

— Tout le monde meurt ces temps-ci !

— Qui est ce petit garçon ?

— Vous ne pouvez pas le voir !

L'œil de Bob Mandale s'éclaire : les rouges sont plus rouges, semble-t-il... Est-ce parce qu'ils se rapprochent...

La série des godes a bien fonctionné, pense Alfred Tulipe. La matrone qui m'a mis au parfum savait de quoi elle « causait ». Resserrant les mâchoires d'inox du pied à coulisse autour de sa queue, un soir de perdition il ne savait plus où à Paris. Ou alors il s'en souvient et ne veut pas l'écrire. Je ne suis plus... « Voilà ce qu'il vous faut, avait-elle déclaré après avoir posé sa loupe sur l'écran du pied à coulisse. Vous m'en direz des nouvelles ! » Mais il ne lui avait pas écrit sa satisfaction car quand il ressentit enfin cet agréable et mirifique sentiment il n'était déjà plus... Et ne le sera plus jamais. Personne ne sera plus jamais. Le Comte dit :

— Allons chercher le vin là où je sais en trouver. Viens avec moi, petite fille de l'est.

Et les deux, se tenant par la taille, s'éloignèrent au point qu'ils disparurent et il n'y avait plus rien à écrire. La nuit prochaine promettait d'être la dernière, si l'on en croyait la radio (faute de télé),

mais le vin pallierait la douleur d'avoir été et de ne rien savoir de ce qu'on en devient, d'avoir été. Il enfouit sa main dans la chatte de la Comtesse. Bob Mandale, plus loin mais pas assez, tournait un film pornographique. Il n'avait pas oublié le zoom de Franco.

*

Les enfants de salauds qui font la guerre. De qui peuvent-ils être les enfants, sinon de ces salauds qui nous gouvernent ? Une fois sa main lavée dans la poussière, car la Comtesse était une femme fontaine, il se leva et la rejoignit, Bob ayant pris la tête du peloton en direction de la maison. Le Comte entassait les bouteilles vides dans le plateau de sa jeep et sa petite fille le secondait, montrant ici et là une fesse qui ranima les désirs fous et inavouables d'Alfred Tulipe qui avait du retard, ayant cueilli avec toute la prudence requise une de ces figes, non point de Barbarie mais sur l'arbre qui a nom figuier, lesquelles entretiennent une amusante ressemblance avec le sac scrotal. Cependant des oiseaux, invisibles à cette heure, en avait crevé un grand nombre et la main d'Alfred Tulipe avait hésité, de l'une à l'autre allant, et revenant sans rien dedans, jusqu'à ce que l'une d'elles, bien cachée sous une feuille encore verte et humide, s'offrit à la pulpe de ses doigts. Il la croquait encore quand on l'apostropha de cette manière :

— Où étiez-vous, vilain bonhomme ? N'écrire plus n'est pas une excuse pour disparaître ! Venez aider. Nous préparons la scène.

— La Cène ? Le jour de l'Assomption ?

— Fermez-la et allez, Fredo ! Laissez-vous faire par les femmes. Elles ont de l'esprit en ce moment, aha !

— *Me too !*

Soit. Accrochant son chapeau au clou de la porte, il s'avança, ne sachant vers où mais non point vers quoi.

— Fermez les yeux, Freddy !

Il les ferma. On le toucha, y compris aux parties et son anus frémit au passage d'un doigt dont il soupçonna le propriétaire. Mais le temps était à la fête. C'était l'été, nom de Dieu ! Et nous ne savons rien de ce cycle, sinon que c'est un cycle et qu'on n'a aucun moyen de changer cette périodicité en... mais en quoi, poète ?

— Prenez ce bout et tirez la langue, Freddy (seules les femmes le nommaient ainsi), car ça va être difficile, mais alors très, très difficile !

Et ça l'était. Il avait bien compris le rôle. Il répéta le texte plusieurs fois en lui-même avant de le dire à haute voix. Elles étaient, oh ! fascinées. Il en conçut une érection que son petit garçon de personnage imaginaire lui reprocha aussitôt, exhibant la série des godes.

— On ne vous demande pas de bander, dit la Comtesse en sourdine. Mais vous êtes libre de...

Coupez. Aurait dit Bob Mandale. Mais il ne filmait pas. Il avait embarqué avec le Comte et la fillette au T-shirt ras-du-cul dans l'espoir de trouver de la pellicule 16 mm. Personne n'avait commenté cet espoir délirant. Sa Bolex avait connu de meilleurs moments, mais comment le lui dire ? Avait-il d'ailleurs jamais été cinéaste ? Alfred Tulipe y pensait en prenant place dans la machine que les enfants achevaient de clouer et visser sans cesser de se chamailler pour la possession d'un clou, d'une vis, d'un marteau, de...

— Vous entrez tout juste, constata la Comtesse. Les mesures ont été prises par la maman de Volo, qui prétend avoir exercé la couture avant que son pays ne connaisse les inconvénients de la guerre. Mais enfin, vous y entrez. Comment vous sentez-vous, mon poète...

— À l'étroit je suis, à l'étroit je demeure !

— Quel humour, mon Dieu ! N'est-ce pas, mes amies et invitées ? Pour un homme qui va subir l'émasculaton, admettez que c'en est un de rigolo !

— Hé là ! Hé là ! gloussa Alfred Tulipe en s'agitant comme vermine au petit matin de la Catastrophe.

Mais il riait. On le ceintura de cuir. C'était de vieux cuirs qui avaient servi dans un autre temps. On en trouvait encore dans les ruines de notre passé. Don Guillermo avait conseillé la graisse de morse. De morse ! En notre pays de désert et d'armures !

— Dites-nous si c'est trop serré, monsieur le poète...

— Je ne suis plus...

— Ne l'écoutez pas, il l'est !

N'est pas le Cid Campeón qui veut l'être. Alfred Tulipe ne voulait d'ailleurs pas l'être. Il avait accepté par pitié. Nous n'avons pas parlé de cette compassion. Avons-nous eu tort ? Nous autres poètes en vers qui écrivons des romans en prose, nous ne savons pas bien comment nous y prendre pour que le récit ne soit pas gâché par la maladresse du narrateur. Le narrateur, c'est moi. Vous l'avez compris. Or je ne suis ni poète ni romancier. Je suis ce que je suis et s'il m'arrive de jouer Iago, c'est pour faire plaisir aux Anglais qui font d'aussi bons touristes que les Russes et toutes les autres nationalités d'Europe. Finissons-en.

Alfred Tulipe, cet été-là, avait eu pitié d'un blessé. Et pas n'importe quel blessé : un soldat qui revenait du front et qui avait la haine à la place de l'amour. Il s'amena sur des béquilles une heure à peine après que la question du rideau, qui était censé se lever et tomber, eût été résolue et que les nouvelles bouteilles fussent rangées à l'ombre que les murs entretenaient de leur humidité relative. Alfred était installé dans la machine, ignorant que celle-ci était la reproduction fidèle de celle qui avait servi dans le temps à émasculer les hommes qui ne méritaient rien d'autre quant à l'avenir de leur race et au présent de leur plaisir. L'homme, qui s'appelait

Zenko pour la scène, et que les âmes mortes intitulaient « monsieur le Président » si c'était dans le texte, s'approcha de la machine, par à-coups à cause de son usage approximatif de ses béquilles. Alfred Tulipe riait alors que la mise en scène avait strictement prévu qu'il ne rît sous aucun prétexte ! Mais il riait et il n'y avait rien d'autre à faire que de supporter ce rire insensé qui pouvait même changer le sens du drame qui allait se jouer pour le plaisir et l'entendement d'une assistance éclectique et néanmoins obligée.

— Tu es Russe ! cria Zenko.

Alfred Tulipe voulut sursauter mais les courroies de cuir, encore solides malgré leur ancienneté, le retenaient fermement, l'odeur des morses n'inspirant absolument pas le sens des pôles. Il renonça cependant à changer son texte et il répliqua, car c'était une réplique :

— Je suis Russe et je t'emmerde, Ukrainien !

— Tu fais bien de le reconnaître, Popov. Ainsi, aucun tribunal n'aura à en juger puisque tu le reconnais toi-même.

Ici, Alfred Tulipe était sacrément secoué par l'envie de changer le texte. Il n'avait jamais été question de justice, mais de s'amuser. Il avait même dans sa poche la série des godes qui lui avait servi à...

— Silence, Popov ! grogna Zenko.

— Mais je n'ai rien dit ! (*C'était dans le texte*)

— Connais-tu bien don Diègue ?

— Tu parles si je le connais ! (*Toujours le texte, fidèlement*)

— Sinon, à deux pas d'ici je te le fais savoir !

— Encore faudrait-il que vous me libériez de ces liens ! Comment voulez-vous que je sache ce que je ne sais pas de don Diègue et que vous le savez, vous !

Or, Zenko ne fit rien pour déboucler les boucles solides qui enfermaient notre Alfred Tulipe dans cette machine, ce dernier n'ayant pas fait l'effort de se demander à quoi elle avait servi du temps où elle était encore utilisée et surtout autorisée. Le texte était clair à ce propos : le rideau tombait sur la dernière réplique ici rapportée (voir plus haut).

Or, Zenko, à l'aide de ses deux béquilles, ouvrit la braguette et la queue d'Alfred jaillit aussitôt, bien bandée et prête à tout ce que le désir peut produire de plaisir si on en est réduit à regarder sans participer de corps. Ainsi descendirent de ce qui était supposé être le ciel deux énormes volumes qu'on pouvait imaginer être d'écriture.

Or, ce n'était pas écrit. Alfred Tulipe s'agita sans autre résultat que de meurtrir sa chair au contact têtue du cuir qui le retenait exactement là où il ne voulait plus être pour cause de changement imprévu du texte. Il pensa même à rouspéter, mais se retint, car Zenko ouvrait sa grande gueule :

— Lis-tu aussi bien que tu écris, poète ?

— Je ne suis plus... (*Ce qui n'était pas dans le texte*)

— Ainsi en a décidé le ministère de la culture zélenskien !

— Qu'est-ce qu'il a décidé qui n'est pas dans le texte, nom de Dieu ?

Les deux volumes claquèrent l'un contre l'autre comme le firent mainte et mainte fois les deux briques de l'Arabe en son harem. Alfred Tulipe eut tout juste le temps, avant de s'évanouir, de lire les titres :

Guerre et paix et *Anna Karénine*.

Car nous n'avions pas trouvé *Crime et châtiment* ni *Les frères Karamazov* dans la bibliothèque portative du Comte. Sinon...

— Mon ami, mon cher ami ! Que ferais-je sans toi ? dit Gogol en coulisse.

— Il faudra bien que ce soit sans moi, mon ami, car je ne suis plus...
Arrrgh !

Soulignons pour terminer que ces deux répliques étaient bien inscrites dans le texte, comme le reconnut plus tard Alfred Tulipe avant que le soleil ne se levât à l'ouest.

Braoum ! »

IX – La porte

Ce corps qui a trop vieilli, qui ne sait plus ce qu'il a été et qui sait trop bien ce qu'il deviendra. La chambre en longueur. Corridor. Avec au fond une fenêtre et des persiennes que le soleil visite par instant. Comme s'il pleuvait. Cependant Alfred Tulipe a du mal à imaginer la pluie à cette époque de l'année. Plus tard, à l'équinoxe d'automne. Il y pense. On lui en a parlé. Entre deux verres de manzanilla. Patio d'ombres et de gouttelettes. Impossible de revoir, *en pensée*, le jet d'eau. Il voit le lit aux draps défaits. Le crucifix d'ébène. Quelquefois il s'agit de lits superposés. Il s'approche, gravit deux échelons et il n'y a personne là-haut. Il redescend et constate qu'il n'y a pas non plus de lit superposé. Il ne recule pas loin, car la chambre est un couloir. La lumière des persiennes atteint péniblement l'endroit où se trouve le lit, perpendiculairement au mur qui fait face à la fenêtre. Cinq mètres de long, dit-il au jugé. Mais il ne s'adresse qu'à lui-même. Il marche pendant cinq mètres approximatifs, touche le mur entre le lit et le mur de gauche, le lit est à droite. Il pivote sans se

faire d'illusion : c'est bien une fenêtre. Il refait cinq mètres : ce sont bien des volets à persiennes. Il touche un carreau. L'espagnolette frémit. Il l'empoigne. Elle résiste. Elle résistait hier : pourquoi ne résisterait-elle pas aujourd'hui ? Et demain elle résistera. Et le bruit du carreau cassé se conclura par l'irruption de deux types à la bouche cousue. Ils sentent le tabac et l'eau de Cologne du bain hebdomadaire, la seule sortie de la semaine. Avec une cagoule sur la tête et l'un d'eux brandit une seringue au liquide jaune pipi. Observation vite faite avant que la cagoule occulte tout ce qui va se passer ensuite. Le glissement sur un plancher qui craque. Le dallage froid aux pieds nus. L'eau qui frappe. La main qui torchonne la peau. Entre les jambes insiste. Il les écarte. Ne ressent aucun plaisir. Puis il pivote comme dans l'espace, en l'absence de gravité. Il retourne la tête à l'envers. Quelqu'un frotte énergiquement ses cheveux. La porte claque. La cagoule a disparu sans laisser de trace. S'il casse un carreau, les deux types s'amènent mais cette fois on ne recommence pas comme pour la toilette hebdomadaire. Ils piquent. Deux piqûres. Et quand il se réveille, le carreau est intact. Alors depuis (c'est arrivé deux fois) il ne le casse plus. Il ne gueule plus qu'il a failli mourir à cause d'un assassin. Il ne sait rien de l'assassin qui ne l'a pas tué mais qui a laissé sa trace : une cicatrice en forme de croix qui a impressionné le tribunal. Elle démange le matin après le réveil. Ses ongles ont du mal à atteindre cette zone lointaine de son propre dos. Il se contorsionne. Par terre parce que le lit est

étroit. Et le voisin du dessus se plaint d'avoir été réveillé alors qu'il faisait un rêve érotique. Mais la chambre aussi est étroite. Et tandis qu'Alfred se contorsionne ses pieds heurtent les murs et ça met fin au rêve érotique ou bien le voisin du dessus n'a jamais existé. Il l'a inventé. Il est seul. Et la nuit n'existe plus depuis qu'il vit dans cette chambre-couloir. Même la lumière ne change pas de nature : comme qui dirait une lumière de jour et une autre de nuit. C'est toujours la même lumière et il ne sait toujours pas sur quoi donne cette fenêtre si on l'ouvre. Mais on ne l'ouvre pas. À peine le carreau cassé, les deux types enfoncent la porte et piquent. Inutile de recommencer. On ne peut même pas fumer, ni boire, ni se masturber. On ne peut que parler à voix haute. Sans hausser le ton, parce que le ton, comme le carreau, peut donner le signal d'une intrusion qui se solde par le sommeil après une lutte perdue d'avance. Mais il n'entend pas de voix. Il en a entendu au tribunal. Il se souvient que les journaux le plaignaient, mais ils disaient aussi qu'il avait eu de la chance : la lame n'avait pas tranché l'aorte ni la moelle épinière. Et il avait encore un poumon pour respirer comme tout le monde. Puis il avait descendu les marches du palais de Justice et il s'était perdu dans une ville qui n'était pas la sienne. Il avait même disparu. Les journaux avaient parlé de cette disparition. Il en avait trouvé un dans une haie où résidaient des perdrix qu'il avait effrayées. Et quelqu'un avait signalé cet habitant de haie et on l'en avait extrait. Les journaux parlaient, certes, mais lui, il avait

perdu la parole. Comme si la lame avait tranché ses cordes vocales. Il ne les sentait plus comme avant mais il avait eu le temps de crier et la porte s'était refermée. Impossible de se souvenir de ce qui s'était passé entre ce cri et l'ouverture de la porte. Tout avait disparu. Il ne restait plus rien. Et il ne restait pas grand-chose de ce qui s'était passé entre la douleur provoquée par la lame et l'entrée dans le tribunal. Il se souvenait très bien de ces audiences interminables. Il était parfaitement capable d'en écrire le récit. Mais personne n'avait songé à le lui demander. Et il ne disposait pas de quoi écrire. Le voisin du dessus avait beau être bossu, il n'écrivait pas. Et c'est quand il voyait bien qu'il n'y avait ni lit superposé au sien, ni voisin du dessus, ni bossu pour écrire qu'il se sentait seul, incroyablement seul. Seul dans un pays étranger. Personne ne l'avait mis dans un train. On n'entendait pas les trains. Même en collant son oreille contre le carreau. Tout juste s'il entendait les enfants. Comme d'habitude, ils jouaient. Et quand ils ne jouaient pas, ils disparaissaient et il se couchait sans savoir s'il était jour ou nuit ni s'il avait sommeil ou simplement envie de rêver à autre chose. De plus, tout ce qui était écrit sur les murs n'était pas de lui. Il lisait cette langue, il l'écrivait même, mais il n'était pas l'auteur de ces récits qui n'en formaient peut-être qu'un. Mais comment savoir ce qu'ils formaient, si jamais ils formaient quelque chose, puisqu'il était impossible de savoir par où commencer et surtout en quoi finir. Il avait renoncé depuis hier à résoudre ce problème qui n'avait

d'ailleurs peut-être pas de solution. Et comme personne ne venait effacer ces écritures, il supposa qu'elles ne représentaient aucun danger pour l'équilibre déjà fragile de son esprit qui souffrait terriblement d'avoir été menacé de mort par un autre homme. S'il avait succombé à cette attaque, avec ou sans souffrances, il ne serait plus là pour y penser. Seulement il avait survécu et il se souvenait de tout ce qui s'était dit et démontré pendant le procès. Soulignons qu'aucune hypothèse n'était demeuré sans solution. Ces démonstrations étaient exemplaires, autant que les romans de Cervantès. Il avait lu tout Cervantès et la présidente du tribunal s'en était étonnée, demandant de préciser si c'était dans l'original ou en traduction, parce que c'est toujours ce que l'on demande à un étranger qui vient d'être transpercé par une lame nationale. Il avait présenté un début de preuve et la présidente avait estimé que ça suffisait comme ça ! L'assassin, qui avait failli en devenir un, regardait le plafond où rien n'était peint. Alfred avait déjà pris l'habitude de gratter la cicatrice qui, à l'époque du procès, était encore fragile, à tel point que de temps à autre quelqu'un, qui pouvait être un enfant, pointait son doigt en direction de la tache et quelqu'un d'autre, il ne savait plus qui, apportait une chemise fraîchement repassée. L'existence s'était emplie d'autres automatismes, *comme* par exemple celui ou celle qui le contraignait à changer de direction parce qu'il avait commencé à uriner contre un mur. Et j'en passe, pensa-t-il ce jour-là, qui était le dernier, c'était

décidé, il en avait par-dessus la tête de reproduire les mêmes effets, à tel point qu'il ne s'intéressait plus aux causes, comme ce carreau ou la question de savoir comment ils entraient dans une chambre sans porte. Une porte qui grinçait violemment ou pas en s'ouvrant et qui claquait ou chuintait en se refermant, n'ayant pas apparu ni disparu ! Il observait la chose, en général, depuis son lit où il était couché comme un mort, les mains en croix sur sa poitrine toujours haletante. Ou bien il venait de provoquer une intervention d'office et il était déjà en train de ramasser les brisures du carreau au lieu de les compter. Il ne savait pas ce qu'on attendait de lui. S'il criait pourquoi on lui répondait comment. Et s'il ne savait pas dire comment, ils se taisaient. On ne les entendait plus. On n'entendait que les enfants, leurs cris de joie intense ou de frayeur aussi bien jouée. Sans fleurs pour égayer le moment ou au moins cet espace tout en longueur, étroit et obstinément hermétique si jamais l'esprit s'aventurait à tenter d'en déchiffrer le ou les récits. Le plafond était un plafond ordinaire, avec ou sans traces de suie, toiles d'araignées, fissures anciennes, impacts de ballon ou de chique. On pouvait le voir en se couchant, si toutefois aucun lit ne se superposait. On percevait clairement la perspective et les trajets de la lumière entre les ombres et les reliefs. Mais aucune histoire n'y était inscrite. Personne n'avait songé à utiliser le plafond pour exprimer ce qui devait forcément relever du désespoir. Mais cela s'expliquait : en l'absence de lit superposé, il n'y avait aucun moyen d'atteindre cette

surface mise à l'envers et surtout très haut. Et si le lit se superposait, sans qu'on sache pourquoi, ni comment d'ailleurs, le bossu y couchait et il n'était alors pas question de lui demander de se pousser un peu : il n'avait pas l'air de comprendre. Aussi Alfred, pourtant plein de son récit, avait renoncé à le coucher, à l'envers, sur le plafond. Avec quoi d'ailleurs ? Avec son sang ? Comme dans un roman à la con ? En préparant un composé de salive et de poussière pour servir d'encre et avec le doigt pointé en l'air, les jambes de chaque côté du bossu qui n'arrêterait pas d'exprimer sa plainte de propriétaire illégalement squatté par un faux cadavre échappé d'un tribunal comme on s'évade d'un asile de fou ? Autant le devenir séance tenante. Sans tambour ni trompette comme le conseillait le maître de Honfleur. Non, non. C'était fini et bien fini. C'était fini aujourd'hui et non pas demain. Demain n'existait plus. Sans savoir bien sûr si pour le faire disparaître définitivement il était nécessaire d'arrêter le temps avant la nuit, sachant qu'on ne savait jamais s'il était nuit ou jour dans cette maudite chambre ! Or, il n'y a pas de demain après le jour. Il n'y a de demain qu'après la nuit. Alors ne parlons plus de demain et disons... tout à l'heure. C'est bien, l'heure. Même si on ignore de laquelle on est en train de se préparer à en briser les aiguilles. Alfred, à cette pensée qui le saisissait au saut du lit, sans qu'il sache si le bossu en était témoin, appliquait ses mains sur sa bouche pour s'empêcher de dire. Mais de dire quoi ? Vous pouviez, en ce temps-là, dire des choses

parfaitement compatibles avec la non-intervention de ces deux types. *Comme* par exemple : « Oh ! Je jouis ! » Mais dire « J'en ai marre ! », même sans le crier et vous étiez bon pour deux piqûres, une de chaque côté, et un grand coup de poing sur le crâne en cas de rébellion imprévue au règlement. Il ne le dit pas. Il marmonna dans ses dents et le son ne franchit pas l'obstacle de ses mains aux doigts serrés l'un contre l'autre dans un projet si hermétique qu'il était impossible que quelqu'un y comprît quelque chose. Heureusement pour la tranquillité, il était encore possible de s'exprimer sans être systématiquement déchiffré. Alfred ne s'en privait d'ailleurs pas. Mais les occasions de s'adonner à cet exercice de l'obscurité étaient rares. Et il n'était pas toujours prêt à s'y adonner. Il se laissait souvent surprendre par la vélocité du phénomène. Et s'il n'en souffrait plus aujourd'hui, par lassitude, il en avait subi les tourments quand ça avait commencé, peu après qu'ils l'eurent extrait de la haie où les perdrix avaient pondue parce que c'était le printemps. Tout le monde pond au printemps. Inutile de poser la question au bossu, il n'y a pas plus de printemps pour lui que pour Marnie. Maudit bossu qui n'est jamais là quand on a besoin de lui ! « Je pourrais en dire autant de... » commença Alfred. Ses mains ne fermaient plus sa bouche, mais son esprit avait réagi à temps et la langue avait suspendu son vol. Le temps aussi était suspendu. Mais personne n'entra, surtout pas ces deux types qui avaient dû interrompre leurs études au niveau de la maternelle,

avant de savoir écrire et de réciter les tables sans se tromper de jour ni d'heure. Remarquez bien que s'ils étaient entrés, la porte se serait ouverte et le moment aurait été mis à profit pour la situer, sur le mur de droite ou celui de gauche. Il aurait fallu écarquiller les yeux. Alfred s'en sentait la force, peut-être même le courage, car qui sait ce qu'il serait advenu ensuite, sachant qu'il savait et qu'il n'y avait aucun moyen de lui arracher ça de la tête. Rien ne disait ce qui était prévu par quelque obscur règlement datant de la nuit des temps. Mais Alfred, qui regardait les écritures des murs, à droite, à gauche, se garda bien de tenter un déchiffrement. Cela prendrait tellement de temps qu'il serait libéré d'ici là. Il n'était pas prévu qu'il meure entre ces murs. Il y avait ce jour, impossible à situer dans le futur, où il franchirait la grille qu'il avait traversée dans l'autre sens, ne lui demandez pas combien de temps était passé depuis. Inutile de perdre les derniers moments, ceux qui étaient pour ainsi dire déjà présents. Il y en avait peut-être deux ou trois, quatre au plus, même cinq, et puis tout serait fini, y compris le récit parfaitement élaboré dans sa tête des minutes du procès qui s'était conclu par la condamnation de l'assassin qui avait raté son coup, ce qui n'excusait en rien son geste ni ne réduisait la peine qu'il subissait en ce moment même où Alfred se prépare à quitter ce monde, le seul qu'il connaît, encore qu'imparfaitement, et pour toujours. Aux persiennes, la lumière ne changeait pas. Elle n'avait jamais changé, pas plus que les cris des enfants ni sans doute les enfants eux-

mêmes. Quand on pense qu'il y avait un dehors à cette chambre et qu'Alfred ne pouvait que l'imaginer, pensant d'ailleurs ne pas avoir le pouvoir d'y mettre fin en cessant de vivre. Rien ne s'arrêterait, ni dedans ni dehors. Et son cadavre n'aurait pas le temps de pourrir à la surface de ce monde qui ne connaît de la profondeur que celle des cimetières, encore qu'ils soient si nombreux qu'on ne peut les compter. Que sont devenues les perdrix ? Et ces œufs qu'il avait brisés en occupant le nid ? Quel intrus il avait été ! Mais il n'avait pas été admis à l'hôpital parce qu'il sentait le fraîcheur. Que non ! Ils avaient répertorié ses anomalies au cours d'une série de procédures qui se ressemblaient tout en étant différentes. C'était en tout cas ce qu'avait ressenti Alfred tandis qu'on le trimballait dans les couloirs et de salle en salle. Il ne s'y était pas opposé comme ils s'y attendaient. On lui avait même dit que d'habitude c'était moins facile. On ne le félicitait pas, parce que tout bien pesé sa docilité compliquait des choses déjà assez complexes comme ça. Ils avaient brandi le rapport au cours d'un autre procès. On avait changé la présidente pour un président mais ça ne changeait rien, sauf qu'il ne pourrait pas cette fois sortir du tribunal pour aller se cacher dans une haie en espérant que les perdrix ne finiraient pas par le trahir. Il haïssait les perdrix maintenant et le président ne s'en étonna pas. Il souriait comme s'il se retenait de rire. Le genre de type qui, s'il se met à rire, donne envie de pleurer parce qu'on ne peut rien faire contre ses décisions. Mêmes les piqûres avaient changé de douleur. Elles

piquaient moins. Elles ne voyageaient pas comme au début, le jour de son arrestation par les autorités sanitaires. Elles semblaient circuler au hasard des organes, affectant les uns d'une douleur lancinante alors que d'autres se plaignaient d'avoir atteint l'insupportable. « Non, non, monsieur Alfred Tulipe, vous ne sortez pas. Vous entrez ! » Et il était entré, en même temps que moi, dans cet établissement, par une grille suivie d'une allée qui obturait ses flancs, privant ainsi le nouveau venu de toute vision qui l'eût au moins un peu renseigné sur l'état et la nature de cette résidence si particulière qu'on y pense rarement de son vivant... Que dis-je ? De son vivant. Calami ou linguæ, un lapsus est un lapsus. Bref, l'allée déboucha sur un hall si vite traversé qu'il ne laissa aucune trace dans la mémoire de notre pauvre Alfred et il sentit nettement qu'on l'élevait à l'étage, lequel, il n'en sut rien et aussitôt la porte se referma et disparut. Il avait alors l'esprit passablement embrouillé. Il vit le bossu sur le lit superposé et dans le lit qui se laissait superposer des draps étaient soigneusement pliés et le bossu tonitrua : « Ici on fait son lit ! » et il disparut comme la porte et un tas d'autres choses dont Alfred eût été bien incapable de dresser la liste. Il fit son lit, bourra le coussin de coup de poings rageurs, non sans se méfier des réactions du bossu qui pouvait bien sûr réapparaître à tout moment. Oui, il se souvenait maintenant de ces premiers moments d'enfermement non désiré ni accepté de bonne grâce. Tout de suite la question de la porte s'était posée : « Mais où

est-elle, nom de Dieu ! » Et c'est en la cherchant qu'il tomba sur les écritures des murs, qu'il prit d'abord pour des hiéroglyphes, car ça sentait la poussière et elle ne datait pas d'aujourd'hui. Ensuite se posa la question de la nuit : « C'est l'heure de se coucher, monsieur Tulipe !

— Mais il fait encore jour !

— Ne vous fiez pas à la fenêtre ! »

Et il cassa son premier carreau ce jour-là, sans savoir si c'était jour ou nuit et refusant de se coucher avec de la lumière « dans la tronche ! » Vous connaissez la suite. Mais il n'y eut pas de troisième carreau. Celui-ci demeura intact jusqu'au jour où Alfred avait décidé d'en finir et que ce soit une bonne fois pour toutes ! Or, le briser provoquerait l'inévitable irruption des deux types qui s'y connaissaient en procédures d'urgence. Il s'agissait de le briser sans le briser. Mais Alfred n'était pas assez fou pour s'imaginer qu'il était possible de briser le carreau sans le briser. Il ne le brisa donc point et renonça dans la foulée à se trancher les veines comme Pétrone qui cependant était romain et savait comment ne pas s'en tordre de douleur, ce qui l'aurait sauvé car on serait intervenu pour garroter sciemment. Sauf qu'Alfred ne disposait pas d'eau ni de quoi l'y mettre pour y plonger son poignet tranché. Une succession d'évènements impossible à faire entrer dans ce qu'il faut de temps pour être mort avant d'être sauvé par ces deux énergumènes qui ne

savaient peut-être pas comment on fait pour au moins paraître intelligent, mais qui avaient réussi les épreuves du stage avec sans doute les félicitations du jury qui lui n'est pas composé de barjots. Alfred se mit à arpenter l'étroitesse de la chambre, en long, en large, en diagonale, médiane et de toutes les façons qu'autorise la géométrie plane en attendant que l'espace s'en mêle. Les draps. Certes. Mais où les accrocher ? De surcroît en l'absence de lit superposé. L'espagnolette. Il l'examina de près. Et juste au moment où il tenait enfin une réponse, quelqu'un entra :

« Bonjour, Alfred. C'est l'heure... »

Alfred fut pris de vertige. L'heure de quoi ? En tout cas pas l'heure du bain. Il en sortait. Il le dit. La personne en question eut l'air étonné qu'on évoquât le bain alors qu'il n'en était pas question.

« Ah ! Là ! Là ! Ce désir de briser un carreau avant... dit la personne qui en effet n'était personne. J'ai déjà vécu ça, allez. Rien ne change ici-bas. L'heure arrive et avant d'y aller, on casse un carreau ou on crache sur le mur ou je ne sais quoi encore. *Ou plutôt*: je le sais ! Des histoires que si je vous les racontais ce ne serait plus l'heure. *Ou plutôt*: on la laisserait passer. Vous connaissez la rigueur des chemins de fer. Vous avez tant voyagé, monsieur Tulipe ! Ne cassez pas le carreau. Ne crachez pas. N'écrivez rien sur les murs. C'est fini. Je vous dis que c'est fini ! »

C'était vrai. Et fini. Le train attendait le long du quai. Il pleuvait. On approchait de l'équinoxe. Il reconnut les montagnes. Il partait. « *Ou plutôt*: Vous ~~re~~partez ! » Un long voyage, sans doute, avant de ne pas mourir idiot.

Signé : un bossu.

X – Démasqué !

Lorenzo et Tamara couchaient dans le même lit. Personne n'y trouverait de quoi alimenter la rumeur locale si Lorenzo et Tamara n'étaient du même sang. Ramírez y Lara. La mère Lara les avait élevés comme ça, l'un avec l'autre et quand ils étaient gosses elles les baignaient dans le même baquet, devant le seuil de la maison où le vieux Ramírez ne dormait plus depuis longtemps, mort qu'il était en pleine croissance éthylique. Il y a des familles comme ça : la mère se retrouve seule avec deux, trois, quatre mioches filles et garçons et tous se suivant en âge et l'aînée est une fille et le *peque* un garçon. Chez les Ramírez, il n'y en avait que deux : l'aînée Tamara et le petit Lorenzo qui la suivait d'un an. Tamara, comme c'est dans la nature, avait grandi plus vite que Lorenzo. En plus, elle était précoce, si vous voyez ce que je veux dire. Le petit bandait dans le baquet et l'aînée en riait comme une folle, ce qui ne paraissait pas interroger la vieille Angustias. Les gens avaient commencé à s'inquiéter quand ils aperçurent les premiers poils

pubiens de la fillette. Ses seins avaient déjà atteint un galbe prometteur. Mais personne n'était censé avoir vu ce genre de choses, car pour les voir il fallait se glisser entre les vieux murs qui jouxtaient la maison Ramírez. Il fallait être un enfant pour s'y risquer et si cela arrivait, l'aînée des Ramírez Lara en riait, sans toutefois révéler à sa mère ni à son frère la cause de ce rire qui la secouait comme un sac d'olives vide où s'accrochent des mouches. Franco, dit Frankie pour ses amis lecteurs de *tebeos*, bandait lui aussi derrière le mur qui avait été celui d'une maison. Il avait ainsi connu l'orgasme auto-infligé ou auto-pratiqué selon ce que son esprit lui inspirait de victoire sur lui-même ou de remords relatif aux croyances qui en avaient fait un communiant comme les autres. Il se posait bien sûr la question de l'amour, mais ne savait pas s'il était amoureux de la fille ou si c'était la petite bite dressée de Lorenzo qui ressemblait à la sienne, façon de dire. Il croisait tous les jours la fillette qui n'avait pas tardé à devenir une fille et très vite une femme. Pas vilaine d'ailleurs. Elle souriait aux hommes mais ils savaient qu'elle ne se donnait pas. Ils en savaient autant de ses rapports avec son frère qui lui non plus ne se donnait pas, ni aux femmes ni aux hommes. La vieille Angustias finit par crever, deux jours avant son chat Torcuato et ses deux enfants ont continué de vivre ensemble dans cette maison qui n'était ni jolie ni moche, chacun à son travail quotidien. Le baquet avait été rayé de l'histoire. Sans doute possédaient-ils une belle salle de bain couverte d'azulejos

avec une grande fenêtre donnant sur la Sierra et l'air chaud et empoussiéré du désert de Tabernas. Et l'inceste continuait d'alimenter l'imagination du voisinage. Mais personne n'en parlait. On n'évoquait jamais le probable enfant à venir, peut-être deux, trois, qui sait ? Mais pas un mot sur le sujet. Chacun son foyer et les esprits qui l'animent de leur connaissance des origines et de leur cause.

Rien dans la Presse ce jour-là. C'était l'été et le matin était frais comme si c'était la première fois qu'il naissait de la nuit. La mer scintillait au tourisme. Le paseo s'animait mollement. Les putes avaient disparu du trottoir et les auvents commençaient à claquer dans la brise. La *Voz de Almería* n'en parlait pas non plus. Elle en avait parlé avant, au temps des promesses printanières et elle en parlerait cet hiver en prévision d'un semblable été. La Une était entièrement consacrée à la libération de Juan Comala.

JUAN COMALA EST LIBRE !

Sa photographie prenait au moins quatre colonnes. Il avait passablement vieilli. Il avait perdu son regard d'ouvrier qui connaît son travail comme s'il l'avait inventé. Son regard avait l'air de ne regarder que son ombre. Il venait de passer dix ans à Acebuche, la prison du coin. Et il en sortait parce que son innocence avait enfin été reconnue.

Il portait une tenue d'été, pantalon de flanelle, dans les jaunes, chemisette entrouverte jusqu'au sternum à la manière des légionnaires voisins, un béret neuf avec son liseré de cuir bordeaux et aux pieds des tongs qu'il étreignait. Il ne fumait pas, bien qu'un paquet de cigarettes gonflât la poche de sa chemisette. Il était accompagné de deux femmes, une laide comme une fonctionnaire et l'autre assez jolie pour poser nue. Une voiture attendait. On pouvait sentir le vent dans les feuillages scintillants des oliviers sauvages. Et pour garantir au lecteur une émotion facilement renouvelable, la photo était en couleur, avec sa poussière de soleil et ses traces de terre aride sans cesse à la poursuite de la moindre goutte d'eau.

La Presse nous exhibait un Juan Comala heureux. Ce n'était pas un visage grimaçant sous l'effet de la haine et la promesse d'une vengeance. La bouche était entrouverte, comme s'il était en train de parler quand la photo avait été prise, capturée à cette réalité que tout le monde pouvait comprendre sans avoir gâché sa jeunesse à étudier des phénomènes que le citoyen ordinaire a peu de chance de rencontrer sur sa route, sauf en cas de violation de la Loi, comme ça avait été le cas de Juan Comala dix ans plus tôt.

Mais Juan Comala était innocent. Il fallait lire le numéro de la veille où tout était expliqué. Il n'y avait plus aucun doute sur sa non implication dans la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe qui était à l'époque des faits un touriste qui revenait l'été au même endroit

parce qu'il y avait trouvé des attaches. On parlerait de ces attaches demain, dès la première édition. Rendez-vous était même donné le mois prochain, car Juan Comala avait décidé d'émigrer en Uruguay où il avait de la famille. Un beau feuilleton en perspective. Les oiseaux d'Uruguay en parleraient peut-être aussi. Ne sont-ils pas aussi fameux que les perroquets de nos régions ancestrales ?

Franco Chercos, qu'on surnommait maintenant Le Bossu car le temps des illustrés était révolu et que sa bosse se remarquait au premier regard, avisa un guéridon quelque part sur le *Paseo Colón*, en descendant vers le port où il avait l'intention de flâner en attendant de se remettre au travail quotidien. Une habitude maintenant vieille de plusieurs années, mais il ne les comptait plus. La terrasse était pour l'instant déserte. Un barman à manches retroussées était assis à une table, le regard aussi vague que la mer dont on pouvait entendre les murmures à cette heure matinale. Franco s'installa, posa le journal sur le guéridon qui sentait la femme et d'un signe passa commande. Le barman, poli comme une porte de prison, disparut dans l'ombre, on entendait le bruit de ses semelles, mais rien de son marmotement, une vieille connaissance lui aussi, dix ans de taule sur quarante d'existence, un quota respectable.

L'anisette ravigota notre flic au point qu'il en commanda une autre, ce qui renouvela le chuchotement du barman au détriment des soupirs de la mer qui flanquait le port comme s'il s'agissait d'une

terre sans nom. Des Africains devaient y déambuler, mais on ne les distinguait pas à cette distance, d'autant que des érections diverses s'interposaient entre ce proche horizon et la situation assise sous le parasol dont les franges s'agitaient sans bruit. Un pigeon atteint de *mosca* décrivit plusieurs cercles sur le dallage puis s'égara entre les pieds de table et de chaises avant sans doute de basculer sur la chaussée. Il n'avait pas d'autre espérance.

Le nom de Juan Comala était encore frais. Il rutilait même dans les réverbérations des vitrines et des pierres des façades. Franco retourna le journal, mais cette fois c'était la gueule de Juan Comala qui s'imposait et ses deux cicérones se partageaient ce qui semblait bien constituer, pour un temps sans doute éphémère, une gloire médiatique augmentée du sentiment d'injustice, comme si ce sentiment n'était autre que celui qui avait animé le spectacle judiciaire dix ans plus tôt, l'interstice demeurant assez peu distinct du temps qui avait été nécessaire pour que la réalité, à défaut de vérité, revienne donner sa leçon de science naturelle même aux esprits les moins convaincus. Le destin d'un homme tient toujours à ce que le reste de l'humanité lui accorde de reconnaissance ou au contraire non pas d'oubli, mais de distraction. Bref, Franco retourna encore le journal, mais cette fois prit soin de le plier en *in 18 colombier* (pour le moins). Les collègues l'attendaient déjà au tournant. Ils en avaient ruminé les prémises la veille, et même deux ou trois jours avant, tandis que les procédures de libération se

mettaient en branle. La nouvelle était tombée deux mois avant, mais on n'y avait pas cru : Franco Chercos ne pouvait pas s'être trompé à ce point, au point d'envoyer un innocent en prison, suite à une enquête conduite en dépit du bon sens : la Presse insistait lourdement sur cette conception du bon sens, qui en l'occurrence ne relevait pas de la philosophie ni de la charité.

Certes Juan Comala avait dû être la proie de tourments qu'il n'était pas difficile d'imaginer, on a tous vu assez de films pour ça, notamment en séries à leur tour sérialisés par les moyens considérables de l'industrie du spectacle. Mais l'article ni les conversations ne disaient rien du calvaire qu'avait enduré la victime, qui elle demeurait une victime, puisqu'elle avait été poignardée, alors que Juan Comala passait du statut de coupable à celui d'innocent. Alfred Tulipe était devenu fou. Lire ici le chapitre intitulé *La Porte*, par curiosité si on veut, mais surtout pour essayer de comprendre comment un homme peut sombrer dans la folie parce que quelqu'un, désigné par la Justice, avait eu l'intention de lui prendre la vie au moyen d'un coup de couteau porté dans le dos. Une douleur que je vous dis pas ! D'ailleurs, au tribunal, il n'avait parlé que de ça : la douleur, ne répondant pas ainsi à la légitime curiosité des juges (il n'y avait pas de jury populaire à cette époque dans nos cours de justice) dont le travail avait consisté à consolider, si c'était nécessaire, le scénario élaboré par l'inspecteur Franco Chercos qui avait promené sa bosse dans les couloirs et en avait

imposé le profil dans la salle où tout ceci achevait le récit par une condamnation à trente années d'un emprisonnement qui se conclurait par un retour à la liberté en pleine flambée de la vieillesse.

Alfred Tulipe de retour chez lui
(*lisible dans un pli du journal*)

Franco frissonna malgré les brises chaudes qui remontaient le paseo. Qu'était devenu Alfred Tulipe ? On pouvait facilement savoir qu'il était devenu fou, mais *n'en quel pays* ? Et si les minutes du procès avaient vaguement évoqué l'influence des Vermort sur l'équilibre mental de la victime [lire ici *L'histoire de l'aspirateur à civilisation* et *Dernières divinations avant disparition(s)*], avant les faits et surtout après, il n'en était pas dit autant que ce qu'il n'était pas difficile d'imaginer du mental de Juan Comala, avant, pendant, après et même après *l'après* (Uruguay ?). Alfred Tulipe ne recevait pas les ornements de la reconnaissance. Il demeurerait, aussi bien avant que pendant, un inconnu, voire un étranger, mais un « étranger étranger », car la langue espagnole distingue clairement l'étranger du pays de l'étranger venu d'ailleurs. *Forastero*, *extranjero*. Il n'y avait guère qu'à l'Université qu'on se demandait encore s'il fallait traduire le destin de Meursault par *El Forastero* ou *El Extranjero*. Mais avait-on jamais vu un Européen, pied-noir ou métropolitain, condamné à avoir la tête tranchée par esprit de justice pour avoir ôté la vie et l'existence à un « indigène » ?

Heureusement, à l'époque des faits le *garrote vil* n'était plus l'instrument de Dieu ni des hommes et pour être européen de foi on se contentait désormais d'enfermer les coupables, et même les innocents, dans des lieux impossibles à confondre avec l'hôtellerie environnante.

Mais Alfred Tulipe, comme on peut le lire dans les premiers chapitres de ce livre, n'avait pas choisi l'hôtel pour passer ses premières vacances en pays étranger : il avait connu l'hospitalité d'une émigrée et de fil en aiguille, ou plutôt d'une année sur l'autre, les rapports entre l'hôtesse et son locataire estival avait évolué du simple rapport de prestataire de service à client à un récit, aujourd'hui judiciaire et pas forcément faux, où Juan Comala ne s'immisçait nullement puisqu'il était là avant Alfred Tulipe. Des circonstances dont je ne vous dis pas les manquements à l'esprit de justice, mais l'inspecteur Franco Chercos avait connu le plaisir de voir son scénario policier non seulement reconnu par l'ordre judiciaire mais aussi et surtout applaudi par un public convaincu d'avance. Il n'y a pas de Justice sans Public pas plus que de Public sans Justice. Miroir des traversées.

Non, non, décidément rien sur Tamara et Lorenzo... Maudite Presse. Franco donna un coup de poing sur le journal. Il n'y avait jamais rien eu là-dedans concernant cet inceste insupportable. Pas un mot. Alors vous parlez d'une Une ! C'était une affaire de journaliste, pas de policier. Les preuves manquaient. Le journalisme

se passe de ce genre de considération. Et personne ne vous en veut. Au contraire, on vous envoie des courriers de remerciement pour avoir mis à jour ce que la Justice est bien incapable de mettre sur le tapis. Faute de plainte. De la part d'un voisin, d'une voisine. Ou de la femme soumise à cette pratique criminelle de la sexualité. Mais jamais Tamara ne s'était plainte. Elle souriait aux allusions. C'était le signe que tout était bien comme ça. Que Dieu l'avait sans doute voulu. Mais pas un mot en confession, malgré l'insistance douteuse du prêtre qui s'agitait dans sa cellule derrière le rideau noir aux franges d'or alors que vous exposiez votre dos aux ombres de l'église, en un coin reculé de ce lieu d'où tout le monde vient et où il retourne, comme si c'était là l'image de la poussière qu'évoquent les Écrits. Au lieu de ça

JUAN COMALA EST LIBRE !

... ce qui impliquait la responsabilité de celui qui était le principal auteur de sa culpabilité. Il avait fallu dix ans pour la contrarier. Et innocenter le coupable désigné. Sans d'ailleurs en désigner un autre, car le pauvre Alfred Tulipe avait bel et bien été poignardé, dans le dos et assez profondément pour réduire un de ses poumons à l'état d'un vieux chiffon ratatiné tandis que l'autre poumon était soumis à ses angoisses, un poumon qui avait peu de chance d'aller au bout de l'existence promise par l'espérance de vie unanimement reconnue. Il était devenu fou avant la fin du procès. Il n'avait pas

entendu la sentence. On ne savait même pas s'il en comprenait la portée symbolique. Il n'avait pas envoyé une carte postale de France, qui était son pays, pour remercier l'enquêteur d'avoir permis que justice soit faite. Mais de quelle France s'agissait-il ? Franco Chercos avait aussi enquêté de ce côté-là. L'hôtesse qui accueillait Alfred dans sa maison était voisine d'autres français, des vernis et revernissés ceux-là ! si vous voulez parler blason. Du comte et de la comtesse. Ça existe encore de nos jours dans cette république aux couleurs monarchiques. Et ceux-là passaient des vacances heureuses et bruyantes au village en question depuis des années. Par la force des choses, Alfred Tulipe avait été attiré par ce voisinage. Question de langue. De mœurs aussi sans doute. On y jouait au théâtre [lire *Dernières divinations avant disparition(s)*, mais vous avez déjà lu ce chapitre de roman puisque vous êtes en train de lire celui-ci].

Ces épisodes, ceux qui formaient le sériatim de son enquête, revenaient en intrus dans la pensée de Franco, laquelle était soumise aux impératifs de la Une du jour :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ole ! Mais Lorenzo Ramírez Lara ne l'était-il pas lui aussi ? Que savions-nous de ce qu'il imposait à sa sœur aînée pour la réduire au silence en même temps qu'au plaisir sexuel que seul l'homme est capable de concevoir *physiquement*, alors que la

femme demeure un mystère depuis la nuit des temps, depuis ce temps où elle... Mais ce n'était pas le sujet du jour. Franco vit que l'heure tournait plus vite que le jour. Le Paseo commençait à s'animer. Un voisinage se formait autour de lui. Bientôt le barman lui ferait les gros yeux parce qu'il occupait son guéridon depuis trop de temps. À moins de commander une troisième anisette. Et de se reprocher de ne pas la boire à cause de l'ivresse qu'elle impliquait. Il avait encore un bon quart d'heure devant lui, avant de descendre le Paseo et de se diriger vers le commissariat où des collègues rieurs l'attendaient. Que pouvaient-ils envisager sinon ce rire d'animaux prisonniers des clôtures que les principes de leur profession imposaient à leur fragilité mentale ? Bien sûr qu'un élève doué prend le chemin des Mathématiques. Ou à la rigueur celui de la Littérature. Le Droit vous pend au nez si vous n'avez pas de don, comme la médiocrité aux lèvres du poète qui n'a pas le *duende*.

Maintenant toutes les tables étaient occupées. La troisième anisette, contre toute attente, était bue. Et le barman recommençait à s'impatienter. Un repris de justice ! Pas fichu d'envisager une profession digne de ce nom dans la perspective de la réinsertion. Franco se promet de ne pas vider le quatrième verre. Un de trop et on ne sait plus ce qu'on fait ni ce qu'on pense. En attendant, le barman encaisse et s'enrichit ! À la manière de la Presse qui vous gavait de bonnes nouvelles alors qu'une femme subissait les outrages de son propre frère. Mais Franco Chercos n'avait jamais

envisagé de devenir journaliste. Il tenait trop à la vérité, même s'il était contraint de la cacher sous peine de se voir infliger l'humiliation de la diffamation prononcée par ses propres instances, celles qui limitent la société des hommes à ce qu'elle est : un troupeau impossible à contourner, exactement comme il n'est pas question de ne pas consacrer au moins la moitié de son temps à penser à la mort qui est, en quelque sorte, l'explication de Dieu. Il avala cul sec le quatrième et se leva pour reprendre le cours de sa *jornada*, mot espagnol qui signifie journée, mais seulement journée de travail. Il oublia le journal et aussitôt qu'il se mit à tituber vers le port et ses accessoires, quelqu'un s'en empara avant que quelqu'un d'autre n'y songeât :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡LIBERTAD PARA JUAN COMALA !

La Presse ! La Presse ! La Presse ! Words ! Words ! Words ! Ces mots firent irruption dans le cerveau de Franco Chercos, juste au moment où il achevait le quatrième verre, coude levé qui inspira au barman le service d'un cinquième, car il avait lu le journal ce matin, bien avant que l'inspecteur y rencontre les mots de son humiliation publique. Le barman, qui s'appelait ou plutôt qu'on surnommait Frasco, en voulait terriblement à Franco Chercos de l'avoir envoyé en prison par deux fois, une fois pour quatre ans et la deuxième pour six, en comptant les remises de peine pour bonne conduite et

services rendus aux culs de certains matons plus influents que les autres, sans doute parce qu'ils étaient plus ou moins cousins avec le ou la juge de service. Seulement, par deux fois, Chercos ne s'était pas trompé de piste. Il avait même présenté au tribunal un assortiment de vérités, concernant ce « diable de Frasco », digne du meilleur pâtissier de la Puerta Purchena. Ce cinquième verre allait l'achever. Il ne restait plus qu'à attendre que ça arrive pour téléphoner à *La Voz de Almería*. Il y aurait une bonne photo à diffuser dans la prochaine édition et peut-être aussi *qu'est-ce que je dis... il y aura sûrement à la TV* un plan et même plusieurs pour exposer l'immobilité du flic perdu sur sa chaise et petit à petit entouré de curieux, de ceux qui le connaissaient mais pas seulement, car toute nouvelle fraîche est bonne à prendre si on veut s'instruire sur les tenants et les aboutissants de notre société humaine, avec ou sans la langue pour nuancer façon locale, nationale *ou je ne sais quoi* ! Mais Franco Chercos ne semblait pas avoir noté la présence de ce cinquième verre. Il était en effet comme paralysé, sans doute par ce qui lui traversait l'esprit en ce moment crucial *c'est le cas de le dire* ! de son existence de justicier dont le masque est enfin tombé. Démasqué ! Même si Frasco reconnaissait sa culpabilité et les raisons du tribunal qui s'appuyait sur les justes recherches et conclusions que l'enquête de Franco leur avait soumises. Un homme n'est jamais totalement juste, ni totalement faux, pensa Frasco en détournant son regard impatient de cette

scène digne d'une entrée en matière, quel que soit le moyen de communication. Il y avait d'autres clients à servir, des tas de clients, des habitués à qui il donnait de la conversation juste pour avoir des nouvelles familiales et des touristes, *forasteros* ou *extranjeros*, *allez savoir !*

Cependant, malgré la paralysie qui affectait son corps, Franco réfléchissait. Ou plutôt il se laissait faire par son cerveau ou en tout cas par ce qu'il y avait dedans, des années d'expériences et d'attentes, de questions résolues et de remords, et toutes ces sortes de choses que même le plus fin littéraire n'a pas le pouvoir d'énumérer et encore moins de décrire sans en laisser la plus grande part, peut-être *que dis-je sans doute* la meilleure, de celles qui vous projettent sur le devant de la scène poétique. Mais ce qui tournoyait là-dedans, à l'intérieur de ce crâne têtue qui n'avait connu la fracture qu'à cause d'une chute à bicyclette (ô enfance !), n'avait rien à voir avec ces ambitions jamais satisfaites, faute de temps à consacrer à cette « noble faculté », le métier, quel qu'il soit, vous réduisant sans cesse à ses exigences de résultats et de procédures d'avancement.



Dix jours, pour être exact, après la tentative d'assassinat alors attribuée à Juan Comala, d'emblée et dans l'attente d'une enquête qui allait confirmer les intuitions de Franco Chercos et convaincre les juges de la procédure pénale, il y eut cette formidable explosion en plein milieu du désert de Tabernas. Heureusement, Clint Eastwood ne s'y trouvait pas, occupé à tourner un inspecteur Harry en un autre endroit de ce monde. Un champignon de la taille de cent cathédrales s'était planté dans le sable et la roche et le vent qui y avait pris racine s'était répandu en onde dans toute la contrée, détruisant tout

sur son passage, épaulé par le feu qui avait procédé à une réduction systématique des choses et des êtres à la cendre qui est la poussière dont parle si clairement je ne sais plus quel prophète. Ah ! cette fois la Presse n'avait pas ménagé son désir de prendre la place de l'imagination, quoique perçassent ici ou là des évidences de propagande qui en limitaient la portée subliminale, reconnaissons-le. Il en est question ici dans le chapitre intitulé *Dernières divinations avant disparition(s)*, que vous avez lu avant même que le présent chapitre naisse de ma plume toujours soumise à l'épreuve de la cohérence due à toute bonne narration. Bref, l'explosion atomique de Tabernas, comme elle s'intitulait désormais, le désert ni les studios ni même Clint Eastwood n'y étaient associés, eut lieu dix jours après que... Juan Comala n'avait pas tenté d'ôter la vie à ce pauvre Alfred Tulipe qui ne devait pas s'en remettre, que Juan Comala fût coupable ou pas (il devait s'en moquer éperdument dans son asile). Bien sûr, je reconnais que cet événement extraordinaire, qui s'ajoutait aux deux précédentes attaques nucléaires, n'a rien à voir avec ce que je raconte ici. Mais la suite de mon récit, sans chercher à vous prouver le contraire, me donnera tout de même un peu raison d'en parler, même si ce n'est pas le bon endroit, je veux dire au moment où l'inspecteur Franco Chercos s'apprêtait à reconnaître l'existence d'un cinquième verre alors que plus haut il s'éloigne, déjà passablement ivre, de la terrasse, prenant la direction du port dans l'intention d'y flâner un peu avant de subir

les sarcasmes de ses collègues ou en tout cas d'en deviner et d'en ressentir les effets sur sa conscience à la dérive. Non, Franco n'avait pas quitté sa confortable chaise ni l'ombre du parasol, et ses coudes ne s'appuyaient pas nonchalamment sur le guéridon occupé non seulement par le journal plié et replié jusqu'à ne plus ressembler à un journal, mais aussi par quatre sous-verres et un verre encore plein qui rutilait, comme par hasard, dans un rayon de soleil qui avait trouvé son chemin entre les parasols, lesquels formaient autant de champignons. Tabernas et son désert avait disparu ainsi, ou plutôt ce qu'il en restait avait été mis sous surveillance stricte des équipes chargées soit de remettre de l'ordre dans cette nature ainsi violée, soit d'empêcher que la curiosité légitime de la nation, toujours en lutte intestine avec son État, n'y augmente un désordre qu'on ne pouvait imaginer qu'en regardant des photographies d'Hiroshima, car aucun document ne circulait sur la tragédie nucléaire de Tabernas, sauf à propos de ses accessoires, seule matière à laquelle la Presse déclarait, non sans irritation, avoir accès. Ainsi dix ans s'étaient passés et si l'évènement, historique par sa nature nucléaire, était loin d'être oublié, en tout cas la Presse n'y consacrait plus que de rares évocations qui n'étaient pas des nouvelles au sens où on entend qu'il est impossible, pour un esprit sain, que plus rien ne se passe dans ce désert et que la tragédie soit en voie de dénouement, heureux en cas de comédie, mais personne de raisonnable ne songeait à ce bonheur retrouvé. La Presse !

Franco rageait dans son immobilité due à une réaction cérébrale dont il méconnaissait la nature mais qu'il avait souvent inspirée à son cerveau, car son existence n'avait pas manqué de raisons de s'adonner à des abus cependant autorisés par la Loi ; il n'avait jamais expérimenté les substances interdites, sauf chez le dentiste et une fois sur la table d'opération à cause d'un foie qui lui jouait des tours. Certes il ne reprochait pas à la Presse ses oublis au sujet de Tabernas et de sa bombe. Le public pouvait se passer de nouvelles mieux documentées, voire véridiques. Il avait assez d'imagination et d'intelligence pour ça. Mais ne rien dire, mais absolument rien ! au sujet de Tamara et de Lorenzo Ramírez Lara, voilà qui constituait un manquement au devoir de vérité sans quoi la Presse n'est plus qu'un torchon bon à obstruer les bondes !

JUAN COMALA EST LIBRE !

Mais pas seulement : « Le fameux inspecteur Franco Chercos, dit Le Bossu par ceux qui l'aiment bien et... autre chose par ceux qui lui en veulent, avec ou sans raison, comme Juan Comala expédié en prison à la suite d'une enquête bâclée et peut-être même faussée. Mais peut-on soupçonner un inspecteur de saboter son travail uniquement par incompetence ? Dix ans après la proclamation de cette injustice, qu'on ne doit qu'à lui (insistons), n'est-il pas légitime de se demander si l'inspecteur Franco Chercos (répétons à l'envi son nom pour que la mémoire le grave au bon endroit, dans la bolge

des... ah ! laissons à la Justice le soin de la désigner, cette fois sans erreur), si l'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quelque intérêt à accuser Juan Comala d'un crime qu'il n'avait manifestement pas commis comme le prouve la suite de cet article... »

Franco avait arrêté là sa lecture. Inutile d'aller plus loin (ce que nous ferons plus bas afin de ne rien laisser au hasard). Les images d'Hiroshima dévastée à la fois par la tyrannie des uns et la cruauté des autres revenaient au milieu des phosphènes, car Franco tenait ses yeux clos, paupières crispées et le nez retroussé, dents dehors, ce qui en épouvantait plus d'un et le barman Frasco en fit les frais, lui qui avait provoqué cette situation, motivé par un désir de vengeance qui n'était cependant rien à côté de celui que Juan Comala devait éprouver en ce moment-même. Comment croire un seul instant que ce flic n'était pas en train d'y penser ? Il avait l'air, ainsi ratatiné sur sa chaise, de vivre ce moment, le moment où il se trouverait face à Juan Comala, ce qui devait arriver tôt ou tard, et c'était sans doute plus tôt qu'on pouvait se le dire en pleine conversation romanesque avec les autres, car les romans naissent tous de ce que ces conversations inspirent à l'auteur, soit dit en passant. Il n'y a rien comme le Désir pour changer la trajectoire des fusées de l'existence. Vous pensez assister à un feu d'artifice inondant le ciel de la nuit de ses combustions métalliques, fêtant avec les autres, vos semblables, la Constitution ou la Victoire, et voilà que le Désir de l'un de ceux qui vous accompagnent, de près

ou de loin, détourne la trajectoire et la fusée vous arrive en pleine gueule, comme si vous aviez ouvert la bouche parce que vous saviez que ça finirait par arriver, les mouches s'étant posées sur d'autres joues. Vous avez beau dire, mais le remords n'est pas un virus ; c'est un changement, une modification de ce que vous êtes, sans intervention extérieure ; vous êtes le seul responsable de ce qui vous arrive et vous le savez. Enfin... c'est ce que le barman supputait en recevant les plaintes des clients qui ne voulaient pas voir un homme s'adonner à son vice et Frasco leur promit, tour à tour, aux habitués comme aux autres, *forasteros* et *extranjeros*, qu'il n'y aurait pas de sixième verre. Il aimait satisfaire sa clientèle, sans distinction d'origine et maintenant il attendait le moment de passer un coup de fil à Miguel-Angel qui était un journaliste de sa connaissance. Une intense satisfaction l'envahit, comme s'il était en train d'éjaculer et que le plaisir prenait le temps d'expliquer le phénomène.

Un œil mi-clos, Franco évaluait non sans angoisse la situation dans laquelle il s'était mis « à cause des autres », y compris de ce maudit barman qui avait la réputation de posséder entre les jambes un engin digne des festins de Trimalcion. Il ne s'en serait pas tiré à si bon compte autrement. Mais la Presse n'en parlait pas, n'en avait pas parlé et n'en parlerait jamais. La Presse se nourrit de ces silences. Elle ne renaît de ces cendres (les silences) qu'à l'occasion d'épiphénomènes dont le romanesque promet des feuilletons à

suivre sans garantir la moralité de leurs conclusions, si jamais ils trouvent à se terminer. Or, voici que

JUAN COMALA EST EN CAVALE

¡Caramba ! Six mois à peine après son incarcération définitive, voilà-t-y pas que l'assassin en puissance (ainsi avait-il été jugé par le tribunal) Juan Comala trouve le moyen de sauter le mur pourtant haut en couleurs de la prison d'Acebuche, comme je vous le dis. Et la Presse, tenue à l'écart de l'enquête en cours, avec ou sans son assentiment, se déchaîne littéralement sur cinq colonnes et se répand en articles tous plus propices au colportage le moins documenté qu'on puisse imaginer quand on est flic et qu'on a l'intention de le rester malgré quelques incartades bien vite pardonnées en confession. Aussitôt informé des faits par le journal qui avait atterri sur son bureau, Franco Chercos, l'esprit encore tout frais du procès qui avait vu son enquête récompensée par la Justice, sauta non moins littéralement par la fenêtre pour se rendre à Acebuche et demander des explications à ce crétin de Cervantès Cintas qui d'ailleurs n'en était pas à sa première négligence professionnelle. Il en avait laissé échapper bien d'autres ! Et pas des meilleures. Encore quelque collusion à couvrir de son ombre propre. Franco Chercos ne tarda pas à pénétrer dans les lieux, par la grande porte, et Cervantès Cintas, qui se prénommait Miguel, le reçut avec des cigares importés de La Havane et un verre d'une

tequila qui disait son nom. L'entretien ne tourna pas au vinaigre comme on pouvait s'y attendre. Au contraire, cette amitié s'en trouva renforcée, on ne sait pas pourquoi ni comment. Pourtant, Franco n'avait pas la réputation de pratiquer d'autres mœurs que celles que la religion reconnaît comme seules à satisfaire les exigences de Dieu, alors que Miguel ne pouvait plus rien pour dire le contraire de ce qui se disait à propos de celles qu'il pratiquait pourtant avec la discrétion qui s'impose à tout fonctionnaire, en l'occurrence un employé de l'administration centrale. Enfin, on vit (le journaliste vit) l'inspecteur sortir de la prison, toujours par la grande porte, à bord de sa Seat officielle, le Volkswagen rugissant dans la poussière qui environnait tant d'oliviers sauvages. Il faut dire qu'à cette époque-là, tout le monde était convaincu que Juan Comala était coupable, même si on avait déjà oublié Alfred Tulipe et que personne ne s'intéressât au sort de cette victime de circonstances qui étaient d'ailleurs les seules à apparaître clairement aux yeux de tout le monde.

CHERCOS SUR LA PISTE

Laquelle ? Miguel-Angel ne le disait pas. Il écrivait seulement que l'inspecteur Franco Chercos était à la poursuite de Juan Comala et comme celui-ci, simple ouvrier originaire d'un obscur hameau jouxtant le désert de Tabernas, aujourd'hui rasé et interdit de séjour par une garde nationale capable de vous tirer dessus si jamais vous

tentiez d'aller jeter un coup d'œil sur les dégâts provoqués par la bombe, n'avait aucun point de chute en perspective, l'inspecteur avait estimé que sa tâche ne serait pas aussi difficile que celle qui l'avait conduit à prouver que Juan Comala était coupable. La Presse ne parlait pas non plus à cette époque-là des possibles relations que l'inspecteur pouvait entretenir avec celle qui était la cause de tout ce malheur, cette émigrée qui avait l'air bien joli, en tout cas sur la photo. Seulement voilà :

« Juan Comala ne s'est pas évadé seul, écrivait Miguel-Angel. Il avait un complice. Vous ne devinerez jamais, cher lecteur assidu de *La Voz de Almería* (dont je suis un des porte-plume comme vous le savez depuis des années), de qui il s'agit : pas moins que l'ex-compagnon de l'émigrée en question, un déserteur de l'armée ukrainienne emprisonné chez nous pour avoir lâchement assassiné un innocent qui prétendait le livrer aux autorités diplomatiques de son pays. Il purge lui aussi une peine de trente années de réclusion, du moins jusqu'à l'heure où je vous parle, car les deux assassins sont actuellement en cavale et si Juan Comala est sans ressources, on ne sait pas si son complice n'en a pas, car il a bien fallu qu'il en ait de solidement pensées s'il est parvenu à fausser compagnie à ses frères d'armes. L'inspecteur Franco Chercos n'étant pas disponible en ce moment pour un entretien, pour cause de poursuite, nous le recherchons activement, avec les moyens qui sont les nôtres, lesquels sont par nature différents de ceux dont font usage

les services de police sans doute plus compétents et mieux informés que nous. Ma tâche s'annonce difficile mais, chers lecteurs, faites-moi confiance : j'en saurais bientôt plus que Franco Chercos. Et dans pas longtemps ! »

Franco Chercos, toujours immobile sur la chaise, et entouré de clients mécontents qui harcelaient le barman Frasco afin qu'il mette fin à ce spectacle immoral, se souvenait parfaitement de cette époque, des jours de cavale et de poursuite, et de tout ce qui s'était raconté dans la Presse et ailleurs, aux terrasses comme en famille et à l'ombre des amandiers. Son statut de héros avait été mis en veilleuse, dans l'attente de la capture de Juan Comala et accessoirement de cet étranger qui non seulement était un lâche mais qui s'était conduit en sauvage en assassinant un de nos compatriotes seulement animé par le désir de justice. Mais cet étranger n'avait pas sa place dans ce récit. Seul Juan Comala importait. En effet, Franco Chercos n'avait pas eu besoin de coincer l'étranger, car celui-ci s'était rendu, autre signe de sa lâcheté. Or, tout le monde maintenant considérait que Franco Chercos était responsable de l'évasion de Juan Comala, alors qu'il était plus raisonnable de penser que seul Miguel Cervantès Cintas méritait ce reproche érigé comme un titre de noblesse, laquelle il semblait bien que le public refusât au directeur d'Acebuche, sa nature intime y étant pour quelque chose, ne le cachons pas, comme l'écrivait notre journaliste.

Prisonnier de ses pensées entre le quatrième et le cinquième verre encore intact, Franco suggéra à son cerveau qu'il fallait bien compter sur la présence de ce pisse-copie s'il était question de donner à ce récit, celui que vous êtes en train de lire, toute la profondeur, à défaut peut-être de la parfaite cohérence, qu'il mérite. Car il n'y avait pas si longtemps, Miguel-Angel de la Isla Negra avait rappelé à son public qu'il avait participé à la capture de Juan Comala. Il avait raconté tout ça en détail et personne n'avait trouvé à y redire tellement il était sans doute aussi proche de la vérité que le permettaient les usages en vigueur quant aux rapports que le citoyen, même au-dessus des autres par son statut professionnel, est autorisé à envisager chaque fois qu'il prétend dire la vérité et rien que la vérité. Or, à quelques années de là, deux ou trois, Miguel-Angel de la Isla Negra avait publiée une nouvelle, si on peut appeler ça comme ça dans le cadre d'un journal qui en publie d'autres moins littéraires ou pas du tout, dont le sujet n'avait pas intrigué l'inspecteur Franco Chercos. Il l'avait lue comme il lisait toutes les nouvelles pourvu qu'elles eussent pris naissance dans la Presse, ce qui constituait une bonne part de son travail. Encore se limitait-il à la Presse locale, à quoi il convenait d'ajouter les diffusions télévisuelles locales et les discours tenus dans les meetings par les oppositions qui ne manquaient pas à l'appel. Il n'était pas chargé d'ouvrir le courrier des citoyens soupçonnés, à tort ou à raison, de recevoir des nouvelles susceptibles de provoquer un désordre ici ou là, mais il y

avait quelquefois accès, sans en faire la demande officielle, car il renvoyait aussi fidèlement l'ascenseur et ainsi tous les services étaient en parfaite communication et l'amitié ne s'en trouvait pas plus mal.

Vous me demanderez en quoi cette *nouvelle* d'un auteur local qui se signalait plutôt par la pratique des potins non moins locaux est à sa place ici. Et je vous réponds : elle a pour personnage un enfant que vous connaissez déjà. Alfred Tulipe l'a forcément fréquenté puisque c'est le fils de son hôtesse en période estivale. Et c'est aussi le fils du complice de Juan Comala lors de l'évasion dont les récits, fort différents, illustrèrent à la fois la carrière de Franco Chercos et les pages de *La Voz de Almería* que Miguel-Angel de la Isla Negra illustrait quasi quotidiennement de sa plume, de son imagination et de ce qu'il pensait savoir. Alors vous direz que ces deux récits ont leur place dans celui-ci. Je vous l'accorde. Mais pensez-vous que ce genre d'histoire peut changer le cours de celle que je suis en train de tisser dans la seule intention de vous instruire ? Certainement pas. Cette insertion, sans être de nature étrangère au présent récit, n'en changerait pas le sens ni la nature, ce qui la rend inappropriée. C'est du moins ce que je pense. Vous direz si je me trompe ou si je vous ai trompé, ce qui me chagrinerait, croyez-moi.

Franco Chercos, qui discutait avec son cerveau, immobile et un œil à demi-clos, ne lui proposa pas cette relation double et son cerveau reconnut qu'il était inutile de s'y risquer. L'introduction du jeune Volo,

que vous connaissez pour avoir lu les chapitres précédents celui-ci, est autrement judicieuse. Franco et son cerveau n'avait pas même besoin de négocier, car la nouvelle de Miguel-Angel de la Isla Negra, journaliste à *La Voz de Almería*, si elle ne change pas radicalement le cours de cette histoire, la modifie de façon suffisamment significative pour que Franco suive son cerveau sur ce chemin narratif tout de même plus ingénieux que le vulgaire collage de deux rapports dont les circonstances n'ont pas plus d'importance que le temps qu'il faisait au moment où ils se jouaient. Voici donc cette nouvelle, telle que Franco Chercos se la remémora alors que quatre verres d'anisette alimentaient ses circuits neuronaux et qu'un cinquième ne demandait qu'à participer.

LITERATURA ALMERIENSE

Le ceinturon

Une nouvelle d'actualité de notre ami

Miguel-Angel de la Isla Negra

C'est Volo qui parle

Notre Ilyuchin survolait une forêt dont l'aspect intrigua ma sœur. Si elle avait pu, elle se serait penchée dans le hublot. Son front, toujours aussi têtu, était collé à la vitre et je l'entendais respirer comme sous la caresse.

— Ce sont des *pitas*, dis-je après avoir jeté un coup d'œil au-dessus de son crâne blond et bouclé. Dans les romans d'Albert Camus, on appelle ça des aloès.

— C'est plus joli, dit-elle.

— Plus chic. Je n'aime pas les Français. Ils sont tellement *tacaños* !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Avides. Avides et paresseux. Hypocrites.

— Tu ne les aimes vraiment pas, dis ?

— Vous deux, vous la fermez !

Ça, c'était le beau-père, je veux dire le père de ma sœur. Ils étaient assis juste derrière nous. Lui et notre mère. Lui aussi regardait dans le hublot, mais autre chose, les montagnes, il allait s'écrier comme au jeu des Playmobil :

— Regardez, les enfants ! C'est le mont Mulhacén ! Arrrgh ! Quelle beauté !

Il secoua nos dossiers.

— Des neiges éternelles, les enfants ! Comme chez nous ! Mais ici, c'est le désert. Voyez cette forêt d'aloès...

— De *pitas*... dit ma sœur en me tirant la langue.

— Nous arrivons, murmura notre mère.

Moi, j'étais pas pressé d'arriver. L'été dernier, un touriste avait tenté de me sodomiser. Je m'étais caché sous une barque retournée, mais il m'avait repéré de loin, et je me suis accroché à mon slip de bain. C'était la nuit et sur le paseo, on dansait. Qu'est-ce que je foutais sur la plage ? Je voulais voir les phosphorescences.

— Tu voulais voir quoi ? s'était écrié mon beau-père devant le flic qui grattouillait sa barbe de trois jours (selon notre mère).

— Il voulait voir... commença ma sœur, mais notre mère lui ferma la bouche avec sa main pleine de bagues aux fausses pierres mais qui rutilaient sous la lampe que le flic avait dirigée sur nous.

— Donc, si je comprends bien, dit ce flic, tu te promenais tout seul dans la nuit... Est-ce que tu avais demandé la permission à tes parents... ?

— Il est pas obligé de demander à papa parce que... recommença ma sœur à travers les doigts qu'elle mordillait en même temps.

— Tu la fermes ! dit son père dans notre langue. (*dans la langue du flic*) Dis au monsieur que tu n'avais pas la permission...

— Je vous prie, *señor*, de parler dans ma langue, parce que je ne...

— Mais je ne fais que ça ! Qu'est-ce qu'il croit, celui-là ?

— Señor, je vous ai dit...

J'avais mal au cul et pourtant...

— Non, non ! Il ne l'a pas fait, dit le père de ma sœur. Encore heureux ! Ah ! La chose épouvantable ! Heureusement qu'il ne s'en est pas pris à Elena !

— Tu t'appelles Elena ? dit le flic en arrondissant ses joues grises. C'est aussi un prénom de chez nous...

— Vous nous avez dit de parler votre langue, sinon je m'appelle...

— Qu'on en finisse ! s'écria notre mère en se laissant tomber sur une chaise qui valsa entre deux bureaux couverts de paperasses, dont celles qui me concernaient, car le type en question avait été cuisiné avant nous et on avait aperçu son museau de chien battu dans la lucarne de sa cellule, en passant.

On apporta de l'eau fraîche. J'aime cette eau. Légèrement citronnée. Comme sous les amandiers du tío Anselmo. C'est notre cousin andalou, mais je sais pas comment il l'est devenu, on m'a toujours rien expliqué et je m'en fous, Anselmo est un chouette cousin, petit et maigre comme son âne sur lequel il promène des touristes aux grosses jambes blanches ou rouges. Quand il saura pourquoi on s'est retrouvé chez les flics, il caressera la crosse de son fusil. Il n'a toujours pas tué quelqu'un et pourtant il a l'âge de penser à ne plus revenir chez lui où nous sommes aussi chez nous. Il n'a jamais été marié, mais il a des enfants, tous montagnards et cueilleurs, chasseurs aussi, les filles, il n'en parle jamais.

— Bon, dit le flic. Si tu n'avais pas la permission, tu n'es pas à plaindre. La prochaine fois, réfléchis avant de désobéir. Et pense à ce qui pourrait arriver à ta petite sœur si...

On est sorti en plein soleil. Les gens mangeaient aux terrasses.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre... ! se plaignait le père de ma sœur et notre mère, qui avait retrouvé ses esprits, lui pinça la hanche qu'il avait sensible depuis toujours.

La table était mise. Le garçon de service plongeait sa main dans les boucles de ma sœur qui renversa sa mignonne tête pour lui sourire. Elle secouait ses jambes sous la table. Elle avait envie de frites. Elle n'aimait pas le poisson. Il proposa une *hamburguesa*. Elle demanda de la mayonnaise et, comme l'été dernier, mais elle en avait perdu le souvenir, il lui expliqua qu'avec cette chaleur, on ne sert pas de mayonnaise. Mais il avait bien mieux que la mayonnaise. Elle fripa son petit visage encore poupin, mais elle ne se rappelait plus de rien concernant l'été dernier. Elle m'interrogeait du regard et le garçon parti, elle me reprocha de ne rien faire pour l'aider à ne pas paraître ridicule devant les garçons. On ne parla pas de ce qui m'était arrivé la veille, tard dans la nuit, pendant qu'elle dormait dans les bras de notre mère et que son père regardait les danseuses sans oser y aller, sur la piste où elles s'efforçaient de paraître féminines comme dans les magazines, en attendant de ressembler à quelqu'un de connu. J'avais mal au cul à cause de l'examen auquel s'était livré le médecin. Il en avait conclu que je n'avais pas été sodomisé. Son instrument me laboura encore (ses doigts ?), puis il fut décidé que je ne pouvais pas avoir été sodomisé comme le prétendait le père de ma sœur.

— Dans ce cas, dit le flic, il n'y a pas eu viol.

— C'est vous qui le dites ! s'écria notre mère.

— Non, fit le flic en laissant tomber sa cendre sur sa chemise déboutonnée jusqu'au sternum, c'est le médecin qui le dit, moi je ne m'occupe pas de...

— *¡Vale, vale !* grogna le père de ma sœur. Qu'on en finisse ! Il oubliera.

— Pas si sûr, dit le flic. Il aura besoin de...

Nous sommes sortis. Et maintenant nous mangions sous la toile rouge de la terrasse. Le père de ma sœur me regardait comme si je venais de gâcher ses vacances. Il ignorait à ce moment-là qu'en effet, ses vacances seraient gâchées, mais pas par moi. Un an passa.

*

Nous étions rassemblés dans ce qui sert de living au cousin Anselmo. Les chevrons de châtaignier étaient couverts de toiles d'araignée, mais je ne voyais pas les araignées, je ne les imaginais même pas, au fond j'étais assez heureux que le père de ma sœur fût mobilisé. Il en avait longuement discuté avec notre mère, en notre présence. Le tío Anselmo n'avait pas ouvert la bouche. Il n'avait jamais fait la guerre. Il s'était battu, même souvent, mais les causes de ces combats n'avaient rien de patriotique. Il en avait presque honte, mais il n'en parla pas, on devinait la honte à son regard qui

était devenu fuyant, alors qu'on le connaissait, depuis qu'on savait pourquoi et comment il était devenu notre cousin, je dis on mais je n'en savais rien, ma sœur n'en savait pas plus que moi, mais je me distinguais car je me demandais si ces raisons et explications prendraient de l'importance dans le futur qui nous était réservé pour d'aussi obscures et inexplicables apagogies.

On attendait Torcuato, l'ancien légionnaire de la Bandera. Il possédait du matériel militaire, de quoi ne pas avoir froid ni perdre son pantalon en courant. On court beaucoup à la guerre, avait-il dit dimanche passé entre la kemia et le couscous, chez Omar et Leila. Et le père de ma sœur s'était montré intéressé. Il avait fait son service militaire et connaissait assez bien les défauts et les qualités de notre armée. Il ne dirait pas non à Torcuato, d'une part pour ne pas le vexer, d'autre part parce qu'il fallait reconnaître qu'il allait avoir besoin de vêtements qui tiennent chaud, de quoi se chausser en prévision de l'automne et surtout de l'hiver, et pourquoi pas d'un ceinturon des fois que son pantalon eût l'idée de lui tomber sur les chevilles, les pantalons vous jouent des tours chaque fois que vous n'avez pas envie de jouer ou que ce n'est pas le moment de faire l'enfant. Tout compte fait, il n'avait jamais eu peur, sauf au volant, mais pas assez souvent pour en avoir conçu une solide connaissance de la peur, de même qu'il ne savait rien de la douleur si c'est l'ennemi ou la malchance qui vous l'inflige. On ne parla pas de la sodomie dont j'avais failli être la victime et le sort de mon

agresseur était passé aux oubliettes. Torcuato s'amena avec un paquetage en toile américaine, « du solide et du bien pensé ». Il le posa délicatement sur la table basse en peau de chèvre (les deux cornes surgissaient à la tangente) et entrepris d'en retirer un à un les objets prometteurs d'une guerre assumée. Ma sœur jouait avec le chat, un chat pelé d'un côté, mais je ne me souviens plus lequel laissait à nu un cuir qu'on aurait dit la peau de mémé qui était restée chez nous cet été, elle qui avait l'habitude, depuis des années, et même avant ma naissance, de retrouver ses vieilles amies andalouses, toutes défraîchies mais rieuses comme si le temps n'avait pas passé pour elles. Torcuato avait demandé de ses nouvelles et le père de ma sœur lui avait expliqué le pourquoi, le comment ne fut pas évoqué, Torcuato n'avait jamais mis les pieds dans notre steppe, il avait connu le combat dans des terres lointaines, si lointaines qu'il en avait perdu les noms ou qu'il les confondait, claquant des doigts pour ne pas se faire mal, on sentait le type qui se fait mal quand personne n'est là pour en témoigner. Il sortit d'abord le gilet pare-balles. Un modèle américain récent qui n'avait jamais servi. Il voulait dire que personne ne l'avait encore porté et que par conséquent il était inutile, comme je m'y employais, de chercher des traces que d'ailleurs personne ne commenterait, car il n'en savait pas plus.

— Ça me sera utile, dit le père de ma sœur, pour le moral surtout, parce que j'espère que...

Notre mère pinça ses lèvres déjà exsangues. Elle étreignait le genou du futur combattant. Torcuato sortit une paire de chaussettes, puis deux, trois, quatre et les chaussettes formèrent un petit tas noir sur la table aux poils volatiles.

— T'as des godasses ? fit Anselmo. Il va avoir besoin de bonnes godasses.

— Des toutes neuves qui n'ont pas servi en Irak, mais qui en reviennent, exulta Torcuato.

— *¡Milagro !*s'écria Anselmo en applaudissant. *¡Allahu akbar !*

Notre mère ne pouvait pas retenir ses larmes. C'étaient de petites larmes. Les grosses viendraient ensuite mouiller ses joues maigres et pâles. La mort rôderait désormais. Puis vint une chemise et Torcuato montra comment on la portait dans la Bandera et ses poils se dressaient, qu'il flatta d'une paume experte. Après la chemise, qui avait servi mais avait été raccommodée par sa maîtresse du moment (elle n'avait pas été invitée), un tricot à grosses mailles anglaises, qui avait servi, et dont les pièces de cuir étaient usées et cependant polies jusqu'à scintiller sous la lampe qui éclairait la scène de ce théâtre tragi-comique. On ne savait effectivement pas comment ça allait se terminer, bien ou mal, il n'y avait pas d'autres choix. Le père de ma sœur paraissait ému, il se frottait les lèvres avec sa grosse main qui sentait le tabac de sa pipe zaporogue. Il n'irait pas à la guerre à cheval. Peut-être à bord d'un char d'assaut.

Torcuato en avait vu de près, avec ou sans hommes grillés à l'intérieur, ça dépendait des jours, il s'ébroua comme l'âne du tío Anselmo devant un sac d'olives trop noires.

— Et voici le clou du spectacle, dit Torcuato en redressant autant que faire se peut sa colonne vertébrale qui zigzagait dans l'autre sens.

Je retins ma respiration. Je pensais à un Colt comme j'en avais reproduit d'après mes vieux Battler Britton. Je pouvais voir le visage déjà émerveillé du père de ma sœur qui tirait sur sa pipe courte et noire, creusant les joues et élargissant des narines dont il se servait d'habitude pour renifler les salaisons du pays. Torcuato sortit un ceinturon.

Je ne dis pas que je fus déçu, car le cuir en était souple et patiné sans usure, la boucle rutilait, bison d'argent en plein effort pour rester vivant et continuer de repeupler cette maudite terre qui, sans son humanité, ne connaîtrait pas l'honneur ni la gloire. Il l'avait ramené du Texas. Peu importait dans quelles circonstances, pourtant il raconta toute l'histoire et on l'écouta jusqu'à la fin, moment qu'il choisit pour tendre le ceinturon au père de ma sœur qui se leva pour le recevoir. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire d'un ceinturon texan au milieu d'une guerre qui n'avait rien à voir avec Buffalo Bill ni David Crockett ? Sans doute ne se posait-il pas la question. Il en entourait sa taille, ayant soulevé la chemise que

notre mère retint en même temps que ses larmes, les petites. Le bison prenait toute la place. On ne voyait que lui. Tío Anselmo grogna un peu, mais s'abstint de tout commentaire. Imaginait-on ce soldat exhibant en plein assaut un bison aussi voyant qu'un feu de route ? Torcuato n'y voyait pas d'inconvénient, sinon aurait-il songé à ce ceinturon de cow-boy en mal de légende ? Il n'y avait plus rien dans le sac, à part une cartouche de Lucky Strike et un briquet à essence de fabrication galicienne. Le temps se reposa enfin. J'en avais sué. Et le silence nous éloigna les uns des autres.

*

La nuit attendait ma petite sœur. Mais elle ne trouvait pas le sommeil. Et son pouce demeura loin de sa bouche. Sa petite tête pensive s'était immobilisée dans le coussin et la *jarapa* était tombée du lit. C'était quand qu'elles allaient se terminer, ces nouvelles vacances qui seraient les dernières s'il arrivait malheur ? Je seringuais.

— Pourquoi on va pas avec lui ? gémit-elle, sans larmes pour l'instant.

— Parce que là-bas c'est la guerre et que les gens meurent. Ici, personne ne meurt, à part ceux qui doivent mourir parce que c'est l'heure, en toute justice. Mais là-bas, personne ne sait s'il va mourir ni quand ça va lui arriver. Tu l'as trouvé beau ce ceinturon... ?

Pas de réponse. On entendait la nuit. Les insectes se bousculaient dans le rideau. Pas un ronflement, ni de voix cachées dans le silence imposé par les murs. C'était vraiment un beau ceinturon. La substitution ne m'avait pas déçu. Des Colt 1911, j'en verrais d'autres. D'ailleurs je ne savais pas si c'était le ceinturon lui-même qui me fascinait ou son bison d'argent et ce que la boucle représentait de terre texane. Des cuirs, j'en avais vu d'autres, chez Jose Luis dont les palominos traversaient le désert de Tabernas avec nous sur leur dos et des chameaux chargés d'Anglais nous suivaient en crachant au passage dans les figuiers de Barbarie. Le cuir n'avait aucun intérêt, sinon celui de donner au ceinturon sa fonction de ceinturon. Que faire de la boucle et de son prodigieux bison sans ce cuir ceignant votre taille au spectacle du désert ou de la ville ? Il fallait que ce bison appartînt à ce cuir. Mais je ne parvenais pas à imaginer l'effet que le ceinturon produirait sur les autres si jamais je m'en ceignais comme un cow-boy à l'assaut de l'écran. Je ne pouvais rien savoir non plus de ce qu'il communiquerait à mon intérieur. Cette histoire d'effet à produire et à ressentir allait me rendre fou. J'empêchais ma sœur de trouver le sommeil. Je bavassais dans le noir. Une lumière dansante éclairait sa joue.

— Quelle idée d'offrir un ceinturon de cow-boy à un soldat qui a autre chose à penser que de paraître plus voyageur que le commun

des mortels qui n'a jamais mis les pieds au Texas, ni même raisonnablement pensé à se payer une telle partie de joie !

— Qu'est-ce que tu en sais si tu serais joyeux si ça t'arrivait, Volo ? Tu racontes toujours des histoires impossibles.

— Et toi tu es une pipelette qui ne rencontrera jamais son torero !

Le sac était resté sur la table en peau de chèvre chez Anselmo. Or, nous étions à l'hôtel. Il était prévu qu'après le départ du père de ma sœur nous irions vivre chez le tío. Ce serait dans une semaine, ce qui laissait le temps de se mettre en règle avec l'administration andalouse ou espagnole, l'une ou l'autre ou les deux, le père de ma sœur nous cassait les pieds avec ces histoires de démarches et de je ne sais quoi encore. Ni moi ni ma sœur ne lui accordions la moindre attention sur ce sujet. Le fait est que nous ne retournerions pas chez nous. Nous demeurerions ici jusqu'à la fin de la guerre. Le sac de Torcuato n'avait pas été rouvert depuis. Il était toujours sur la table-chèvre, chez le tío. Je le voyais en passant, si jamais nous n'entrions pas, ayant à faire dans un des bâtiments qui représentaient les deux administrations. Étant assis à proximité du sac, je pensais comme vous. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire du ceinturon texan, à part se vanter de le posséder et même de s'inventer un voyage sur la base de ce que Torcuato avait raconté du sien ? Ma sœur me surveillait, léchant sa *piruleta* multicolore. Encore un présent d'amour de ce vieux Ramón qui venait de fêter

ses quatorze ans. Appelez-moi El Baezano. Il toréait avec un toro factice sur roulette, encore que Diego le manipulât avec prudence pour ne pas encorner son prétentieux neveu. Ma sœur acceptait les *piruletas* et les léchait sans ressentir l'ennui infâme qu'elles m'inspiraient, surtout venant de ce Ramón qui ne parviendrait même pas à combattre un *novillo*.

Encore deux jours et le père de ma sœur embarquerait à bord d'un vieux Focker, car les Ilyuchin étaient devenus indésirables. Pourtant, le monde n'avait pas changé à ce point, sauf que ces vacances allaient s'éterniser et qu'on était devenu des patriotes, qu'on voulait la gagner, et qu'en attendant il fallait passer le temps, les yeux sur le désert ou sur la mer, ça dépendait de quel côté on regardait, et j'avais une sacrée envie de voir ! Le sac, personne n'avait songé à le changer de place, pourtant les bagages du père de ma sœur étaient sur le point d'être prêts et le fonctionnaire chargé de notre destin avait l'air satisfait. Il nous quitta en nous souhaitant toute la chance qu'on peut espérer d'une guerre. J'en profitai, un soir de tristesse, pour sortir le ceinturon de son sac et par m'enfuir aussi loin qu'il était possible d'espérer fuir dans ce désert dans lequel je risquais de tourner en rond. Personne pour me sodomiser. On avait oublié cette histoire. Et le Baezano, aussi maladroit que l'âne du tío Anselmo, montrait à ma sœur éblouie comment on s'y prend pour épater un public réputé exigeant s'il n'est pas trop envahi par les touristes.

*

— Ton frère s'est fait enculer par un touriste ? ¡No me digas ! ¡Que payaso ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Porom Pom Pero ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja !

J'aurais pas dû laisser ma petite sœur à portée de bite de ce Baezano de merde ! Il était bien temps de me le reprocher. Le jour venait de se lever. Je sais pas si vous avez déjà essayé de manger une figue de Barbarie. Y avait que ça à manger. J'y connaissais rien en désert. J'avais lu *Le petit Prince*, mais je me souvenais pas qu'il bouffait des figues de Barbarie, en tout cas pas sans s'y piquer que ça fait un mal de chien. Y avait de quoi boire dans les pitas, mais ça avait goût à robinet et j'ai continué mon chemin en me demandant si je ferais pas mieux de retourner à la maison, et y faire des aveux complets, même sans torture pour le ravissement de ma sœur que je voyais se parer de mon bison d'argent et de sable. À dix heures, montre en main, je me suis rechaussé ; le sol devenait infernal, ça aimantait ma pensée, et je me suis courbé comme un palmier qu'on a oublié d'arroser, même à la pisse d'âne ou de chameau. J'ai vu passer des lièvres, des perdrix, une vipère qui m'a regardé comme si elle me connaissait puis qui s'est glissée dans un squelette de figuier que j'ai esquivé au dernier moment, prisonnier de mes peurs d'enfant. Pas une odeur pour me parler de la vie. Je cherchais un chemin, histoire d'y retrouver des touristes, même anglais, j'étais prêt à faire feu de tout bois. Le ceinturon pendait sur mon épaule. Je

sentais les battements du bison sur ma fesse. À midi, toute trace d'ombre a disparu et la terre est devenu grise, puis noire, avec des arêtes tranchantes comme des lames, et je ne pouvais rien faire d'autres que monter, ce qui m'a épuisé au point que le brouillard m'a enveloppé dans ses fictions nordiques et que je me suis retrouvé dans les bras de Clint Eastwood.

— Quel beau bison ! me dit-il. J'avais le même dans *Josey Wales*. Tu l'as vu, *Josey Wales* ? Si ça se fait, c'est celui du film, ce bison d'argent...

— Il vient du Texas, dis-je comme si j'allais mourir.

— Ça ne m'étonne pas, qu'il vienne du Texas. Mais si c'est celui que j'avais dans *Josey Wales*, j'aimerais que tu me le donnes...

— Pour toujours... ?

— Toujours... Je ne sais pas si tu vivras aussi longtemps, Volo...

— Comment que vous connaissez mon nom... ?

— Comment connais-tu le mien ?

— J'ai vu *Josey Wales*, trois fois...

— Eh bien...

— Y avait pas de bison. Si y avait eu un bison, je l'aurais remarqué. J'adore les bisons. On devait aller aux Everglades cette année...

— Ils valent pas les bisons du Texas, mais je les respecte. La prochaine fois, j'en mettrai un dans mon film... mais je ne sais pas si tu seras encore de ce monde quand...

— J'ai perdu mon chemin...

— C'est ce qu'on fait tous. On s'en va et on finit par se perdre. Même que quelquefois on croit avoir retrouvé le chemin et c'est une femme... Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas trop...

— C'est que tu n'as pas l'âge. Elle a quel âge, ta sœur ?

— Comment vous savez que j'ai une sœur... ?

— Josey Wales sait tout ! Et il va te manger !

C'était pas Clint Eastwood. Il lui ressemblait même pas. Il ressemblait à personne du film. Peut-être d'un autre que j'avais pas vu. Il allait me reprocher de pas en savoir plus. En tout cas, il savait peler une figue de Barbarie sans saigner. Il m'en offrit la chair. J'ai mangé dans sa paume, comme si c'était mon nouveau patron. J'avais besoin d'un patron, même si c'était pas un saint. Je m'en foutais de la guerre. J'avais pas l'âge d'y aller et quand je l'aurais elle serait finie.

— J'aimerais te croire, mon garçon, mais j'ai du mal... On ne sait jamais avec les Russes...

— Qu'est-ce que t'en sais, des Russes ? Et puis pourquoi tu parles ma langue qui n'est pas le Russe ?

— Je ne veux pas aller à la guerre, c'est tout.

Il grimaça en disant cela, comme s'il venait de se faire mal. Je regardai autour de moi. Pas un Anglais. On n'entendait rien. L'ombre s'allongeait devant nous, enfouissant les rochers, les figuiers, les traces de chemin, pas un personnage en vue, rien que moi et ce type qui était sorti de cette ombre parce que j'étais un enfant et qu'il s'était demandé ce que je foutais là, dans le même désert que lui, à des milliers de kilomètres de chez lui, parlant la même langue que lui, il m'avait écouté pendant que je rêvais, pitoyablement enterré dans mon sommeil, en plein soleil ou à peine dans l'ombre transparente d'un figuier qui me jetait ses épines comme je lui aurais dardé les miennes si j'avais été du genre cactus. Il avait une bonne tête, bien de chez nous, avec ce qu'il faut de roublardise au coin de l'œil, et dans le regard une irrésistible envie de se montrer franc et généreux. Si je devais me faire sodomiser ce jour-là, ce ne serait pas par lui, mais m'étais-je méfié de Josey Wales ?

— Je ne peux pas t'abandonner à ton sort, dit-il. Je n'ai jamais fait de mal à un enfant. Mais s'ils me prennent, ils m'enverront à la guerre et avec la chance que j'ai, qui était aussi celle de mon père, je ne vivrais pas assez longtemps pour en dire quelque chose qui puisse servir à autre chose. Tu me comprends ? Moi pas. Depuis

trois jours, je parle seul, personne pour m'écouter et voilà que maintenant je parle à un enfant de mon pays, je me dis que si je l'abandonne à son sort de petit fugueur malchanceux je me le reprocherai toute ma vie et peut-être même que j'en mourrai avant. Tu m'écoutes... ?

— Oui, monsieur.

— Je te le demande parce que je ne sais pas encore si tu existes...

— J'ai des doutes moi aussi sur votre réalité, monsieur. J'ai bien discuté avec Clint Eastwood...

— Ce n'était pas Clint Eastwood. C'était Josey Wales. Il n'y avait pas de bison d'argent dans le film. Je l'ai vu moi aussi. Ça m'a rendu enragé. Je n'aime pas notre pays comme je m'aime.

Il dit cela sans tiquer et aussitôt il a l'air de craindre qu'une larme soit en train de rouler sur sa joue. Il compte sur l'ombre pour me cacher la vérité sur lui-même et sur ce qui explique sa présence dans ce désert en même temps que moi. Il se leva, s'épousseta et, remettant son chapeau de toile qu'il enfonça jusqu'aux oreilles, il regarda le soleil et son visage s'illumina.

— Il faut y aller, dit-il. Je vais te ramener chez toi. Tant pis s'ils m'envoient à la guerre.

— Le père de ma sœur y va de son plein gré...

— Pourquoi ne dis-tu pas mon beau-père... ?

— Parce que ce n'est pas mon père. Mon père...

— J'ai du mal à en parler moi aussi. J'ai rencontré de chouettes filles ici. Elle a quel âge ta sœur ?

— Elle a pas l'âge !

— Tu veux dire que...

Il reboutonna sa chemise et cloua une cigarette dans son bec. Il y avait aussi un briquet dans le sac de Torcuato. Ne jamais oublier le briquet. Ça peut servir. Qu'est-ce que je dis ? Ça sert toujours. Même si on ne fume pas. Encore faut-il l'attraper, le lièvre ! Ya rien de plus rapide qu'un lièvre, mon gars ! Bien cuit avec une *gachamiga* pour saucer. De la sauce plein les doigts. Non, non, pas de vin, je n'ai pas l'âge. Elle non plus. Nous avons bien le temps, comme dit notre mère, mais pas comme ça, comme je le dis : avec des silences qui valent leur musique. Reboutonnant sa chemise, il se souvint qu'il avait tué quelqu'un avant de s'enfuir. Il y avait été contraint par les circonstances. Quelle idée de s'opposer au déserteur ! Et rien qu'avec des idées. Mais la prochaine fois il y réfléchirait à deux fois. On ne rejoue pas la mort de quelqu'un. Une fois que c'est fait, ça ne peut pas se défaire. Il parlait en marchant devant moi. Il savait où il nous conduisait. Il revenait alors que je laissais tomber l'idée de ne plus revenir.

— On trouvera de l'eau là-bas, dit-il. Tu m'aideras à porter le cadavre. Peut-être qu'ils ont laissé un de ces chariots sans lesquels

un western n'est plus un western. Mais je doute qu'on trouve un cheval dans l'écurie. (*rires*) Cet endroit te dira quelque chose si tu as vu le film.

— Josey Wales ?

— Non. Un autre. Un spaghetti. Le titre ne te dira rien. Tu es trop jeune. C'était avant *Josey Wales*. N'y pense plus, mon garçon.

Il n'y avait pas de chariot là où ce type pensait en avoir vu un avant de s'engager dans le désert. Par contre le cadavre existait. Il ne restait plus grand-chose de ce qui avait vécu et était mort dans ces habits. Une vague odeur de rat crevé ne me dérangea pas le cerveau comme l'avait craint l'assassin. Une fois dans ma vie, j'étais tombé sur un sodomite et il ne m'avait pas enculé. Eh bien cette fois je divaguais en compagnie d'un meurtrier qui n'avait pas l'intention de me tuer mais au contraire de me sauver de moi-même, de ma bêtise comme il disait. Ils l'enverraient en première ligne, pour servir d'appât. Il pouvait compter sur leur sens de la responsabilité et de l'honneur.

— Je ne sais même plus pourquoi je l'ai tué, dit-il. J'aurais pu me contenter de l'assommer. Et j'aurais continué ma route, cette fois dans le désert, et je t'aurais rencontré ou pas, mon garçon.

Il s'arrêta pour réfléchir.

— Je ne sais pas ce que tu signifies et sans doute que ça ne les intéressera pas de le savoir. Ils m'enverront à la guerre et les autres t'administreront une bonne fessée, celle que tu mérites, bien que tu n'aies tué personne, sauf peut-être ta mère, dont la santé est fragile depuis qu'elle a perdu ton père, voilà une chose que tu sais aussi bien que moi, mon garçon, et ne va pas prétendre que tu l'ignoris, car dans ce cas c'est moi le premier qui battraï la mesure sur tes fesses. Ah ! Si ta mère en est morte, je t'en voudrai à mort !

On plia le cadavre en trois plis selon le bassin et les épaules, puis les os craquèrent quand on plia les genoux dans l'autre sens. Ainsi ficelé sur une planche, ça ne demandait aucun effort surhumain de le traîner derrière soi comme un jouet. Je montrai ce que je savais faire et la poussière se souleva à chaque passage pour ensuite se déposer sur les épaules de mon compagnon et sur son chapeau qu'il secouait et battait contre un poteau. La nuit allait tomber. On coucherait dans un de ces décors. Et demain, on arriverait en ville avant midi. Il essaierait alors d'échapper à ce qu'ils appelaient la justice, celle de la guerre, pour ce qui concernait notre pays, et celle de cette terre dont il avait supprimé une existence. J'allais recevoir une sacrée fessée et ma sœur en concevrait un ravissement digne d'un roman psychologique. Je m'y connais.

— Mais tu n'as jamais fugué *avant*, dit-il. Je le saurais...

— As-tu tué *avant* ?

— Bonne question. Mais me croiras-tu si je te dis que non... ?

— Tu continueras de tuer...

— Tu veux dire qu'à la guerre je tuerai pour ne pas être tué... Mais je n'irai pas à la guerre, car il est plus important, pour les gens d'ici, que je passe ma vie dans une de leurs prisons.

— Alors tu seras mené de force à la guerre...

— Nous ne sommes pas Russes, mon garçon.

Nous atteignîmes la route. C'était une route récemment chaussée. Des ouvriers s'occupaient du marquage. Ils avaient garé leur fourgon à l'abri des figuiers qui n'étaient pas des figuiers de Barbarie et nous jetâmes un œil dans les branches des fois que le cueilleur ou l'oiseau y ait oublié une ou deux figues. Un des ouvriers se mit à rire en nous voyant tourner autour des arbres. Il avait aussi l'œil sur le fourgon dont le hayon était ouvert. Nous lui demandâmes dans quel sens il fallait aller pour retourner en ville, parce que nous en venions, expliqua mon compagnon en exhibant son accordéon de cartes postales. L'ouvrier nous conseilla la route qui montait, car en descendant c'était plus long, mais on y arrivait aussi, quoiqu'à l'autre bout, tout dépendait de quel côté on habitait, si toutefois nous habitions quelque part.

— Nous sommes à l'hôtel Indalo, trois étoiles dans le Michelin, dit mon compagnon.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit l'ouvrier, l'hôtel Indalo n'en compte que deux et ce sont des étoiles bien de chez nous. Pas d'ailleurs, ajouta-t-il avec une certaine nuance de mépris. Toutefois, si c'est à l'hôtel Indalo que vous habitez, il vous faut monter. (*// essuie son front avec le revers de sa manche*) Vous allez en chier, c'est moi qui vous le dis. Vous auriez mieux fait d'habiter à l'Hôtel Carmela qui se trouve de ce côté, en descendant, c'est plus de chemin, mais ça descend. Mais je suppose que quand on choisit d'habiter tel ou tel hôtel, c'est en fonction d'autres critères que ceux qui vous ont couverts de la poussière du désert. *¡Buena suerte, amigos !*

Nous montâmes. Une courbe languissante se finissait au sommet d'une tranchée creusée dans la roche. Pas un arbre.

— Au diable cet énergomène ! rugit mon compagnon. Comme s'il n'y avait pas autre chose à dire que des sonnettes destinées à compliquer encore une situation qui est un véritable sac de nœuds ! Ne nous hâtons pas. Comme à la guerre !

*

Comme prévu, la fessée ravit ma sœur. Son père me l'administra, à même la peau des fesses. J'en perdis la maîtrise de mon anus, ce qui compliqua. Mon compagnon de route avait eu entièrement raison. Désormais, tout allait se compliquer et on en arriverait à un

point où il faudrait prendre des décisions. Il n'avait pas parlé de la nature de ces décisions, mais quand les policiers vinrent le prendre dans le hall de l'hôtel où il avait commandé une fine à l'eau qu'il dégusta longuement sous le regard médusé de la clientèle et de la domesticité, assis, tout poussiéreux et gluant, dans un fauteuil d'osier qui avait, selon le maître d'hôtel, reçu le corps impeccable d'Emmanuelle, « aussi, monsieur, qui que vous soyez (*car il le prenait pour un artiste hollywoodien vu sa ressemblance avec Josey Wales*), veuillez considérer que ceci (*désignant le fauteuil*) est une pièce de musée et je vous somme...

— Attendez de voir ce qu'en pensent les flics, larbin... » quand les policiers le menottèrent il me lança un formidable salut et son chapeau vola jusqu'à mes pieds. Je n'avais pas encore reçu la fessée promise par les faits. Le maître d'hôtel, qui avait servi à Paris, s'empressa d'expliquer à l'inspecteur de police en quoi le fauteuil avait valeur de pièce de musée « mais heureusement il n'y a causé aucun mal, aussi je retire ma plainte, monsieur l'Inspecteur, aussi je vous prie de m'excuser mais la clientèle, vous comprenez » et nous filâmes chez le tío Anselmo où je reçus la punition que je méritais surtout parce que j'avais perdu le ceinturon dans le désert, mais je ne parlai pas du désert, ni de Josey Wales, ni du comportement de l'assassin à l'égard de mon cucul, notre mère, qui n'était pas morte et qui avait même retrouvé sa jeunesse, dit :

— L'année dernière, un sodomite. Cette année, un assassin. Que nous réserve l'année prochaine ?

Et disant cela elle se mordit la langue, car personne ne savait si le père de ma sœur serait encore de ce monde au moment où il m'arriverait une aventure que même ma sœur ne pouvait imaginer, ce qui la rendit morose et nous attendîmes l'heure prévue pour le décollage du vieux Focker qui allait lui aussi, comme notre vieil Ilyuchin, survoler la forêt de *pítas* où Albert Camus eût perdu le Nord s'il avait vécu. Une fois que ce fut fait – bon débarras ! nous interrogeâmes le légionnaire Torcuato, mais seulement du regard, et plus personne ne parla du ceinturon ni de son bison d'argent. On se surprit même, plus d'une fois, à attendre l'été prochain, mais sans paroles.

finis

Ce serait un bien grand hasard, pensa Franco Chercos, si le petit Volo avait rencontré son père déserteur dans le désert de Tabernas qui n'était plus ce qu'il avait été à cause de la bombe. Cette histoire était une invention. Elle négligeait la réalité en vigueur au moment de la cavale de Juan Comala et de son compagnon assassin et déserteur. S'il était effectivement plausible que Volo ait fugué avec son ceinturon et son bison, ce n'était pas dans le désert de Tabernas qui était surveillé par la garde nationale formée par le

gouvernement à cet effet. Il n'aurait tout simplement pas pu y pénétrer. Par contre, c'était bien dans ce qu'il restait de ce désert qu'on avait retrouvé l'évadé déserteur et assassin. Il avait réussi à tromper la vigilance des sentinelles pourtant aguerries et qui jusque-là avait empêché toute intrusion. L'Ukrainien avait réussi là où d'autres avaient échoué, comme Juan Comala qui s'était fait pincer comme un novice au moment où il s'apprêtait à grimper sur la clôture. Menacé par dix pistolets et harangué par la voix de stentor d'un sergent à barbe bouclée et au regard de Touareg, il avait remis pied à terre et avait docilement levé ses mains au-dessus de sa tête fort éprouvée par deux jours de cavale et de soif, et pas seulement au niveau de la tignasse. Il n'avait mangé que les chorizos chouravés à la cuisine de la prison et la soif qui s'en était suivi avait fini de le convaincre qu'il n'était pas fait pour ce genre d'aventure. Son compagnon l'avait abandonné non sans emporter ce qui restait de chorizos. Ils ne s'étaient même pas salués, car ils savaient que, d'une manière ou d'une autre, mais on ne va pas épiloguer sur ce sujet, ils ne se reverraient plus jamais. Miguel-Angel de la Isla Negra avait inventé tout le reste et le déserteur n'était pas le père de Volo. En amateur du métier romanesque, le journaliste ignorait qu'à force d'inventer, au détriment de la réalité toute nue, on finit par tellement compliquer l'histoire qu'on ne sait plus soi-même à quel moment on s'y est interrompu la veille avant de se mettre au lit. Et le lendemain matin, le roman est devenu une nouvelle. Voilà ce qui était arrivé. Et

le cerveau de Franco Chercos ajouta cette nouvelle à la bombe de Tabernas en se disant que tôt ou tard cela prendrait un sens inattendu. Il n'avait pas tort, je vous le dis tout de suite des fois que vous douteriez encore de mon talent d'éditeur.

Voilà. On a remis un peu d'ordre dans le cerveau de Franco Chercos, peut-être pas un ordre parfaitement ordonné pour ressembler à un ordre, mais Franco eut la sensation qu'il pouvait maintenant avaler le cinquième verre, quitte à risquer le sixième, un exploit jamais atteint en trente ans de carrière. Qui donc avait appris à Miguel-Angel que le flic de la nouvelle n'était autre que Franco Chercos ? Encore un détail dont la Presse se servait aujourd'hui, en pleine page, pour insinuer qu'il connaissait la mère de Volo et que par conséquent il en savait autant sinon plus de Juan Comala avant que le pauvre Alfred Tulipe ne soit poignardé par on ne savait qui. Et à cause de qui l'ignorait-on ? Etc. Inutile de lire plus avant ce torchon innommable comme il était inutile de refuser le sixième et sans doute dernier verre avant le coma promis par l'angoisse.

Arrivés à cet endroit du roman présent – je dis arrivés pour nous car Franco Chercos n'a pas quitté sa chaise ni par conséquent le café que le barman Frasco entretient comme les carreaux de ses lunettes – il nous prend peut-être l'envie d'en savoir un peu plus sur Alfred Tulipe, surtout sur ce qu'est devenue son existence après le procès. La folie, je ne sais plus laquelle, l'a frappé pendant et peu de temps après les services psychiatriques de son pays se sont substitués aux

nôtres et nous avons ainsi été privés de ses nouvelles. Il faudrait demander à Miguel-Angel d'aller enquêter en France, mais le savoir-faire de ce journaliste se limite à la matière locale qui est déjà assez abondante et compliquée sans qu'il nous vienne à l'esprit de le jeter ainsi au taureau comme on dit chez nous. Il n'est même pas qualifié pour en savoir plus sur le séjour psychiatrique que notre système social a offert à Alfred Tulipe, car l'hôpital en question est situé bien loin d'ici, à Madrid. C'est dire ! Dire que la bombe de Tabernas est bien loin du Prado et que le destin de Juan Comala n'a pas fait la Une de la Presse madrilène. Les Vermort ? Oui, les Vermort. Mais reviennent-ils au village où ils ont consommé tant d'étés, bien avant le voisinage de l'Ukrainienne et sans doute toujours à proximité de Juan Comala qui exerçait la profession de chauffeur-livreur, une fonction bien inutile en cas de farniente ? Mais qu'est-ce qu'Alfred Tulipe est allé faire dans cette galère (sans vouloir paraphraser qui que ce soit) ?

Bref, notre Franco achevait de cristalliser sa cinquième anisette, en attente de la sixième qui recevait toujours ce même rayon d'un soleil qui commençait à révéler sa nature de père du désert et sans doute aussi de la bombe. La clientèle environnante s'était-elle tranquillisée ou avait-elle changé ? Frasco le barman n'en avait cure, apparemment. Il savourait les fruits de sa vengeance. Que pouvait-il infliger d'autre à celui qui l'avait alpagué deux fois ? Frasco n'avait jamais tué. Il n'avait pas non plus agressé, ni homme ni femme. Il lui

était arrivé de se servir de sa bite un peu au-delà de ce que l'usage préconise, mais personne ne s'en était plaint. Maintenant, il se servait de ce qu'il possédait de mieux en attendant de trouver le moyen de se payer de nouveau autant de bon temps qu'il en avait abusé avant de revenir de son deuxième séjour carcéral. Il n'avait jamais retrouvé ce standing. La faute à qui ? À lui-même. Il ne se le reprochait pas, car ainsi la justice ne lui reprochait rien. Elle ne le menaçait même plus. Certes ce roussin de mes deux venait chaque matin le narguer en attendant de rejoindre ses pénates professionnels. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour lui faire payer son goût de la justice, qu'il avait aussi prononcé que son penchant à abuser de l'anisette. Mais qui voilà qui approche, balançant ses hanches de grosse vache de réforme cependant pas destinée à l'abattoir ? Doña Elvira Almendro Xupado. Frank Chercos doit la détester maintenant qu'elle a changé d'avis à propos de la culpabilité de Juan Comala. Il y a dix ans, elle s'était montrée fervente partisane de la doctrine de Franco et avait reçu en même temps que lui, et avec plus de cérémonie, les hommages de la hiérarchie et tutti quanti. Elle ralentit son allure d'animal habitué à la même sente depuis trente ans, mais Franco, hébété par l'anisette, ne répond pas à son salut. Elle est bien consciente de ce qui l'en empêche et c'est une bonne raison d'en rire sans se soucier de ce qu'en pense la clientèle. C'est le swing des lolos et des miches, mais ces gens sont d'aujourd'hui, pas d'hier, à part quelques exemplaires

toujours adeptes de la sevillana et du cante chico. Frasco s'approche avec une tranche napolitaine, car il a vu de loin la juriste remonter en ânonnant le Paseo maintenant surpeuplé. Il l'invite à s'asseoir à la table du flic. Franco ne réagit pas. Il est toujours paralysé. Elvira sait qu'il n'est pas mort et qu'il ne va pas mourir. Ce n'est pas la première fois qu'elle le surprend en plein coma. Frasco pose la tranche napolitaine devant la dame qui remercie vaguement et fait signe qu'on s'éloigne. Puis elle pince le poignet de Franco qui tressaille, sans plus de vie à opposer à cette douce agression. Douce peut-être, mais pas tranquille.

— Frankie ? Hou ! Hou ! (*se tournant vers le public*) Il est mort ou je rêve ? Non, non. Il respire. Les morts ne respirent pas. Vous êtes d'accord avec moi, les amis ? (ce ne sont pas ses amis, elle les déteste, mais ils n'en savent rien, à part quelques-uns, les nostalgiques de la seguidilla). Vous avez lu les nouvelles de ce matin, Frankie ? Pas bonnes.

JUAN COMALA EST LIBRE !

— Il les a lues, se mêle Frasco de ce qui ne le regarde pas.

— Il voudra savoir la raison de cette libération, continue doña Elvira. Juan Comala n'est pas seulement libéré. Il est innocenté !

Disant cela elle avale deux bonnes cuillerées de gelato.

— Moi ça ne me fait rien. Et toi, ça te fait quelque chose ? Nous étions jeunes. Dix ans ! Que ça passe vite ! Il va vouloir se venger. En voilà une histoire ! Notre ami et complice de *La Voz de Almería* va encore s'en inspirer pour compliquer la littérature locale qui n'en demande pas autant. Dis-moi ce que tu en penses, Franco. Je veux savoir !

— Voulez-vous que je le réveille ? propose Frasco. J'ai l'habitude. Des années que...

— Non, non. Laissez-le dans son pays de rêves érotiques. Il n'y a que là qu'il se sent bien. Comme un enfant qui connaît le plaisir pour l'avoir observé par le trou d'une serrure.

— *Cómo quiera, señora...*

Elvira achève sa tranche napolitaine avec gourmandise. Puis elle avale son verre d'eau. Rote discrètement, à la mode arabe.

— Nous avons été bêtes comme nos pieds, poursuit-elle. Toi le premier, mon cher Franco. Le couteau que Juan Comala tenait dans ses mains était un couteau à trancher le jambon, pas un poignard à la lame pointue. Comment veux-tu planter un couteau sans pointe dans la chair d'un homme ? Nous n'y avons pas pensé ! Et nous avons avalé tes sornettes de maître d'armes. Un couteau pour trancher le jambon ! Même Frasco sait s'en servir et il sait aussi que ce n'est pas avec ce genre de couteau qu'il se vengera de toi.

— D'ailleurs je n'ai jamais... commence Frasco.

— C'est écrit dans le journal : « Comment un professionnel de l'enquête policière a-t-il pu attribuer à un couteau à jambon le pouvoir d'un poignard conçu pour traverser les chairs ? Et comment une juge aussi aguerrie en matière de crime a-t-elle pu se laisser convaincre par un argument aussi bête sans doute que ses pieds, lesquels souffrent d'avoir à soutenir un pareil poids ? » Non seulement on se moque de moi, mais rien ne t'est reproché quant à ton apparence. Il faudra bien que tu me paies ça un jour, crois-moi !

Aussitôt dit, aussitôt disparue. Car Franco a ouvert les yeux. Il a senti que la cuiller s'introduisait dans l'orbite d'un de ses yeux. Il a poussé un cri de bête :

— Salope !

Mais ce n'est pas doña Elvira qui retient son bras. C'est Frasco qui le contraint à se rasseoir.

— Calmez-vous, don Franco ! Vous allez faire fuir la clientèle. Déjà que la saison est foutue à cause de cette histoire de bombe qui a pourtant dix ans d'âge...

En effet, la terrasse est pratiquement déserte. On parle allemand. D'acier de Solingen. À ce propos, Franco repense à un détail de cette histoire. Il aura échappé à tout le monde car on ne l'a pas encore mis en scène. Solingen. Oui, maintenant il se souvenait.

— Ça va ! dit-il brusquement à Frasco qui le tient comme une camisole et le barman relâche son étreinte.

Certes, c'était un peu idiot de n'avoir pas pensé que la lame d'un couteau à jambon ne pouvait pas pénétrer dans le dos d'Alfred Tulipe. Mais quelqu'un de plus avisé que lui en matière d'armes blanches avait-il soulevé la question et proposé de se livrer séance tenante à une expérience, par exemple sur un jambon, en tentant de le piquer alors qu'il est conçu pour être consommé en tranches ? La nécessité de cette expertise pourtant évidente aujourd'hui n'avait pas effleuré les esprits. Demandez-vous pourquoi et vous le saurez ! Alfred Tulipe avait été poignardé avec un poignard. Or, Juan Comala n'avait pas été surpris avec un poignard dans la main, mais avec un couteau à jambon et d'ailleurs le jambon était sur la table, bien positionné dans sa jamonera et parfaitement reconnaissable à son parfum de montagne et de châtaigne. Un serrano, vous pensez ! Et alentour, rien pour suspecter un poignard pointu et à cette heure ensanglanté. On était allé trop vite en besogne. Il fallait aujourd'hui en payer le prix.

— Où est passé doña Elvira ? J'ai quelque chose à lui dire...

— Elle ne vient pas avant dix heures, à l'heure du petit déjeuner, vous le savez... heu... don Franco...

— J'ai rêvé, peut-être ? Oui, vous avez raison. Ne comptez pas ce verre. Je ne l'ai pas touché. Vous êtes témoin. J'ai à faire ce matin. Oh ! comme j'ai à faire *¡madre de Dios !*

Il était temps de se mettre à l'ouvrage. De retrouver ses esprits. De réfléchir à une défense, bien qu'aucun procès ne serait envisagé à l'encontre de ceux qui s'étaient trompés, uniquement guidés par leur bêtise, – bien que la Presse soupçonnât Franco Chercos d'un autre mensonge, si toutefois on considérait que son enquête en était un, de si bien conçu qu'il avait fonctionné et Juan Comala avait été condamné, sentence qu'il avait aggravée en se cavaland six mois après avec un véritable assassin. Cette suspicion pendant au-dessus de la tête de notre flic, il le savait et s'en angoissait, ce qui l'avait poussé à consommer plus d'anisette que de raison. Mais la raison ne se consomme pas aussi facilement. Il en trouverait une autre. N'avait-il pas plus d'imagination que ce pisse-copie de Miguel-Angel ?

Il faut dire, nous qui ne savons rien d'une collusion de Franco Chercos avec le véritable assassin en puissance d'Alfred Tulipe, comme se l'imagine déjà la Presse, qu'une autre piste avait été abandonnée en chemin. Pourquoi ? Franco le savait-il s'il avait été complice, d'une manière ou d'une autre, de ce crime ? Je ne sais pas, vous, mais moi, ça m'embrouille. À mon avis, beaucoup de questions vont rester sans réponse. Mais maintenant que les dés sont jetés, pour le meilleur et surtout pour le pire, il fallait revenir à

cette enquête, et plus précisément au moment où Franco Chercos arpentait une autre piste, d'abord par acquit de conscience, puis par simple curiosité. Juan Comala était déjà arrêté et mis en accusation. Alfred Tulipe déclarait alors qu'il était fou et qu'il ignorait la raison de son enfermement dans un établissement clairement réservé au traitement des maladies de l'esprit. Il était incohérent. Il ne percevait pas la relation entre l'enfermement et la folie dont il se savait atteint. Mettons qu'on vous enferme : vous vous sentez fou et alors vous admettez qu'on vous soigne, même si ça vous rend encore plus fou. Il se disait fou, ce qu'il était, mais n'admettait pas qu'on le soigne. Allez expliquer ça à un juge qui a d'autres chats à fouetter, ce qui était le cas de doña Elvira. Elle ne manquerait pas, en cas d'enquête, d'évoquer cette condition particulière venue percuter l'exercice de sa mission judiciaire. Par contre, Franco ne possédait pas aussi bien un instrument de cette valeur. Il se sentait à la merci de ladite enquête qui serait sans doute réclamée par la Presse au nom du peuple et de son Dieu.

Mettons. On avance. Ce qui suit est la suite du chapitre VI intitulé *Un tank en Ukraine*. Vous avez senti, en en achevant la lecture, qu'il manquait quelque chose pour le conclure. Je vous ai laissé sur votre faim, une ruse de romancier, si jamais vous avez reniflé la ruse, comme Geronimo en d'autres occasions.

Un tank en Ukraine (suite)

Cayetano Escudero Pallas vivait depuis toujours dans la maison familiale. Il en était le seul habitant depuis son retour du service militaire. Quatre ans dans la Marine. Quand il revint sur les lieux de son enfance et de son adolescence, son père était mort depuis deux ans (le sous-marin que servait Cayetano en tant que simple matelot était en panne à Cartagena et Cayetano avait obtenu quatre jours de permission pour aller enterrer son père ; mais le sous-marin avait pris feu et la permission avait été annulée. Deux ans plus tard, quand l'autocar le déposa au pied de sa montagne natale, sa mère l'attendait. Elle lui annonça qu'elle avait un cancer. Ils montèrent à pied jusqu'à la maison, prenant le temps de se rafraîchir de l'eau des fontaines qui bornaient ces kilomètres de poussière et de solitude. Elle mourut trois mois plus tard, dans sa chambre, dans des souffrances que Cayetano ne pouvait pas imaginer, même s'il avait assisté à l'agonie de plusieurs de ses compagnons d'armes brûlés par le carburant du sous-marin, voire mis en morceaux toujours vivants par l'explosion des munitions. Le prêtre fit son travail, le

croquemort aussi, la famille s'intéressa à l'héritage mais renonça à y dénicher de quoi grossir son propre patrimoine et Cayetano trouva du travail comme mécanicien dans un garage automobile, plus bas dans la vallée. Il descendait et montait à cheval sur une Puch achetée d'occasion. Il sentait et voyait à quel point les femmes étaient désirables. Il en avait connu quelques-unes pendant son service dans la Marine. Elles ne l'avaient pas inquiété, mais il avait reconnu qu'elles n'étaient pas à son goût. Il se souvenait de Miranda. Il ne la revit pas. Elle avait fui le pays sans laisser de traces et sa sœur était déjà mariée. Il salua les anciens amis, but avec eux aux terrasses des cafés en observant les touristes allemandes, mais il ne trouva pas chaussure à son pied. Ce n'était pas faute de s'être dépensé en procédures de séduction. Le prêtre lui conseilla de renoncer à la femme, aux enfants et toutes ces choses qui n'étaient pas faites pour lui. Il ne comprit pas pourquoi elles n'étaient pas faites pour lui et l'heure de la retraite sonna, comme on dit, et depuis il vivait en solitaire dans sa maison, cultivant un jardin parfaitement irrigué et s'adonnant à des travaux d'entretien, car la maison vieillissait plus vite que lui. Mais ces travaux ne constituaient en rien un combat. Il s'en nourrissait comme du porc qu'il élevait à l'ubac dans ce qui restait d'une autre maison que personne n'habitait plus depuis longtemps. Il ignorait s'il en était le propriétaire ou si son père lui avait raconté des histoires. Le fait est que le cochon s'y trouvait à son aise, du moins jusqu'au jour où le boucher venait le transformer

en nourriture plus qu'humaine. À peine l'odeur du sang éparpillée par le vent, un autre cochon prenait possession des lieux et une certaine amitié s'établissait entre l'homme et l'animal. Voilà qui était Cayetano Escudero Pallas au moment où commence cette histoire. Je pourrais parler du pays, de ses gens, des coutumes, des autres héritages, des histoires et autres légendes, mais ce n'est pas le sujet de ce qui m'amène aujourd'hui devant vous, chère, très chère doña Elvira. Vous me connaissez. *¡Siempre al grano !*

Je vous parlais du vent, celui qui chassait les odeurs de la *matanza* (le massacre). Ainsi nomme-t-on le sacrifice du cochon, comme si la trahison de cette amitié avait un sens. Passons. Il y avait un autre vent, un vent mauvais, un vent qui s'en prenait à la maison, qui avait l'intention de la détruire, de faire disparaître le passage des Escuderos à cet endroit précis de la Sierra. Une ligne de hauts cyprès protégeait la maison de ses assauts. Il venait de la mer et se heurtait à ce solide mur de branches muettes mais têtues. Il le secouait, mais ne le franchissait pas. Ainsi même les tuiles de la maison n'étaient pas inquiétées. On les entendait s'entrechoquer pendant la nuit, mais jamais le vent ne parvint à en arracher une à cette solide construction romaine. Cayetano était heureux de vaincre le vent. Il y avait longtemps qu'il ne luttait plus contre personne ni contre quelque chose. Certes sans les cyprès il aurait perdu ce combat, mais il éprouvait une intense satisfaction à voir et entendre le vent échouer à emporter la maison et son vieux foyer au diable ou

on ne savait où tellement le pays était vaste. Il finissait toujours par se perdre dans les montagnes et on l'entendait rager dans les vallées et les sommets avant que le ciel ne mette fin à cette absurde tentative d'en finir avec la race à laquelle Cayetano appartiendrait tant qu'il serait vivant. Après, après sa mort, il n'y avait pas de fils, ni même de fille, et la race s'évanouirait dans le passé d'où elle venait sans autre explication que le sentiment de lui appartenir.

Un soir, le vent revint. En fin d'après-midi, Cayetano avait constaté que la mer était en colère, luttant elle aussi contre le vent, mais avec de si pauvres moyens qu'elle ne pouvait rien faire pour empêcher ses flots de s'élever en vagues furieuses qui venaient s'abattre contre le rivage de galets et les falaises surmontées de pins toujours penchés. Cayetano s'apprêtait à se coucher. Il s'était lavé tout le corps dans la fontaine qui se trouvait dans le jardin, lequel était entouré d'une haie aussi solide que le mur de cyprès, mais le vent n'avait pas le pouvoir d'atteindre le jardin qui était comme un lieu sacré. Cayetano s'y débarbouilla, puis il se plongeait, en se pliant autant que son âge le lui permettait, dans l'étroit bassin, posant son cul sur les barres de fer qui avaient leur utilité. Puis, au moment de regagner la maison, ses habits sur le bras et l'air séchant doucement sa peau, il entendit le vent qui revenait sans rendez-vous, comme d'habitude. La nuit allait être agitée, mais pas par les rêves. Cayetano demeurerait éveillé dans son lit, le drap sous le nez et les jambes pliées, regardant par-dessus ses genoux la fenêtre dont le

rideau se tordrait dans une espèce de douleur, car la fenêtre était sans vitre, comme on fait là-haut depuis toujours. Le vent allait perdre encore, c'était gagné d'avance, mais tout le temps qu'il soufflait, se contorsionnait, partait, revenait, sifflait comme un diable dans les feuillages des cyprès, Cayetano le passait à douter de l'édit qui voulait, depuis que les cyprès avaient imposé leur barrage, que le vent finisse par renoncer pour aller se perdre dans les montagnes et ensuite dans le ciel qui lui est éternel. Mais pour l'heure, Cayetano était tout nu dans la nuit qui tombait. Il regardait le ciel, distinguait nettement les nuages qui se bousculaient mollement en attendant l'orage, et alors il se passa quelque chose de nouveau.

Quelque chose qui n'était jamais arrivé en cinquante ans de vent et de nuits sans sommeil. Et ce n'était pas un nuage plus noir que les autres. Cayetano reconnaissait les nuages comme s'il les avait inventés. Mais c'était quelque chose d'aussi léger que les nuages, d'aussi fragile, que le vent emportait sans se soucier de l'effet produit sur l'esprit de l'homme qui observait le phénomène. Pourtant, quand il arrivait que le vent s'acharne sur un nuage en particulier, il le déchirait et les morceaux s'éparpillaient sans ordre parmi les autres nuages, ce qui provoquait chez l'homme un sentiment de compassion, mais les larmes qui coulaient alors sur ses joues étaient de colère, car ce nuage déchiqueté était comme un avertissement, qu'il figurait la maison des Escuderos et que ça finirait par arriver, parce que les cyprès ne durent pas aussi

longtemps que les chênes, exactement comme les hommes ne durent pas aussi longtemps que leurs croyances.

Cayetano, tout nu dans l'air qui s'agitait contre sa peau, leva encore la tête, la tenant maintenant presque à l'équerre de ses épaules. Le nuage, si c'était un nuage, tournoyait dans le vent comme l'image de la colère de celui qui veut détruire, qui sait qu'il détruira un jour et qui trouve le temps long, car le temps appartient au ciel. Il entendait comme un grondement, mais aucun éclair n'avait illuminé le désert ni les montagnes. Le nuage, noir et géométrique, s'élevait très haut, si haut qu'il devenait de la taille d'un chevreau, puis redescendait à une vitesse fulgurante, grossissant, menaçant la terre, mais pas la maison. On imagine mal ce qui se produirait si un nuage tombait sur la maison. Rien sans doute. Un peu d'humidité. Une sensation électrique peut-être. On dit tant de choses à propos des nuages.

Mais le nuage se déplaçait alors vers le Nord, on sentait bien que le vent ne parvenait pas à le projeter contre la maison, en guise d'avertissement ou simplement pour fanfaronner. Et d'un coup le vent renonça à son entreprise d'intimidation. Le nuage n'était plus soutenu. Il cessa de tourner pendant un instant, comme s'il réfléchissait à ce qui allait lui arriver et soudain il se mit à chuter, comme une pierre ! Cayetano, saisi de peur, laissa tomber ses vêtements et de ses deux mains protégea son sexe qui commençait à réagir. Il y eut alors un bruit comme lorsqu'une vieille baraque se laisse emporter à ras de terre et comme si la baraque était habitée

Cayetano entendit clairement un cri, un cri d'homme. Le nuage était tombé sur un homme ! Le vent le traînait sur la terre aride et ses roches acérées. Un homme criait. Cayetano, qui un moment plus tôt s'était dit que si jamais le nuage lui tombait dessus il ne ressentirait rien de bien méchant, s'empressa de se remettre dans ses vêtements et dans la foulée se hâta de franchir la distance qui le séparait du point de chute et par conséquent de l'homme qui par malheur ou par hasard devait s'accrocher aux lentisques et se blesser par tout le corps au frottement de cette terre ingrate qui n'a jamais rien donné et pourtant tout repris. Il se mit à courir, puis se ravisa, entra dans la maison, en ressortit avec son fusil dans les mains, prenant toutefois le temps d'en vérifier le chargement (deux chevrotines calibre 12 et autant dans la poche de son pantalon à peine ceinturé) et il reprit sa course vers la prochaine colline, tandis que la nuit achevait de tomber et que le vent redoublait ses assauts partout où le ciel et la terre l'y autorisaient.

Il s'approcha en fusilier, le doigt sur la détente. Le nuage tombé du ciel était immobile. Le vent était allé voir ailleurs. L'air était tranquille. Le nuage n'avait pas l'air d'un nuage. On aurait dit un tank avec son canon dressé. Un tank marqué d'un Z, comme Zorro. S'il y avait un équipage là-dedans, ça ferait trois hommes. Mais l'un d'entre deux était accroché comme un cochon au fût du canon. Il ne criait plus. Il avait entouré l'acier de ses bras et de ses jambes. Sa tête pendait.

On pouvait voir ses cheveux se découper dans le ciel. Cayetano manœuvra la sécurité de son fusil. Position tir. Il dit en russe :

— Descends de là ! Je suis armé !

Et l'autre de lui répondre en russe :

— Je ne suis pas russe !

Le coup partit. La détonation se répandit en échos dans les montagnes environnantes. Ça n'en finissait pas de tourner. Et alors il se passa quelque chose d'étrange, d'inconcevable. Cayetano, d'habitude plus prudent et circonspect devant la probabilité d'un danger, se mit à frotter ses yeux. Le vent les avait-il empussiérés à ce point ? Une ruse nouvelle destinée à surprendre l'adversaire. Cayetano ne se sentit soudain plus de taille. Et plus étrange encore et complètement inattendu, le tank s'était affaissé. Seule la tourelle, pointant son canon avec son homme pendu comme un cochon, demeurait ferme sur le sol, tout le reste avait disparu, chenilles, protection explosive, enfin tout ce que Cayetano savait d'un tank. Il en savait plus sur les vieux sous-marins de la Marine, mais il avait été instruit, notamment au sujet des chars russes dont il connaissait les silhouettes. Il y avait des tas de silhouettes ennemies sur les parois à l'intérieur du sous-marin, hommes casqués, navires, tanks, véhicules de toutes sortes. Désespéré d'avoir perdu tout moyen de réfléchir à la situation, il pressa de nouveau la détente. Paoum ! Et cette fois la tourelle

s'affaissa et disparut. Alors le canon du tank se dressa comme un poteau électrique au bord de la route. Et un homme se tenait à ce poteau, criant :

— Je ne suis pas russe ! (*en russe*)

— Moi non plus ! répondit Cayetano en bégayant dans sa langue maternelle.

— Ne tirez pas ! Je vous en supplie !

Mais qui c'était ce type qui suppliait et qui s'approchait avec un canon de 125 dans les bras ? Je vais vous le dire : un soldat ukrainien. Cayetano reconnut le trident mythique. Un homme décoiffé, et pas que par le vent. Il jeta le canon qui se laissa emporter par ce qui restait de vent. Cayetano était en train de recharger son fusil. L'homme, qui était maintenant tout proche, ne tenta rien pour se défendre. Il parlait russe. Cayetano aussi. Qu'un Ukrainien parlât russe, cela s'entend. Mais un vieil Andalou ? L'homme ne posa pas la question. Il leva les bras et posa ses mains sur sa tête.

— Je me rends, dit-il avec un tremblement dans la gorge.

— Je ne suis pas russe, répéta Cayetano qui se demandait comment il allait expliquer à cet homme qu'il parlait russe alors qu'il était Andalou. Puis il ajouta, car l'autre le considérait d'un œil

incrédule : Je vous expliquerai ça chez moi. Une particularité familiale.

— Vous avez un accent, constata le soldat comme si cet accent le rassurait. Mais je ne reconnais pas cet accent. Où sommes-nous ?

*

Il ne le saurait que le lendemain matin. Et il n'en reviendrait pas. Il s'était jeté à genoux dans la poussière de la cour et s'était mis à prier en latin, que Cayetano pratiquait un peu aussi et par solidarité chrétienne ou esprit de communion il s'était joint à ce qu'il prenait pour un chapelet de déprécations. Mais n'anticipons pas. Chaque chose en son temps. Revenons à la nuit qui précède ces obsécrations. Cayetano était revenu sur les lieux en compagnie de son âne, Sidi. Il avait songé à utiliser plutôt le motoculteur qui était de force à tirer le tank pour le mettre à l'abri. Une fois dégonflé, il ne devait pas peser plus lourd que quatre brouettes de terre et de cailloux. Mais le bruit de l'échappement était modifié par la rouille. Une pareille pétarade réveillerait toute la contrée et même au-delà du désert. Autant ne pas y songer : un tank russe... gonflable... un soldat ukrainien... Il valait mieux se raisonner et renoncer aux facilités permises par le moteur à explosion. Il bâta donc Sidi comme l'aurait fait Sancho et revint sur le flanc de la colline où le soldat l'attendait. Pas sans rien faire, puisqu'il était en train de plier la carcasse du tank qui contenait encore assez d'air pour empêcher un

pliage parfait. Le soldat parla, en russe, de cette perfection, un thème qui appartient au Catholicisme comme la pureté à la Réforme. Cayetano n'avait jamais eu l'occasion de s'enquérir du thème fondateur de l'Orthodoxie, et pourtant il parlait russe, encore une histoire à raconter. Mais pour l'instant, il était question de chasser un maximum d'air et le soldat, qui s'appelait Zenko, s'employait avec application et vigueur à peser de tout son poids sur la carcasse qui gémissait comme femme au travail. Cayetano surveillait les valves. Un air étranger en sortait, qui ne sentait pas la terre ni la figue pourrie. Une odeur de poisson qui ne disait pas son nom. Il était bien temps de s'en préoccuper, *jjolín* ! Le soldat Zenko, qui était en fait un sergent, comme cela était venu dans la conversation, car les deux hommes s'entretenaient de choses et d'autres en attendant que la carcasse du tank se réduise à une dimension acceptable pour le transport, pestait comme femme au foyer. Mais le tank refusait de se laisser dégonfler à ce point et il fallut envisager de le tirer et non point de le charger sur la carriole qui était attelée à Sidi. Cayetano désattela puis exhiba la longe qui était celle qui servait à promener Sidi parmi les oliviers et les amandiers à la recherche de ces petites touffes d'herbe dont l'animal raffolait. Il n'y a rien comme la joie d'un animal pour éveiller chez son homme l'amour qu'il lui a promis en l'acquérant au marché – c'était il y avait huit ans, déjà ! Cayetano n'avait qu'une parole et Sidi en était pleinement satisfait. Il accrocha la longe au bât et le sergent Zenko se chargea de trouver comment

y assujettir la carcasse du tank, ce qu'il finit par trouver mais si vous le permettez, doña Elvira, je vais passer ces détails qui à mon avis, et je pense que ce sera aussi le vôtre, ne servent pas la compréhension ni l'extension de ce récit.

Et Sidi tira. Le poids l'impressionna d'abord, mais c'était un âne expérimenté et au bout de trois ou quatre enjambées, si on peut parler de jambes à propos d'un animal qui n'est pas un cheval et ne le sera jamais (Cayetano n'était pas pauvre, mais pas au point d'être riche), l'attelage s'ébroua dans le chemin qui se mit à crisser de toutes ses pierres et sans doute qu'on aurait vu la poussière s'élever si la nuit l'avait permis. Cayetano ouvrait la marche et le sergent Zenko, un peu ahuri par ce qui constituait la suite de son histoire, se demandait comment elle finirait. Il n'allait pas tarder à le savoir. On ne quitte pas le champ de bataille à cheval sur un tank gonflable destiné à leurrer l'intelligence et l'imagination de l'ennemi sans se poser un tas de questions sur le pourquoi et le comment « il a fallu que ça tombe sur moi ». Le vent n'explique pas tout, surtout que de l'estuaire du Dniepr à la terre andalouse, il y a plus que des kilomètres. Dans la conversation qui accompagnait comme une musique cet équipage inattendu, Cayetano apprit que le sergent Zenko connaissait la région pour y avoir passé de merveilleuses vacances d'été qu'hélas la guerre avait interrompues. Il avait laissé sa tendre et belle épouse sur les lieux mêmes de leur villégiature avec ses deux enfants dont l'un n'était pas de lui mais qu'il avait

envie de considérer comme son fils malgré les résistances bien compréhensibles de celui-ci, d'autant que son père légitime était non seulement un déserteur mais aussi un assassin qui purgeait sa peine criminelle à la prison d'Acebuche et qui serait ensuite fusillé comme traître quand les autorités andalouses le renverraient dans le pays qu'il avait trahi. Ça vous dit quelque chose, hein... ? Comme quoi il faut lire page après page et n'en sauter aucune.

Cette histoire n'était pas totalement inconnue de Cayetano. Il en avait vaguement entendu parler et sans doute en avait-il lu quelques détails dans *La Voz de Almería* (en fait, il en savait moins que vous). Il s'en ouvrit au sergent Zenko et blam ! celui-ci s'écroula comme un tronc sur la carcasse. L'âne fut stoppé net. Son élan était réduit à zéro. Tous les calculs étaient à refaire. Il frappa de ses sabots la terre ingrate et secoua ses hautes oreilles. Cayetano se précipita : le soldat avait perdu connaissance. Il le secoua un peu de la pointe du pied, mais l'évanouissement n'est pas feint, ce qui rendait ce transport plus difficile à assurer, même dans la pente, car heureusement on descendait maintenant vers la maison. Cayetano ne consulta pas Sidi et, en ânonnant, tira le sergent de dessus la carcasse du tank et se mit à le traîner par terre en le tenant par un pied. Sidi apprécia et reprit son effort. Une situation newtonienne venait d'être résolue. Cayetano était tellement en colère qu'il dépassa Sidi et sa charge et on pouvait voir l'autre jambe du sergent faucher les asphodèles et contraindre les pierres à rouler sans

amasser de mousse, car vous savez, la mousse, dans cette région si proche du désert... mais on reparlera de la bombe plus tard, car elle n'a pas encore explosé.

Enfin, Cayetano atteignit la maison. Il entra dans le jardin, suivi de son sergent inanimé, et le balança sans pitié dans le bassin de la fontaine qui coulait joyeusement comme toutes les nuits. Le pauvre Zenko fut tiré de son rêve comme on arrache une salade à ce qu'elle croyait être une existence tranquille à l'abri du soleil. Il se mit à tourner en rond, comme s'il avait le feu au cul. Et enfin il s'écroula de nouveau, cette fois se plaignant qu'il était en train de vivre ce qu'il n'aurait jamais imaginé, même en plein combat, au milieu des balles et des schrapnells. Il finit par s'immobiliser sur son cul, les jambes encore parcourues de tremblements douloureux, et les doigts lissant et relissant la coupe en brosse de ses cheveux. Il ne parlait plus ni russe ni latin.

Le tank fut remisé dans la cabane du cochon qui ouvrit un œil inquiet, surpris de voir deux hommes au lieu d'un et pas moins intrigué par cette masse gémissante qu'ils s'efforçaient dans un commun effort de tasser dans un coin comme s'ils désiraient la soustraire à la curiosité des autres hommes, comme il en venait quelquefois, mais le cochon ignorait que l'un d'eux finirait par être un boucher. Puis Cayetano, redevenu lui-même, calme et dubitatif, servit une anisette que pour sa part il avala sans eau. Et le sergent

se mit à compléter ce que Cayetano savait déjà de cette histoire (ce que vous savez déjà vous aussi et même avant qu'il le sache).

Oui, on n'était bien pas loin de Polopos. Et la maison dont parlait le sergent était bien celle qu'occupait son épouse et ses deux enfants. Les interventions de Dieu, si c'est lui, sont toujours aussi fantastiques, mais quand ça vous concerne, vous ne savez plus quoi dire et vous vous demandez si vous n'êtes pas plutôt mort, traversé par une balle ennemie ou écrasé par un tank véritable et parfaitement concevable. Cayetano rassura le soldat : il était bien vivant et tout ce qu'il disait ne pouvait être que vrai, sauf le voyage en tank par les airs, quoique le tank en question fût une réalité, la preuve : il était dans la porcherie. Zenko avait sans doute un tas de choses à raconter pour expliquer certaines incohérences ou en tout cas de possibles inventions ou hallucinations selon le point de vue. Mais Cayetano n'avait pas l'intention de juger cet homme qui mentait, quoique la carcasse dégonflée du tank lui donnât raison. Il était plus sage et plus économique, surtout en regard du flacon d'anisette dont le niveau baissait à vue d'œil, d'attendre le matin et en attendant, de dormir.

*

Terrasse sur le Paseo Colón – L'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quitté sa chaise et son verre était vide. Le barman, Frasco, l'observait depuis l'entrée du café, de l'autre côté de l'allée où des

pigeons se chamaillaient les miettes qu'il leur avait balancées rien que pour les voir jacasser en se donnant des coups de bec. Franco revint à lui. Il héla le barman qui s'amena avec un autre verre et un cruchon qui suait à grosses gouttes.

— Non, non ! dit l'inspecteur. J'en ai assez comme ça. Dites donc, Frasco, ça fait combien... ?

— Six, don Franco. Je ne vous ai jamais vu boire comme ça. Des fois trois, des fois quatre, mais jamais plus. C'est Juan Comala qui vous turlupine... ?

Frasco avait pris un air de satisfaction comme on en voit sur les murs des églises au moment des leçons de morale. Franco ouvrit son vaste portefeuille et en tira un gros billet qui changea l'expression faciale du barman.

— Vous paierez une autre fois, dit Frasco. J'ai pas de monnaie à cette heure. Et puis le touriste se fait rare. Depuis la bombe. On ne peut pas compter sur les habitués. Je ne dis pas ça pour vous...

— À quelle heure dites-vous que doña Elvira vient prendre son petit déjeuner ?

— Dix heures, dix heures et demie... Une tranche napolitaine, pistache-chocolat, une tasse de thé Earl Grey et une *ensaimada* (pain aux raisins).

— Elle fume toujours des ninas ? Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de papoter avec elle...

— Ce serait bien le moment, ricana Frasco. Avec cette histoire que Juan Comala n'est pas coupable...

— Pas comme vous, Frasco. Pas comme vous. Je ne me trompe pas souvent. Et si ça arrive, je sais le reconnaître. D'ailleurs, pas plus tard qu'aujourd'hui...

— La Presse... ?

— Non. Doña Elvira. À demain, *¡bandido !*

Franco Chercos s'éloigna enfin. Le barman laissa échapper un soupir qui signifiait, du moins pour ce qu'il en jugeait de son reflet dans la vitrine voisine, qu'il était soulagé, curieux et pleinement satisfait. Cet homme était de nature complexe. Franco n'en avait jamais bien saisi les limites. Il s'était mieux débrouillé avec Cayetano Escudero. Il était monté là-haut deux jours après la tentative d'assassinat sur la personne d'Alfred Tulipe. Faut dire que la voix de Cayetano, dans le téléphone, l'avait intrigué. Il n'avait rien lâché de ce qui était « important », mais comme le mécanicien avait la réputation d'avoir la tête sur les épaules et qu'on ne l'avait jamais surpris en flagrant délit de mensonge ni d'hypocrisie, Franco avait décidé de monter là-haut et Cayetano lui avait raconté ce qu'il avait vécu deux jours avant (trois), en pleine nuit, une nuit où le vent avait encore espéré le vaincre une bonne fois pour toutes, ce qui une fois

de plus n'était pas arrivé. Selon Cayetano, qui parlait comme son père, seule la mort le vaincrait. Et encore peut-être ne s'agirait-il alors que d'une destruction, comme le pensait Harry Morgan au moment où son existence prenait fin. Cayetano raconta l'histoire de Harry Morgan et Franco Chercos promit de lire le livre, quelque peu étonné de faire une promesse non pas à lui-même mais à un individu qui se proposait comme témoin dans l'affaire Tulipe c/ Comala, laquelle n'en était qu'à ses débuts, mais elle était sur le point de se conclure par la culpabilité « évidente » de Juan Comala. Franco était monté là-haut dans l'espoir que le témoignage de Cayetano Escudero corroborerait le scénario en cours de finalisation. Or, comme nous le savons maintenant, Cayetano raconta tout autre chose et il conduisit l'inspecteur dans la porcherie où le cochon, de nouveau surpris par l'apparition de deux hommes au lieu d'un, n'avait pas bougé du tas soigneusement plié où il trouvait depuis deux jours de quoi rêver à son aise. Cayetano lui demanda gentiment de retourner dans la boue, ce que le cochon accepta avec grâce.

— Vous l'appellez comment, votre cochon ? demanda Franco histoire de montrer qu'il connaissait les usages, ce qui vous rapproche toujours des gens, surtout là-haut.

— Patricio.

— Comme votre père ? fit Franco en se mordant la langue, car cette remarque stupide l'éloignait de nouveau de son homme, or il était nécessaire de s'en approcher aussi près que les bonnes mœurs, partagées aussi bien en bas que là-haut, le permettaient.

Cayetano dit :

— On ne voit pas bien que c'est un tank. Zenko...

— Qui est Zenko...

— L'Ukrainien. Il était soucieux de ne pas laisser de traces...

— Ah bon... ?

Franco avait bien pris des notes lors du récit que Cayetano lui avait fait, mais il fallait encore y mettre de l'ordre. On ne saisissait pas l'ensemble pour ce qu'il était. Mais il était sans doute inopportun d'interrompre la représentation à laquelle Cayetano se livrait. Sans doute en avait-il préparé tous les aspects depuis que la nouvelle de l'arrestation de Juan Comala avait pénétré dans toutes les oreilles. Franco n'était jamais dupe de ce que les gens, comme témoin ou accusateurs, jouaient devant lui comme s'il était un agent de spectacle au service de la vérité. Puis Cayetano lâcha ce qu'il brûlait d'envie de communiquer à la police :

— Juan Comala est innocent, scanda-t-il comme à l'office.

— Je ne crois pas, non ! fit Franco Chercos.

Il sortit aussitôt de la porcherie. Il entendit le cochon reprendre sa place sur ce que Cayetano présentait comme un tank gonflable russe qui avait traversé l'Europe de l'estuaire du Dniepr, près de Kherson, aux montagnes qui accueillent en leur sein le désert de Tabernas et ses environs cinématographiques.

— Je peux aller chercher un compresseur chez Ignacio, dit Cayetano en sortant lui aussi. Vous verrez que je ne raconte pas des craques...

Les deux hommes étaient gênés par le soleil qui les contraignait à cligner des yeux, échangeant ainsi des regards équivoques, ce qui les rendait à la fois fragiles et perplexes.

— Ça n'a pas d'importance, déclara alors Franco Chercos pour mettre fin à cette absurde rencontre qui n'apportait pas de grain à son moulin. Puis il ajouta, peut-être sarcastique, en tout cas Cayetano le prit comme ça :

— Surtout n'en parlez à personne. Que cela reste entre nous.

— Vous ne voulez pas le voir gonflé ? Il ne le restera pas longtemps, j'ai tiré dessus...

— Vous me l'avez dit en effet...

— C'est ce Zenko qui a poignardé le touriste, pas Juan Comala. Zenko avait toutes les raisons de le faire...

— Ah oui... ?

— On en parle. Juan et le touriste tournaient autour de l'Ukrainienne.

— Rivalité amoureuse. Ce qui explique le geste de Juan Comala.

— Vous oubliez Zenko, monsieur l'inspecteur !

— Non, non. Je ne l'oublie pas. Ne l'oubliez pas vous non plus, mon bon Cayetano, mais n'en parlez à personne.

Franco remonta dans sa Nissan. Il déclina l'anisette maison et engagea le crabot. Sur le chemin, cahotant au milieu des cailloux et des lentisques, il tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées, ou plutôt dans l'agitation qui désorganisait ses pensées. Il ne doutait pas que Zenko existât. Pourquoi Cayetano l'aurait-il inventé ? Pour sauver Juan Comala qui n'était même pas son ami ? Il n'était pas le seul à douter de la culpabilité de Juan Comala. Ses partisans étaient en train de se coaliser. Ils formaient déjà une opposition qui rendrait le travail de justice plus difficile que l'inspecteur l'avait imaginé. Il fallait se préparer à avoir raison. Franco Chercos était un as en la matière. Vingt ans de carrière pouvaient en témoigner.

Mais dix ans plus tard, tandis qu'il descendait le Paseo en direction du port en attendant de bifurquer pour prendre le chemin du commissariat et affronter ses collègues dans un inévitable débat qu'il était certain de perdre en même temps que ce qui lui restait de face depuis la publication de l'innocence de Juan Comala dans la Presse, dix ans plus tard il n'était pas question de soulever la question de la culpabilité de Zenko. Cette histoire, racontée par Cayetano

Escudero, ridiculisait la Justice. Un tank en caoutchouc, comme au bord de la mer à Zapillo, et qui traverse l'Europe avec un soldat à cheval sur son canon ! Qui pouvait croire ça à part Cayetano ? À l'époque (dix ans s'étaient écoulés), Franco avait éludé l'hypothèse justement à cause de l'aspect ridicule du témoignage de Cayetano. C'était irrecevable. Tout le monde l'admettrait, si jamais Franco osait mettre ce témoignage sur le tapis de la justice. Coupable ou pas, de toute façon Zenko était introuvable et, interrogée selon les usages en audition parfaitement libre, son épouse, seul motif de l'affaire, n'avait pas une seule fois évoqué le retour de son époux et Franco avait bien pris soin de ne pas la mettre sur cette voie. Une belle femme. Il en bandait encore, dix ans plus tard.

Seulement, il y avait ce tank. Il ne constituait pas une preuve, certes. Mais il existait. Et si ce tas de caoutchouc qui servait de lit au cochon était vraiment un tank russe, avec le Z et tout et tout, des questions se poseraient à l'esprit de tous et qui dit question dit hypothèse et qui dit hypothèse dit contradiction avec le scénario déjà élaboré. Franco n'en dormit pas la nuit suivant sa rencontre avec Cayetano. Le lendemain matin, il remonta là-haut avec un compresseur réquisitionné chez Ignacio. Il fallait en avoir le cœur net : si c'était un tank cet amas de caoutchouc, il était nécessaire de le faire disparaître. Et si ce n'en était pas un, des fois que Cayetano ait conçu cette histoire pour sauver Juan Comala de la prison et de l'humiliation, sans compter d'une colère capable de le détruire en

moins de temps encore, Franco se promettait d'en rire et même de partager une anisette ou deux avec ce vieux roublard qui avait pourtant la réputation d'être un honnête homme.

On gonfla le tank tout boueux dans la cour de la maison, à l'abri des regards augmentés. Le cochon braillait sauvagement ou désespérément dans sa porcherie, exactement comme si le boucher avait de l'avance sur le temps de la *matanza*. On emboucha d'abord la première valve trouvée dans cet amalgame de caoutchouc et de boue porcine. Cela pris vite la forme d'une tourelle de tank. Elle se dégonfla ensuite, sous le regard égaré de Franco qui n'en croyait pas ses yeux, tandis que Cayetano jubilait, un verre à la main, expliquant comment il avait tiré deux chevrotines. Et Franco renonça à gonfler la carcasse du tank. Il en avait assez vu pour être convaincu de l'honnêteté de Cayetano. Et si celui-ci était honnête, Zenko existait. Et s'il existait, il était le meurtrier ou en tout cas celui qui avait tenté de l'être ou qui, l'ayant voulu, avait raté son coup. Franco accepta deux anisettes successives. Ils s'attablèrent pour grignoter des saucisses sèches qui ne ménagèrent pas leurs dents. Le pain était frais de ce matin, encore tiède, de cette tiédeur qui rappelle l'enfance au moment où elle s'impatiente pour en avoir un morceau, ne croyant pas un seul instant que cette ingurgitation provoque des maux de ventre, que cette menace ne vise qu'à limiter la dégustation en prévision du lendemain et de l'attente d'une nouvelle fournée. Ces sortes de choses. Non, décidément, la thèse

tirée du témoignage de Cayetano ne provoquerait pas l'effet attendu : l'innocence de Juan Comala. Franco sentit à quel point il passait à côté. C'était l'existence même de ce tank qui rendrait ce scénario irrecevable devant la justice. Sans le tank, c'était possible. Mais avec le tank, on sombrait dans le ridicule et il n'en était pas question, pas après vingt ans d'une carrière impeccable qui honorait son homme et lui avait même épargné les humiliations de la pauvreté.

Cayetano refusa. Il ne changerait rien à son témoignage. Le tank était là pour l'authentifier. Zenko avait disparu, mais on pouvait le retrouver. Il fallait interroger plus strictement la belle Ukrainienne. Et même s'en prendre aux enfants, quitte à se montrer cruel envers eux. Mais Franco interrompit ce plaidoyer prometteur des pires ennuis :

— Je ne vous demande pas de mentir, mon bon Cayetano. Seulement de ne pas parler du tank.

— C'est un tank russe. Vous avez vu le Z...

— Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'est pas comme ça qu'on mène une enquête dans la police...

— Comment on fait alors... ? Je veux dire... sans le tank... ?

— La question est de savoir à quel moment ce tank et son voyageur sont tombés du ciel... avant ou après la tentative d'assassinat

d'Alfred Tulipe... Vous comprenez ? On ne parle pas du tank. On se contente de dire au tribunal que Zenko est tombé du ciel (façon de parler) avant ou après... Si c'est avant, Juan est innocenté. Et si c'est après, Juan est coupable.

— Et le tank... ?

— Quoi le tank ?

Franco ne put cacher son irritation à cette nouvelle évocation d'un élément perturbateur.

— Zenko en parlera... dit Cayetano sans cesser de réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite. Il en parlera forcément. Et personne ne me croira !

Cayetano vida son verre cul sec et mordit dans la *longaniza* que ses doigts étreignaient comme le bras d'une jolie fille qui dit non. Cependant, le visage de l'inspecteur lui parut de plus en plus clair, comme si les choses étaient en train de s'organiser dans sa tête. Il avait de plus en plus une tête de flic et Cayetano commençait à s'en inquiéter.

— Zenko a disparu. Et vous savez quoi, mon bon Cayetano... ?

— Dites toujours...

— On ne le retrouvera pas. Je m'en charge.

Cayetano disposa le morceau de saucisse entre ses dents et sa joue, histoire de libérer sa langue, bien que son plus grand désir à

ce moment compliqué de son existence fût de se taire et même d'aller se faire voir ailleurs, ce qui était rendu impossible par la maîtrise que Franco exerçait sur la conversation. Mais ce n'était pas une conversation. Ça en deviendrait une si...

— ... si vous témoignez que Zenko est arrivé chez vous, à pied ou en moto, mais surtout pas en tank russe, AVANT la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe... Vous comprenez... ?

Cayetano redéposa le morceau de saucisse, dur comme un caillou, sur une dent, mais sans remonter sa mâchoire inférieure pour procéder à une mastication « dilatoire ». Puis il dit, l'air d'avoir aperçu saint Pierre au passage :

— Je comprends que je ne m'en souviens pas...

Et on en était resté là. Cayetano avait promis de ne pas témoigner. Franco Chercos lui avait bien décrit ce qui l'attendait si jamais il rendait publique et surtout judiciaire cette histoire de tank qui ne tenait pas debout de toute façon. Et Juan Comala avait été déclaré coupable. Sauf que maintenant il était innocent. Et Franco Chercos atteignait le quai des voyageurs pour l'Afrique, déjà encombré de gens pressés et de bagages dispersés, de bagnoles qui vrombissaient sur la passerelle du ferry et il se laissa pénétrer par cette activité, incapable d'aller plus loin, ni surtout de bifurquer pour se rendre au commissariat. Il savait qu'il ne supporterait pas cette humiliation de la part de collègues qui pratiquaient l'envie avec

conscience (lire l'*Abel Sanchez* d'Unamuno). Il devait y avoir une solution. Il était nécessaire d'admettre l'innocence de Juan Comala, surtout de ne pas chercher à contrecarrer les arguments de la justice qui elle était retombée sur ses pattes comme un chat qu'on a jeté par la fenêtre suite à une faute de conduite. Le chat reconnaissait son erreur. Et la reconnaissant, il accusait Franco Chercos de négligence, voire de collusion, si jamais il était prouvé qu'il avait une raison de s'en prendre à Juan Comala, se servant ainsi de ce pauvre Alfred Tulipe qui était devenu fou.

Il faut que je remonte là-haut, se dit-il, épongeant la sueur de son front et de ses joues, car le soleil recommençait à occuper le ciel à lui tout seul. Il irait là-haut en taxi, aujourd'hui même ! Mais le chauffeur refusa cette course :

— Vous n'y pensez pas ! Là-haut ? Avec la bombe qui a tout détruit et la maladie qui rôde depuis. Qu'est-ce que vous voulez aller faire là-haut. Il n'y a plus personne qui y vive !

Pourtant, si Cayetano, dix ans plus tard, acceptait de témoigner que Zenko était arrivé chez lui, peu importe comment, AVANT qu'Alfred Tulipe ne soit poignardé dans le dos, alors le coupable était désigné et c'était une preuve bien plus prégnante que cette histoire de couteau à jambon et de poignard de Solingen. Cayetano n'avait-il pas parlé de cet acier ? Zenko ne lui avait-il pas montré ce poignard récupéré par son grand-père sur le cadavre d'un soldat allemand ?

Si ce n'était pas le cas, il en parlerait maintenant. Il fallait à tout prix monter là-haut et reprendre la conversation. Là-haut ou à n'importe quel endroit où Cayetano avait trouvé refuge après l'explosion de Tabernas. Première chose à faire : trouver cet endroit. Ensuite convaincre Cayetano. Zenko. Solingen. Ça tenait debout. Tout le monde le reconnaîtrait. Même la Presse. Franco Chercos n'avait rien perdu de son talent. Certes il avait commis une erreur. Mais l'aurait-il commise si la Justice et la Presse lui avait opposé, à l'époque, la fragilité de ses accusations contre Juan Comala ? Non, n'est-ce pas ? Il était temps de réparer. La libération de Juan Comala ne réparait pas totalement. Il fallait désigner le coupable. Ainsi justice serait faite *totalement*. Mais quand Franco Chercos se renseigna pour localiser Cayetano, il apprit que le vieil homme était mort des suites d'une maladie thyroïdienne, conséquence logique de l'explosion nucléaire de Tabernas.

LIVRE SUIVANT

Livre suivant ne veut pas dire *livre II*

XI – Kyzomis – le père (2024)

des milliers de morts qui laissent femmes, enfants, amis, voisins, pommiers, rues, canaux, terrasses, chats avec chiens, chats sans chien, bancs, allées, poissons rouges, feuilles mortes, herbes folles, herbes vertes, rivière, enfance, chemins, écorces, fils, poètes, chansons, oiseaux, fontaines, assiettes, nappes, taches, traces, sourires, couchers, levers, midis, voyages, horizons, trous, mémoires, jambes, boucles, vitesses, bouchons, lignes, reflets, rayons, pas, larmes, dents, de quoi, pas assez, choses, autres, films, jeux, musiques, bruits, rimes, passages, escaliers, trains, chevaux, lointains, aquarelles, des fois, jamais, cuirs, mains, seins, éphélides, crasses, déchirures, sang, retours, quais, hauts, bas, rien, pourquoi, comments, valises, livres, messages, chants, silence, nuits, bêtises, Pessoa, murs, vitrines, clapotis, marbres, pylônes, ailes, divers, saisons, châteaux

— *voix off* : *Continuez ! Ça me fait bander !*

il continue, marche, marche, écrans, foyers, ancêtres, mouchoirs, soies, mèches, missels, violettes, craquelures, cannes, coins, portes, paillassons, WC, poignées, poignets, rayons (vélo), descentes, montées, klaxons, saxo, basson, diapason, louvines, couteaux, érosions, échos, algues, crabes, épaules, poursuites, ivresses, encore.s, fossiles, lionne (une), soyez (demande), soyez (ordre), venez (non), viens (oui), pierres, talus, fossés, soleil (un), masques, branches (généalogie), attentes, jalousies, pirouettes, ponts (plusieurs), nous, eux, là-bas, ici, venez (peut-être), jours, rêves, discours, extases, risques, vides, pleins, charmes, vue (de près), vue (de loin), pentes, ruisseaux, buissons, trompettes, mauves, rossignols, cerisiers, douves, arcs-boutants, ogives, visages, deux, trois, connus, inconnus, assez, trop, tranquilles, Pessoa, voix (off), tabac

— *Continuez ! Ça me fait bander !*

toux, caresses, dos, œufs, draps, coulisses, tringles, joies, voix (personnages), aveugles, muets, culs-de-jatte, ombres, drap (un), balcon, rugosités, dalles, obliques, fins, commencements, jardinières, humus, fers (outil), Ana, connus, inconnus, partis, revenus,

— *Ya une bonne heure qu'il est mort.*

éventails, taureaux, ors, courbes, hanches, reins, cous, perles, clarines, naseaux, noirs, blancs, vivants, vifs, vivaces, paseos,

clarines (2), manteaux, transparences, riches, pauvres, moyens,
heures, mots, dires

— *Ne restez pas là !*

laisse moments, instants, recueils, usages, vins, sœurs, cousines,
passantes, dragées, babas, Monbazillac, vomis, papiers, écritures,
gravures, opinel, demains, lendemains, projections, sommeils,
humidités, ouvertures, terrasses, plates-bandes, pieds, coudes,
tétos, surfaces

— *Je reviens dans une minute* – dit-il,

fait chaud sous la tente, pas un cri, morts, membres, odeurs,
nuages, crépitements (pluie), revient, injecte

— *Il était temps !*

couleurs, couleurs, couleurs *creeps in this petty pace from day to
day*

— *Demain ! Je dis demain !*

[il n'entend plus]

— *Non, il n'écoute plus, moi-même si...*

milliers, mois, laissant, impuissants, puis : personne : tous enfuis :
flacon perflu vide, doigts gelés, poêle ne ronfle plus, chez Papy il
ronflait, tout nu sur un vieux pneu, casquette sur l'œil, ronflait le
poêle, beaux boulets noirs et scintillants, lumière, laisse aussi

lumière, laisse jeux au mur, laisse ombre chaise sans Papy assis, il manœuvre le volet, vent levé, enfin, dit-il, chassera ces maudits corbeaux, et l'existence ne reprend pas, fil rompu hier avec chants nationaux

[personne ne vient...]

nus, châlits, sacs (trois), *intendance suit*, avant-poème, casemates, zigzags, filait comme un rat, devant moi, jambes arrachées, hurlait, moi rien, puis ventre frappé, paroi s'écroule, mottes sur la langue, Papy n'est plus là, le poêle des hivers non plus, l'avenir est européen

— *Mets-toi ça dans le crâne, Alla !*

fille, garçon, âges des uns et des autres, laissé cela, loin maintenant, ici terre nationale mais ma terre est ailleurs, plus loin, voisine Alla aussi, plus loin cousine Alla, musulmans aussi Alla

— *Qu'est-ce que j'ai mal !*

mais il n'y avait plus personne pour entendre, une heure avant ils n'écoutaient pas, le type aux jambes arrachées est mort

— *Toi aussi tu vas mourir, Alla !*

disait Papy en remontant les boulets, seau sonore, poussière vite balayée par Mammy, on s'activait, la paix inspire le travail, même inutile on est toujours content de travailler, dit-il et le papier s'enflammait dans ses mains, petites bûches frémissantes, cette

habitude qui garantit le succès, mais personne pour dire oui ou non tu as raison ou tu as tort, nous aimons la terre de ses propriétaires, chantez, gargouillez, soyez enfants, je mangerais bien une aile de poulet

— *Ya personne ?*

au lieu de crier ya quelqu'un, ce qu'on sait, ce qu'on ne veut pas savoir, mort pour des prunes, les prunes des propriétaires, ils les font valser entre les cuisses de nos filles et les filles de nos filles ne sont plus les nôtres, corrompus, hypocrites, voleurs, trop tard pour la colère, il fallait avant, maintenant le mal est en moi – se dit-il sans cesser de penser aussi à autre chose, les femmes du voisinage, celles de la maison, les hommes déjà partis, ce qu'il faut donner pour être, et ce qu'on reçoit pour exister

— *Ya personne ?*

cette fois c'est la bonne question, mais c'est la même réponse, il faudra que je réfléchisse à ça, sauf que je n'en ai peut-être plus pour longtemps

— *Pourquoi êtes-vous partis ?*

tous, partis, pourquoi, mon âge ne vous dit-il rien ?

— *Trop tard pour l'émotion...*

— *Ne vaut-il pas mieux relire un de ces beaux poèmes que le Temps retient par le cou plutôt que de soliloquer alors que personne... ?*

emprunter les mots qui ont déjà soumis leur sens à l'épreuve du Temps, mes propres mots ne valent rien, je le sais et ça me chagrine, c'est comme demander personne au lieu de quelqu'un, nu sur le vieux pneu près du poêle qui ronfle, portière rouge, les yeux près du brasier, à peine si tu pouvais respirer, comme maintenant, respirer encore, poitrine capable de gonfler les poumons, ils ont laissé ma plaque intacte, pensaient que j'avais une chance, je ne l'ai plus, la nuit tombe, ou un nuage de poussière comme celui qui suivait Papy dans le couloir, l'interminable couloir aux locataires immobiles, seuils des raies de lumière sous les portes

— *Passe devant, Alla !*

comme si j'allais me perdre en restant derrière, on entendait les balles d'Alla contre la paroi vitrée du rez-de-chaussée

— *Sais-tu au moins où tu habites ?*

je le savais, tous morts un jour de fête, pas de fête nationale, fête familiale, alors que j'étais loin, terré, encore vivant, presque mort, mort depuis des jours, mais la vie revient, elle rôde mieux que la mort, elle sent la graisse des fusils

— *Personne ? Quelqu'un ?*

des milliers, comme moi, seuls et encore vivants, morts à peine, sans paradis, ni enfer, ni rien qui ressemble au purgatoire, juste le vent dans la toile, et le dépôt des poussières que le vent chasse et rattrape, avec les feuilles de l'automne, les brindilles de nos pas, les branches cassées de nos fuites, la balle a traversé mon ventre, c'est ce que ce type que je ne connaissais pas a dit

— *La balle est ressortie par là...*

et son doigt désignait quelque chose au niveau de mes reins, sans y pénétrer, l'autre écarquillant les yeux, me regardant à la sauvette, comme s'il se voyait à ma place, il est parti lui aussi, les morts sont restés, sans draps, nus ou entortillés dans ce qui reste de leurs treillis, je ne connais personne ici, ceux que je connaissais sont morts, ils ne sont pas retournés chez eux, le seul endroit où on se sent bien, on ne se sent pas à son aise dans une nation, on sort de chez soi seulement si c'est la guerre, et je suis sorti, comme tout le monde, laissant femmes, enfants, voisines, vieux jouets recyclés, refrains, vieux contes du soir, chansons du matin, fontaines de jouvence

— *Ils détruisent tout !*

mais je n'étais déjà plus là, j'avançais, m'éloignant, pour aller où, avec qui, de seul qu'on était, bien avec les siens et ses petites propriétés, on devient ce que nous sommes tous quand nous ne sommes plus nous-mêmes, fiers de l'être, zigzaguant aux tranchées,

plus vite que l'officier qui gueule, en avant, et soudain le ciel devient toile de tente, pas de lumière au plafond, ne fumez pas, ne criez pas, étouffez les cris, mordez la poussière si vous ne sentez plus rien

— *Ya plus que lui, dit-il. Ça sert à rien de rester ici. Partons. Toi et moi partons. Il n'en a plus pour longtemps de toute façon.*

partis comme ils étaient venus, comme l'air qui entre et sort, voltiges des poussières, du noir, du blanc, j'en ai la langue noircie, puis blanchie, puis encore noire, et blanche, comme si le Temps se comptait ainsi désormais, pas un visage, des corps ça oui mais sans visages, des godasses crottées, déchirées, ouvertes, pieds en os

— *Comment s'appelait-elle ?*

— *Vous n'allez pas recommencer !*

ils recommençaient, la même fille mais enfant, je ne l'ai pas connue enfant, pas même en photo, connue entre les autres, choisie ou choisi par elle, comment savoir, trop tard pour y penser, pas le temps de savoir ce qui s'est réellement passé entre elle et moi, enfants aussi, poupons automates, charmants de naïveté et d'anticipation, qui aime qui

— *Tu ne sauras jamais ce genre de chose, mec. Personne ne le sait jamais. On finit sans savoir. Alors autant s'en foutre dès maintenant. Tu me suis ? (à l'autre) Il est en train de tourner de l'œil.*

blablabla, pensez à la mort avant d'y aller, plus de femmes, ni d'enfants, des cadavres aux brancards, la terre des pluies dehors, et dedans l'obscurité s'organise, comme au théâtre, sauf que personne n'entre ni ne sort, on entend la pluie, les ruissellements, les craquements, les gaz, plus une trace de volonté dans ces corps, pas même moi, volontaire, une fois suffit, c'est la saison des pommes, nous avons de beaux pommiers, un ruisseau au milieu, et ce chemin que nous pratiquons depuis l'enfance, clôtures aujourd'hui sous la boue, fil de fer et piquets, le portail avec ses charnières en pneu, ses gros clous de jadis, tête large sous la rouille, vous ne connaîtrez plus la mousse des écorces ni le saut de la carpe

— Je te dis qu'il est foutu ! Partons avant que ça nous tombe dessus.

et dans ma mémoire vaseuse ils partaient sans se retourner et pourtant ils se sont retournés aucun homme ne s'en va sans se retourner, la toile est retombée, un instant la pluie à verse, les giclées des flaques, ça sentait la neige, chez nous aussi il neige, mais plus tard, et nos pas nous suivent, ainsi chaque hiver, mais la saison des pommes commence, pommiers arrachés par les souffles verticaux, puis traversant l'horizon des fenêtres, si toutefois on est encore là, hagard, n'y croyant pas, qui sont-ils, femme morte en criant le nom de chacun de nos enfants, pas le mien, trop tard pour le mien, disait-il, et nous avons avalé nos verres sans nous faire prier

— *Des fois ils reviennent de loin...*— insiste l'autre et l'autre secoue la tête en pinçant les lèvres

— *Je le connais. Connaissais sa femme. Plus d'enfants. À quoi bon revenir, même estropié ou à moitié fou ?*

l'autre secoue aussi sa tête pour donner raison à la raison

— *Partons avant qu'ils arrivent. (constatant) J'en ai plus...*

sa main efface les ampoules de la table, on ne les entend pas chuter, chuter sur quoi, il n'y en a plus

— *Il vaut mieux qu'il meure avant que ça ne fasse plus de l'effet.*

et la toile est retombée, je pensais qu'il valait mieux que je meure avant que ça ne fasse plus d'effet, j'aimais cet effet, je savais ce qu'il réduisait presque à néant, tout à fait non, la douleur s'agitait comme une marionnette qui veut sortir de la malle, averse dehors, aucune odeur de tabac, plus de sentinelles (donc), une vraie solitude, à l'abri de la pluie, mais pas du feu, d'ailleurs j'ai froid, j'attends impatiemment la douleur, je la vois, mais la malle est fermée, je suis assis dessus, je ris, je deviens fou, plus personne à qui parler, tout ceci disparaîtra un jour, la ferraille rouge, les traverses métalliques, les toiles que le vent a commencé à déchirer et à emporter Dieu sait où, ces pauvres morts qui finiront par me ressembler, il y aura des pommiers, comme naguère chez moi, et des carpes en rut surgissant de l'eau tranquille, des clôtures, des animaux, des filles

en jean, des garçons nouvellement conçus pour elles, des enfants qui ne savent pas trop, mais qui rêvent déjà, j'ai connu ça, en mon heure printanière, plein d'amour pour la vie et de reconnaissance envers mes aïeux, de la fraternité au cœur et du désir entre les jambes, tout ceci, sans aucune erreur de conception ni d'intention, tout ceci sera effacé, sans ratures, sans palimpseste, sans torticolis historique, et je ne serais plus là, emporté par d'autres rêves, rêves noirs de suie et de graisse, sport désormais national, heureusement le corps a d'autres souvenirs, une génétique gagnée sur la connaissance de la douleur, femmes, enfants, voisines, cousines, pommiers, parties de pêche, la yole filant dans les ondes que les rives croisent sous ce beau soleil d'été, à l'heure où je jouis pour la première fois avec quelqu'un

— Il délire... C'est l'effet, tu comprends ? J'ai bien envie d'en prendre... Tu en veux ? Il reste deux ampoules... (maugréant) Il n'en a plus besoin. Il sera mort avant que la douleur...

déjà le troisième acte, celui qui ne peut pas changer le cours des choses, j'ai eu ma chance, je ne l'ai pas saisie, fuir, traverser la frontière, ne pas revenir, laisser femmes, enfants, cousines, voisines, mais ne pas mourir comme ça, seul au milieu des morts, sous cette pluie qui rage, avec le vent rage de ne pas pouvoir emporter tout ça ailleurs où ça n'existe pas, quand ça arrive tu as le choix, mais tu as perdu, mort ou vivant tu es le perdant, et tes femmes, tes enfants, tes cousines, tes voisines sont perdues,

vivants ou morts ils sont perdus, tu ne les retrouveras plus, sans paradis on ne retrouve plus ce qu'on a laissé, et sans enfer on ne revient plus pour fouiller la terre où tout ceci s'est passé

— Viens, te dis-je ! Nous avons deux ampoules et un flacon de gnôle, deux paquets de tabac pas entamés et de quoi nous caler l'estomac si jamais on se perd dans la nuit.

car la nuit va tomber et l'autre en a peur, il a peur de sortir, sous la pluie sortir, on ne sait pas ce que c'est cette pluie, il a vu le film japonais, au ciné-club, les joues noires de la fille, la surface de la mer qui noircit, les écailles noires maintenant

— Cesse de te mettre des idées dans ce crâne qui n'est pas fait pour en avoir, merde ! Suis-moi ! (hésitant) Y aller seul... (en aparté) Moi, seul, alors que la nuit va tomber et Dieu sait quoi encore de ce maudit ciel qui ne nous appartient plus depuis que nous avons perdu la guerre... (à haute voix, terrible comme s'il présidait un congrès de fuyards) Reste ici si tu veux mais moi j'emporte les ampoules et tout le reste... (attendant la réaction de l'autre) Tu en veux une gorgée... ? Bois, si ça te chante de rester ici. Il sera mort et toi vivant mais jusqu'à quand ? (tendant le flacon à la belle étiquette pleine de couleurs) Bois si c'est tout ce que tu sais faire maintenant que tu te sens plus seul que lui !

ils sortent, la toile ouverte, la pluie cisaille l'air gris, noir par endroit, lumière grise et ombre noire, ou quelque chose comme ça, j'imagine

— *Fais gaffe à pas mettre tes sales pieds de citadin là où il faut pas !*

— entends-je encore, puis plus rien, les craquements de jointures, les gaz qui filtrent à travers les tissus, personne ne bouge, mais ce n'est plus personne, un mort, je me sens quelqu'un, pour pas longtemps encore, j'en ai vu d'autres, mais pas comme ça, sans rien entre moi et la mort, ni femmes, ni enfants ni, il y a aussi les œilletons, des brassées d'œilletons, des coups de brosse dans tous les sens, aux poitrines des cueilleuses, en Espagne c'est pour les morts, ici c'est pour les balcons et les rebords de fenêtres, pour les angles des jardins, pour les cheveux de celle qui promet de ne pas tenir sa promesse d'enfant.

— *Quelqu'un me fera-t-il la grâce de parler ? Dire quelque chose qui ressemble à quelque chose ? Et non point laisser les gaz fuir par tous les trous ! Répétez après moi...*

partition aussi éphémère que le papillon qui n'est pas un morio, douleur se signale par une torsion vertébrale, moelle coupée sans doute, survivre en paralytique assisté par le gouvernement, avec médaille à l'appui, embrassades au podium comme un athlète, filles aux jambes choisies, belles chevelures de filles de messe, Papy encourageait la foule, secouant son vieux chapeau de cuir, peau de rhinocéros, avec dents de lion, loin j'étais de m'imaginer qu'un jour je serais ce vainqueur illusoire, jambes immobiles et queue dressée, ô fessier sous la jupe sportivement enfilée, m'imaginant plutôt mort et enterré avec croix dessus et dessous de belles pierres empruntées

aux réserves du cimetière, me voyant traverser des corps vaincus et retrouvant mes esprits dans un joyeux banquet de vainqueurs, de toute façon les uns gagnaient et les autres perdaient et je voyais bien que c'est toujours ce qui arrive à celui qui préfère ses pommiers aux industries de nos propriétaires, ils ont tellement besoin de nous, *(se reprenant alors que la douleur atteint des zones sans traces de morphine)* le gagnant ne gagne rien, Ernie, mais le perdant que perd-il s'il ne possède plus rien ? pensai-je sans y penser parce que penser dans la douleur devient vite impossible et le cri devient alors beaucoup plus efficace que la raison, même s'il n'y a plus personne pour entendre, même si demain je suis emmaillotté dans des draps frais avec injection de morphine à volonté en attendant que tout ça se termine comme s'achève toute bonne histoire à raconter à ses petits-enfants

XII – Paris-Polopos

Paris – printemps 2024

Cet homme est mon père. Après avoir visionné un navet de Mocky, dans un quelconque cinéma, le poète Fabrice de Vermort, agacé par ce happening des meilleurs cabotins du cinéma français et encore éberlué par la médiocrité du scénario, avisa un guéridon libre sous les branches d'un arbre dont il se mit à chercher le nom. Il s'assit sans l'avoir trouvé. Il commanda un machaquito et alluma un cigare en même temps que le barman apportait un cendrier. La terrasse était à peu près déserte. Deux couples jacassaient en silence, l'un au bout de la diagonale partant de sa gauche ; l'autre dans le triangle décrit par l'autre diagonale et la médiane dont il occupait, selon son point de vue, l'origine. Mais le nom de l'arbre l'empêchait de se concentrer sur cette géométrie qui ne lui servirait à rien si c'était un poème qu'il avait l'intention d'écrire avant de se coucher. Avec qui ? Il avait le choix entre son épouse, qui occupait la rive

gauche du lit s'il considérait que le dossieret en était l'amont, et le lit de sa fille qui attendait dans une autre chambre et un autre couloir. Il descendrait comme il le faisait presque chaque nuit. Depuis près d'un an (déjà !) il ne remontait pas au matin. Il descendait encore et atteignait la cuisine qui à cette heure très matinale était disons silencieuse et seulement éclairée par le réverbère haut placé de la rue adjacente. Le même arbre projetait ainsi son ombre à travers la fenêtre aux volets jamais clos. Et cet arbre portait un nom qu'il ne parvenait pas à faire remonter du fond de sa mémoire, admettant que celle-ci affectât le volume de la mer qui battait les flancs de la terre un peu plus loin, après la rue où le cinéma projetait lui aussi des films d'ombre. Mais ce soir-là, il s'attardait. Et la seule raison de cette attente était qu'il ne se souvenait pas du nom de l'arbre. Voilà à peu près résumé le début de cette histoire.

Polopos – été 2024

Nous ne nous attendions pas à trouver des voisins dans la maison d'à-côté. Elle avait toujours été inhabitée. Mon père se demandait si le mur était mitoyen ou s'il y avait deux murs. Nous observions souvent cette double maison dont les parties étaient loin d'être jumelles. L'une exposait une façade à deux étages plus un grenier pointu, l'autre était de plain-pied et sa terrasse s'ajustait contre notre mur à la hauteur du deuxième étage, un peu au-dessus, environ un mètre, au jugé. La façade était rendue symétrique par la porte,

aménagée au-dessus d'un perron, et de deux fenêtres équidistantes à cette porte, sans volets mais munies de forts barreaux d'un acier nouveau et noir. Ma taille d'enfant m'interdisait d'y jeter un œil, par contre le rebord des fenêtres arrivait exactement à la hauteur des yeux de mon père. Il disait (il l'a dit maintes fois) qu'il n'y avait « rien de spécial ». Et des fois, par jeu, je gravissais en vitesse les quatre marches du perron puis redescendais les quatre autres, ma main glissant sur une rampe au métal lisse comme de la peau. Ma sœur s'en fichait. On aurait dit qu'elle ne voyait pas la maison d'à-côté. Ou elle ne l'aimait pas. Tant de choses disparaissaient à ses yeux. Et je ne savais pas tout ce qui se passait à la surface de ces rétines, jusqu'à ce que je me rende compte que je ne savais que ce qu'elle m'avait confié.

*

La femme parlait la langue du pays. Nous autres aussi. Mon père ne cacha pas son érection, ni ma mère sa naissante jalousie. Il y avait deux enfants, un garçon de mon âge et une fille plus jeune, ce qui nous situait entre elle et ma sœur. La porte était ouverte et on voyait la poussière sortir dans le soleil de la rue. Une femme entraît et sortait mais nous la connaissions et nous ne l'associâmes pas à ces nouveaux voisins. Il y avait beaucoup de poussière, disait-elle, il faudrait mettre des carreaux aux fenêtres « comme cela se fait maintenant ». Mon père commenta la poussière, les carreaux futurs,

l'été qui s'annonçait *caluroso* et il évoqua cette guerre sans parvenir à en rapprocher les enjeux au point de provoquer une conversation qui tournerait donc autour du malheur qu'il y a à être contraint de quitter son pays, ceci sans en révéler les raisons que la femme seule était en mesure de détailler ou de simplement évoquer comme on se ronge les ongles. Nos jardins semblaient n'en former qu'un. Il n'était pas question d'envisager une clôture. Il n'y avait jamais eu de clôture et la femme qui balayait la poussière en attendant de lessiver le sol apporta quelques précisions à propos de cette maison qui semblait double mais qui ne l'était pas « à l'époque ». Je n'ai pas retenu cette nécessaire mise au point.

*

Ma sœur s'assit brusquement sur son lit. Elle ne s'attendait pas à nous voir. J'étais accompagné de mon nouvel ami et de sa petite sœur. Ma sœur s'est retournée comme si elle allait prendre son vol et son petit cul s'est vite posé sur les taches de sperme. Elle en avait eu à peine le temps et son visage s'était empourpré. Volo crut qu'il était la cause de cette rougeur et il commença à s'excuser d'être entré le premier, mais j'étais en conversation avec sa petite sœur à propos des gravures qui ornaient les murs du couloir. Elle aimait dessiner elle aussi. « Comme Goya et Rembrandt.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit ma sœur d'une voix qui cherchait sa tonale. Ces poupées sont très exigeantes...

— J'ai pas les mêmes, » dit la petite sœur.

Nous les laissâmes. La cuisine était fraîche et propre. Mon père était encore en train d'examiner les reflets de son verre. Comme il ne voulait pas en savoir plus, nous sortîmes et le soleil nous éteignit. Ma mère, penchée à la fenêtre de l'étage, parla de chapeaux et en même temps lança deux casquettes que nous choppâmes au vol. Volo avait l'air sympathique. Il souriait sans sourire, avait dit ma mère. Elle le comprenait : un papa à la guerre. Le mot guerre est ainsi revenu souvent alors que jusque-là je l'avais à peine aperçu. « Passage de l'écriture à la voix, dit mon père.

*

Une histoire, ça s'effeuille, » dit-il encore. Mais notre belle voisine ne semblait pas prête à descendre sur la plage en tenue de bain. Elle portait d'amples robes au blanc cassé par une abondance de motifs aux tons pastel que mon père nommait, toujours en érection. Volo ne s'intéressait pas encore à l'érection. Ou bien il n'y pensait plus. Il avait d'autres préoccupations. Ne pas savoir si au moment où on en parle papa est vivant ou mort est quelque chose qu'il ne souhaitait à personne. Mon père profita de cette réflexion, coulée entre deux autres moins prégnantes, pour parler du temps « qui n'est pas un sinon on le saurait. Or, on ne le sait pas. » Certes, approuvai-je. Et moi aussi je me mis à attendre l'instant de la mort du père de mon ami tel qu'elle aurait lieu à des milliers de kilomètres et autant de

temps pour arriver jusqu'à nous. Ceci pour vous dire que nous étions maintenant très proches de nos voisins inattendus. Cependant, nos vacances avaient une fin alors que la durée de leur séjour était indéterminée.

*

Mon père bandait (au moment où je vous parle). Exposée au soleil de la fenêtre, sa queue semblait jouir et ce frisson continu me valut une gifle de la part de ma mère. Je n'avais qu'à redescendre. La cuisine était fraîche et jouissait d'une lumière discrète comme les rideaux. Le verre de mon père continuait de jouer avec ses reflets. Je vis ma sœur. Elle était tournée vers l'évier et le robinet chuintait dans ses menottes. L'odeur du savon était agréable, mais je ne saurais vous dire (maintenant que je vous parle) en quoi ni pourquoi. Dehors, Volo jouait avec ses insectes amputés. Où était passée sa jolie mère ? Je fis le tour de la maison (double), atteignit le jardin et la vis dans l'herbe rare, allongée dans l'ombre d'un parasol. Je dus reconnaître qu'elle était « bandante ». Dans la fenêtre, mon père s'était immobilisé. Je conserve de cet instant, qui était peut-être un moment, voire une minute, un souvenir d'estompe. Et pourtant je ne sais toujours pas dessiner.

*

Nous piqueniquâmes. Un homme, deux femmes, deux garçons et deux fillettes en slip. L'ombre était celle d'un haut mur, ce qui restait d'une ancienne demeure, un angle droit de pierre brûlante à cette heure de la journée. Plus loin, les coteaux s'évaporaient dans la poussière et plus haut, les amandiers étaient encore verts. Des hommes et des femmes montaient et descendaient. On entendait la radio. Elle était ficelée à la branche cette fois d'un olivier solitaire. L'eau ruisselait dans un caniveau de briques grises. Volo arracha une patte, corrigea l'angle d'un corset et rétablit la position d'un abdomen qui avait subi une torsion sans relation avec le drame qui se jouait entre les cailloux réunis en cercle. « Dommage qu'on n'ait rien pour allumer l'herbe sèche...

— Un feu ! Avec cette chaleur ! s'écria ma sœur en renouant ses cheveux.

— Il y avait toujours du feu, dit Volo. Et il y en a encore. Les champs de blés se consomment et les maisons sont menacées. Ceci est un tracteur qui revient...

— Il revient de quoi... ?

— Nous ferions mieux de manger ce qu'on nous donne. Je n'aime pas ces pics-niques.

— Nous avons de la chance de pouvoir piqueniquer sans nous soucier des Russes ! »

Le tracteur était figuré par un morceau de tuile en forme de tracteur, il faut le reconnaître. Volo avait le sens du casting. Et si l'acteur choisi présentait un défaut, il le corrigeait lui-même, arrachant, tordant, pliant, toujours dans le sens de la ressemblance. Mon père bandait dans son ample pantalon de coton. Pendant que Volo reconstituait les scènes de guerre que son imagination lui inspirait, je caressais le mollet de ma sœur en me demandant ce que mon père lui trouvait d'érotique.

*

Le bocal de Volo m'apparut soudain. Je venais de rêver, la tête dans mes bras repliés et la table dessous. Mes jambes, sous la chaise, dormaient encore. J'entendis le robinet, puis le fracas des assiettes, les rires des filles, Volo qui commentait sa dernière bataille imaginaire. La nappe, encore toute blanche, était pliée à l'endroit de l'estuaire et des barques remplies de soldats fendaient les flots vers l'autre rive. Mais ces soldats étaient collés et ils s'agitaient plutôt pour tenter de fuir le combat. Volo n'avait rien prévu pour les lancer à l'attaque sitôt que les barques atteindraient le rivage où l'ennemi, invisible et silencieux, attendait de se livrer une fois de plus à l'écrasement systématique de ce que les barques contenaient. Mais Volo n'avait rien prévu pour procéder au débarquement. Ses soldats seraient écrasés dans leur colle encore humide. Il en aurait le poing sanglant, même si ces insectes ne contenaient pas de sang, mais du

vin injecté à la seringue. Mon père en laissait traîner un peu partout dans la maison et malgré le sida qui affectait sa raison, j'en avais procuré quelques-unes à mon ami alors ravi de pouvoir mettre en pratique ce qu'il avait imaginé pour que les insectes fussent des êtres de sang comme le sont les hommes. La nappe allait subir les conséquences d'une bataille aussi inutile que sanglante, ô taches de ce vin que je n'ai pas bu !

*

Vous vous marrez parce que vous n'avez pas fait la guerre. Moi non plus je ne l'ai pas faite, mais je ne me suis pas nourri de télé ni de journaux pour en connaître la nature : le théâtre de Volo était autrement significatif, tandis que Nikita, sa jolie maman à la peau si fragile, sortait le soir sous la véranda de vigne vierge pour recevoir le sperme de mon père sur son beau visage de fée arrachée à son estuaire magique. La guerre prit possession de tous les lieux environnants susceptibles de ressembler à la véritable topographie de l'actualité en question. Mais le soir chacun dormait dans sa maison et ma sœur se levait pour soumettre ses joues fleuries à la lumière de la Lune s'il y en avait une et s'il n'y en avait pas, ce qui a bien dû arriver, elle disparaissait au lieu d'apparaître. Moi comme le Christ mais cloué sur une porte qui ne veut pas s'ouvrir parce que ma mère en retirait la clé qu'elle emportait dans son sommeil. Les traces de la récente bataille demeuraient sous la table, à l'endroit

des miettes et des petites mottes de terre que les souliers amenaient du dehors comme des souvenirs impérissables. Le clairon des films m'empêchait alors d'entendre les ordres qui m'étaient destinés parce que j'étais debout au lieu d'être couché.

*

Le bar était une ancienne écurie du temps des diligences. La terre du sol était battue et sentait le feu plutôt que le crottin. Sur chacune des tables, trônait une bouteille de bière chapeautée d'un verre aux reflets usés. La poussière qui tombait de la charpente nue avait un goût de sueur. La lumière arrivait en oblique, d'un côté ou de l'autre. Mon père et le vieil Anastasio se faisait face. Deux bouteilles les séparaient et ils étreignaient leurs verres toujours vidés. Ils ne tenaient aucune conversation, ils ne s'affrontaient pas, nous ignorions ce que leurs regards scrutaient dans le regard de l'autre. Le barman cuisait des morceaux de poulpe. La fumée tournoyait comme je m'y attendais et montait ainsi dans les fermes entoillées. J'avais droit à un chocolat et Volo engloutissait mes churros. Les filles étaient ailleurs, ainsi que les femmes de notre petit monde. Le bocal contenait des insectes morts au combat. Cette scène, répétée autant de fois que nécessaire, me revient alors que j'observe les bouquinistes des quais. Ils ont les mains dans les poches et surveillent l'arrachement de leurs boutiques tandis que des policiers s'entretiennent avec les passants, lesquels semblent fuir. Personne

ne fuyait dans l'ancienne écurie qui ne sentait pas le crottin. Les hommes entraient, secouaient leur poussière et machinalement ôtaient le chapeau des bouteilles dont la capsule était éjectée dans notre direction. Volo savait quoi en faire. Il avait une idée de plus en plus précise de la guerre.

*

Les yeux d'Anastasio étaient ceux d'un cadavre. On se demandait ce qu'ils regardaient quand ils passaient. Le pas était lent à cause d'une jambe raide, la hanche oscillante comme le pendule d'une horloge, le dos semblait tenir la tête comme une lampe-tempête dans la nuit. Ma sœur s'en tenait au silence. Ensuite, elle arrangeait les draps, redonnait au coussin sa forme impeccablement cylindrique et, une fois le rideau tiré sur la nuit, elle s'endormait dans je ne sais quelle image que son existence avait reçue de la nature des hommes. Ceci la nuit. L'après-midi, Anastasio passait. Il se dirigeait vers la fontaine. Il y trempait son cul. Assis sur la margelle, il retrouvait ainsi ses esprits. De quoi parlait-il avec mon père ? Ils devaient bien se dire des choses une fois assis à la même table dans l'ancienne écurie. Ma sœur voulait savoir ce que j'entendais tandis que je dégustais mon chocolat et que Volo s'envoyait mes churros ! Parle, Néron ! Je m'appelle Néron, mettons.

*

Les drames se nouent, dit-on (en tout cas mon père le disait). Or, je le voyais s'effeuiller, celui-ci dont je vous parle. Le vent aussi parlait une langue étrangère à la mienne, mais je voyais les feuilles tourbillonner. Ramasse celle-ci puisqu'elle est tombée ! Ici, les feuilles ne pourrissent pas comme chez nous. Elles se ratatinent sous le soleil et disparaissent dans la nuit, comme si des animaux s'en nourrissaient, des animaux nocturnes et par conséquent nyctalopes. Je surveillais les chats du jour, les nommant s'ils revenaient, nourrissant même leurs désirs. Je ne jouais pas avec les insectes, moi ! Je n'avais pas de guerre en tête ! Seule l'œuvre de mon père pesait sur la possibilité de mes jeux. Volo ne pouvait pas ou ne voulait pas comprendre ça ! Alors que je comprenais sa guerre, même s'il pensait le contraire et ne le disait pas aussi clairement que je l'écris. Sa jolie et bandante mère (tout ce qui est joli ne m'invite pas à bander) sortait le linge à la fin de l'après-midi pour le préserver des assauts impitoyables du soleil. Je la voyais comme je te vois, lecteur. Mais impossible d'entretenir avec Volo une conversation sensée sur l'érection. Il ne regardait même pas ma sœur. Il ne me regardait pas. Il semblait ignorer sa sœur qui était pourtant une jolie petite fille capable d'inspirer de la poésie aux copains de mon père, à Paris. Volo entrait en communication avec les esprits de l'estuaire et la mer Noire surgissait dans le récit de la bataille en cours. Il en revenait avec une blessure et c'est avec la terre du désert environnant qu'il la soignait. Ainsi reviendrait son

père, amputé ou je ne sais quoi, et la terre d'Andalousie serait déposée sur ses purulences et alors tout irait bien, même comme jamais ça avait été. Tout près, dans le désert de Tabernas, des agaves secrétaient cet alcool prévisible.

*

L'âne but l'eau à même l'endroit du bassin où le cul d'Anastasio s'était posé. Volo rit, le cœur offert. L'âne le regarda comme s'il comprenait que l'Ukrainien se moquait de lui. Je connaissais cet âne. Une bête capable de vous défoncer le cul si vous passiez sans le voir. A-t-on idée de laisser un âne en liberté ? philosophait ma mère. Les deux femmes se faisaient face, un peu comme mon père et Anastasio dans l'ancienne écurie, mais sous elles le dallage était de brique et l'eau ruisselait depuis les fentes de la margelle d'un autre bassin où ma sœur taquinait des poissons tandis que Volo inventait une nouvelle marine nationale à l'aide de feuilles tombées. J'étais monté. Je voyais. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Aucune histoire à raconter. Aucun monde à opposer à la nation. Les personnages n'étaient pas inventés. Le désert existait. Les touristes avaient leurs raisons d'être. Le roman était interdit par la poésie. Et pourtant rien ne me paraissait assez poétique pour être dit. J'interrogeais l'écorce et l'arbre s'absentait. Vous allez me trouver fou...

*

« Non, non, dit mon père. C'est pas mal, crois-moi. Continue, mais fais gaffe au sens des mots. Les objets qu'ils désignent ne sont pas dans le dictionnaire. Tu comprends ? » Non. Je récupérai le cahier qu'il avait refermé et reposé sur la table où son verre bleuissait avec la tombée de la nuit. Une nuit compliquée qui l'attendait. La mienne cherchait le sommeil où il ne se trouvait pas. Volo rangeait ses ustensiles dans le mur où il avait agrandi la niche causée par la chute des pierres qui le composait allez savoir pour combien de temps encore.

— Alors... ? dit-il.

— Alors rien !

— Il n'a rien dit ?

— Bien sûr qu'il a dit quelque chose ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Moi ? Rien. Mais toi... ?

— La guerre est finie ?

En tout cas la conversation l'était. Volo referma la niche avec un morceau de planche arraché à une ruine quelconque dans les environs. Je montai dans ma chambre. Le cahier avait souffert de ma soudaine suée. Ah oui... je ne vous ai pas dit qu'après l'avoir soumis au jugement de mon père j'ai subi une suée que la chaleur seule n'expliquait pas. Le papier n'aime pas l'humidité, ni celle des

suées inévitables ni celle des larmes et peut-être encore moins celle des éjaculations. Des traces qui ont changé la lecture attendue en examen. J'ai bien vu que mon père pensait à autre chose en posant ses yeux là-dessus.

— Ils ne sont pas tous comme ça, avait décrété Volo.

— Pourtant...

— Méfie-toi de ce que tu es si tu veux paraître un autre aux yeux de ton père...

— Tu triches avec le tien, *amigo*... ?

— On ne triche pas avec la guerre. Je ne dis pas ça de la poésie...

— Caresse-toi bien !

— Ça aide à trouver le sommeil qui n'existe pas...

*

Cette fois, ce n'était pas la terre battue de l'ancienne écurie mais le dallage approximatif d'une terrasse avec vue sur les installations portuaires. Les nuées de mouettes harcelaient les quais où les hommes et les femmes s'activaient, pelletant la glace pilée, entassant les cageots, courant aux nouvelles des cours, et les enfants poursuivaient les chats têtus et agressifs. Nous observions depuis notre tour de guet figurée par la toiture du marchand de glace, lequel n'arriverait qu'après la criée, maudissant les guetteurs

en fuite par les rues encore désertes. Le poète Fabrice de Vermort occupait la terrasse du Papagayo en solitaire déjà ivre, mais c'était un café qu'il sirotait et ses yeux nous avaient abandonnés. Nous étions libres jusqu'à 9 heures, l'heure de l'ouverture des boutiques du paseo. Il avait rendez-vous avec une autre femme que celles que nous lui connaissions, ma sœur y compris s'il n'est pas idiot de penser qu'elle avait l'âge de la femme qu'elle allait devenir. Volo vérifiait de temps en temps le contenu de son bocal. Les feuilles de salade étaient couvertes d'insectes noirs qui avaient organisé l'assaut par tous les flancs que cette verdure arrachée au frigo opposait à leur voracité. Il fallait l'entendre le dire, Volo ! Puis les rues se rarifièrent et nous atteignîmes les hauteurs, là où poussent les paresseux et les agaves poussiéreux. L'homme que nous avons vu passer une demi-heure plus tôt, alors que nous étions juchés sur la cabane du glacier, était assis au pied d'un mur qui était soit ce qui restait d'une maison, soit une clôture encore en usage si on en jugeait par les crottes qui parsemaient les environs entre les cailloux et les touffes d'alfa. Il nous vit et fit un signe qui n'était pas celui de la croix. Nous nous approchâmes de lui, Volo tenant son bocal dans son dos et moi resserrant ma ceinture texane.

— Vous me surveillez ? dit l'homme.

Nous reculâmes, ce qui pouvait bien signifier oui ou non, indifféremment.

— Je ne suis pas ici pour longtemps, dit l'homme. Mon pied me fait mal. Le diabète.

Il nous lança un regard plein de vraie souffrance.

— Vous voulez pas aller jusqu'à la pharmacie... ? J'ai la *receta* (l'ordonnance)...

— Vous avez les sous ? lâcha Volo aussitôt.

L'homme sourit.

— Tu n'es pas d'ici, toi.

Il me toisa enfin :

— Toi non plus. Comment va ton poète de père ?

Volo s'interposa :

— Ça vous regarde comment il va ?

— Fab est un vieil ami... Comment va Gisèle (*ma mère*) ?

— Nous allons bien, dis-je à mon tour. Vous ne demandez pas des nouvelles de ma sœur... ?

— Tu as une sœur ? Première nouvelle. Je connaissais ton existence, mais pas celle de ta sœur... Fab et Gigi ont dû la concevoir quand j'étais en voyage au bout du monde... Tu es sûr que c'est ta sœur... ?

— Moi aussi j'ai une sœur, affirma Volo.

Il ne cachait plus le bocal, mais l'homme ne semblait pas s'y intéresser. Il fouillait dans la poche de son pantalon, ayant étendu ses deux jambes dans la poussière qui conservait d'autres traces.

— Alors... ? Vous êtes d'accord... ?

Il tendit la main ouverte. Volo empoigna les pièces. Il dit :

— Ça coûte combien... ? Vous nous avez pas dit quoi...

— C'est marqué sur le papier...

Je tenais le papier encore plié. Inutile de le déplier. Ça ne servait vraiment à rien.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit Volo en me regardant bien en face.

— On se tire avec le pognon !

*

Des fois je me demande pourquoi j'agis comme ci ou comme ça. Je sais que mon corps est en train d'évoluer vers sa taille et sa morphologie. Je sais aussi que je manque de logique et qu'on finira par me le reprocher. J'ai des absences, quelquefois des vertiges, j'hésite ou je ferme les yeux. Je ne sais même pas à qui je ressemble ni à quel genre d'être je finirai par m'associer. Je n'ai aucune idée de ce futur.

— Qu'est-ce que tu brûles ? dit mon père.

— Rien d'important...

— Moi aussi je brûlais mes poèmes, mais ma mémoire les ramenait toujours à la surface. Ni meilleurs ni pires. Peut-être identiques. Le feu est une illusion. Rien ne se consume. Nous sommes ce que nous sommes. Je n'ai peut-être pas grandi. Tu ne peux pas savoir.

Le feu en cours ne s'éteindrait plus.

*

— Je ne suis pas aveugle !

— Je sais... Tu vois ce que tu vois.

Ce distique revenait souvent dans leurs conversations, si toutefois il s'agissait pour eux de se disputer à propos des femmes que mon père, le poète Fabrice de Vermort, alimentait de son sperme invaincu.

*

Sa queue dressée en ombre sur les murs de mon imagination. Sonnet conforme à la tradition. Le petit cul de ma sœur me paraissait mignon, mais pas au point de m'inspirer autre chose qu'une saine moquerie. Surprise entre deux bains. Autrement me chahutait les sens notre belle et inaccessible voisine. Jamais nue, certes, mais inévitable. Je n'aimais pas que moi-même.

*

« La guerre ! Ta guerre ! J'ai autre chose à penser ! Je ne sais plus qui aimer ! Et j'ignore comment aimer sans bander ! Au diable tes insectes, ton bocal et tes stratégies de jeu de rôles ! »

C'était sorti comme ça. L'été de ma première éjaculation qui eût un sens. Ces giclées tenaient le verbe par la queue. Volo à des kilomètres de là, avec son estuaire, ses canons et ses cadavres russes. Son père non plus ne devait pas bander là où il se trouvait, alors que mon père et moi étions les rois de l'érection ! Sans concertation explicite. Par décret héréditaire. Je renversai le bocal dans l'herbe calcinée :

— Voilà ce que j'en fais, de ta guerre !

Volo s'immobilisa :

— Je ne réagis pas car tu es un allié, dit-il. Il me revient de te convaincre. J'y arriverai si tu cesses de m'ennuyer avec tes désirs de je sais pas quoi !

Les insectes s'égaillaient dans tous les sens. Il en est ainsi quand on ne s'attend pas à retrouver ses habitudes héritées de la société qui nous donne un nom d'animal : et la main de Volo cueillait ces fuyards ivres de liberté retrouvée, ratissant la poussière en même temps et le bocal contenait maintenant autant de terre brûlante que d'insectes à moitié morts. Le couvercle revissé, il rentra chez lui,

fendant le rideau agité. J'aime ces moments de solitude gagnée sur l'amitié.

*

L'homme avait reculé la chaise pour recevoir les deux filles sur ses genoux. Elles se tenaient à son cou au niveau des trapèzes, les empoignant peut-être, l'autre main s'employant à relever les mèches rebelles. Leurs petits genoux s'entrechoquaient tandis qu'il appliquait un mouvement de ressort à ses pieds et elles se dandinaient pour conserver leur équilibre. Il les trouvait « mignonnes », il en avait une « la même » et il prétendait que toutes les trois se ressemblaient, mais il ne savait pas en quoi et il fut invité à abandonner cette conversation. D'ailleurs ma mère prétendit qu'elle avait à faire chez la voisine, une autre voisine qui habitait au bout de la rue, pas loin de l'ancienne écurie. J'en profitai pour décrire les traces des anneaux de fer dans la pierre, lesdits anneaux ayant disparu avec tous les équipements nécessaires à l'exploitation des diligences de l'époque. Il n'y avait plus de chevaux dans le hameau. Seulement quelques ânes, dont celui d'Anastasio qui jouissait d'une liberté « inconcevable » selon ce qu'en pensait ma mère et elle s'éclipsa. L'homme, qui s'appelait Benjamin, était un vieil ami de mon père et il passait « par là ». Hélas pour nous, je parle ici de Volo et de moi-même, il s'agissait du type qui souffrait de diabète et à qui on avait piqué le pognon de la pharmacie. Pour l'instant, il n'en parlait pas. Je

crois que c'était à cause des filles qui avaient attendu qu'il prît place sur la chaise pour s'installer sur ses genoux. Il n'avait plus mal au pied. Un autre passant, moins indifférent aux souffrances humaines, avait accepté d'aller chercher le calmant à la pharmacie et le pied avait retrouvé ses usages, sauf que maintenant il les chaussait de tongs et que d'après lui le soleil et la poussière des chemins contribuaient au soulagement de la douleur, sans compter qu'il avait retrouvé son ami « de toujours » dans l'ancienne écurie où ils avaient échangé les mots de l'amitié selon les rites en vigueur chez les poètes « de leur temps ». La question de l'argent que Volo et moi lui devions n'était pas posée et nos échanges de regard ne contenaient rien de relatif à cette dette doublée de délinquance, d'autant que Volo avait dépensé le fric pour s'acheter un tank et une mitrailleuse datant de la seconde guerre mondiale, côté soviétique. Je m'étais contenté d'un sachet de maïs grillé et j'avais pensé aux *piruletas* des filles. C'est en les voyant les lécher que Ben s'était assis sur une chaise et qu'ensuite il avait dû décroiser ses jambes pour les laisser grimper sur ses genoux. Maintenant, elles sautillaient au rythme de ses pieds et elles entreprenaient de croquer leurs sucettes, toutes dents dehors et amusées par les roulades que l'homme imposait à ses yeux pour avoir l'air d'un clown. Mon père n'allait pas tarder à entrer en scène.

*

Volo déposa le T34 et la *poulemiot* sur la table. De mon côté, impossible de restituer les *piruletas* ni les maïs grillés. Mon père ne décolérait pas :

— Tu ne seras jamais poète !

— Là ! Là ! fit son ami Ben sans cesser de jouer avec les filles dont il tenait la hanche pour leur éviter de tomber car il avait, allez savoir pourquoi, augmenté la fréquence et l'amplitude de ses pieds.

Puis, plongeant son regard dans les yeux éberlués des filles, tour à tour :

— Elles étaient bonnes les sucettes de Néron ?

Se tournant vers Volo :

— Je t'en achèterai d'autres, ami ukrainien.

Aux filles de nouveau :

— Vous aimez les sucettes, hein ?

Rien sur moi. Pas un regard. Seul celui de mon père qui, au bout d'un moment, dit à son ami :

— Ça fait combien, Ben... ?

— Tu parles !

— Non, non, j'y tiens !

— À la prochaine tournée, poète !

Ben allongea alors ses jambes et les filles acceptèrent de glisser jusqu'aux pieds, chacune le sien. Elles restèrent assises dessus en riant, suçant maintenant le bâton de leurs *piruletas*.

— Soufflez ! dit Ben. Mais soufflez donc !

Deux notes sans harmonie fusèrent des bâtons.

— Ça alors ! s'écria Volo. Si j'avais su...

*

— Bien, dit Ben en encerclant le butin entre ses deux mains. Un tank, une mitrailleuse et deux sifflets. Il me semble que Néron n'ait pas payé sa dette...

Je ne comprenais pas. J'en avais l'air en tout cas.

— Le maïs ! s'esclaffa Volo.

— Prout ! fit ma sœur et aussitôt elle se reprocha de s'être montrée grossière.

*

« Avec deux poètes à la maison, elles vont pas s'ennuyer !

— Tu oublies Néron... Ça fait trois...

— C'est un enfant !

— Il n'est pas encore poète, » tranche mon père.

Les trois hommes, attablés en ligne sous la tonnelle, chassaient les guêpes avec leurs journaux. Victoria, la collectionneuse de capsules, secouait son sac et on pouvait voir Volo plonger sa main dedans. Il se remplissait les poches. Victoria avait dit :

— Prends-en autant que tu veux, l'Ukrainien.

— À quoi elles te servent, ces capsules ? demandai-je.

Il se trouve que Victoria possède des jambes hollywoodiennes. Son short a plutôt l'air d'un slip. Et la chemise, nouée au niveau du nombril, est aussi loquace. Entretenir une conversation avec elle relève de l'exploit. Pas facile de parler et de voir.

— Des fois j'en fais des rideaux, dit-elle. C'est efficace contre les mouches. Ya pas de mouches chez toi, le Français ?

— */No soy francés !* Mon pays a fait partie de l'Andalousie...

— Mais ton père ne le défend pas, dit Volo.

Ses poches ne pouvaient plus rien contenir. Victoria l'aida à en former une avec le T-shirt, sauf qu'ainsi il ne disposait que d'une main. Il hésitait entre la droite et la gauche.

— T'es droitier ou gaucher ? dit Victoria.

— Je suis ambidextre, clama Volo. C'est de famille.

— Tu veux dire que ta mère... commençai-je.

— Oui c'est ça : je le tiens de ma mère.

Ainsi, elle branlait mon père avec l'une ou l'autre main. Drôle de cerveau. Mais au lieu d'en parler, que ça me brûlait la langue, je demandai à Victoria de nous montrer le rideau en question.

— Peut-être que ma mère aimerait ce genre de rideau...

— Tu veux qu'on y aille seul ou avec Volo... ? dit Victoria.

Elle referma le sac. Il contenait encore un tas de capsules. Volo s'éloigna en cliquetant. Victoria me prit par la main, direction l'ancienne écurie. Elle me montra le premier rideau. Elle l'avait fabriqué à l'âge de douze ans. Il séparait la salle de la cuisine. Elle le secoua et les mouches se mirent à tournoyer férocement. Des hommes buvaient sans entrechoquer leurs verres. Elle avait des jambes de cinéma. Elle projeta encore dans les consciences la courbure de ses reins et sa poitrine se rapprocha de moi. Elle avait un autre rideau à me montrer : celui de sa chambre, au-dessus, car elle était la fille du troquet. Je haletais rien que d'y penser. Cependant, Volo surgit dans l'escalier. Il était hors d'haleine lui aussi. Le nombre des capsules que Victoria lui avait cédées pour le prix d'une future branlette était impair.

— Et alors ? dit Victoria. Qu'est-ce que ça peut faire... ?

— Ça fait que les roues vont par paire ! dit Volo sans rigoler.

Il était temps qu'il se laisse dépuceler, même manuellement.

« Les oiseaux sont des oiseaux et nous, nous sommes des hommes, » dit Anastasio.

L'âne semblait le contempler, immobile et d'apparence docile. Volo me regarda comme s'il ne comprenait pas. Les oiseaux... les hommes... Il s'agissait de remonter au hameau avec un chargement de bois déjà taillés en bûchettes. Mon père tenait à cette cargolade. Lui et son ami Ben avait ramené un seau plein de rayés qui en ce moment étaient en train de jeûner. Anastasio comprenait bien qu'on les nourrisse afin d'en travailler la chair, mais pourquoi les faire jeûner ?

— Pour qu'ils se vident, dit Volo.

Et en même temps il grimaça de manière significative. Anastasio comprit. Il caressa le museau gris. L'âne avançait la tête basse. Le bat contenait de quoi foutre le feu au pays, avait plaisanté le marchand de bois.

— Oblige-la à se laver les mains, murmura Anastasio. Et surtout, n'y va pas comme vont les hommes quand le terrain est sain. La femme est un champ de bataille, *hijo*. Je sais que tu comprends ça.

Nous acquiesçâmes, marchant côte à côte derrière l'âne dont le train sentait l'herbe rare des coteaux environnants. Le bâton d'Anastasio chassait les scorpions sans conviction. Son haleine était celle d'une vieille barrique qu'on vient de souffrir. Arrivés en haut, nous jetâmes ensemble un regard anxieux sur notre hameau. Il ressemblait à une

merde qu'on aurait jetée sur l'adret en même temps qu'une poignée d'aloès et une autre de cailloux.

— Le risque, dit Volo, c'est qu'on ne sait pas à quel point ils ont jeûné.

*

Ben griffonnait dans quelque carnet à la couverture de cuir rouge. Il était assis à même la terre sous un figuier, le dos contre le tronc et le regard tourné vers le désert. Ma sœur et moi, penchés à la fenêtre du premier, étions en train de mettre au point la manipulation du zoom. L'écran s'était rapproché des chevaux, lesquels étaient surmontés de touristes dont les grands chapeaux semblaient battre des ailes. Des tourbillons de poussière apparaissaient çà et là et ils les désignaient en s'agitant sur leurs montures. Puis ma sœur fit pivoter l'appareil et Ben apparut sur l'écran.

— Tu bandes sans arrêt, toi ? me demanda-t-elle. Regarde...

Ben écrivait comme on dessine, en tout cas vu à cette distance et selon la perspective imposée par la focale. Le vent, presque imperceptible à cette heure d'avant-midi, secouait mollement les feuilles au-dessus de lui et il en tombait une triste poussière. Lui au moins me qualifiait régulièrement de poète, alors que mon père doutait encore. Il douterait encore longtemps, mais c'est une chose

dont je ne parlerai pas, en tout cas pas avant d'avoir atteint l'âge où chaque année en cours est peut-être la dernière.

— Demandons-lui ce qu'il écrit ! dit ma sœur.

Cependant, je ne descends pas. Je la vois courir en direction du figuier. J'imagine les racines du figuier à cent mètres de profondeur. Il s'accroche à la roche dure sans trace de patine comme en témoigne la pierre de notre seuil. Ben la reçoit en riant. Il a refermé le carnet rouge et au lieu de jouer à tenter de s'en saisir, ma sœur s'assoit contre l'arbre et, la tête sur ses genoux, elle revoit la scène des touristes, mais cette fois sans le zoom dont le fonctionnement numérique échappe à notre entendement. Il s'y connaît en zoom, Ben.

*

« Si la guerre s'étend jusqu'ici, dit Volo, alors il s'y passera quelque chose...

— Aussi vrai que je commence à m'ennuyer, » ajouta ma sœur pour que la fiction fût complète.

Elle ne s'ennuyait pas. On ne s'ennuie pas en compagnie des poètes. Moi-même je redoutais la fin des vacances. On voit ça dans les films d'une certaine époque. Les personnages sont pressés. Et pourtant il ne se passe rien d'aussi prégnant qu'une guerre. Celle de Volo avait lieu chaque fois qu'il ouvrait son bocal. J'ignorais où il en

était avec Victoria. Leur relation ne se résumait pas aux capsules que les hommes projetaient loin d'eux dans l'ancienne écurie et qu'elle récoltait pour en faire des rideaux et maintenant pour satisfaire la soif d'engins de guerre qui nécessitaient une quantité grandissante de roues. Volo procédait au percement axial avec un clou frappé par un caillou. Pas difficile ici de tendre la main, même les yeux fermés, pour qu'elle se pose sur un caillou de la taille adéquate. Mais attention au scorpion. La main de l'enfant encore vierge n'a pas la tranquillité monacale du bâton d'Anastasio. Personne ici ne possède un âne aussi libre qui toutefois consent à prêter son échine en échange de cette possibilité de liberté. La dernière bataille fut destructrice d'à peu près tout le contingent et du matériel affecté. Une crise de larmes qui ameuta tout le hameau. Les deux poètes, côte à côte, en furent époustoufflés. Mais la jolie mère de Volo connaissait le remède et elle emporta son fils comme on s'avance vers la table de communion.

*

Volo trouva la chair des escargots cuite à point et la sauce finement relevée. Sa petite sœur, vraiment petite ainsi accroupie près de lui dans le lit aux draps soigneusement agencés, avec son petit doigt de fée capturait les herbes collées à ses lèvres turgescentes. Je ne sais pas ce qu'elle en faisait. Volo portait le corps de l'animal à sa bouche et au passage les herbes s'accrochaient à ses lèvres, ce qui

lui donnait un air drôlement enfantin. Aussi sa petite sœur s'appliquait à retirer ces preuves d'immatunité augmentée par la gourmandise. Ben avait écrit un poème exprès pour l'occasion, mais on n'y parlait pas de combat et Volo l'écouta à peine, alors que la bouche de ma sœur était devenue terriblement inspiratrice de désirs prometteurs d'autres jouissances et ainsi de suite.

*

Puis Volo guérit. Il avait guéri en un jour. Aussitôt dehors, nous nous mîmes en quête d'insectes noirs et luisants, les seuls que le soleil trahissait, nous avons compris cela et Volo n'opposa aucune critique pour changer le *modus operandi* de cette mobilisation. Le bocal déborda bientôt de sanglantes promesses. Nous reconstituâmes ensemble un tel nombre de véhicules qu'il fallut appeler Victoria à la rescousse. Heureusement, avec la canicule les hommes buvaient beaucoup et même d'avantage. Il n'était plus question de rideaux, qui ont certes leur utilité familiale, mais de jouer, les filles contre les garçons, deux contre deux. Je comptais beaucoup depuis le début de ces vacances. Deux fillettes, deux garçons, deux poètes, deux femmes, deux autochtones... cependant que les insectes du bocal et les blindés échappaient à ma faculté d'observation. À quoi les deux bâtons sifflets s'ajoutaient avec bien d'autres, car les filles adoraient sucer, ce qui nous laissait sans voix, Volo et moi (*rires*). Le T-34 était porté disparu avec sa *poulemiot*,

matériel obsolète depuis que les capsules de Victoria avaient ouvert les portes de l'imagination et de ses perceptions hallucinées.

XIII – Codetta in blues

L'homme lançait des petits cailloux dans le sable du désert. Il était assis au milieu des palmiers nains, les genoux sous le menton. À cette heure de la journée, en été, l'ombre disparaît, mais en y regardant de plus près, on la voit revenir, les interstices se peuplent de cette transparence. L'enfant jouait plus haut, entre la route et les ruines d'un ancien hameau aujourd'hui sans toitures. Les ouvriers venaient de quitter les lieux, une fois la benne de leur camion remplie des pierres qui avaient été des murs. Voilà comment ils nourrissaient leurs hérissons. L'enfant répondit au salut du chauffeur par un sourire. Maintenant, il parlait leur langue, pas comme s'il était né sur cette terre, mais il savait maintenant se mêler à une conversation et y paraître tel qu'il se voyait. Le camion s'éloigna dans un nuage de poussière et c'est alors que l'homme, qui n'était pas parmi eux, s'est assis au milieu des palmiers nains et le désert commençait en bas du coteau, après le lit de la rivière qui était à sec et qu'on pouvait traverser en été, sauf que quelquefois les eaux

d'irrigation s'y prélassaient, miroitaient et semblaient s'être arrêtées alors qu'on les voyait bouillonner plus loin où un pont enjambait le canyon. C'était là le nouvel habitat de l'enfant. Il connaissait les hommes qui venaient piller les ruines, tous de bons maçons et les nouvelles maisons sortaient de terre après le premier virage, en contrebas. Là aussi il y avait des hommes et même des femmes, mais les enfants n'y étaient pas ou alors ils n'étaient pas encore nés. Il n'avait jamais vu cet homme. Il n'avait jamais vu un homme pleurer. Il avait vu des hommes en colère, haineux et agités. Il en avait vu de complètement abattus par la tristesse et la peur. Il n'y avait pas d'hommes sans rien pour en dire que c'était des hommes, mais la connaissance de l'enfant dans ce domaine était incomplète et il le savait. Or, voici que tombe du ciel un inconnu qui se met à pleurer en grattant la terre où il finit par poser son cul, et maintenant il avait la tête posée sur ses genoux, on aurait dit une momie comme on en voyait dans les pages de l'encyclopédie que la mère de l'enfant avait emportée dans leurs bagages de fugitifs. On feuilletait tous les jours. Les pages n'étaient pas écrites dans la langue de ce pays et c'était l'occasion de ne pas oublier et même de parfaire la langue du pays qu'ils avaient fui. L'enfant ne savait pas si l'homme avait remarqué sa présence plus haut dans la pente calcinée par le soleil. Sans doute était-il remonté du désert. Personne ne l'avait vu sur la route et il n'y avait aucune voiture sous les pins qui encerclaient la baraque des cantonniers. Il devait forcément

remonter du désert ou au moins de la rivière qu'il avait descendue ou le contraire il n'était pas possible de le savoir et de toute façon ça n'avait aucune importance, l'important c'était un homme qui pleure, le visage cuit par un soleil qui n'est pas le sien, ça se voyait. L'enfant reconnaissait l'étranger, qu'il arrivât de la vallée voisine ou d'un autre pays. Lui-même avait longtemps porté cette allure d'étranger, mais maintenant il se sentait enfant du pays, il en parlait la langue et il connaissait son histoire, du moins par anecdotes qu'il s'employait tous les jours à mettre bout à bout pour en trouver le chemin. Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. Il n'osait pas aller plus loin que l'ancienne aire de battage où on trouvait encore des cosses fossilisées ou qui présentaient toutes les caractéristiques de la fossilisation. L'enfant n'en savait pas assez sur le sujet et il comparait ces cosses de fèves avec les caroubes des silos en ruine. Il aimait comparer. Et voilà que se présentait l'occasion, comme dans un rêve, de comparer l'homme ordinaire, en colère ou pas, avec l'homme qui pleure. Il connaissait les raisons de la colère, de la tristesse, de la peur, mais jamais elles n'avaient inspiré des larmes à ces hommes qui n'avaient même pas l'air de pouvoir pleurer si c'était ce dont ils avaient le plus envie. Non, l'homme ne l'avait pas vu. Il avait attendu le départ des maçons pour remonter et s'asseoir face au désert, pleurant comme s'il était seul. L'enfant fit rouler un caillou dans la pente, intentionnellement. L'homme ne réagit pas. Il n'essuyait pas ses larmes. On ne les voyait pas couler non plus,

mais le visage était celui de quelqu'un qui pleure, homme, enfant, femme, même le chien pleurait et il avait alors ce regard qui ne voit rien d'autre que ce qu'il a en face des yeux. L'enfant regarda aussi ce désert. Les montagnes étaient sombres comme s'il était nuit, mais le ciel était d'un blanc immobile et sans profondeur qui vous inspirait l'angoisse que peut ressentir un mourant dont l'esprit se remplit de regrets, de reproches, de ce qui reste des projets. L'enfant avait entendu ces conversations quand il était à la guerre dans son pays où la steppe joue le rôle que le désert impose ici à ses voisins. Ce n'est pas facile de vivre dans le voisinage d'un désert. Certes, on n'y met jamais les pieds, de peur de s'y égarer, mais on le regarde toujours avec inquiétude, peut-être parce que les anciens décors de cinéma ne se voyaient pas d'ici. Clint Eastwood ne chevauchait plus rien depuis longtemps. On pouvait toujours en rêver, mais ça ne servait à rien, ce n'était pas comme ça qu'on trouvait le sommeil et de temps en temps la mère de l'enfant lui enfonceait un suppositoire dans le cul, ce qui fait toujours plaisir, mais ce n'était pas l'idée et on se laissait surprendre par le sommeil, on savait qu'on avait été ainsi surpris en se réveillant. L'enfant descendit à la hauteur de l'homme qui cessa de pleurer parce qu'il n'était plus seul. Il n'avait pas l'air d'en vouloir à l'enfant. Il le regarda comme s'il le connaissait :

— Je peux te demander si tu as vu ma femme, petit ?

L'enfant ne comprit pas. La langue lui était inconnue. Par pure politesse il dit :

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

L'homme sourit. Il ne comprenait pas lui non plus. Il dit :

— J'ai perdu ma femme dans le désert. Je ne sais vraiment pas où elle est. Nous nous promenions. Nous avons laissé la voiture sur la route, mais maintenant je ne saurais dire où. Ici, toutes les routes se ressemblent. Nous marchions chacun occupé à trouver de quoi nourrir notre connaissance du désert, elle le règne animal et moi le minéral, c'était décidé ainsi et nous nous y tenions. Et chaque fois que l'un trouvait quelque chose d'intéressant dans le domaine qui lui était attribué (nous avons procédé à un tirage au sort), l'autre s'approchait et observait l'objet en question et il s'ensuivait une courte conversation sur le sujet et l'objet rejoignait les autres dans le sac que tu vois là.

L'homme secoua un sac de toile empoussiéré qui semblait contenir des choses, mais rien sur la nature de ces choses. L'enfant répéta :

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

— Ouais, ouais, fit l'homme. Tu veux savoir ce que je transporte dans ce sac, mais tu ne sais pas où est passé ma femme. Il n'y a rien là-dedans pour enchanter ta cervelle d'enfant. Des cailloux et des insectes morts. De belles carapaces aux reflets métalliques et

des surfaces qui ne te diront rien sur ce que je suis, sur ce que je suis devenu depuis que ma femme a disparu.

Disant cela, il faillit recommencer à pleurer. L'enfant aurait donné cher pour savoir ce qui était ainsi capable de provoquer le chagrin de cet homme qui n'était plus seul et qui ne pouvait donc plus pleurer sans raison. L'enfant se demanda s'il n'avait pas tout simplement faim. Il arrive que la faim vous fasse perdre la raison et alors il n'y a aucun moyen de la retrouver. L'enfant connaissait cette situation triste et dangereuse.

— Je l'aimais, dit l'homme. Personne ne pourra dire le contraire, si je ne suis pas mort avant. Je parle de ma mort parce que je suis incapable de vivre seul. Je ne pourrais même pas vivre avec toi, admettons comme petit voisin amateur de foot. Nous aimions les balades, en montagne, sur la côte, dans les villes si exotiques pour nous, mais nous n'avions jamais marché dans ce désert cinématographique pour en éprouver les effets sur notre esprit. On s'est décidé la veille, lors du dîner. Il y avait des amis. De récents amis, pour tout dire. Nous ne les connaissions que de deux jours. Nous nous baignions ensemble en face de l'hôtel et nous nous étendions sur le sable, à l'ombre des parasols, avec un verre à la main et les orteils dans le sable, si tu veux savoir. Nous n'avions pas l'intention de nous connaître. Nous aimions partager les menus plaisirs du farniente. Tu sais ce que c'est de ne rien faire ? Non. Les enfants font toujours quelque chose. Ça me fatigue, cette agitation

incessante. Ils ne dorment pas, ils rêvent ! Nous n'avions pas d'enfant. Et nous n'avions pas évoqué cette perspective. Or, nos amis en possédaient quelques exemplaires. Ils ne les avaient pas amenés avec eux en vacances. Ces enfants jouaient, dormaient et ennuyaient tout le monde chez leurs grands-parents à la campagne. Ils ne les emmenaient jamais avec eux, sauf la première fois et ils n'avaient pas recommencé. Ma femme y pensait sans arrêt maintenant. Plus question de simulacre. Elle me caressait comme si j'étais quelqu'un d'autre. Elle aurait caressé n'importe lequel de nos amis avec la même indifférence. Mais si j'en avais eu l'occasion, ou le courage, crois bien que je me serais montré moins étranger en compagnie des amies qui ne paraissaient pas plus ni moins heureuses. Mais rien n'est arrivé pour changer l'ordre des choses. Deux jours, ce n'est pas assez pour que les choses se laissent faire comme on veut qu'elles le fassent. Au troisième, elle a eu cette idée d'aller faire un tour dans le désert, mais pas à dos de chameau ni en compagnie du Clint Eastwood de service. Je ne sais pas d'où elle l'a sortie, cette idée. Personne n'en avait parlé. On évoquait plutôt la *Hora feliz*, sans en rater le rendez-vous. On en revenait joyeux comme des séminaristes pas déçus du pèlerinage. Tu m'écoutes ?

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

L'homme essuya une larme rebelle. Il y en avait d'autres dans ses yeux. Il ne regardait pas l'enfant. Ses yeux ne quittaient pas le

désert. Et l'ombre commençait à s'étendre, lentement, tel est le temps si on a le sens de l'observation.

— Je ne sais pas si je te l'ai dit, mais elle adorait les insectes. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Ne va pas croire qu'elle les collectionnait, ni morts ni en photo. Il n'y avait pas d'autres insectes dans sa vie que ceux qui la traversaient en parfaits étrangers. Elle les repérait sans leur laisser le temps de disparaître. Elle s'employait à les contraindre à tourner en rond, par exemple dans un verre renversé. On aurait dit une enfant dans ces moments-là. Mais elle ne les tuait pas. Toi, je suis sûr que tu les mutes et qu'ensuite tu les regardes agoniser, ce qui peut prendre des heures, car ton esprit se situe entre celui du chat et celui du savant. Tu ne deviendras jamais un chat, ni un savant. Tu demeureras ce que tu es. Et au lieu d'insectes, tu enfermeras dans tes verres toutes les illusions de ton catalogue des désirs à satisfaire avant de mourir. Mais elle ne concevait pas l'existence de cette manière, qui est la mienne comme la tienne, on est d'accord là-dessus, assieds-toi, tu me donnes le tournis à rester debout comme un candélabre dérisoire par le temps qu'il fait ici en été.

L'homme ôta sa chemise et la roula en boule comme on faisait quand on était enfant et qu'on avait décidé une partie de rugby. Il ne la jeta pas toutefois pour que l'enfant s'en empare et se mette à courir avec cette pelote contre sa poitrine haletante. Il la posa seulement près de lui, sans déplier ses jambes et ses genoux

étaient toujours sous le menton. L'enfant chercha un endroit sans épine pour s'asseoir. Les figuiers de Barbarie peuplaient le haut de la pente, à proximité des ruines. S'asseoir dans ces conditions exige mûre réflexion. Il ne se demandait pas pourquoi il continuait d'écouter l'homme alors qu'il ne comprenait rien à ce qu'il lui disait. Il racontait peut-être. Il avait l'air de raconter, mais ses paroles ne laissaient pas apparaître le sujet de son histoire, s'il s'agissait d'une histoire, il s'agissait aussi bien d'une leçon, voire d'une explication, car l'homme était pieds nus et aucune trace de semelle ne s'était imprégnée dans la poussière. S'il avait marché ainsi dans le désert, ses pieds ne valaient plus rien. Il avait besoin de godasses, oui. Mais en quelle langue lui dire qu'on a compris ?

— Assieds-toi, nom de Dieu ! Je ne veux pas lever la tête pour te voir. Il n'est pas bon de parler à celui qu'on ne voit pas.

L'homme faisait des signes qui voulaient dire qu'il avait l'intention de parler encore longtemps et qu'il valait mieux que l'enfant s'assoie pour écouter la suite. L'enfant comprit et la question de trouver de quoi s'asseoir se posa de nouveau et les figuiers de Barbarie semblaient s'être assemblés là uniquement pour se marrer au spectacle d'un enfant qui sait que s'il s'assoit il aura le cul piqué et peut-être même aussi une couille. L'enfant gratta la terre avec la pointe de son espadrille. Il découvrit ainsi deux fois la surface que son cul occupait quand il le posait, toujours avec la prudence qui vient d'être décrite. Il s'assit. L'homme, qui avait cessé de parler et

continuait de regarder le désert sans changer la position de sa tête sur les genoux, reprit :

— Nous avons passé une nuit sans amour. Tu ne sais pas ce que c'est une nuit sans amour, mais ne compte pas sur moi pour te l'apprendre. Tu en jugeras par toi-même le moment venu et crois-moi, mon garçon, il viendra. Et il ne viendra pas parce que lui et toi auraient convenu d'un rendez-vous. Cela arrivera au moment où tu n'es pas prêt à vivre une pareille humiliation. Tu n'en dormiras pas. Aussi, au matin, quand nous avons embarqué dans l'autocar rutilant que l'hôtel met à la disposition de ses clients, je cherchais encore le sommeil. Nos amis étaient-ils déçus parce que nous avions refusé leur compagnie ? Ils nous avaient salués depuis la terrasse où ils étaient attablés devant leurs petits-déjeuners. L'autocar était bondé, mais sans nos amis. Il contenait d'autres connaissances, mais aucun lien d'amitié ne nous liait à eux, aussi personne ne nous demanda où on allait descendre. Le chauffeur n'avait pas paru surpris par notre réponse à sa nécessaire question. Du moment que c'était sur sa route, qu'on ne le forçait pas à en modifier l'itinéraire comme nous y autorisait le règlement de l'hôtel, il ne voyait aucun inconvénient à nous abandonner dans un endroit où il n'aurait pas mis les pieds même sous contrainte. Il ne fut ni heureux ni autre chose de nous laisser sur le bord de la route, sans arbre ni rien d'humain à portée du regard. Nous étions assez bien équipés pour passer la journée dans le désert, ayant convenu avec nos amis que

nous nous contenterions d'en suivre la limite, autrement dit une rivière sans eau qui sépare l'existence de l'homme, déjà pas folichonne question confort moderne, et le désert proprement dit, qui s'étend aux pieds des montagnes dans une infinité redoutable. Nous n'avions pas connu le désert autrement, en Afrique et en Amérique, mais c'est un autre voyage et comme celui-ci est le dernier, je t'en parle avant d'en perdre les mots dans un autre désert dont tu me montreras le chemin tout à l'heure, car je n'ai pas l'intention de cuire au soleil sans ma femme, quand bien même elle serait la proie des vautours, mangée des serpents et de tous ces animaux qui passionnent son attente, comme je te l'ai déjà dit.

L'homme soupira profondément. Maintenant, l'enfant était assis, l'anus bien fermé et les couilles remontées. Seule la pointe de ses fesses touchait le sol. Ainsi que ses talons, mais il ne craignait rien pour ses pieds. Il avait l'habitude de les soumettre aux circonstances de la terre et de ses cailloux, épines et autres morsures inattendues mais parfaitement imaginables. L'homme se mit à compter les secondes et au bout d'un nombre qui échappa à l'attention pourtant exacerbée de l'enfant, il reprit son récit comme suit :

— J'espère que je ne t'empêche pas de parler, mon garçon. Ce n'est pas mon intention, sais-tu ? Je t'entendrais bien commenter mon récit, sans t'interrompre ni rien, mais je ne comprends pas un mot de tes rares paroles, apparemment toujours les mêmes. Mais je vois que tu m'écoutes, non pas comme si tu me comprenais, mais parce

que tu ne sais pas quelle décision prendre à mon égard. Je n'ai rien à t'offrir, ni toi non plus et je n'attends rien de toi. Je comptais plutôt sur la rencontre d'un adulte, car je ne veux plus être seul, je ne veux plus supporter cette solitude ni l'idée que ma femme est perdue pour toujours dans ce maudit désert où elle finit peut-être de pourrir, elle qui commença à se décomposer bien avant la perspective de ces vacances, les dernières si j'en crois ce que je sais du désert. Mais tu en sais peut-être plus que moi sur ce sujet. Tu es un enfant du pays. Cela se voit à ta peau. Comme elle est hâlée ! C'est la peau de tes ancêtres, mon vieux. Tu la portes comme un homme, à ce que je vois. Tu m'en apprendrais, des choses, si nous parlions la même langue. Mais ne crois pas que je sois aussi bête que j'en ai l'air. J'en sais moi aussi des choses. Il a fallu que je rencontre une femme pour en savoir plus sur la vie et l'existence qu'elle nous contraint à traverser comme si nous avions pris un billet. Il y a femme et femme, bien sûr, je ne t'apprends rien, mais à la fin il n'y en a qu'une et ainsi s'achève le rêve que l'enfance a mis des années à construire avec force détails et autant de possibilités de changement. Celle-là m'a mené par le bout du nez. Ne me parle pas de mes trahisons ! Tu sais aussi bien que moi que l'occasion fait le larron. Et puis je ne sais rien de ses propres aventures extraconjugales. Je ne m'y suis pas intéressé, faute peut-être d'en avoir décelé les indices. Qui sait ce qui se passe dans la tête d'une femme qui se voit vieillir, mais pas comme le bon vin ?

L'homme se mit à rire et l'enfant rit aussi. Il avait envie de dire quelque chose, mais rien ne lui venait à l'esprit. Pas facile de dire quand on ne se comprend pas. On se limite à observer de plus près ce qu'il convient d'appeler la chair, qui est toute surface, et ses positions relativement à celles que notre propre chair s'évertue à exhiber. Le soleil écrasait ça comme le poing le fruit mûr. Ça tapait dans la tête, comme si l'horloge interne se déglinguait et qu'on n'avait aucun moyen de retrouver le métier naturel.

— Je n'ai rien à me reprocher, sinon de m'être trop souvent laissé faire, sans rien dire, comme si je ne comprenais pas qu'elle se moquait de moi, et elle ne savait rien de ce que je savais d'elle, voilà tout. Les vacances étaient agréables et les nouveaux amis se montraient à la hauteur de nos attentes. Belles soirées sous les étoiles et les lampions. La chair grillée et son charbon nous enivraient plus que le vin, très haut en degré alcoolique, tu en jugeras par toi-même quand il te sera permis d'y toucher autrement qu'avec les yeux et le nez, à distance le nez, alors que les yeux ont un pouvoir d'approche dont tu sais te servir, n'est-ce pas ? Il n'y a rien comme les yeux pour vous rapprocher des choses et des êtres qui les habitent. Peut-être peut-on expliquer notre goût pour les déserts de cette façon. Nous avons parcouru de grandes distances, l'un avec l'autre, jamais l'un sans l'autre, pas avares de plaisir, même les moins autorisés par la pensée humaniste. Il y a loin entre l'amitié et l'amour. La confusion peut vous rendre la vie amère.

La tête de l'homme se souleva car il ouvrit grand la bouche et l'enfant pu voir la langue, noire et sèche comme une caroube. L'air qui entraît là-dedans était chaud comme celui qui environne le métal en fusion ou pas loin de l'être. Puis l'angle des mâchoires se réduisit lentement et les dents se rejoignirent entre les lèvres retroussées. Il était peut-être temps pour cet homme de se désaltérer. L'enfant dit :

— Puede venir a mi casa si quiere... pa' beber agua o vino...
Povertatysya dodomu...

— Baratin, baratin ! Je ne comprends pas un mot de ce que tu baragouines, mon vieux ! Tu ferais mieux de te taire et de m'écouter. Je n'ai pas fini mon histoire. Toutes les bonnes histoires ont une fin, même la mienne. La tienne en aura une, même si tu es loin d'en deviner la nature ni les circonstances. Moi je sais comment ça finit. Ce n'est ni un avantage ni un inconvénient, par rapport à ta jeunesse, veux-je dire. Aide-moi à retirer ce maudit pantalon, veux-tu ?

Le pantalon fut lui aussi réduit en pelote et l'homme le posa à côté de la chemise. Il était nu maintenant, toujours dans la même position, les genoux sous le menton et la tête articulée par le mouvement des mâchoires qui laissaient passer les paroles entre les dents, du moins quand celles-ci ne se touchaient pas. La peau de l'homme ruisselait de sueur. Cette dessication inquiéta l'enfant. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'aller chercher de quoi boire,

car l'homme ne semblait pas décidé à le suivre jusqu'à la maison qui n'était pas bien loin, de l'autre côté du coteau, à l'ubac pour tout dire. Mais l'homme lui tenait la main. La fièvre rougissait son visage d'étranger au soleil. De quoi parlait-il ?

— Povertatysya dodomu... Mi casa...

— Voilà un mot qui parvient enfin à mes oreilles ! Je le comprends comme si je l'avais inventé. Casa ?

— ¡Si, si ! Usted necesita agua... Voda, voda !

— Voda comprends pas... Casa je comprends. Moi aussi j'ai une maison. On peut même dire un château. Ou en tout cas une grande maison. Ou un petit château si tu veux. Cinq hectares de bois et de landes. Un peu de jardin autour, près des murs extérieurs. Nous y passons l'année. Elle avec ses épingles et son liège et moi avec mes casiers. Comme nous ne sortons jamais l'un sans l'autre, aucune occasion d'adultère ne se présente, sauf en pensée bien sûr. Les filles du village me rendent fou, mais je n'en ai violé aucune. Puis les vacances arrivent, le temps des vacances, et nous partons, nous désertons les lieux, disons-nous avec humour à nos nouveaux amis, ceux qui cesseront de l'être à la fin des vacances. Je connais alors une ou deux aventures, de préférence avec de la chair fraîche, les vieilles ne m'inspirent pas autre chose qu'une terreur qui me rappelle que j'ai été un enfant. Cela arrive toujours, à un moment donné. Il faut s'y attendre. Et c'est arrivé. Je ne sais plus à quel

moment de cette existence commune, mais c'est arrivé. Et le désert a pris un autre sens.

L'homme se gratta une joue, puis la main se posa de nouveau. Il sourit. La première fois qu'il sourit. Ça ne l'empêche pas de pleurer intérieurement. Sans larmes ni tremblement de la mâchoire. Il gratte l'autre joue. Un insecte s'envole. Il ne dit plus rien. L'enfant attend, préoccupé par la déshydratation qui affecte cet homme au point que son visage s'est creusé au plus près de l'os. Ça devient, en quelque sorte, une vision d'horreur. Puis tout se passe très vite. L'homme est relevé sans ménagement par des mains puissantes et son corps est entraîné jusqu'en haut, au bord de la route où sont stationnées deux voitures de la Garde civile. Il y a cinq ou six hommes en uniforme et deux ou trois en civil. L'homme est plaqué contre la carrosserie, nu et apeuré. Il ne reçoit pas de coups. Mais on le maîtrise durement, en lui tordant les bras et son cou est à l'équerre de sa poitrine, car une main a empoigné sa nuque. Il ne crie pas. Il respire comme si l'air lui manquait. Puis il est enfoncé dans la voiture, comme s'il la traversait. Et tout le monde disparaît. Il ne reste plus sur la route que la petite sœur du garçon qui est resté assis.

— Il a tué sa femme, dit la petite sœur.

Elle se baisse pour ramasser les deux pelotes formées par la chemise et le pantalon. Elle les déplie, les soumet à l'examen du soleil et décrète :

— On les enverra chez nous, pour les pauvres.

Le garçon n'oublia pas le sac.

XIV – Ben Balada

Continuons de projeter ce film sur l'écran des littératures réalistes. Les gens se réunissent sans toutefois consentir à s'unir aussi clairement. Ainsi se reproduit la race des hommes. Même la langue ne s'y retrouve pas. On invente des sciences pour pallier l'impossible. Qui démontrera que la première démonstration n'en est pas une ? Anastasio nous montra ce qui restait du premier hameau, celui qui avait été déserté il ne se souvenait pas à quelle époque pour la bonne et simple raison qu'il ne l'avait pas vécue aussi clairement qu'elle lui avait été contée.

*

Les microbes ont la vie dure. Les pierres avaient subi des années d'érosion. La pluie des équinoxes avait œuvré dans ce sens. Puis le vent des canicules. Et autre chose, mais Anastasio n'en parla pas, tandis que Ben haussait les épaules, attiré plutôt par la perspective. Il avait les pieds à l'endroit même que ses gens avaient quitté pour

échapper à la maladie et ses mains en visière lui offraient les horizons étagés du désert. Il n'écirait rien sur la souffrance de ceux qui émigrent pour cause de misère, de maladie, d'angoisse relative à l'ennui et à la perte des repères traditionnels. Je suis moi et l'autre m'est aussi étranger. Voilà ce qu'il pensait de nous. Bien sûr il caressait la douce chevelure que ma sœur ne nouait plus. Peut-être lui avait-il parlé de ça et peut-être même, que dis-je, sans doute en avait-il écrit les variations syllabiques et elle s'était exercée à les vocaliser. On s'attend à ce genre de choses de la part de la fille d'un poète. Mais attention : un poète qui va mourir. Et pas au combat, précisait Volo. Anastasio, qui nous servait de guide à l'occasion d'une balade digestive, connaissait d'autres combats, mais il ne les avait pas lui-même vécus. Il disait ce qu'il fallait en penser et si on avait envie d'en penser autre chose, qu'on aille au diable si l'enfer est un pur produit de l'imagination en proie à l'incroyance. Mais ici, parmi ces ruines où la maladie avait fait son nid jusqu'à ce que l'homme s'en absente, et en admettant qu'elle ne se cachait pas sous les pierres des murs répandus, il était un autre homme. Il y avait deux Anastasio et peut-être même trois et pourquoi pas quatre et d'autres encore ? Réflexion qui plongeait notre poète (mon père était au lit avec la fièvre) dans une angoisse que ma sœur perçut comme un compliment à sa beauté enfantine, allez savoir pourquoi !

*

Debout sur la table, entre la soupière et le plat de charcuterie, ma sœur était dressée, cette fois vêtue de sa robe, la seule qu'elle avait emportée, en cas de soirée dansante et les sandales de cuir blanc révélaient le tonus de ses petits pieds aux ongles vernis de rose. Elle récitait de mémoire, les bras en croix sur sa poitrine pas même naissante et son regard était allé se perdre dans les poutres du plafond. Si, aux yeux de mon père, je n'étais pas encore poète, avec toutes les chances de ne jamais le devenir si je ne suivais pas son chemin, par contre ma sœur avait été traitée de « jolie comédienne », autant par lui que par son compagnon d'infortune. Assises à une table proche et lointaine à la fois, ma mère et notre voisine s'étaient immobilisées comme si elles s'attendaient à ce que cette « soirée poétique » se termine mal. Volo était au lit avec la fièvre descendue du village maudit. Sa petite sœur n'était là que pour prendre des leçons de la part de son aînée. Je n'avais rien à faire, mais je ne m'ennuyais pas.

*

Non, non, je n'ai pas pris de notes au fur et à mesure que l'été se finissait. Je n'y ai pas même songé. Je ne me souviens pas d'avoir écrit. Je voulais être dans et hors du tableau à la fois, mais jamais en moi-même. Mon père me reprochait ce qu'il appelait un « manque de sincérité », poursuivant « c'est en toi que cela se passe et le jour où tu finis par comprendre ce qui t'arrive, tu peux te

déclarer poète aux yeux du monde ». Ah, bon ? J'ignorais que le monde l'avait à ce point accepté. Chez nous, il était obscur professeur de je ne sais quoi et ici, on le prenait pour un touriste, ce qu'il finirait par devenir mais c'est une autre histoire. Nous sommes loin de tout quand nous sommes sur le point de revenir chez soi.

*

On n'entend pas les pierres éclater dans la nuit. Ce n'est pas le Sahara. Il pleut du sable venu d'Afrique et les vagues en charrient aussi le sable. Ben se tenait debout sur le rocher face à la mer. Plus loin, on dégustait un vin du pays et mon père le commentait. Les femmes, fillettes comprises, allaient et venaient le long de l'écume, pieds nus et sandales sur l'épaule ou au bout du bras. Volo observait l'horizon où des vaisseaux semblaient se laisser porter par le vent. Ben redescendit avec la sensation d'avoir découvert quelque chose dont personne n'avait jamais parlé. On le vit se diriger vers le stand où des touristes, verre en main, écoutaient mon père comme s'il avait réussi à les intéresser. Le soleil commençait à toucher l'horizon. Ben me poussa vers le stand.

— Tu ne veux pas en savoir plus, Néron ?

Je ne résistai pas.

— Tu ne sais toujours pas qui aime qui et jusqu'à quand ça peut durer, n'est-ce pas... ?

Arrivé au stand, il accepta un verre, y goûta et secoua la tête pour signifier à quel point il le trouvait « merveilleux ». C'était le mot que mon père avait employé. Et tout le monde, y compris l'éleveur, s'accorda à le trouver parfaitement exact. Nous regardâmes les femmes remonter de la plage. Elles ramenaient des coquilles vides.

*

Cette fois, nous dirigeâmes le zoom vers les hauteurs, là où se trouvait l'ancien hameau. Le soleil était au zénith, tuant les ombres et par conséquent les reliefs nécessaires à l'invention de l'histoire. Ma sœur la racontait tout en appuyant à intervalle régulier sur le déclencheur, provoquant un tintement dont la crispation me tenait en éveil. Ces séances d'observation par le moyen d'une optique me fatiguaient, autant le corps que l'esprit, et si je m'employais à redevenir poète au moins le temps de ne pas en mourir, je ne trouvais pas les mots et le chat à neuf queues de mon père s'abattait sur ma chair mise à nu.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'indigna ma sœur. Papa ne nous a jamais battus, que je sache...

Elle ne le savait pas vraiment. Il n'y avait pas de chat à neuf queues dans la maison.

*

Je nouai les neuf brins puis les rejoignis dans le manche de roseau. Volo posa délicatement le Russe sur la feuille de l'agave puis le lia avec moins de ménagement. Je lui tendis l'instrument de torture. Il en mesura longuement la complexité. Si le Russe n'avait pas été figuré par un sac normalement rempli d'olives ici remplacées par de l'herbe trouvée dans l'ancienne bergerie, il aurait lui-même confectionné ce délicat présent de la vengeance. Or, j'avais refusé d'entrer dans sa peau. Je n'avais jamais été fouetté, contrairement à ma sœur qui en avait joui mais seulement jusqu'à dix.

— J'y vais ? demanda Volo comme si de Russe qu'il avait souhaité que je fusse j'étais maintenant son supérieur hiérarchique.

Je donnai le signal. Or, un défaut de conception ou de fabrication, peut-être les deux, fit que le chat s'éparpilla avant même d'atteindre le dos du Russe. On vit les neuf brins s'envoler dans l'air brûlant du midi. Seule la poignée de roseau demeura dans la main de Volo.

— Va chercher ta sœur, dit-il d'une voix désespérée. Elle sait, elle.

*

Comme si je ne savais pas, moi, ce qu'elle sait ! Je courus, descendant et sautant même par-dessus les murettes en ruine, provoquant la chute des pierres dans la pente. Évidemment, ma sœur avait photographié la scène. Elle fit défiler les clichés sur l'écran.

— C'est chouette, le numérique ! dit-elle.

*

— C'est dingue, cet infini ! s'écria Volo.

— Tu parles d'un infini !

Ma sœur recadra la Lune, augmentant le grossissement.

— La distance de la Terre à la Lune est finie, dit Volo. Mais de la Terre à *ailleurs*, il n'y a pas d'unité de mesure possible.

— Tu en sais, des choses... fit ma sœur sans cesser de déclencher.

— L'amour se mesure, risquai-je, ce qui provoqua un silence.

— Avec quoi ? dit la petite sœur de Volo.

— Ça les fait bander, dit ma sœur, et ils s'imaginent que c'est avec ça qu'on mesure l'amour.

— Amour rire deux rires ! éjacula Volo qui disparut dans la nuit.

*

« C'est encore loin ? »

Je ne sais combien de fois nous posâmes cette question. Le soleil nous harcelait. Les filles marchaient à l'ombre de l'âne. Anastasio siffla plusieurs fois le chien qui revenait sans expliquer ce qui le

déroutait. Il y allait malgré les cris de son maître, puis disparaissait dans la pente et la poussière se redéposait.

— Il y a de l'eau entre les feuilles des *pítas*, consentit enfin Anastasio. C'est pour ça. Ces grands mâts que vous voyez entre les feuilles servent à construire des *chozas*. Mais n'en demandez pas plus à un agave.

— Pourquoi... ?

Il était comme ça, Anastasio. Il n'allait pas au bout des explications. Il ne vous regardait pas avec des yeux complices quand il interrompait sa leçon. Au contraire, il continuait son chemin *¡y basta !*

*

De là-haut, on pouvait voir à quel point le défrichement avait causé de dégâts.

— On devrait l'appeler « Le désert de la forêt disparue », dit Anastasio. Ou « Le fantôme de la forêt ».

— C'est ça, un désert ? fit Volo qui cliquetait des capsules.

— La maladie est remontée par là, continua Anastasio.

Il désigna l'autre pente et sa main en suivit une autre et enfin elle atteignit les premières ruines.

— Ça voyage dans l'air, les maladies, dit-il. Mon âne a soif. Les filles ? Occupez-vous-en. Mon chien a assez bu. Par ici, *hombrecitos*...

Je vis ma sœur hausser les épaules. La petite sœur de Volo décrocha la gourde qui tomba dans la poussière. L'âne secoua ses oreilles. Enfin, nous atteignîmes le sommet, laissant les filles avec l'âne, le chien nous ayant suivis malgré l'absence d'agaves. Les murs n'atteignaient pas la hauteur de nos tibias. Aucune trace d'homme ni d'animaux. Pas un manche, ni un morceau de poterie, je sais pas moi... des coquilles d'amandes ?

— La maladie est restée ici pendant trois longues années.

— Quelqu'un l'a vu s'en aller ? dit Volo en riant.

— Ceux qui n'étaient pas descendus sont morts avant deux ans et ceux qui avaient survécu ont attendu encore un an avant de venir jeter un œil. Ça fait trois ans.

Volo commença à installer ses capsules. C'étaient des mines antichars. Il les recouvrit de terre. Anastasio les contourna et entra dans l'enceinte de pierre qui avait été une maison.

— Je crois que c'est celle-ci, dit-il. En tout cas, on le dit. Chacun a son idée sur le sujet. La maladie n'est pas revenue. Pas ici. Et je crois pas que quelqu'un ait entendu parler de son retour. Au moins

pas dans le pays. Plus loin peut-être. Je ne suis jamais allé jusque-là. D'autres l'ont fait. Mais pas à ma place.

Le chien me regardait comme s'il savait qu'en grattant la terre on trouverait des os humains.

*

À la télé, les mensonges guerriers s'accumulaient. Volo participait à la conversation. Moi je sortais et je poursuivais les filles. J'aimais leurs jambes et leurs chevelures. Voilà comment on se couvrait de poussière dans ce pays.

*

Rien de fantastique n'arrivait, même en attendant, aussi retournais-je à mon lit de bonne heure, histoire de mettre de l'ordre dans mes observations, lesquelles finissaient par s'étioler comme des fleurs privées de lumière. Ce dépérissement aurait pu m'angoisser, mais je savais d'instinct que tout cela refleurirait un jour. Ce que j'ignorais cependant, c'est que ce serait alors mon tour de dépérir, jusqu'à en souffrir. L'enfant qui n'a pas souffert finit par retrouver la douleur qui n'avait alors affecté que son inconscient. Étais-je frivole à ce point ? Approximatif ? Sans autre apparence que mes jeux et mon désir de dépasser mon père comme poète ? Je ne savais même pas que les filles avaient de meilleures raisons de se plaindre, preuves à l'appui.

Elles savaient ce que j'ignorais et que je finirais par écrire pour m'en guérir.

*

La perspective du retour au bercail me plongeait dans d'insecourables inquiétudes, mais non pas parce qu'elle m'en rapprochait, au contraire elle m'en éloignait. Et je me sentais, au milieu de la nuit, comme enraciné dans la terre de ce pays de vacances. On repartirait sans moi, en quelque sorte. J'habiterais la maison en solitaire, sans père ni mère, et sans ma sœur pour m'enseigner le corps de la femme. Je coucherais avec la petite sœur de Volo, ou avec Volo, qui sait ? Une fois nu le corps peut se donner à tous les projets un tant soit peu réalisables.

*

Ben écrivit plusieurs poèmes à propos de ma sœur. On aurait pu dire : sur la peau de ma sœur, tant elle en frémissait. Et comme c'était elle qui les récitait, un trouble d'eau dormante s'installa chez nous et peut-être même chez notre voisine. Aliz (c'est le doux prénom de ma sœur maintenant que je l'invente) prenait un tel plaisir à se donner ainsi en spectacle que même Volo en conçut plus d'une érection. A-t-on idée de bander à propos d'une fillette, même si on n'est qu'un garçon de son âge ou à peu près, mais vu qu'elle nous dépassait d'une tête, nous n'en concevions aucun reproche intérieur

et du coup la petite sœur de Volo devenait intéressante de ce point de vue. Ou alors j'étais en proie à une imagination sans rapport avec mon âge. Un priapisme de bonne nature. Et une fiction sans limite et sans considération pour la réalité des autres. Je devenais complexe alors que mon poète de père prônait la simplicité. Je prévoyais d'autres complications, comme la dette à payer aux yeux de la société. Les seins de ma sœur ne poussaient pas.

*

Plus tard, mais alors beaucoup plus tard, alors que mon père était mort de sa maladie, sans héritage poétique, et que Ben avait disparu dans l'anonymat, tandis que ma mère se prêtait au rôle de grand-mère auquel la fécondité de ma sœur l'avait réduite et que mes amis ukrainiens avaient retrouvé leurs tombeaux familiaux, je vis à quel point on souffrait autour de moi et combien le silence imposait ses dispositifs conçus pour étouffer le moindre cri, de révolte ou de douleur, d'angoisse au fond. Mais j'anticipe.

*

« Un crayon, du papier, et voilà ! dit mon père à l'assemblée de poivrots. Il n'en faut pas plus pour exister ! »

Il parlait à des ouvriers. Il y avait aussi des femmes, des cueilleuses. Les enfants jouaient dehors. J'étais parmi eux. La balle volait. J'étais près de la porte, deux battants qui avaient connu les diligences

d'autrefois. Une chaîne pendait avec au bout un gros cadenas rouillé. On entendait la voix de mon père. Il disait :

« C'est l'exercice des pratiques culturelles qui tuent l'art et par ricochet nous assassinent. En voilà des bourgeois revenus sur le devant de la scène ! Autoritaires et sans pitié ! Vos pères ne les ont pas éliminés. Et nous voici menacés « d'effacement », pour ne pas dire soumis à leur désir de pureté alors que notre vieille civilisation ne revendiquait que la perfection. Souvenez-vous ! Buvez à ma santé, les amis ! Et sachez que je ne meurs pas d'effacement, mais de ce satané virus dont l'apparition figure la plière qui change notre Histoire en roman de gare ! »

Mais personne ne parlait. Les verres n'étaient soulevés que pour emboucher. On les entendait cogner les goulots une fois la bouteille vidée, redevenant leurs chapeaux. Victoria ramassait les capsules. Les mouches s'en mordaient les mandibules.

*

« Quand vous aurez fini de reluquer les guiboles de ma fille, vous nous montrerez l'effet qu'elles produisent sur votre conscience ! »

Ma sœur avait cessé de danser. La soupe était bonne. La loupe était vide. Les chats se disputaient les coquilles d'œufs jetées aux pieds des cactées dont le petit nom m'était inconnu. L'Anglais se fit expliquer le problème qu'il posait. Il prit le temps de réfléchir puis se

leva. Une femme, la sienne sans doute, tenta de le retenir, mais il rota et avança vers la table où mon père, sa fille sur les genoux, toisait cet étranger qui avait critiqué la soupe sans même la goûter, sous prétexte que l'idée de casser des œufs dans une soupe était une mauvaise idée. L'Anglais se dressa devant mon père qui demeura assis, retenant sa fille par la taille, elle qui ne demandait qu'à aller jouer ailleurs.

— ¿*Cuanto es* ? dit l'Anglais.

— Elle n'a pas de prix.

— Vous la gardez pour vous ?

— C'est ça.

— Vous avez aimé la soupe ?

— J'aime ma fille encore plus.

— Qui me dit que c'est votre fille ?

— Demandez-le-lui...

— C'est ton père ?

— *Sí, señor...*

— Pourquoi qu'elle parle espagnol alors que vous êtes français ?

— Elle parle pas anglais.

— C'est pas votre fille ! C'est un bordel ici ! Pas un jardin d'enfants.

— Vous vous êtes trompé d'adresse, *old sport*...

— Viens avec moi, petite.

Voilà comment ça a commencé. On a ramené mon père dans une civière. Le gyrophare a illuminé les façades du hameau. Les gens sont sortis et ils se tenaient immobiles sur le seuil de leur maison, touristes et autochtones. Ma mère aussi est sortie. Ma sœur s'est précipitée dans ses bras et la petite sœur de Volo dans les bras de sa mère à elle. Volo et moi on s'est tenu à l'écart. Volo m'a dit, tandis que je pleurais dans son ombre :

— Les Anglais sont nos meilleurs alliés, mais çui-là me revient pas. Je sais où il habite.

On allait lui régler son compte, à notre manière.

*

Mon père ne se sentit pas humilié pour la simple et bonne raison que l'Anglais avait agi lâchement. On n'envoie pas son poing dans la gueule d'un type qui tient sa fille sur les genoux, voilà ce que tout le monde pensait. Et puis traiter notre café de bordel alors que c'était l'ancienne écurie des diligences de l'époque qu'on avait pas connue était une insulte intolérable. Quand Volo et moi on s'est approché de la maison que l'Anglais louait, on vit qu'il était allongé devant, sur la chaussée de ciment, pas même sur le trottoir qui était aussi en ciment. Et deux femmes versaient de l'eau sur sa tête qui demeurerait

immobile. S'il saignait, ça n'inquiétait pas ces longues gonzesses à la peau blanche comme le lait. Et puis personne ne venait. On n'y est pas allé non plus, Volo et moi. On a attendu que le type se réveille. Et aussitôt il s'est redressé et il s'est mis à battre les femmes avec le bâton qu'il tenait dans les mains. À croire qu'il s'était servi de ce même bâton pour décaniller mon père. Ben aussi observait la scène, comme s'il était venu directement de l'écurie sans passer par chez nous. Il n'y avait aucun signe de colère sur son visage de poète en mal d'inspiration sitôt qu'il n'était plus question d'aimer.

*

Un soir les flics embarquent Ben qui se baladait à poil dans les rues du village et le lendemain après-midi le voilà qui revient au guidon d'un Piaggio, casqué et le visage fendu d'un sourire digne de ses dents de nacre. Mais le détail qui m'immobilisa sur le seuil, le rideau sur l'épaule et la casquette de travers, c'était cette flamme rouge et vivace qui semblait attachée à son dos comme les ailes d'un ange. De profil, la cuisse était aussi blanche que le lait de ma première enfance, non pas celle de Ben qui avait déjà mis pied à terre, mais celle, bientôt suivie de sa pareille, d'une fille qui devait avoir mon âge et que le jaune de ses fringues habillait aussi parcimonieusement que le mouchoir d'une nudiste enrhumée. Volo pesa sur mon épaule. Son visage n'était plus à la guerre. Il posa le

bocal avec d'innombrables précautions sur la première marche. La fille venait vers nous. Un lacet de ses espadrilles avait glissé le long de son mollet. Dans le ciel blanc de la canicule sa chevelure pétillait comme la braise. Elle nous tendit une main que Volo s'empressa de baiser de toutes les lèvres que son Dieu lui avait affectées avec la bénédiction de la déesse de la fertilité. La fille s'ébroua comme un jument et la main vint voleter dans mon regard ébloui par tant de photogénie. De loin, car la béquille du scooter était rétive, Ben nous lança un prénom que ma sœur, penchée à la fenêtre du premier, reçut comme une mauvaise nouvelle. Elle laissa tomber la serpette miniature qui n'avait d'utilité que dans la jardinière de géraniums. Ben se rapprochait comme dans un travelling faussé par un effet de zoom. Je balbutiai mon nom de baptême. J'eus l'impression qu'elle me léchait les joues, en alternance, son haleine sucrée fouettant mes propres lèvres au passage. Il fallut que Ben intervienne pour que je redescende. Volo me regardait d'un drôle d'air, l'air du type qui a perdu la foi en sa patrie lointaine et j'entendis les pieds de ma sœur dans l'escalier. Tout le monde parlait. J'entendis :

— Néron est poète, mon chou.

— Moi je peins, dit la fille qui s'appelait Lucie (je le confirme).

Mon père se ramena, hilare :

— Je vois que tu t'es refringué, l'ami ! Mais pour tes habits de la nuit dernière, tu peux les oublier : le vieux Pablo les a déjà vendus et on raconte que Cecilia est en route pour le couvent.

*

Le soir arriva vite. La brise proposa ses embruns et nous dînâmes dans le jardin. Pour moi, elle avait plutôt l'allure d'une ballerine que d'une artiste peintre. La table me privait de ses jambes, mais sa chevelure mallarméenne était soumise à mes caprices virtuels. Le hasard ou ma mère l'avait située en face de moi. Je m'attendais à une rencontre de pieds. Ma sœur, lèvres pincées et à peine entrouvertes pour recevoir l'aliment, ne s'adressait qu'à notre père (qui êtes aux cieux en ce moment mais n'anticipons pas). Ma mère jacassait à un bout de la table, agitée comme une marionnette maîtresse de sa croix d'attelle. Volo se taisait. Il ne parlait qu'en présence de son bocal, mais ses yeux étaient en plein effort de description de ce qu'il voyait de profil, car la belle Lucie figurait à sa droite. Le moment est peut-être mal choisi pour décrire dans le détail et sans se laisser tromper par l'émotion l'agencement de ce symposium où les enfants étaient privés de vin comme il se doit. Les lèvres de Lucie s'entrouvraient de temps en temps et chaque fois je me demandais si elle allait m'adresser la parole tandis que sa fourchette s'élevait, ou le verre où pétillait la boisson préférée des enfants. Je mouillais, comme on dit dans les livres d'Esparbec.

*

— C'est la dernière semaine, dit Volo sans dissimuler sa satisfaction bien compréhensible maintenant que j'y pense. Ensuite, on ne se reverra plus avant l'été prochain. J'ai entendu dire que vous allez habiter leur maison avec ton papa... ?

— En effet... répondit la belle. Papa a une idée de poème et l'endroit lui paraît propice...

— Ça s'en va comme un rien l'inspiration...

— Pas comme à la guerre !

Si j'avais été un ami fidèle, j'aurais trouvé autre chose à dire, mais l'idée que Volo allait en profiter alors que je m'échinai sur les bancs d'une autre école ne m'enchantait pas. Je n'y pouvais rien changer, hélas. Mon père consentait à prêter notre maison de vacances à son ami Ben dont la fille avait de quoi alimenter mes fantasmes si c'était tout ce que je pouvais en espérer. Cette idée ravissait ma mère. Elle adorait la rousseur de Lucie. Il y aurait un tas de gens pour en jouir et Volo serait son plus proche voisin, ce qui lui donnait l'avantage, alors que je me languissais à plus de mille kilomètres dans un village humide et froid du piémont pyrénéen.

— Tu iras dans la même école que moi, dit Volo.

— Je crois... fit seulement la belle.

Elle avait dû remarquer mon désespoir. S'il y a une chose que je n'ai jamais pu cacher à ceux que j'aime jusqu'au sacrifice de ma raison, c'était bien ce désespoir qui m'empêche de bander. N'en savait-elle pas plus que moi sur ce sujet, elle qui lisait les mêmes livres que moi, nous étions-nous confiés à la tombée de la nuit, profitant d'un moment de solitude à deux à la faveur de la cérémonie du lavement des mains à laquelle nous nous étions soustraits d'un commun accord ?

*

J'aime la complicité des filles et si je parviens à l'âge des femmes, je m'en souviendrais pour leur rester fidèle. Il était un peu tard quand je montai enfin (enfin selon ma mère) me coucher. Nous avions tellement de choses à nous dire ! On ne se couche pas avant de les avoir dites et à un moment qu'il n'est pas raisonnable de prévoir, même en cas de rendez-vous matinal, les conversations déflourissent et ma mère se lève en tapant des mains. Lucie avoua qu'elle avait hâte de s'endormir, car elle n'avait pas pu le faire dans le train. Et puis son papa Ben était arrivé à la gare avec une heure de retard, à cause des policiers qui ne retrouvaient pas son étui à cigarettes. Il avait dû le décrire en détail, relire la déposition et attendre qu'elle fût tamponnée par le chef qui prétendait ne pas se souvenir de cet étui, que s'il avait été en or comme le soutenait Ben, il l'aurait remarqué, car il aimait beaucoup l'or et ne se privait jamais

de le regarder s'il s'en présentait à son regard toujours en éveil quand il avait affaire à un délinquant sexuel fiché et jamais condamné il se demandait comment. *¡Maldita justicia !*

— Oui, oui, couchons-nous ! siffla ma sœur qui prévoyait une grasse matinée car l'horloge du buffet indiquait minuit.

Ensuite le chef avait refermé le registre et un subalterne s'était mis à la recherche du tampon, pas celui-ci qui est pour les infractions routières, ni celui-là qui ne concerne que les adultères. Ben arriva en retard, moins d'une heure, tu exagères, Lulu !

*

La guerre avait dû s'achever dans la nuit, car le lendemain matin Volo s'amena sans le bocal. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un garçon qui transporte un bocal avec dedans des insectes à moitié crevés à quoi il faut ajouter le cliquetis humiliant des capsules nécessairement incluses dans les explications que la belle exigeait en trempant sa tartine dans son bol. J'avais trop parlé et Volo me fustigea. Lucie n'aimait pas la « peau du lait ».

— Montre-lui, Néron, comment tu fais pour l'avaler sans dégueuler !

Au diable l'amitié et vive l'amour ! Puisqu'elle lisait les mêmes bouquins que moi (et donc que mon père qui n'était pas que poète), le spectacle d'une bite en érection, même sans poil, ne pouvait pas choquer les principes fondateurs de son jeune âge. Cette mise à l'air

me fut un grand soulagement. Cependant, il ne se passa rien d'autre, même pendant qu'elle la tapota sans autre intention que de constater que je n'étais pas aussi bien dans ma peau que j'en avais l'air en présence de ma mère ou pire de mon père. Si ce fut un incident, il ne se conclut pas par un orgasme et il n'en fut pas question avant la nuit où je comptais bien remettre ça en solitaire car je n'étais pas convaincu de la justesse de mon désir ni des sentiments de celle qui l'inspirait.

*

Il n'y a rien de plus beau qu'une étendue sans hommes. On y devine les animaux et on en sait les insectes et autres bestioles rampantes. Ma sœur tenait à enseigner la photographie à notre nouvelle amie qui avoua n'y connaître rien car on ne lui avait enseigné que le dessin et l'éducation des couleurs était en cours. Ma sœur se garda bien de critiquer la pertinence de ces enseignements qu'elle avait abandonnés après la première leçon dispensée elle ne voulait plus se rappeler dans quelle école. Cependant, Lucie ne regardait pas vraiment l'écran et comme l'appareil ne disposait pas d'un viseur, elle voyait le désert comme je le voyais, à l'œil nu. J'en avais des histoires à lui raconter à propos de sable, de cailloux, de cactées, de morsures, de momies... ! Elle devait bien s'en douter un peu puisque son père était poète, peut-être pas aussi expérimenté que le mien, étant de la génération X, mais il en savait assez sur les gens

pour les emprisonner dans le récit qui le turlupinait depuis son adolescence éreintée par son boomer de père. Et de masturbation en masturbation, nous sommes arrivés à trois jours du retour au bercail. Vous vous doutez que Volo se tenait tranquille, certain d'avoir gagné qu'il était, ce guerrier de pacotille. Trois jours pour convaincre, c'était tout ce dont je disposais comme temps et ce dans un espace aussi étroit que peut l'être une maison qui sera le témoin d'un récit étranger au roman que j'étais désormais dans l'impossibilité de conclure à la manière de Mauriac ou de San Antonio... autrement dit dans les approximations fatales de la précipitation.

*

Que dis-je, trois jours ? Nous partons après-demain. Le départ aura lieu une fois la nuit tombée, car mon père, le poète Fabrice de Vermort, aime rouler de nuit. « Et d'une traite ! » Ce qui provoque un discret frémissement à la surface de la chair de ma mère. Nous sommes au matin du premier des derniers jours de vacances et comme on pousse vite à cet âge, on ne se reconnaîtra pas, en tout cas tel qu'on s'est vu au fil de l'été, jusqu'à ce qu'il s'achève et que rien ne recommence, contrairement à ce que prétend mon boomer de père. Ben écoute. Il caresse la chevelure de feu de sa fille qui s'est posée sur son genou comme un oiseau arrive sur la branche qui craque. Ben en sourit. Elle a quel âge cette fille sans nichons ?

Sans poil je ne sais pas. Des jambes que Victoria a comparées aux siennes, malgré la différence d'âge évidente à vue d'œil. D'habitude, quand les choses se compliquent au point que je les vois clairement se compliquer, l'angoisse me noue les tripes et je ne trouve plus les mots, même pour exprimer les choses les plus simples. Mais cette fois-là, les mots se font la guerre et les insectes noirs et luisants sortent de terre sur le chemin que j'emprunte pour trouver l'inspiration. Je ne serai jamais poète, je le sais bien. Ben a beau m'encourager, je sais bien que mon père a raison. Je continue de marcher, maintenant nu sous un soleil qui atteint le midi, les pieds blessés par la caillasse, pas le moins du monde soucieux de déranger le scorpion ou la vipère. Pas un arbre ici. L'ombre n'existe plus que pour les petits animaux et les insectes. Une fièvre d'enfer.

*

« L'œuvre d'un homme, qu'il soit mâle ou femelle, s'étend sur plus d'une génération, à moins qu'il meure en cours de route ou qu'il choisisse de dériver avec le vent et les marées. On ne se voit pas vieillir, mais on voit les autres grandir. On finit par devenir le nain qu'on a inventé pour les besoins de l'histoire. On ne redevient pas enfant. On s'amenuise, on se ratatine, l'érosion devient douloureuse parce qu'elle a atteint les zones nerveuses, elle ira jusqu'à l'os, sa dernière œuvre visible, ensuite on vous enterre et on finit par vous oublier ou par ne plus penser à vous, l'un ou l'autre. Voilà ce qui

vous arrive, chers vieux poètes. Vos trouvailles n'en sont plus. Elles sont passées de mode ou on n'en reçoit plus les prosodies. Sans parler des accélérateurs de la vieillesse, ceux qu'on s'injecte ou auxquels on nous condamne comme autant de simulacres de mise à mort. Il faut croire en Dieu pour penser que l'homme ne peut pas être vaincu. La destruction de son œuvre, non par le temps mais par le manque de conservation, est devenue, à l'heure où je vous parle, sa seule préoccupation. Et tel qu'il se présente devant vous, il n'écrit plus, il ne parvient même pas à refaire le chemin à l'envers, des fois qu'il soit encore possible de trouver le moyen de convaincre votre mémoire. Vous me voyez réduit non pas au silence, mais à l'immobilité. Cette espèce de paralysie me tient par les couilles et pourtant j'ai le sentiment de ne pas les avoir entièrement vidées. Femme, j'eusse peut-être rencontré l'amour, mais je suis homme et me voilà convaincu, à l'âge que j'ai, que ni l'un ni l'autre n'est l'avenir de son semblable. Mais je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, amis des librairies. Vous vous demandez qui je suis et si mes dédicaces ont quelque chance de valoir au moins un peu aux enchères. Je ne sais même pas si une récitation peut vous approcher de ma table. Vous m'écoutez et je ne vous reprocherai pas de ne pas me comprendre. Vous pouvez aussi découper les belles illustrations qui bornent mes chapitres et les accrocher aux murs de vos chiottes pour boucher les fissures de votre existence. Nous ne nous entendrons jamais, que vous soyez plus jeunes ou

plus vieux, ou même de mon âge. Voyez comme je ne suis pas désespéré ! Certes grâce à ce vin qui enchanterait les incrédules si vous le buviez avec moi. Je vous salue Myriam dont la grâce, à défaut de changer l'esthétique de notre époque, est une promesse de jouissance terrestre ! »

XV – Le petit prince

Ce n'était pas la rivière de Nick Adams. La vieille Angustia, qui avait connu l'époque d'avant le barrage, la considérait d'un regard noir, répétant « El río se lo lleva », balançant au bout de son bras le sac de plastique contenant ses petites ordures ménagères, me jetant le même regard et, croyant me parler du Temps, marmonnait dans ma direction « El mar se lo llevará ». Je ne sais pas si vous avez compris... Peut-être... Qui sait ce que vous êtes en mesure de comprendre, vous qui ne savez que ce que vous savez ? Oui, oui, la rivière, qui était un fleuve, ma sœur disait « ya pas d'eau dedans c'est pas une rivière » mais à l'équinoxe d'automne elle voyait avec moi à quel point l'eau est un danger pour l'Homme, autant que la lave et le phosphore blanc. Angustia traversa la rue pour rejoindre son neveu qui l'attendait dans sa Nissan. Elle jeta le sac derrière la cabine et se hissa à l'intérieur comme si elle n'avait pas quatre-vingts ans passés, puis elle nous salua en agitant sa petite main grise harcelée par le soleil qui commençait à sculpter les parages.

« D'ailleurs, dit ma sœur, c'est peut-être pas ça le fleuve... au moulin il y a un autre fleuve et les deux se croisent et qui peut dire qui est le fleuve et qui est la rivière... ? ¿*El Jauto o el Aguas* ?

— Les cartes le disent. Les gens aussi.

— C'est parce que nous sommes français, » conclut-elle.

Mon voisin de mon âge avait aussi une petite sœur et les deux filles s'entendaient bien alors que Volo et moi nous parlions de la guerre et que des fois ça nous menait loin et qu'on ne savait plus s'il était permis d'aller aussi loin. Dans la lunette, il y avait quelquefois un iguane et d'autre fois un vieil homme qui n'appartenait plus à ce monde, un sac d'olives sur l'épaule et la poussière autour de lui. Il fallait que le soleil éclaire ça avec une ombre qui s'étirait dans la pente entre les oliviers miroitants. Les vacances ne durèrent pas aussi longtemps.

Mais cette après-midi-là, l'homme qui descendait du bassin d'irrigation n'était pas d'ici. Ça se voyait qu'il n'appartenait pas à cette terre et qu'il était de notre temps. Il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon peut-être gris et il portait un chapeau qui n'était ni de paille ni de toile, mais pas sur la tête, le secouant pour rafraîchir son visage rougeaud. C'était un Anglais ou un Allemand et ses lèvres étaient retroussées, les dents saillaient blanches et humides, la langue sortant pour les humidifier puis retournant d'où elle venait pour changer l'haleine, car l'homme n'en pouvait plus et il

avait l'air de chercher son chemin, comme si celui qu'il avait sous les pieds n'était pas celui qu'il avait cru avant de redescendre. Je dis re parce qu'il n'était pas difficile de penser qu'il était monté. À quel moment si c'était de l'autre côté de la colline, par le chemin qui descendait au prochain hameau ? Nous cessâmes de parler de la guerre et Volo siffla pour appeler les filles. Elles tirèrent d'abord la langue, mais la curiosité sembla les arracher à leurs jeux et elles regardèrent dans la lunette chacune leur tour.

« C'est un Français, dit ma sœur.

— T'en sais quoi ?

— Il a une tête de Français...

— Mais pas la peau.

— S'il était noir tu dirais quoi ? »

Il arriverait bientôt au bord du canyon au fond duquel la rivière ne coulait pas. Il nous verrait alors, mais peut-être nous avait-il déjà vu et s'il cherchait son chemin il nous hélait, les mains en porte-voix, sur l'autre rive, si on peut appeler ça une rive. C'était déjà arrivé qu'on se parle en travers du canyon. Nous n'allions pas rater ça. Le phénomène de l'écho demeurait inexpliqué, mais nous ne cherchions pas à comprendre. Et cette fois encore, nous attendîmes que l'homme parvienne au bord du canyon. Il ne savait peut-être pas qu'il avait affaire à une rivière. On ne peut pas deviner en l'absence

d'eau. On voit les rochers en bas et les troncs d'arbres gris et les trous infinis provoqués par l'ombre. Rien n'y pousse, sauf plus loin des roseaux mais seulement s'ils ont eu le temps de repousser entre deux délestages du barrage à l'automne. Ça aussi c'est du temps. Et nous sommes en train de vieillir, conscients de n'être que des gosses, ce qui nous rend amers quelquefois, mais le plus souvent on essaie de penser à autre chose.

« On fait comment pour traverser ? » cria l'homme.

Ça devait arriver. Quelle autre question pouvait-il poser une fois arrêté par la profondeur et l'à-pic ? Sa voix était celle d'un *cantaor*. Pourtant, il n'avait pas l'air gitan. L'écho revint aussitôt et il ne nous restait plus qu'à répondre à sa question. Le pont est loin d'ici et il faut monter vers l'amont où le chemin disparaît dans l'alfa et les palmiers nains. Vous ne connaissez pas cette broussaille de *coto de caza* ? Voyez le lièvre qui détale comme on dit dans les fables et les contes de notre enfance et suivez-le : le pont est à une heure pour un bon marcheur, sinon descendez le chemin qui vous porte en ce moment et vous atteindrez le village d'en bas, vous pourrez vous y désaltérer, la fontaine est publique. Reviendrez-vous ?

Il secoua son chapeau avec plus d'application. Son mouchoir était trempé et l'humidité formait une tache sombre à la place de la poche de son pantalon. À moins que vous ne désiriez nous rendre visite. Nous sommes en vacances.

« Nous, non, dit Volo. On va à l'école ici et on commence à en parler la langue.

— Il faut dire que maman enseignait l'espagnol à Kyiv, précisa sa sœur.

— Oui, sinon... »

Sinon quoi ? L'homme ne parut pas s'intéresser à ce que nous étions ni à comment nous partagions le temps de l'été. Il se pencha pour évaluer la difficulté d'une descente par la pente. Il avait vraiment envie de venir de notre côté, mais il n'y avait pas d'autres moyens que de monter jusqu'au pont et d'en redescendre par la route goudronnée ou de descendre jusqu'au village voisin et monter alors jusqu'ici. Pour y faire quoi ? Étions-nous concernés par le désir de cet homme ? Que nous voulait-il ? Et s'il ne nous voulait rien, que cherchait-il chez nous ?

« Il me faudrait un avion, dit l'homme. Avant, j'en pilotais un... »

Il n'en fallut pas plus à Volo pour se lever, car il était accroupi et sa sœur s'appuyait sur son dos, un genou sur son échine et l'autre jambe oblique et le pied calé par une aspérité de la roche. Sa bouche forma « Un avion ? » mais rien ne sortit, ni l'avion ni ce qu'il impliquait de retour à la terre natale. Son visage me parut radieux. Mais c'est ma propre sœur qui lança, les mains en éventail de chaque côté de sa jolie bouche toute rouge de sang et de gros mots :

« Vous êtes pilote... euh... m'sieur ? »

Il opina, retenant les mots qui lui venait à l'esprit dans sa main qui devait être moite et chaude.

« Alors... ? Qu'est-ce que vous décidez ? criai-je à mon tour.

— Vous n'avez pas le choix, murmura Volo qui s'était de nouveau accroupi pour gratter la poussière.

— Je vais descendre jusqu'au village, » dit l'homme.

Et il se coiffa, agitant cette fois son mouchoir qu'il finit par appliquer sur son visage. Nous le vîmes disparaître. Volo repoussa sa sœur. Elle vint se reposer sur moi, car je m'étais accroupi moi aussi et ma sœur était juchée sur un rocher, une main en visière et l'autre en l'air comme une funambule.

« Un pilote ? dit Volo. Mon père... commença-t-il mais sa sœur l'interrompit :

— Ton père est un déserteur, même s'il a été pilote...

— Ça va ! » fit Volo et il retourna d'où on venait.

Il allait ruminer, comme disait ma sœur. La sœur de Volo dit :

« C'est quoi cette histoire de *río*... ?

— En français... » commençai-je, mais ma sœur sauta du rocher et la poussière atteignit ma langue sortie.

Je sors toujours ma langue pour parler. Je n'ai pas appris à parler autrement. Elle sort entre les mots. Elle prend l'air avant de trouver le mot suivant. Moi je dis que c'est mieux que de zozoter. Mais je dois avouer maintenant que je ne parlais pas souvent. Ma sœur jouait alors à attraper cette langue souveraine mais hop ! elle rentrait avant de se faire pincer. Mais j'aimais bien les affûts de ma sœur. Je ne lui en voulais pas de chercher à me contredire.

« Il ne reviendra pas, dit-elle et Volo continuait de s'éloigner. Qu'est-ce qu'il a *encore* ? ajouta-t-elle en se grattant le nez.

— Il a qu'il en peut plus, dit la sœur de Volo comme si ce qu'elle allait dire ne l'affectait pas plus que ça : c'est à cause de son père.

— Le pilote ?

— Ouais c'est ça : LE pilote ! »

Et la petite sœur de Volo sauta elle aussi et elle s'envola.

« Ils ont pas d'chance, dit ma sœur.

— Parce que nous on en a ?

— On est en vacances.

— On ne devrait pas y être ! »

Et moi aussi je pris mon vol. Ma sœur demeura seule au bord du canyon. Si jamais le pilote revenait, s'il remontait du village au lieu de continuer de descendre vers la mer après s'être rafraîchi à la

terrasse d'un café tout en ombre, alors il verrait ma sœur et comme elle est jolie ou parce qu'il n'y a personne d'autre à qui demander je ne sais quoi, il s'approcherait d'elle et il lui parlerait, elle qui ne demande que ça.

*

Cependant (vous comprenez mieux maintenant la position centrale de l'astérisque ci-dessus), l'homme n'était pas remonté, il n'était pas descendu non plus, il réapparut de l'autre côté du canyon, toujours hors d'haleine, mouge et rouillé euh rouge et mouillé, le chapeau à la main, cette fois battant sa cuisse avec, il s'arrêta net comme s'il ne s'attendait pas à trouver ma sœur de l'autre côté du canyon. Il avait vu les enfants s'éloigner vers ce qu'il supposait être leurs maisons (il y en avait partout sur ces coteaux) et il était revenu alors que ma sœur ne nous avait pas rejoints. Elle l'attendait, lui sembla-t-il. Il y pensa vaguement, mais elle allait lui demander s'il avait l'intention de venir de ce côté où s'il avait changé d'avis et qu'il allait entreprendre de gravir la pente vers le pont. Peut-être avait-il rencontré un scorpion. Il y en avait des tas sur le chemin qu'il avait semblé prendre mais auquel il avait renoncé. Il n'avait pas l'air d'avoir eu peur. Il respirait la bouche grande ouverte et elle voyait la langue qui s'apprêtait à sortir, ce qui l'amusa, car il n'était pas question de jouer comme avec la mienne. D'ailleurs l'homme ne produisait pas des borborygmes quand il parlait. Il ne zozotait pas

non plus comme Volo. Au contraire il avait une voix faite pour le chant ou le théâtre. Elle s'attendait à l'entendre mais il se taisait. Il ne se serait pas tu si elle avait été une femme.

« Tu ne rentres pas chez toi comme les autres ? demanda enfin l'homme.

— Qu'est-ce que j'y ferai ? C'est pas des vacances ! »

L'homme remit son chapeau sur sa tête ébouriffée pas par le vent car on était encore proche de midi et le vent qui venait de la mer ne se levait que le soir.

« Vous êtes pilote ? cria ma sœur comme si elle ne s'adressait pas à l'écho, attendant une réponse claire et circonstanciée de la part de l'homme.

— Je l'ai été en tout cas... dit-il.

— Vous n'avez plus d'avion ?

— C'est ça. Plus d'avion. Plus de désert. »

Il décrivit un grand cercle autour de lui.

« En voilà un demi-désert ! rit-il en même temps.

— C'est ce que disent les cartes, dit ma sœur en surveillant l'écho qui semblait attendre lui aussi qu'on en dise plus.

— Tu devrais retourner chez toi, petite.

— Pourquoi ? Vous voulez pas que je vous aide à trouver votre chemin.

— *No hay camino.*

— Alors qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

L'homme sourit mais ne répondit pas. Derrière lui, la colline avait été terrassée et son sommet était plat comme si on le lui avait coupé avec un couteau, comme ça. On voyait bien le chemin, mais pas les scorpions. Elle avait une terrible envie de lui en parler, des scorpions, mais l'homme semblait se situer à des kilomètres, non, des milles de la question posée par la présence de ces arthropodes capables de changer le rêve en cauchemar. Elle n'avait pas envie non plus de savoir ce qu'il venait faire *ici*. Elle éprouvait le désir de lui montrer le chemin puisqu'il ne pouvait pas traverser le canyon en volant comme il savait le faire si toutefois il était pilote, mais il y avait trop de distance entre eux et elle était ainsi privée de la profondeur de son regard, elle qui s'y connaissait en regard, j'en savais quelque chose. Mais je n'étais pas là pour en parler, par exemple à cet homme qui avait cessé, je ne me souviens plus pour quelle raison, de m'intéresser. J'avais suivi la sœur de Volo qui me parlait de comment elle arrachait des fleurs au passage dans son pays. Aucune chance d'en arracher ici, à moins de descendre dans le canyon et de continuer son chemin vers l'oasis où poussaient des citronniers quatre saisons. On en était loin.

Nous retrouvâmes Volo. Il était assis sur le perron, les genoux sous le menton, et il agaçait je ne sais quel insecte qu'il avait pris la précaution d'estropier.

« Alors... ? fit-il.

— Alors quoi ?

— Il est revenu ?

— On n'en sait rien. Peut-être. »

Puis le soir est venu. Ma sœur était rentrée avant l'heure. Notre père a beau être un poète, et un de réputé, il n'est pas commode si on ne respecte pas les consignes et l'heure de rentrer en est une qu'il ne vaut mieux pas enfreindre. Comme ma sœur n'était ni triste ni joyeuse, il la prit sur ses genoux pour lui poser des questions auxquelles elle répondit sans minauder ni grimacer. Elle paraissait indifférente. Autant qu'il ne m'était jamais arrivé de la voir dans cet état qu'il m'était impossible de caractériser. Notre père devait se poser la même question que moi et il persistait à caresser ces joues rebelles comme s'il voulait savoir et qu'il finirait par savoir, quitte à y passer la nuit. J'en savais rien, moi !

« Vous vous êtes bien amusés ?

— On a même rencontré un pilote, dis-je pour dire quelque chose que je regrettais aussitôt d'avoir mis sur le tapis où je savais pourtant que papa n'avait pas l'habitude de jeter les dés ou de renverser son verre.

— Un pilote ? Ici ? Comment ça, un pilote ?

— Volo et moi et aussi sa sœur on est pas resté...

— Tu es restée, toi... ? »

La voix de mon père avait grossi. Mais quelque chose que je n'ai jamais réussi à identifier aussi clairement que vous me retenait de m'enfuir pour jouer à autre chose ou en tout cas à quelque chose. Ma sœur continuait de n'être ni gaie ni triste. Un visage que si ç'avait été le mien j'aurais su pourquoi. Maman s'approcha. Elle abandonna son petit verre du soir pour être plus près de ce qui se passait.

« Un pilote ? fit-elle à deux doigts de s'étrangler.

— Un pilote, » confirmai-je sans savoir si je jouais faux ou si quelque chose allait se passer.

Ma sœur haussa enfin les épaules, dit :

« Qu'est-ce que vous allez imaginer ? »

Puis sa voix se posa comme un oiseau, par exemple sur la margelle du bassin qui chuchotait. Il s'ensuivit une conversation, mais je m'étais enfoncé en moi, avec ma langue que je retenais comme si elle luttait contre mes intérêts. J'entendis :

« Et alors... ?

— Et alors il a fait l'avion, » dit ma sœur sans joie ni tristesse.

XVI – Noyade

Soudain, alors que je marchais sous le soleil, nu et libre, et que mes vêtements je les avais enfouis dans une cavité à cinq cents mètres de là, je perçus un mouvement et instinctivement mes mains s'appliquèrent sur mon sexe. Comprenez-moi bien : l'endroit est sans arbres et donc sans ombre ni quoique ce soit à interposer entre le regard témoin et ma nudité. Tout juste si, le soir venu, l'ombre s'étire sur les flancs des coteaux exposés au lever. Les palmiers nains, disséminés et rachitiques, ne sont pas à ma taille. Aucune élévation rocheuse ne se prête à la dissimulation du corps pris au piège d'une solitude pourtant recherchée. La seule possibilité d'échapper au regard inévitablement porté sur le sexe ainsi capturé est de s'accroupir puis de prétexter une envie de chier et pourquoi pas une constipation tenace. Mais comment expliquer l'absence de vêtement ? Certes, le ou les témoins de votre expérience manquée (de peu entre nous soit dit) ne s'approchent pas car vous êtes en train de chier. On a bien vu et constaté qu'avant de vous accroupir,

vous étiez entièrement nu. Comment expliquer cette nudité ? Que dire des vêtements soigneusement pliés et introduits non moins bêtement dans la cavité formée par les racines émergentes d'un vieux figuier qui dépérit par manque d'eau ? Vous n'avez même pas la possibilité de changer la conversation ainsi initiée en exposant tout ce que vous savez des figuiers, surtout que celui-ci n'est pas aussi intelligent que les autres, la preuve en étant que là où il a pris racine, les profondeurs de la terre et de sa roche têtue sont absolument sèches et donc sans promesse d'une existence à la hauteur de votre nature de figuier. Peut-être qu'il y en avait, de l'eau, dans sa jeunesse, là-dessous et qu'il n'y en a plus maintenant et même depuis longtemps, depuis assez de temps pour lui donner cette allure de pauvre figuier qui n'en a plus pour longtemps à se survivre.

*

Pourtant, en toute logique, si l'ombre vous est confisquée, pourquoi ne le serait-elle pas à celui ou ceux qui vous regardent sans oser s'approcher, mais parfaitement informés de l'évidence de votre nudité. Vous tenez plusieurs explications à leur disposition, encore faudrait-il qu'ils existassent ! Vous regardez, tout autour de vous, croisant l'horizon du désert et le sommet du coteau dont vous occupez, nu et sans armes, un point précis à partir duquel vous êtes assez raisonnable pour constater que personne ne vous regarde.

Accroupi, mimant une défécation douloureuse, vous devez avoir l'air ridicule et vous ne l'êtes qu'à vos yeux. Il est peut-être temps de mettre fin à cette expérience du nu sur les chemins du désert, en tout cas l'un de ceux qui y descendent, écrasé de soleil et de solitude malgré votre crainte d'être vu dans la tenue que vous avez choisie.

*

D'après ce qu'on m'a raconté, mon père sortit de la librairie, ses bouquins sous le bras, au moment où je fuyais le témoignage de je ne savais quel intrus qui en savait désormais plus sur ma nudité que moi-même. Il avait répété son discours trois fois. Il l'avait préparé la veille depuis le matin jusqu'au soir et il avait fini la journée en nous en soumettant la primeur. Dehors, l'absence de climatisation le tourmenta au point qu'il avisa une terrasse déserte. Il s'y projeta. Et en effet, la porte adjacente était fraîche comme une promesse. Il poussa la porte, prit soin de pivoter sur un talon pour montrer qu'il avait conscience que le climatiseur pouvait déclencher sa position maximum en cas de courant d'air venant de l'extérieur. Il entendait le cisaillement des pales et le ronronnement obstiné du compresseur. La porte refermée dans son dos, il vit l'exposition impeccable des bouteilles et des verres, entrecoupée de miroirs non moins bavards car on y distinguait des têtes sans inquiétude. Le barman, la langue dehors, découpait un jambon et en déposait les fines et

transparentes lamelles dans une assiette déjà occupée par des morceaux de pain à la mie blanche comme le lait, croûte dorée par un feu dont il n'était pas difficile de deviner la justesse. Il se posa sur un tabouret, arrangea l'empilement de ses livres sur un autre tabouret et appuya ses coudes sur le comptoir qui sentait l'encaustique et le sel rougeoyant du Cabo de Gata. Un signe, car il était un habitué du langage en usage dans ce type d'établissement conçu pour les hommes de sa catégorie, et le barman remplit un verre de vin au robinet d'un tonneau qui présentait son ventre entre les miroirs. Une assiette de poulpe à l'encre noire, car il préférait toujours les produits de la mer à ceux de la montagne, glissa jusqu'à lui, c'est-à-dire sous son menton, car il était déjà fortement alcoolisé, s'étant fabuleusement ennuyé dans la librairie où son livre, malgré trois discours, ne s'était pas vendu. La traduction, peut-être approximative et son accent étranger en étaient peut-être la cause. Pourquoi demander alors au barman d'approfondir le sujet ?

*

Arrivé à dix mètres du figuier, je vois des traces dans la poussière du chemin. On dirait celles d'un serpent. Aussitôt ma nudité est en alerte. Je couvre mon sexe avec une main, l'autre étant armée d'un bâton dont je n'ai pas pris le temps de vérifier la solidité, on dirait un bâton abandonné par un marcheur, l'écorce est patinée et le bout usé. Les traces sont plus creusées près des racines où j'ai planqué

mes fringues. Le serpent est entré dans cette cavité. Je m'en approche, les couilles frémissantes, la queue excitée, la terre brûle mes pieds, le soleil harcèle mon dos, je serre les fesses, me retourne plusieurs fois, toujours personne, pas un bruit, rien que l'odeur âcre qui monte du désert avec une brise légère. Je m'attends à une morsure, le bâton pénètre dans ce trou d'ombre, s'immobilise dans l'attente, pas de serpent, j'ignore de quelle sorte de serpent il peut bien s'agir. Le bâton explore, s'enfonce, ne rencontre rien, me rapproche du trou, je halète, incapable de voir ni de deviner. Ce trou formé par les racines n'était pas si profond. Encore un effort, l'ami ! Mais rien. Ni chemise ni pantalon. Rien sur la boucle texane de ma ceinture. J'agite le bâton, en cercle, en carré, toujours plus profond et enfin je touche, mais comme si je ramenait mon bas de ligne sans rien au bout, ni hameçon, ni asticot, rien qu'une idée : je me trompe de figuier. Il y en a deux autres, mais pas sur le chemin que j'ai emprunté, plus haut, enracinés solidement dans la roche, verts alors que celui-ci est en train de crever, exactement comme celui au pied duquel j'ai caché mes habits, et même ma casquette d'été (j'en ai une autre pour l'hiver, mais il va de soi que je ne l'ai pas emportée dans ma petite valise d'écolier enfin libéré du cahier de textes). Une érection comme je n'en avais jamais eue. Prépuce retroussé. Un angle parfait. Ma main ne la contient pas. Je me plie, mes fesses s'ouvrent, le soleil darde mon petit anus encore vierge de tout amour contrenature. Je constate avec horreur que le trou est bien vide,

comme me l'avait annoncé mon bâton. Je m'agenouille, oubliant le serpent, le promeneur, le guetteur impossible. J'y mets la main, rien ! Mes fringues ont disparu. Quelqu'un. Mais qui ? Prenant mon courage à deux mains, ainsi que ma petite queue d'enfant, je m'élance dans la pente, vers le haut. J'arrive au pied d'un autre figuier. Ses racines sont enterrées. Inutile de perdre du temps à y penser. L'autre figuier se dresse encore plus haut. J'atteindrai le sommet du coteau. De là-haut, je verrai le hameau de nos vacances rituelles. Inutile de s'arrêter pour constater que cet autre et troisième figuier n'est pas celui à qui j'ai confié ma pudeur. Le sommet est aride, battu par les rayonnements. Des touffes végétales, impossibles à identifier à cause de la poussière, redescendent sur l'autre pente où je sais qu'il n'y a pas de chemin, qu'on y soumet les chevilles à un effort toujours menacé de douleur et que le río en limite le vertige, à sec le río, dangereux et sans issue. Je ne vais pas pleurer. Je ne vais pas chercher à me couvrir de boue, il n'y a pas d'eau, sauf au bout des racines des deux figuiers, mais je ne suis pas un figuier et la poussière ne changera pas la couleur de mon gland mis à nu. Au moins, il n'y a pas de chemin sur ce versant, un ubac. On ne voit plus le désert. L'horizon est aussi lointain, mais avec des maisons de loin en loin, peut-être est-ce de la vigne cette verdure qui s'étage à des kilomètres. En attendant la nuit qui seule peut me sauver du ridicule, n'est-ce pas le moment d'une bonne branlette ?

*

Pour la deuxième fois en moins d'une semaine, le poète Fabrice de Vermort fut ramené chez lui (Polopos, *La Alquería*) à bord d'un véhicule de la Garde Civile. Il avait perdu son chapeau de cuir et son costume témoignait de la rigole où il avait fini par échouer après une dérive qui ne devait rien au vent ni au Gulf Stream. Le dégrisement avait duré une dizaine d'heures. Il avait maintenant retrouvé ses esprits et il ne parlait plus. Tout juste répondait-il aux questions. Il dut ouvrir la portière lui-même et il ne salua pas le policier qui démarra sans exprimer ce qu'il pensait. La rue était à peine éclairée par la fenêtre de la cuisine. Les enfants devaient être couchés car on ne les entendait pas, mais quand il rentra, il les vit encore attablés, le nez dans leurs assiettes, muets comme si on leur avait coupé la langue et le regard aussi fuyant que celui d'un chat qui vient de voler la nourriture des hommes. Gisèle s'activait devant l'évier. Elle ne se retourna pas. Fabrice prit place sur un tabouret. Il y avait un tabouret par enfant. Il en avait fait la remarque ce matin-même. Or, celui-ci ne recevait pas un petit cucul. Fabrice passa en revue ces visages à peine éclairés par le luminaire qui pendait au-dessus de la table. Il vit Ben qui s'entretenait avec la voisine, tous deux assis dans le canapé, un verre à la main. Il y avait même Anastasio près de la cheminée, les pieds sur les chenets et une pipe entre les dents. Tout le monde était là, même Victoria qui croisait ses belles gambettes dans un pouf. Cette réunion n'était pas prévue,

sinon vous pensez bien que le poète Fabrice de Vermort ne l'aurait pas manquée pour aller se saouler en ville. Il songea qu'elle était improvisée et s'il n'avait pas encore fait le compte des enfants, c'est qu'il en manquait un, celui dont il occupait le tabouret. Personne ne parlait. Personne ne le regardait. Il vit la casquette de Néron posée sur le bahut, mais il y avait aussi un short et une chemise et ces espadrilles que Néron entretenait comme s'il s'agissait de bottes d'équitation, avec la brosse en chiendent qui servait aussi au dallage, ces interstices où couraient des blattes pressées. Il fallait se rendre à l'évidence, Néron ne figurait pas parmi les personnages que son père, en poète avisé, repassa en revue avec l'idée qu'il n'était pas logique ni raisonnable de penser que Néron était monté dans sa chambre après s'être déshabillé dans la cuisine, devant les autres et après avoir posé ses vêtements sur le bahut. Il n'y avait plus rien à manger sur la table, sauf dans les assiettes et rien n'indiquait qu'on s'était réuni entre amis pour fêter un événement digne de l'amitié et de l'amour. Fabrice eut soudain envie de s'endormir sur ces vagues et incohérentes constatations. Il posa ses coudes sur la table et s'apprêta à enfouir sa tête douloureuse dans ses bras croisés.

*

La nuit était là, mais il y avait encore un peu de la lumière du jour sur les reliefs maintenant impossibles à identifier. Je descendais vers le

canyon, ne le voyant pas car il était maintenant complètement enfoui dans la profondeur qui m'attirait comme la lumière les insectes. Au loin, mais maintenant sans distance probable, ces fenêtres étaient éclairées et le crépuscule finissant étirait encore des ombres sur les toitures. Je marchais sur l'ombre, heurtant des reliefs qui ne fuyaient pas, qui roulaient quelquefois, avec un bruit discret comme la voix au moment d'en finir avec la phrase. La brise était tiède, sans corps, insaisissable. La nuit se rétrécissait autour de moi. Une érection d'homme en proie aux tourments de l'incertitude. J'ignorais ce que je trouverais une fois perdu au bord du canyon. Et je ne savais pas non plus à quoi je ressemblerais dès que le jour se lèverait. Je n'avais aucune idée de cette durée, de ce temps que j'allais peut-être perdre, répondant à la stupidité et la méchanceté d'une blague dont j'étais la victime au lieu d'en devenir le rieur sincère et prêt à recommencer s'il ne suffit que de cela pour amuser la galerie. Si mes blagueurs voulaient me revoir, attendraient-ils le soleil pour me rendre ma pudeur outragée ? Je ne les haïssais pas, car jamais il ne m'avait été donné d'expérimenter la nuit avec la seule probabilité de mon corps nu et si fragile maintenant que j'avais perdu le sens de l'orientation. En effet, la pente s'horizontalisa soudain. Mes jambes furent caressées par de dociles végétaux et c'était du sable qui recevait mes pas obscurs et incertains. Je m'accroupis un instant dans l'espoir de capter les signaux de cette topographie inconnue et pour l'instant tranquille et même agréable. Ma main explora aussi

tranquillement cette surface qui ne pouvait pas être celle d'une plage car d'une part je n'entendais pas la mer ni n'en reconnaissais l'odeur et d'autre part il aurait fallu que je survole le canyon pour atteindre les prémices de l'écume. Non, non, j'en étais bien loin et si la curiosité ne m'avait pas enseigné ces lieux au cours d'une promenade antérieure, j'étais toujours celui qui ne s'égare pas au moment de succomber au désir. Mais pourquoi mes vacances me contraignaient-elles aux adrets ? Un goût inné pour le soleil et ses effets les plus accessibles. J'ignorais tout des ubacs de ce territoire, je n'allais jamais plus loin que les sommets et je redescendais avec le sentiment d'avoir conquis une part de l'inconnu nécessaire au nourrissement de l'imagination. Mais voilà que suite à une mauvaise et méchante blague, je me retrouve (c'est le cas de le dire) nu, désireux et désirable, à l'ubac de cet inconnu, comme s'il m'appelait pour me contraindre à tout savoir de sa nature et de sa projection dans le temps encore possible à vivre. Tu vois où j'en suis ! Et ça ne descendait plus, ce n'était plus la terre dure, plus de cailloux ni de fissures traîtresses, le sable me portait je ne savais où mais j'y allais dans la perspective d'une deuxième et peut-être définitive branlette.

*

Le poète Fabrice de Vermort (moi) se réveilla à cause d'un bruit répété qui lui rappela celui des portières. Il était couché dans son lit. On l'avait transporté à l'étage et personne n'avait entrepris ou en

tout cas osé le déshabiller, au moins pour le débarrasser de son odeur de rigole. Les rideaux frémissaient. C'étaient bien des bagnoles qui arrivaient. Il n'aurait pas su dire combien. Il y en avait sans doute des tas et la rue avait dû perdre son aspect de propreté à cause de la poussière répandue, voire soulevée. Pourtant, quand il mit le nez à la fenêtre, il ne vit que deux voitures et l'une d'elles était celle des gardes civils. Il ne connaissait pas l'autre. Ben était appuyé sur son aile côté chauffeur et il s'entretenait avec un inconnu qui semblait souffrir de la chaleur. Tous les personnages de sa connaissance étaient-ils en scène ? Il ne trouva pas la force de les identifier et renonça à les compter, mais il sentait instinctivement qu'il en manquait un, auquel s'ajoutaient deux policiers et ce type qui parlait avec Ben mais de quoi ? Ce fut Gisèle qui le héla :

— On ne l'a pas retrouvé, grimaça-t-elle. Oh mon D...

Le poète Fabrice de Vermort est maintenant dehors avec les autres. Il a changé de vêtements. Il en a pris le temps. Il ne s'est pas rasé toutefois. Il voit les enfants. Il en manque un. Le type qu'il ne connaissait pas s'approche, éventant son visage avec un chapeau de paille dont le ruban s'est dénoué, il volète et produit un petit claquement de drapeau lointain.

— Mes équipes sont en train de ratisser les environs, dit le type. Il n'a pas pu aller loin. Ce que vous voyez là dans le ciel est un drone. Venez voir l'écran dans la voiture.

Je n'avais jamais vu notre petit territoire d'en haut, pense le poète Fabrice de Vermort. Ben a déjà vu. Il s'écarte pour que son ami puisse voir à son tour. Tout le monde n'a pas regardé. Bien sûr, les enfants sont curieux, mais ils en ont vu d'autres, grommelle le type qui s'emploie maintenant à renouer le ruban.

— C'est à cause de cette maudite plaisanterie, dit Ben.

— Vous avez taquiné Néron... ?

— Je ne sais pas comment t'expliquer...

— Il faudra en effet que vous vous expliquiez, dit l'homme qui renonce à renouer le ruban de son chapeau. J'attends un deuxième véhicule. Vous êtes nombreux...

Les enfants attendent près du bassin de la fontaine, à l'ombre des orangers. Il manque Néron, en effet. S'y ajoute Victoria qui n'est plus une enfant. Le poète Fabrice de Vermort se souvient, en les voyant, qu'il a lui aussi subi les effets inattendus et terribles d'une blague dans son enfance. C'est peut-être la même, se dit-il, et il ne demande pas en quoi consiste celle qui affecte le pauvre Néron, des fois que ce soit la même ou pire qu'elle soit d'une autre nature.

— Les voilà ! s'écrie le type en refermant la portière. Il y aura de la place pour tout le monde.

*

La troisième éjaculation eut lieu dans l'eau noire du bassin d'irrigation. Je m'en étais approché avec une prudence d'animal sauvage, marchant sur les mains et les genoux, le cou à l'équerre et les yeux grands ouverts. La surface avait scintillé, mais si discrètement que j'avais cru à une étoile. La Voie lactée est tellement présente dans ce pays ! Pourtant, la nuit était obscure, douce à la pénétration, mais impossible à traverser sans peur d'y laisser la peau. Mon anus, mes testicules et ma queue ne faisaient qu'un. J'atteignis la bordure de béton et, connaissant la technique que mon poète de père avait décrite dans un poème (on se demande pourquoi), mes mains rencontrèrent la bâche de plastique. L'eau demeurait inexplicablement dans le noir. Pourtant, je me glissai vers elle. Je la savais présente, comme si je la connaissais, comme quoi les poèmes de mon père contiennent au moins ce peu de réalité. Et en effet, chaude de l'après-midi, l'eau me baigna. Je n'avais pas réfléchi. Je m'étais laissé accaparer par cette douceur rapide et silencieuse, peut-être aidé par le glissement imposé par la surface de plastique, plongeant la tête la première, saisi par cette soudaine immensité, comme si j'en étais la proie. Puis mes pieds ne trouvèrent plus la pente, je songai à flotter, emplissant mes poumons de cet air saturé de poussière, tournoyant comme dans un tourbillon, mais celui-ci était imaginaire et mes yeux ne voyaient que la longue traîne des étoiles et des galaxies, il me semblait possible d'entreprendre ce voyage insensé, celui que les hommes les plus

connaisseurs de l'infini projettent sur leurs tables à dessin et dans les amphithéâtres de nos États. Ma bite s'était dressée vers cette possibilité de voyage sans retour. Je ne pus résister au désir de volupté. Je me sentais inépuisable, seul mais capable d'être et d'exister sans personne pour me le dire, comme s'il ne me restait à vivre qu'une fraction de seconde, comme si j'étais déjà mort et qu'au lieu de m'extasier devant la projection du fil de ma vie, c'était celui de mon avenir qui m'offrait le scénario complet de son œuvre. Et j'en étais la seule star ! Comme si Dieu avait cessé de m'inspirer et que je pouvais désormais me débrouiller sans lui. Il n'y avait plus rien à croire, plus rien à espérer, à attendre, à revisiter par souci de perfection ou de pureté, ces extravagances de l'esprit qui croit savoir qu'il n'y a aucune possibilité d'en savoir plus que ce qui se cultive entre hommes. Atteignant encore le sommet du plaisir, j'entrevois le suivant et toute la chaîne des jouissances obscures, transparentes, douées de vitesse sans autre paramètre que la mort.

*

« Tout le monde dehors ! » gueula le type dont le ruban voletait dans la brise marine.

Il avait réajusté son chapeau de paille sur son crâne chauve. On aurait dit un oiseau sur le point de perdre sa dernière plume (*Benjamin Balada* dixit). Le poète Fabrice de Vermort s'approcha du

premier véhicule, un 4x4 japonais aux couleurs de la Garde Civile. Il s'apprêtait à en ouvrir la portière quand le type s'interposa :

— Non, pas vous ! dit-il comme s'il prononçait une sentence. Vous n'étiez pas là, heu... Nous savons bien où vous étiez, monsieur de Vermort...

— Mais... il s'agit de mon fils...

— Vous ne pouvez pas savoir ce qui s'est passé, monsieur de...

— Et je ne le sais toujours pas ! Qu'est-ce que vous attendez pour m'en informer ? Il s'agit de mon fils. J'ai le droit de savoir !

Le type posa une main sur l'épaule du poète. Il affectait maintenant un air contrit, jugeant que les circonstances et le personnage s'y prêtaient.

— Écoutez, monsieur de Vermort... On les amène tous au poste et on en saura plus, car nous ne savons rien nous non plus, sinon que votre fils a disparu et...

— Je veux savoir, nom de Dieu !

Le comte bouscula alors ce type et deux gardes civils se ramenèrent, sans doute prêts à user de leurs savoir-faire en matière de neutralisation du rebelle.

— Je vous en prie, monsieur de V... laissez-nous faire notre travail. Messieurs, veuillez à ce qu'il ne manque personne...

— Le vieil Anastasio aussi... ?

— Vous embarquez toute la tribulation. Monsieur le comte ne peut pas rester seul toutefois. Ramirez ! Vous resterez avec lui... des fois queue...

Le poète eut la sagesse de s'écarter, ce dont le type lui sut gré, flattant cette fois ses reins qui frémissaient, car il était prêt à bondir comme l'animal qu'il était devenu.

— Nous en saurons plus dans peu de temps, monsieur de Vermort. Ramirez est un brave homme qui saura vous aider à patienter. Je vous en prie, laissez-moi faire mon travail.

Les deux véhicules furent bientôt remplis. Ils démarrèrent les premiers, puis le type cessa de peloter le poète et se mit au volant de sa propre bagnole. Il attendit que les 4x4 disparaissent au bout de la rue. Il y avait du monde. Ramirez salua, se redressant après s'être penché à la vitre que le type venait de baisser pour laisser quelques consignes dans l'oreille du garde.

— Si nous rentrions ? dit Ramirez en indiquant le seuil abandonné même des chats.

— J'ai une anisette que vous m'en direz des nouvelles, dit le poète.

— *¡Enhorabuena !*

*

Une quatrième ? Je m'en sens parfaitement capable, ô filles du feu ! Quelle heure pouvait-il être ? Une pareille nuit noire, on n'en a jamais vu ! J'étais peut-être le premier à en observer les effets sur l'esprit dont le corps se mélange doucement à l'eau non moins obscure. Mais j'avais froid. J'avais l'impression de rétrécir au fur et à mesure que le froid me pénétrait, l'eau clapotant autour de moi et le silence des alentours se peuplant aussi lentement de la conversation des petits animaux. Les moutons étant à la bergerie, il ne pouvait s'agir que d'animaux de petites dimensions, car nous n'en connaissions pas d'autres. Il y avait belle lurette que les loups avaient disparu, peut-être aussi les lions venus d'Afrique, il y avait une histoire de lion dans les Béni Snassen où le vieil Anastasio avait recherché ses ancêtres. Comme s'il était question d'hésiter entre la Berbérie et l'Arabie. Mon père, le poète Fabrice de Vermort, avait noté tout ça mais, à ma connaissance, ce matériel n'avait pas été utilisé, pas encore, cela viendrait en son temps, d'ici là je serais peut-être devenu poète, qui sait ? Mais il avait des raisons de douter de ma capacité à refléter le monde autrement qu'avec des moyens romanesques ou pire journalistiques, sans parler de ces « postures politiques » (c'était ainsi qu'il qualifiait les idéologies) qui selon lui pourrissent le monde et ses animaux, loups et lions y compris. Ma nouvelle érection, la quatrième, me parut incomplète. Je fermais les yeux, comme si la nuit ne suffisait pas à les rendre aveugles, pour revoir les jambes des unes et des autres. Il y avait des jambes dans

mon récit. J'en visitais les possibles douceurs faute de les avoir approchées d'aussi près. Elles gigotaient sur les genoux des uns et des autres ou se géométrisaient dans les obliques du soleil, poursuivant la récompense des jeux, les grandes comme les petites, toutes dignes d'un grand bavardage célinien. Quel ballet, mes aïeux ! Et quel sang coulait dans mes veines ! Je voudrais que cette nuit ne s'achève jamais. J'en compterai les heures au fil de mes masturbations. Je ne me noierai pas dans cette eau remontée à la force des turbines. Qui sait de quelle profondeur peut-être salée ? Néron de Vermort, mon fils bien-aimé, quelle fierté que je ne connais pas t'a inspiré cette fugue mortelle ?

*Néron de Vermort, mon fils bien-aimé
Quelle fierté que je ne connais pas
T'a inspiré cette fugue mortelle ?*

Youhou ! J'ai le rythme ! Pas la rime, mais ça viendra ! Me voilà élevé au grade d'apprenti-poète, un peu sorcier faut-il être pour s'y croire le bienvenu !

XVII – Les corbeaux

Ce n'étaient pas le corbeau d'Allan Poe ni celui de Jerzy Kosinski. Volo rêvait sans parvenir à se réveiller. Un type en haillon et qui sentait le feu le regardait. Comme s'il y avait une fenêtre alors que le lit se trouvait justement dans la pièce où il n'y en avait pas. On voyait même comment cette pièce avait été imaginée. Les traces du fer formaient des ombres régulières sous les couches de chaux. Ce n'était donc pas une fenêtre. Pourtant, Volo savait déjà tout de la haine.

« Ils ont réussi à faire entrer le T-72 dans la salle qui sert d'ordinaire à organiser des fêtes. Tu devrais t'en souvenir. Une fois tu as participé. Tu portais le costume de ton héros gothamite. Quel âge avais-tu ? La guerre avait commencé, mais pas l'invasion. Ton père en parlait. Tu t'es mis à haïr ces gens. Ton père a cousu le bouton qui manquait. Ta mère en riait. Mais ton père dit qu'un homme digne de ce nom doit savoir tout faire. Te souviens-tu de cette partie de la conversation ? Ensuite tu as bu du Fanta et mangé des Donuts au

chocolat. Il y avait largement la place pour deux T-72. Qui y pensait déjà ? Les deux 125 seraient dirigés vers la maternité qui serait donc sacrifiée. C'est honnête de tromper l'ennemi. Il arrive comme prévu et s'éparpille comme on a voulu. Mais le deuxième T-72 a été affecté à un autre endroit (la tonnelle du restaurant Khoroshyy Kutochok). Ton père se faisait du souci à cause d'un cylindre du V12. Pourtant, on n'aurait pas besoin du moteur. Une fois l'ennemi explosé en mille morceaux de chair et de feu, on serait soi-même transformé en chaleur et en lumière par l'impact d'un AT-quelque-chose parce que tout est prévu comme ça. Personne n'y peut rien changer. As-tu songé à ce qu'on peut faire pour changer les choses ? Pourquoi cette chambre n'a pas de fenêtre ? Tes Andalous l'ont creusée dans le tuf il y a des années. C'est comme ça quand on construit sa maison à partir du dehors et qu'ensuite on pénètre dans la roche. Mais tu entends le vent dans la cheminée. Un trou dans le plafond. Comme une voix qui en sort. Ce doit être la mienne. »

Quelque chose comme ça. On ne trouve pas le sommeil à la porte à côté. On n'a pas fermé la sienne parce que c'est un rideau. Il retombe dans un sens ou dans l'autre. La lumière ? À notre époque il s'agit d'une série de leds alimentées par une pile. Je sais que je les hais. Je sais pourquoi. Ce qui m'appartient appartient aux miens et je ne le partage pas avec les autres. Quelque chose comme ça qu'il a dit. Je m'en souviens comme ça aujourd'hui que l'orage est passé. Qu'est-ce qui a changé ? Je vais vous le dire (en admettant

que je parle à quelqu'un) : je suis de nouveau chez moi. Plus précisément : je rêve que la guerre s'est achevée sans la mort de papa et que maman n'en a pas profité pour en aimer un autre et peut-être même pour se faire aimer de lui. Tu sais de quel autre ? Allez ! Vas-y ! Pose-moi la question !

C'est l'heure de dormir. Il n'y a pas moyen de dire : non, maman, j'ai autre chose à faire. Je suis sûr que papa serait... « mais pour qui crois-tu que j'ai fait repeindre cette maudite chambre qui a servi de remise » du temps où tes Andalous se vivaient de vent ?

« D'ailleurs ça n'aurait servi à rien qu'il y en ait deux au lieu d'un. On est bien commandé. L'autre servira mieux là où il est maintenant. Zaoum ! Mais va savoir s'il en sortira... Je vous écris cette lettre des fois que je n'en sorte pas. On raconte de ces choses... Au fait, tu as bien comparé le film de Mervyn LeRoy et celui de Carlos Saura ? Il y a une différence entre Rhoda et Ana. Tu trouveras. Et on en parlera si jamais je m'en sors. Ce n'est pas moi qui aie eu l'idée de faire entrer le T-72 dans la salle des fêtes de l'école. Mais peu importe qui l'a eue du moment que l'ennemi est au courant. Il y a plein de dessins punaisés sur les murs. Les meilleurs de chaque année. Je ne trouve pas le tien ni celui de ta sœur. Je n'avais rien demandé mais c'est arrivé. »

Ça n'aurait pas eu le même effet avec une fenêtre. Il y en a deux côté extérieur et la poussière du désert Cinecittà entre à travers les

mailles des rideaux. On ne voit pas la mer d'ici, mais on croit l'entendre. Entre les deux fenêtres il y a une porte nécessaire et sur la pierre du seuil il est écrit « Con la barba de los Moros... » puis quelque chose qui a quelque chose à voir avec le balai dont on se sert pour chasser les intrus. Copla. Si encore les intrus ne nous envahissaient pas... mais rien ne se passe comme ça devait se passer. Ou bien on manque de chance ou bien ce n'est pas notre faute qu'on paie en ce moment. C'est comme si mon enfance avait été interrompue... Je parviens, tant bien que mal, à me souvenir, mais sitôt que je me tourne vers l'avenir, je ne vois que la mort, comme si j'étais devenu éternel. Ça ne vous donnerait pas envie d'écrire, vous... ?

« Bref, on a tout bien vérifié et on sera les premiers à tirer. Et, par une logique toute militaire, on ne sera pas les derniers. Pour ça que je vous écris. Les jolis carreaux du parterre ont volé en éclats. Il y en a partout. Plus de 40 tonnes. Comme si 1500 petits bonhommes de ton espèce étaient entrés dans cette salle qui ne les contiendrait d'ailleurs pas. Et ces plus de 3000 petits pieds n'en viendraient pas à bout, de ces jolis carreaux dont les motifs se croisent mais je ne sais plus dans quel sens vu l'état dans lequel ils se trouvent maintenant. On n'en parle pas. On a autre chose à faire. Je veux vous dire que ça doit être toujours comme ça avant que la mort nous fauche : on a autre chose à faire. C'est ce que je fais, entre deux coups de chiffons sur l'acier ou sur mes godasses. On a aussi un

peu défoncé la baie vitrée qui donne sur la cour, mais pas trop histoire que ça ne se voie pas du point de vue de l'ennemi qui voit une école même si les enfants ne sont pas là pour animer les ombres des platanes. Ils voient une cour où on ne joue pas et c'est le temps qu'il nous faut pour tirer les premiers. En cas de manque de pot, ils tirent en second. Sinon on a le temps de prendre la poudre d'escampette. On joue serré. On sait à quoi on joue. Sans la haine... »

« Volo ! Tu parles dans ton sommeil. Tais-toi !

— Je dors pas, maman !

— Qu'est-ce que tu fais ? »

« Réponds ! Sinon elle vient, soulève le rideau et braque sa lumière sur tes yeux ouverts.

— Tu veux que je te chante quelque chose du pays... ? dit-elle.

— Il n'y a pas de fenêtre...

— Comme ça personne n'entrera pour t'empêcher de dormir. Peux-tu me dire pourquoi tu ne dors pas ? Sinon je te chante une chanson comme quand nous étions en famille...

— Là-bas ? »

« Bonne question, mon fils. Moi j'y suis et je n'arrête pas de penser à Rhoda et à Ana et à toi bien sûr et à ta sœur... Cette terre nous appartient ! Comme la médaille que Rhoda n'a pas gagnée. Comme

la boîte de bicarbonate d'Ana et son Luger 38. (Je te conseille de voir ces deux films si tu veux comprendre de quoi je parle, fils.) Si tu veux du poisson, inutile de jeter ta ligne dans la séguia. Au mieux tu ramèneras un insecte, disons une libellule aux ailes rouges. Sinon, descends jusqu'à la mer et imite le pêcheur. Voilà comment on ramène du poisson à la maison dans ce pays de soleil et de western spaghettis. Ou bien descends à la ville et sur la *plaza* tu trouveras le poisson qui te fait envie...

— Mais je n'ai pas envie de poisson, tato !

— *Moi ouais que j'en ai une de ces envies !*

— Qui c'est qui parle, papa ?

— C'est mon pote Niki... Il a envie de poisson...

— *Parle-moi de poissons... »*

Comment on en vient à parler de poisson alors que la mort n'attend rien de nous. Maman est toujours là, assise au bord du lit, ne me touchant pas parce que je bande, la bouche entrouverte à une seconde de chanter des fois que j'y trouve le sommeil alors qu'on n'a pas les DVD de Rhoda et d'Ana, pas même les mp4 piratés. Tu n'imagines pas comme je me sens mal. Parle-moi de poisson qu'il me dit l'autre que je ne connais pas. Ils sont assis sur l'aile du T-72, un chiffon grasseyeux à la main ou autre chose en rapport avec la mission qu'ils sont censés mener à bien en compagnie de l'équipage

qui est enfoui dans la ferraille et qu'on entend échanger des paroles contenues dans le manuel d'utilisation de cet engin avachi sur ce qu'il a fait du joli carrelage de la salle des fêtes de notre lointaine école.

« Lalala ! Lalala !... Je me rappelle plus les paroles... Ta grand-mère ne les aurait pas oubliées, elle... Tu te souviens de Mémé... ? »

La haine court dans le sang et dans les testaments. Quelquefois elle est le fruit du spectacle. Comme si l'enfance ne servait qu'à ça. Ils savent à quoi elle sert, eux. Ou s'ils ne le savent pas, ils savent d'instinct s'en servir. Lalala ! Lalala ! Le rideau ne bouge pas. L'air qui circule entre ses mailles et le trou de la cheminée dans le plafond est si fragile que je ne le sens pas m'effleurer. Les insectes continuent leur sarabande. Au-dessus (six mètres de roche dit le voisin qui a hérité de sa maison alors que nous ne sommes que les locataires provisoires de la nôtre), le pays repose comme la bête sauvage qu'il est, fruit des compromissions capitales et des trahisons infligées à l'enfance. Peu d'arbres. Quelques figuiers de loin en loin. Des « cintas » dans les pentes sans terrasses. Le vent porte des voix. Les voix entrent dans les cheminées qui sourdent de cet habitat troglodyte. Les lits ne bougent pas. Quatre pieds ancrés à la terre battue.

« Tiens, je vais te dire, chico... Mon vieil oncle Torcuato, aveugle de naissance et anarchiste de cœur, haïssait l'Amérique et les Juifs. Et

du fond de son Andalousie asséchée et réduite au silence, il n'aimait pas l'Arabie, mais il la respectait, malgré les connivences historiques contre nature, la sienne de nature, bonne et généreuse, mais pauvre d'argent et d'arguments, riche d'Histoire pour tout dire. Une constante à la gauche de l'échiquier : la haine de la démocratie et du judaïsme. Ça rapproche de Rome sans s'éloigner de Médine. [*un temps nécessaire à l'allumage de la pipe*] Je suis sûr que tes semblables peuvent comprendre ça, fiston. Et je ne parle pas de ta sœur qui me donne d'autres idées que c'est plus de mon âge. Ni du sien d'ailleurs, selon ce qu'en dit la Loi... »

Les paroles environnantes te tombent dessus comme la rosée du matin que des pays connaissent mieux que notre poussière d'os et de chlorophylle. Maman se lève, pivote et disparaît dans le rideau. Je n'ai pas écouté sa chanson de la mer Noire ou elle n'a pas chanté comme sa mère qui devrait être ma grand-mère si elle avait quitté le pays avec nous. Mais elle ne l'a pas quitté. La haine pousse mieux dans la terre qui l'a vu naître. L'eau de l'estuaire est riche de pourriture cadavérique. Un vrai festin !

Maudit sommeil qui me place exactement dans la situation de l'enfant qui désobéit et regarde le plafond chaulé avec ses traces de fer, en voûte claire le plafond vers le trou de la cheminée que la voix du dehors habite, incohérente et sans doute inventée, comme si j'étais en train de parcourir le désert du cinéma sur le dos d'un chameau en compagnie de touristes qui ont vu et revu Trinita et

même Ana mais sans s'être consacrés au moins une heure à la comparer à Rhoda, histoire de bien comprendre que le Mal ne s'explique pas comme on dévide une bobine de fil pour en trouver le bout. D'où vient le Mal ? Comment arrive-t-il ? Et combien d'enfants cela coûte-t-il de s'y laisser aller sous des prétextes faussés par l'angle de prise de vue ?

« Que s'est-il passé en vérité... commence maman mais elle ne continue pas, le mot vérité ne vient pas, il ne coule pas de source, entre deux publicités que le Capital impose à la Sagesse si ce qu'elle prétend c'est exister sans concurrence, celle des religions. Que s'est-il passé, me demandez-vous, mes enfants... ? Oui, je le sais, je ne le devine pas et je vous demande de ne rien deviner car ce serait donner de l'importance à l'imagination qui n'en a pas comme vous ne le savez pas encore, car vous êtes ce que l'enfance sait de moi. Eh bien... »

Ce n'était pas un T-72 mais ça y ressemblait et ce n'était pas un 125 mais une 12,7 boulonnée à la va-vite et l'explosion a soulevé le carrelage que les chenilles avaient enfoncé dans la terre et il est retombé sur les corps comme autant de fleurs artificielles arrachées par le vent dans un cimetière « un jour de tous les saints après celui des morts dont je vous ai déjà parlé afin que vous sachiez qu'ici on aime les œillets. Ah ! Là ! Là ! Je ne sais pas si je vais tout expliquer pour que ça reste, que ça ne vous quitte jamais, que vous vous

souveniez de votre enfance comme si vous en aviez vécu une autre...

— Ils n'ont pas creusé dans ce sens dans l'espoir que ça devienne une fenêtre...

— Ils n'étaient pas aussi bêtes que toi ! Dors maintenant ! Il est temps.

— Tu me raconteras le reste de l'histoire quand j'aurais fini de grandir... ?

— Mais tu la connais déjà, mon chou ! Dors ou pense à autre chose... Je sais pas, moi... Les gens que nous voyons passer sur la route du désert... avec ce « matériel cinématographique » dont nous parlait notre voisin qui s'y connaît : il a vécu des dizaines de tournages et même serré la main à Clint Eastwood et aussi à Terence Hill... Que de souvenirs à remettre sur la table comme on parie ! Mais nous en parlerons plus tard. Maintenant il est temps de trouver le sommeil et de ne pas le lâcher tant que le soleil est couché. Zaoum ! Plus de lumière ! »

Ana propose la mort ou l'impose. Peu importe que ce ne soit pas la mort. Rhoda punit de mort véritable. C'est peut-être la différence que papa me demande de trouver. Que ferais-je, moi, si ça m'arrivait, de tourner dans un film en tant qu'enfant que la mort inspire ? Je ne serais pas aussi joli(e) qu'Amy dans le beau film de Robert Wise qui

n'est pas vraiment la suite de celui de Jacques Tourneur (on a les DVD). Une nuit à traverser !

« Non, non ! Je ne suis pas ton père. Il est mort. Je porte sa lettre mais comme je n'existe pas moi-même parce que tu m'inventes, cette lettre n'est pas *lisible*. Insiste bien auprès du prote de ton éditeur que le mot lisible est en italique. Comme ce désert que tu habites presque vu sa proximité. Je n'en connais pas les enfants et je n'ai pas vu les films dont tu parles, sans doute parce qu'ils n'ont pas été tournés dans le désert de Tabernas. Moi qui sais tout de cette cinématographie ! je ne sais rien de ce qui s'est tourné ailleurs. Que de films aux frontières de l'Occident ! Comme autant de fronts où la mort des enfants borne la raison : Palestine, Ukraine, Taiwan... Et encore, je me limite à l'actualité telle que nous la livre la Presse. Ton père est introuvable. On a cherché même dans les murs. Les laborantins du Service des Disparus ont ramassé quelques échantillons, genre morceaux de carrelage et papiers de dessins dont les sujets figuratifs se sont tellement mélangés qu'on ne sait plus y reconnaître les figures, des fois que ce soit là la manière de laisser le champ de la sagesse à l'abstraction. S'il a existé, ton papa, il doit bien se trouver au moins un de ses chromosomes dans ces morceaux et déchirures. Sinon, on ne le trouve pas et alors tu me permettras de penser qu'il n'a jamais existé...

[et d'une voix sépulcrale :]

... ou alors tu l'as inventé, Volo !

— Mais on n'invente pas son propre père ! On n'en est pas encore là ! Surtout en Ukraine où le retard civilisationnel est considérable même si on le compare à ce qui arrive à la Chine et au Congo... Mon papa est mort en héros !

— Taratata ! On l'a déjà dit avant toi : « Et c'est pas moi qui l'ai tué ! » *Nevermore* ! Tu manques d'originalité, Volo. En punition, je ne serai pas le sommeil et tu seras l'enfant qui ne le trouve pas. Et pour cause !

— Je ne suis pas un corbeau ! Ni peint ni faussement imprimé sur une boîte de bicarbonate ou passablement reflété par une vitre sale... D'ailleurs il n'y a pas de fenêtre ici...

— Mais la possibilité de trouver une boîte de bicarbonate dans le tiroir de la commode, parmi tes slips et tes chaussettes... que dis-je ? Parmi tes culottes... car tu n'as pas l'âge de porter des slips...

— Et la peinture nécessaire au bariolage du corbeau... hein... ?

— Pfff !

— Avoue que tu n'en sais rien.

— Je n'avoue rien ! Je suis le messenger. Et je te dis que ton papa est introuvable. D'ailleurs voici les résultats du labo : pas une seule trace de son ADN dans les échantillons recueillis sur place, c'est-à-dire dans la salle des fêtes de l'école qu'un missile ennemi a frappée

alors que 1500 enfants de ton âge s'y trouvaient, ce qui fait 40 tonnes. Et parmi ces enfants, pas un seul qui ressemble à ton père et encore moins à toi puisque tu te trouves en Andalousie, à Sorbas près du désert de Tabernas, pas loin de l'anciennement Texas Hollywood, une appellation que personne ne m'empêchera de préférer à celle en usage aujourd'hui, n'en déplaise aux amateurs de réalisme mis à l'heure comme si le réalisme était une horloge à ne pas remonter le temps ! Ton père ne se trouvait pas dans la salle des fêtes au moment de sa lâche destruction par l'ennemi. Bilan : une femme enceinte blessée à mort. Heureusement, son embryon a tout l'avenir devant lui. Merci qui ?

— Vous n'avez pas bien cherché ! »

Comme un cri. Pas comme un roman. Comme ce qui sort de ma bouche. J'en ai les dents haineuses jusqu'au désir de mordre. Et cette fois je ne mordrais pas la chair de l'ennemi, mais le cul de ceux qui sont censés m'aimer comme j'aime mon père parce qu'il est mon père ! Tenez... Vous ne voulez pas goûter à mon bicarbonate... ?

« Volo ! Tu as encore crié. Quand vas-tu te décider à dormir ?

— Quand vous aurez fini de me raconter des conneries ! » Je ne le dis pas. Pourquoi chercher des histoires à sa maman ? Surtout en pleine nuit. Et sans le sommeil pour se protéger des effets collatéraux. Des fois, dans la demie obscurité, car le rideau est

vaguement éclairé par la veilleuse du couloir, le rideau bouge, comme la langue dans sa bouche.

« Ne les écoute pas, me dit mon père. Ils ne savent rien de la mort. Ni comment on la donne (drôle de cadeau !) ni comment on la reçoit (ni drôlement ni autrement). Le missile était des nôtres. Une erreur... Ce n'est pas écrit noir sur blanc, mais si on regarde entre les lignes, on voit bien que l'ennemi n'y est pour rien dans cette formidable explosion que je n'aurais pas entendue si j'avais explosé avec elle. Or, mon fils dont je suis le père comme Dieu est celui de Jésus, avec le Saint-Esprit et même une quatrième dimension si ça fait plaisir à la télé, je l'ai entendue. Histoire de te confirmer que le blindage du T-72, c'est autre chose que du carton-pâte dont on fait les masques de Carnaval. Certes, je n'ai pas tout entendu, car j'ai fini par exploser moi aussi. Et s'ils n'ont pas trouvé mon ADN dans les gravats qui s'ensuivirent, c'est parce qu'ils n'ont pas cherché des fois qu'ils y trouveraient le leur. Je ne suis pas le déserteur qu'ils prétendent que je suis ! Et j'exige qu'on refouille les ruines de notre salle des fêtes avec des moyens occidentaux, même andalous, et non pas avec les expédients hérités de la Pologne et de la Lituanie ! »

Quelle nuit ! La lumière vacillait derrière le rideau et les mailles jetaient ces étincelles jusque dans mes draps où je bandais bien que je ne pensasse pas à ma sœur. Je l'avais oubliée, mais les deux autres filles étaient penchées sur moi, sur mon non-sommeil, ma

non-nuit, mon absence inguérissable de rêve. Ana agitait son bicarbonate et Rhoda craquait des allumettes qui n'éclairaient rien, d'ailleurs ce n'était pas le rôle qu'elles jouaient selon le désir de leur autrice (autrice, matrice, c'est comme ça maintenant, le neutre ne doit plus exister, tant pis pour les autres). Une érection d'homme sans les poils mais avec la vigueur en usage hors des limites de l'enfance.

« Volo ! Volo ! J'ai entendu ! Dors maintenant, merde ! »

Qu'est-ce qu'elle a entendu ? Ça viendra, t'inquiète. J'ai l'habitude. Mauvaise sans doute, mais naturelle même si la Loi ne dit pas le contraire. Après tout, j'ai l'âge d'Ana et de Rhoda. Je fais ce que je veux de mes désirs. Elles m'ont enseigné tout ce que je sais de la mort. Alors que je ne sais même plus si papa est un héros, mort, ou un déserteur, vivant. Il oscille, dans ma pensée, entre le silence dû au mort, propice au recueillement, et le discours moralisateur que le maître d'école se fait un malin plaisir d'illustrer de ma présence parmi ses ouailles. Comment trouver le sommeil en situation de grand écart ? Mes valseuses zen valsent !

« Si tu veux, dit mon papa qui utilise savamment le trou de la cheminée pour exprimer les arguments de sa défense, je ne suis pas aussi mort qu'on ne le dit pas et même tout ce qu'on raconte sur la guerre, ses stratégies, ses victoires, ses technologies, ses territoires et ses fumées, tout cela n'existe pas, le monde est en

paix, à tel point que l'enfance n'est plus ce qu'on en sait, on est même en train d'inventer une nouvelle discipline philosophique pour en parler sciemment et non plus connement comme tu l'entends chaque jour que Dieu conçoit et réalise à ta place. Veux-tu jouer avec moi... ?

— Ne l'écoute pas et dors...

— Il faut donner le bonheur aux enfants et ne leur reprendre qu'une fois qu'ils sont en âge de ne plus être des enfants, ce qui n'a pas d'âge, car nous avons notre personnalité et personne ne peut la changer avec des médicaments ou des traitements de fortune. Ainsi demeurent des enfants toute leur vie ceux qui n'ont pas vocation à être des adultes. Certes, il y aura des tricheurs, qui s'infantilisent pour échapper au malheur qui prend la place du bonheur aussitôt que celui-ci leur est ravi par... par qui ? Par le gouvernement ? Par les représentants des religions ? Par l'ennemi... ?

— Qu'est-ce qu'il raconte comme conneries ! Ne l'écoute pas, Volo. Au fond, c'est peut-être bien que la guerre nous l'ait confisqué. Et mieux encore s'il y est mort. Quoique cette histoire de désertion vienne compliquer notre condition d'exilés... Dors, mon enfant. Nous en reparlerons demain. Maintenant, c'est la nuit. Tu sais ce que c'est la nuit. On te l'a déjà expliqué. Ça fait des années maintenant que tu le sais. C'est comme de plus faire pipi au lit... je crois. Pour le reste, ce plaisir... certes papa n'est pas là pour en parler avec toi... et si ce

qu'on raconte est vrai il ne reviendra pas, ni en héros ni autrement...
J'en parlerai avec ta sœur, mais avec toi... Dors ! »

Les caravanes de matériel cinématographique ne passaient pas la nuit. En tout cas, vu l'absence de fenêtre et le fait que je ne pouvais pas monter sur le toit pour observer la nuit du désert, je ne les ai vu passer que le jour, de bon matin, soleil encore rasant, ombres démesurées sur les reliefs de schiste et d'agaves. En silence à cause de la distance et du vent. Sans signes de bienvenue de ma part ni manifestations d'aucune sorte de la part de ces acteurs venus d'ailleurs et sans doute de loin. Le jour, il n'y a pas de fenêtres qui tiennent. D'ailleurs les fenêtres de notre maison ne donnent pas sur le désert, mais sur les premiers hameaux de la ville prise en équilibre au bord du canyon qui lui donne son nom. Alors je monte. Il n'est pas interdit de monter. On monte facilement. Une sente fait le tour des figuiers, à angle droit. On arrive alors au niveau des cheminées. On entend les voix mais cette fois ce sont celles du dedans, sans la question du vent qui se pose quand on est à l'intérieur. Ils vont tourner un film. De loin, presque sur l'horizon, sous l'aile du Mulhacén et des nuages blancs de l'été, la poussière des chevaux monte vers le ciel et retombe avec le vent sur les pentes grises et ravinées par les pluies d'automne, celles qui se ruent dans les canyons et font trembler la terre. Il y a peut-être encore des Ana et des Rhoda dans les histoires qu'ils racontent plan par plan. Je n'en sais rien. Le cinéma est traversé d'enfants qui

donnent la mort comme la réalité est peuplée de petits cadavres pris au piège des boucliers et des bombardements. Moi, je ne suis ni l'un ni l'autre. Je ne tue pas, je ne suis pas mort. J'attends. J'attends qu'on me dise : va ici, reviens là-bas, fait le tour, ne t'éloigne pas, dors ! *¡Muérete !* crie Ana en souriant, consciente de savoir comment obtenir satisfaction, petit corbeau aux joues de plumes noires. *Die !* pense Rhoda dans le silence de sa préméditation aux beaux jupons amidonnés. Moi je dis : on verra. On verra bien si je n'ai pas d'autres solutions, d'autres ressources, des fois que ça m'arrive, sachant que le corbeau naît du corbeau et pas d'autre chose. Pardon pour les corbeaux qui sont de beaux oiseaux et mes amis, mais que voulez-vous, amigos, la littérature est ce qu'elle est et non pas ce que j'en fais.

XVIII – Fin de la nuit

Une cinquième serait peut-être de trop. On me la reprocherait, me soupçonnant de « tirer à la ligne ». Mais pourquoi le ferai-je ? *Je pense pour moi-même*, chante Carmen, *il n'est pas interdit de penser*. J'en suis au point où achever ce récit ne me tourmente pas. J'en connais la conclusion. Je l'ai vécue avant de conclure moi-même. Mais c'est un autre sujet. Une autre fois peut-être, si le dieu des aristocrates me prête vie. Il s'en privera si je cesse de croire en lui. Il est nécessaire de croire, dit Marcel Duchamp, mais certainement pas en autre chose que l'Art. Et bien entendu il ne suffit pas de prier et de se conformer à son inévitable propre pour être entendu de cette absurde et exigeante divinité. Le lecteur aura compris que je parle de mon fils et que je lui ai donné, peut-être abusivement, la parole, une parole qui est la mienne puisque ce pauvre être n'avait pas l'âge d'écrire aussi bien que Rimbaud. N'est pas poète qui veut. Et qui compte s'en tirer en écrivant des romans, le plus souvent intitulés *récits* pour pallier leur manque de

romanesque, voit un chemin là où il n'y en a pas, ce qui augure mal de sa santé future et de son horizon éditorial. La mienne, de santé, chancèle avec une préférence pour la gauche. Certes j'ai le temps d'en finir avec ce petit roman rempli de regrets et d'amertume, comme on dit aux veillées funèbres. Mais je n'en ressens aucune urgence. Comme je disais, j'en connais la fin, en tout cas les dernières pages, et vous avez peut-être cessé de lire dès le moment où j'ai renoncé à imaginer avec vous la cinquième masturbation de ce fils chéri et abandonné à son sort de cadavre. Je me souviens soudain de ce Ramirez... Grand buveur. La moitié de mon litron d'anisette faite maison ne lui avait pas fait peur. Il m'avait avoué boire en service, malgré le règlement en vigueur dans les « forces armées », pour ne pas risquer de mourir avec un esprit clair et susceptible d'empoisonner ses derniers instants de vécu. C'est lui qui m'a appris la mort de mon fils. Voulez-vous que je vous la raconte ? Je ne l'ai certes pas vécue, mais n'ai-je pas inventé quatre masturbations qui ont alimenté votre imagination plus que les raffinements de mon écriture, car il vous importe peu de savoir que j'en ai aiguisé le fil tout au long cours de mon existence de poète anonyme et même obscur. En tout cas, Ramirez, dont le cerveau appréciait à sa juste valeur les perfectionnements de mon anisette maison, inventa lui aussi ce qu'il savait à propos de la mort de mon fils, mais selon une trajectoire textuelle fort différente de celle que je vous ai proposé de suivre avec moi. Il n'y était point question de

masturbation, mais le point crucial de l'enquête policière consistait à se demander pourquoi l'enfant était nu, alors même qu'on n'avait pas trouvé ses vêtements autour du bassin ni dedans. On avait prévu des plongeurs car le corps n'était pas remonté. Un ouvrier en avait vaguement deviné les contours en se penchant sur la rive de ce bassin circulaire. Il avait immédiatement appelé la Garde Civile. Et personne n'avait songé un seul instant à rechercher des traces de sperme. Vous pensez ! J'en étais l'inventeur et je me gardais bien de l'écrire, jusqu'à ce que cette folle envie me torture l'esprit, de jour comme de nuit. C'était retour d'une séance de cinoche, ici même à Paris, et l'esprit perturbé par tant de médiocrité je me suis mis à tracer les grandes lignes de ce que vous êtes en train de lire, que je vais peut-être achever si je n'en suis pas fatigué avant et si une fatigue de nature fort différente ne vous en détourne pas avant moi.

*

Mais revenons à la narration... La « tribulation », comme l'avait appelée le type qui devait être un flic ou un robin, fut restituée à ses habitudes et habitations en fin de journée. Oui, le soleil déclinait vite. Le ciel rougissait aussi. Et les mouettes étaient venues faire un tour au-dessus du hameau. Leurs cris se rapprochaient, comme si la mer se rappelait à nous. Ne sommes-nous pas tous, autant que nous sommes, ses filles et ses fils ? Pourquoi avons-nous oublié ce que nous avons été ? Comment expliquer que nous ne sommes plus que

des fragments de l'Histoire, de l'Archéologie et de je sais encore quels tourments de la Connaissance ? On était en train d'en parler, Ramirez et moi, quand le minibus de la Garde Civile est arrivé. Je ne parle pas de l'état de notre conscience. Ramirez, qui avait reconnu le bruit familier du diesel, acheva son « dernier verre de la journée » (se promit-il) et traversa le rideau qui nous séparait encore de la rue. J'étais cloué sur mon tabouret, l'esprit aux aguets d'un autre temps et il fallut que j'entende les voix des enfants pour revenir dans ce monde, celui auquel mon fils bien aimé n'appartenait plus, si j'avais bien compris. Ramirez avait suivi l'enquête, qui avait été prestement menée par son chef (le type en civil qui n'avait pas eu le temps de se costumer). Il avait pris le temps de tout m'expliquer dans l'ordre où les événements étaient apparus à son esprit (celui de son chef). Ce n'était pas l'ordre des faits, le *seriatim*, mais sa mémoire était encore imprégnée de la succession des découvertes et des déductions. On avait retrouvé le corps de Néron complètement nu au fond du bassin. Les plongeurs avaient ramené une petite créature aux yeux ouverts. On avait immédiatement songé à un viol suivi d'un meurtre, comme cela arrive hélas souvent. Et on n'avait pas retrouvé les vêtements du petit, à croire que l'assassin les avait emportés comme fétiches. Puis quelqu'un avait jeté un œil sur le cucul, à la va-vite et sans compétences de légiste. L'anus n'avait souffert d'aucune pénétration. De plus, le cou n'était pas marqué par les

effets d'une strangulation. Le légiste conclurait à une mort par noyade, sans viol.

— J'espère, monsieur le Comte, que cela soulage un peu votre chagrin, dit Ramirez sans me voir car il observait les reflets de son verre. Le gosse n'a pas été violé. Il s'est noyé. Il a voulu se baigner et il s'est noyé. Il n'y a pas de violeur. Il s'agissait maintenant de savoir pourquoi ses vêtements avaient disparu. On a cherché partout. Les chiens ont cherché. Ils se sont particulièrement intéressés aux racines d'un vieux figuier. Il y avait des traces. La terre avait été changée par les frottements des pieds et ceux-ci étaient soit chaussés soit nus. Les chiens étaient perdus. Qu'est-ce que ces traces voulaient dire ? Vous savez à quel point nous les flics sommes sujets à imagination... Mais attention : pas l'imagination du raconteur qui veut éblouir ses clients, notre imagination naît avec ce qu'il reste de la réalité une fois que la tragédie s'est accomplie. Et ensuite, d'indice en indice, nous progressons vers ce qu'il convient d'appeler la Vérité...

— Je sais cela, *sargento primero*, je le sais moi aussi...

— Je n'en doute pas, monsieur le Comte, je n'en doute pas...

— Et alors... ?

— ¿*Sí señor*... ?

— Les vêtements... ?

— Si notre imagination ne s'est pas laissée tromper par les apparences (ce qui arrive quelquefois, reconnaissons-le), votre fils avait caché ses vêtements dans un trou que les racines du vieux figuier formaient dans la terre... Ensuite il est allé se baigner...

— Mais ce bassin se trouve de l'autre côté, à au moins une demi-heure de marche... et encore... pour un homme !

— Il faudra expliquer cela aussi, j'en conviens, monsieur le Comte...

— Et alors... ?

— Les vêtements ? Quelqu'un les a pris et les a emportés... Nous ne les avons pas encore trouvés...

— Je sais bien où ils sont, moi !

Ils n'étaient plus sur le bahut. J'étais sûr de les y avoir vus la veille avant de monter, mais comment expliquer à ce militaire de la justice que je n'étais pas en état d'en discuter avec *les autres* ? Certes, certes, il était au courant de ma biture. C'était lui qui m'avait ramené, m'apprit-il, lui-même curieux de savoir ce que je savais de ces vêtements.

— Si vous savez quelque chose, monsieur le Comte, il faut le dire...

— Ça ne rendra pas la vie à mon pauvre fils bien aimé !

— Mais ça rendra justice à son âme outragée...

— Mais vous dites qu'il n'a pas été violé...

— Pas par vous en tout cas puisque vous étiez en phase de dégrisement dans nos locaux...

— Je ne comprends rien...

— Et pourtant, monsieur le Comte, nous voulons comprendre.

Il reposa le verre maintenant vide et se leva, retrouvant un équilibre auquel il avait cessé de penser depuis le premier verre qui n'était pas celui que je lui avais offert. Il prit appui sur la table, se penchant une dernière fois sur le verre :

— Nous finirons par savoir le fin mot de l'histoire, conclut-il et il se dirigea vers le rideau et le traversa.

J'en fis autant, avec moins de technique. Ils étaient tous là, en rang devant le minibus, et le type, qui avait maintenant enfilé son costume de cérémonie judiciaire, les entretenait d'un sujet qui les paralysait alors que la lumière se dissipait comme les incertitudes auxquelles mon esprit se soumettait sans résistance. J'entendis :

— Quelqu'un a volé les vêtements de Néron. Je ne vous lâcherai pas tant que le coupable ne sera pas désigné, par lui-même ou par l'un de vous. Toi, petite, que sais-tu ?

Que pouvait-elle savoir que je ne savais pas ?

*

Je n'y étais pas. Le *sargento primero* Ramirez me retenait dans mes propres meubles, mes meubles de vacances d'été, tous deux assis de chaque côté de la table, étourdis par l'odeur de l'anis et celle non moins invitante du « jambon pendu au plafond », j'aurais pu dire invitatoire si la journée n'était pas en cours d'achèvement. Vous savez comme ils sont, ces flics : s'ils ne vous connaissent pas, ou si tout simplement ils n'ont pas encore eu l'occasion d'en savoir un peu plus sur votre personne et sur celles des personnages de votre environnement, les voilà enclins à exiger de vous que vous déclinez votre identité, celle que votre administration vous a octroyée par l'intermédiaire d'une toujours obscure et inexplicable origine familiale. Je dis ceci parce que je voyais, comme si j'y étais, l'embarras dans lequel mon ami Ben Balada devait se trouver en ce moment où j'étais tenu à l'écart de cet aspect de l'enquête qui avait aussi commencé sans moi et qui se terminerait peut-être avec moi. Ben, c'est son style, était entré le dernier dans le poste de police. Le chef portait maintenant sa tenue réglementaire. Il s'agissait pour donner des ordres à des subalternes qui s'exécutaient sans un seul signe d'indiscipline. Et ainsi les membres de ce qu'il continuait d'appeler la tribulation trouvaient où s'asseoir, dans un ordre peut-être prémédité au fil de l'expérience dont cet homme appliqué et presque discourtois devait être le légitime et impeccable héritier. Les enfants, comme de juste, étaient séparés de leurs adultes réciproques. Ils se tenaient tranquilles et échangeaient de rapides

regards, sans paroles ni gestes qui eussent immédiatement impliqué un rappel à l'ordre ou une ébauche de conclusion sur fond d'hypothèse et de cruauté, car les enfants sont très sensibles à l'enfermement, même sans murs, et surtout dans un cadre aussi austère et menaçant. Or donc, Ben entra le dernier, poussé par un garde qui bougonnait, et lui-même guidait sa fille bien aimée, la tenant par les épaules, leur impliquant de légères impulsions comme à l'assiette d'un cheval. Elle se laissait emporter ainsi, toute belle dans sa robe d'été, soucieuse de paraître aussi innocente qu'elle ne l'était sans doute pas.

*

Impossible, à cette distance, et malgré tous les moyens de projection qui m'invitent à imaginer au lieu de m'en tenir à la triste et sommaire réalité, d'entrer par effraction dans l'esprit de cette jolie et désirable fillette. Je n'ai jamais été aussi proche d'elle, en tout cas pas au point de pouvoir en dire plus. Le garde détacha les mains de Ben et, ne les sentant plus sur ses épaules, elle avait dû se demander ce qu'il était en train d'en faire. Eh bien il avait tenté, reconnaissons-le, de s'opposer à la volonté du garde, celui-ci entreprenant de le séparer de sa fille, mais comprenant qu'il compliquerait ainsi des circonstances déjà fort embrouillées, il obéit à l'invitation de poser son roturier de cul sur la seule chaise encore libre, laquelle était adossée à un mur en piteux état. Lucie, qui en ce

moment ne se souciait que de cette séparation que son père acceptait alors qu'elle s'attendait à ce qu'il en conteste la possibilité (et non la pertinence), la larme à l'œil rejoignit les autres enfants. L'absence de mon fils bien aimé ne pouvait pas l'inquiéter puisqu'elle savait où il se trouvait en ce moment-même, et c'était tout ce qui meublait, en toute transparence, la vacuité de son esprit de fillette effarouchée par les papillons de la culpabilité, ô fleurette !

*

Il en était autrement de l'esprit de Ben Balada. Certes il ignorait tout de ce qui s'était passé et que le Chef allait tenter, avec tous les moyens mis à sa disposition par le labyrinthe insensé des procédures pénales, d'éclaircir autant que faire se pouvait compte tenu de l'émotion qui avait changé les visages en masques d'un théâtre dont aucun des actes à venir n'avait été annoncé, même par signaux sibyllins. Ben se fichait de savoir comment on en était arrivé là. Il avait beau être mon ami, cet animal indomptable et imprévisible, il n'avait jamais éprouvé à mon égard que des sentiments convenus n'impliquant pas ses ressources émotionnelles. Ce n'était peut-être pas de l'amitié, ce que nous éprouvions l'un pour l'autre et il serait sans doute opportun que je m'interroge à propos de ce temps passé à ne pas désirer en savoir plus sur ce qui nous soudait malgré tout. Non, il n'était pas non plus en phase avec les tourments qui agitaient la petite cervelle de Lucie

ainsi que son cœur toujours en proie à des atteintes qu'elle ne s'était pas souhaitées. Non, non, une fois séparé, du reste gentiment, de son amour de fille, il n'était pas du tout prêt à éventuellement la sortir du pétrin où elle s'était fourrée, d'une part parce qu'il ignorait qu'elle avait sa part de responsabilité dans ce qui était arrivé à mon fils, et d'autre part parce qu'il savait que ce qu'il cachait allait être mis en pleine lumière, à savoir que Lucie n'était pas une fille, mais un garçon tout ce qu'il y avait de plus membré et de moins sujet à caution.

*

Et en effet, claquant des talons comme s'il s'adressait à son général, le Chef demanda, tout plein d'aménité et de convenances, qu'on se préparât à montrer ses papiers, ce Chef ayant d'ailleurs invité les prévenus à s'en pourvoir avant de quitter le hameau où j'étais moi-même consigné sous la houlette du sergent-chef Ramirez. Ainsi, aucun document ne pouvait avoir été oublié, aucune excuse ne serait acceptée sans sanction. Deux gardes installèrent alors une table et deux chaises qu'ils ne tardèrent pas à occuper en instructeurs zélés. Et chacun s'avança, dans l'ordre d'arrivée, pour décliner son identité et éventuellement celle de son enfant. Ben songea un instant à s'enfuir. Certes il possédait des papiers en règle et personne ne pouvait dire le contraire. On n'y distinguerait pas des traces de falsification pour la raison que ces papiers étaient

authentiques. Ils l'étaient tellement que la belle et charmante Lucie s'y prénommaient Benjamin comme son père. Et il y avait fort à parier que l'esprit toujours aux aguets des pandores ne perdrait pas son temps à évaluer cette possible et innocente équivalence. On voit ça très souvent en Espagne et même en France. Ramirez me confia que lui-même s'appelait Germán comme son andalou pur sang de père lequel perpétuait aussi une tradition identitaire dont l'origine se perdait « dans la nuit des temps ».

*

Je vous laisse imaginer ce qui se passa quand l'un des gardes se demanda si, en France, Benjamin comme Dominique pouvait être porté indifféremment par les filles et les garçons. La réponse du Chef fut catégorique : Benjamin était un nom de garçon et le doigt impératif du Chef se posa sur la case marquée sexe : masculin, « ce qui équivaut à *varón* chez nous. Voyez, caporal, ici c'est marqué féminin, autrement dit *hembra* comme on dit chez nous. » Ben était sur le point de s'évanouir et personne ne songea à l'empêcher de s'étaler sur le sol bétonné où couraient d'inévitables cucarachas dont on dit, à bon ou mauvais escient, que leur intelligence est presque égale à celle de l'homme, femme y compris.

*

Vous n'y étiez pas non plus. Et je vous invite, à l'instar de moi-même, à combler ce trou narratif où Ben ne perd pas connaissance, où Lucie, alias Benjamin, a envie d'exhiber sa quèque pour en rire, où... où... hou ! vous laissant libre choix de conclure à la comédie ou à la tragédie selon votre connaissance de la poétique et de l'art dantesque.

*

J'aurais eu tort moi-même d'imaginer ce qui n'a peut-être pas eu lieu. Et puis, comme me le disait Ramirez, « Vous n'êtes pas en état ni moi non plus d'ailleurs » et, à la suite de je ne sais quel enchaînement de circonstances, alors que toute la tribulation réintégrait nos pénates, seul Volo fut emporté par les gardes, Chef en tête à bord de sa civile Nissan. La nuit nous sépara du reste du monde. Nous n'avions pas envie de nous coucher. Je constatais sans désir que Victoria se mourait de vérifier que notre Lucie était un garçon mais elle retourna dans son écurie sans y parvenir, car le petit Benjamin n'aimait pas les filles et l'idée même de montrer son zizi flatulent ne le séduisait pas, car il savait par expérience que celui-ci n'était sujet à turgescence qu'en présence d'un autre garçon, quel que fût son âge d'ailleurs, ce fut du moins ce que je m'imaginais en attendant d'en savoir plus, et je vous prie de croire que j'avais hâte de connaître enfin les seules et véritables circonstances de la mort de mon fils bien aimé, quelles qu'elles fussent et d'où qu'elles

vinssent. Mon diaphragme me jouait des tours et j'allais aussi sec me priver de ce hoquet en recherchant la peur au plus profond de la nuit. La Lune était de sortie, atténuant les scintillements de la Voie lactée. La contrée, sans horizon ni profondeur, me parut digne de mon chagrin, que dis-je : de mon affliction, toujours sujet à son sacré *tædium vitæ*, ce vieux comte à dormir debout comme le cheval sur le retour qu'il était devenu aux yeux de sa triste épouse. Amen.

*

Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'était cette fleur ? Poussant dans le mur délabré, entre deux parpaings de terre rouge et or, un bleu de Quattrocento, ni ciel ni mare nostrum, une pure vibration intellectuelle. Gare à celui ou celle qui s'aviserait de l'arracher ! Je songeai aussitôt à la protéger. Je n'envisageais aucune construction, pas d'arme, peut-être un discours, voire un poème. Par ici les enfants ! Cette fleur ne devrait pas être là. Vous la voyez comme moi, preuve que ce n'est pas une invention de poète. Victoria en approcha son smartphone. Nous attendîmes ce qui s'annonçait comme une espèce de sentence. Pourtant, elle se releva et tapota sa cuisse nue avec l'écran : non, l'Internet ne connaît pas cette fleur, sinon vous pensez ! on saurait déjà comment qu'elle s'appelle ! et ça nous avancerait à quoi ? – le chagrin occupait toute la place disponible dans nos cœurs.

*

Le corbillard arriva en même temps qu'un taxi. Il y eut un moment d'hésitation de la part des chauffeurs. Le soleil les éclairait verticalement. Puis le taxi profita de sa priorité pour arriver le premier. Anastasio grogna et cogna le culot de sa pipe contre le mur dont une écaille de chaux se détacha. *Avant (tiempos lejanos)*, le corbillard, quelle que fût sa position sur la chaussée, serait passé devant, mais de nos jours les gens se fient aux codes qui les réduisent à l'anecdote et il ne se passe plus jamais rien qui vaille la peine d'être mémorisé pour servir de nostalgie le moment venu. Le corbillard n'avait pas tenté de passer en premier. Il attendit que le taxi manœuvre entre l'angle d'un mur couvert de bougainvillée et l'avancée d'une terrasse où se morfondaient de rachitiques cactées. Mais le taxi ne s'arrêta pas devant la maison. Nous étions sur le seuil, tous, sauf mon fils bien aimé, qui pourrissait déjà dans le corbillard, et Volo qui avait passé la nuit chez les flics sous la surveillance des services sociaux dépêchés en extra depuis la capitale. Nous nous touchions, comme si nous nous étions préparés à ne former qu'un seul être, un seul bloc de chair meurtrie, le regard unique traversé de lumière et de cette sensation d'existence que la chaleur accorde aux malheureux qui ont *pour l'instant* perdu toute notion d'avenir. Qui arrivait dans ce taxi ?

*

Un type en habit de chasseur, mais c'était un soldat, franchit la distance qui séparait les orangers servant d'ombre du seuil éblaboussé de lumière où nous nous tenions, interloqués mais silencieux, presque patients. Nous vîmes notre ukrainienne de voisine, la Nikita, se détacher de notre groupe, les bras croisés sous les seins, retenant son foulard que la brise venait de créer pour qu'on s'en soucie. Moi-même j'étais prêt à me jeter dans la poussière pour le retenir si jamais il était emporté Dieu seul savait où. L'homme s'était arrêté. Il avait pris le temps d'ajuster sa casquette et il avait empoigné fermement le sac que le chauffeur avait jeté vers lui, le capturant au vol et dans le même mouvement se retrouvant face à la femme qui s'approchait. Elle dit :

— Volo n'est pas là. *Volo no está.*

L'homme s'arrêta de nouveau. Dans son dos, le chauffeur du taxi interrogeait du regard celui du corbillard qui s'était immobilisé en pleine lumière presque au bout de la rue, ayant calculé comment ils allaient se croiser sans causer de rayures à la belle carrosserie grise qui lançait des reflets mauves et des éclats de verre et de fleurs toutes blanches. La femme et l'homme demeurèrent immobiles à quelques mètres l'un de l'autre et déjà l'homme souffrait de la chaleur et il souleva sa casquette pour éponger la sueur qui coulait sur son front, avec le revers de sa manche il en interrompit la coulée et ses yeux étaient bleus comme ceux de Volo.

*

Il parlait une langue étrangère. Il avait suffi de quelques mots pour comprendre que c'était celle de la femme et que cette femme était la sienne. Elle s'approcha encore et se saisit de la lanière qui dépassait du sac. Il la laissa s'en charger et le sac virevolta et rebondit sur les fesses de la femme. Il entoura ses hanches et elle lui fit comprendre qu'il fallait maintenant se diriger vers nous. Elle lui avait expliqué en quelques mots dont nous comprîmes le sens. C'était aussi le regard de Volo, ni clair ni profond, oblique comme peut l'être celui de l'animal qui ruse avec sa proie. Il ne me plaisait pas.

*

Avec sa femme, je n'avais pratiqué que la masturbation réciproque, on me comprend. Elle évitait de me regarder. Je ne sais plus dans quel ordre elle fit les présentations. On sentait qu'elle se soumettait à ce rituel, soumise ou navrée, qu'elle n'éprouvait aucun désir de provoquer ainsi la curiosité de l'homme, un certain Alla, si j'avais bien compris. S'il était arrivé seul, nous serions rentrés dans la maison pour continuer le rituel, mais ce n'était pas lui que nous attendions, même si notre belle et bandante voisine ne paraissait pas surprise. Nous ne l'étions pas non plus, surpris. Cela arrivait et ce n'était pas ce qui devait arriver, certes, mais le corbillard fit

entendre son avertisseur, un poussif cri d'oiseau qui paralysa plus d'un chat sur les toits et les terrasses d'où ne s'élevait aucune émanation, salamandre des nerfs. L'homme nous parvint hagard et agité. Il questionnait sa femme et pressait les épaules nues, y laissant des traces qui bleuiraient avant la nuit, croyez-moi. Elle dit, toujours dans notre langue d'usage, comme si elle s'adressait à nous :

— Volo n'est pas là.

Il allait s'ensuivre un dialogue de sourds, je le craignais. Mais ce n'était pas le sujet du jour. Nous avions hâte de revoir notre Néron bien aimé, même retravaillé à la cire et aux pigments. Déjà, le taxi croisait le corbillard, dans une manœuvre délicate à laquelle nous n'accordâmes aucune attention. Le parebrise lança un reflet aveuglant et le corbillard présenta sa croupe fleurie à notre perron. Le cercueil brillait d'un beau vernis blanc et des filets d'argent s'entremêlaient sur cette surface piquée de fleurs tout aussi immaculées. Ce qu'on sait de la virginité au moment où elle n'est plus le cœur de la vie.

— Mes condoléances, proposa le croquemort et nous vîmes qu'il était accompagné d'une jolie fille en habit de deuil, un voile noir sur son visage de poupée qui eût été celui d'une communiant en d'autres circonstances.

Elle poussait devant elle le compresseur et tout l'attirail. Le croquemort l'aida à gravir les marches et je les guidai à l'intérieur. Cela se passerait au rez-de-chaussée, inutile d'installer les objets de la veillée à l'étage, les cierges brûlaient déjà à l'arrière de la cuisine que nous avions débarrassée de ses utilités. Nous avons descendu le lit. Je ne voulais pas voir ça. J'allai me réfugier dans la petite cour de derrière. Je vis alors que ma belle voisine était en conversation avec l'homme et que celui-ci était en colère.

*

— Vous pouvez venir, don Fabricio...

C'était Anastasio qui me faisait signe d'entrer, comme quoi tout était disposé pour s'adonner à la veillée. J'abandonnai les Ukrainiens à leur différent, car c'en était un si j'en jugeais par le masque de l'homme et la douceur outragée de son épouse de mère. Les rideaux, nouvellement suspendus aux linteaux, avaient supprimé la lumière du soleil et celle des cierges faisait danser les ombres. Le corps de Néron était dans le lit. Il ressemblait au Néron que j'avais connu, mais je ne m'en approchai pas, tout juste si je trouvai la force de m'agenouiller. La musique était impossible à situer tellement elle habitait les lieux. Je cherchai l'odeur du cadavre, mais les bouquets de lys (pourquoi des lys ?) répandaient leurs turgescentes exhalaisons. Je voyais les pistils penchés s'égoutter dans les nappes. Je délirais en moi, mais je savais que mon apparence était

celle d'un homme alors que mon épouse avait l'air d'une petite fille qui ne comprend pas pourquoi une ride s'est creusée sur son front. Ça hoquetait dans les coins. On entendait les tissus frotter leurs innombrables plis. Cet homme était le père de Volo, cela était évident, mais que cherchait-il ici ? D'où il venait, nous le savions. Par contre, nous ignorions à quoi son fils Volo était soumis en ce moment, piégé entre les méthodes policières et les procédures sociales appliquées à l'enfance. Il avait donc dormi quelque part dans cette zone et il avait peut-être parlé. Je voulais savoir. Ce que je savais je ne le tenais que de Lucie-Benjamin et Ben s'était employé à la protéger de ma violence légitime que j'avais dû ravalier pour ne pas provoquer un combat en ces temps de deuil qu'il était obligatoire de vivre jusqu'à la lie.

*

Hamada, amada. Vous me faites chier avec votre « écriture ». Comme si nous étions universels par nature. Il n'y a rien de moins universel que l'individu. Et pas d'autre écriture que celle qui nous sert de langue. Je ne voudrais pas introduire ici les prémices d'un nouveau *mixte*. Au diable ce que vous pensez de moi ! D'ailleurs je suppose qu'en espagnol on prononce jamada, ce qui annule l'effet de votre jeu de mots *poétique*. Brrr... fait froid. Quel horizon partagé entre le désert et l'aimée des aubades et des sérénades ? Entre ces cailloux au taxon de facettes et cette idée que la femme est l'avenir

de l'homme. Froid. Fait froid. J'étais sorti du lit avant le lever du soleil. Je ne suis pas descendu dans la cuisine. Quelqu'un devait s'occuper des cierges car ils brûlaient toujours, projetant, comme vous l'imaginez, des ombres reconnaissables. Pas pris le temps d'un café, pourtant la bouilloire sifflotait son air anglais. Quelqu'un m'avait précédé, soucieux de cierges et de café, d'autre chose encore mais je n'avais pas l'esprit à partager mes émotions encore chargées de rêves enfuis pourtant. Sans le soleil, et une fois la mer retournée d'où elle vient, avec ses brises et son odeur de voyage, cette terre se refroidit, sans toutefois trouver le temps de rejoindre le degré zéro. Je me suis assis sous un olivier, le cul dans les fruits mûrs et les noyaux déjà secs. La terre y est dure après la poussière. Le doigt s'enfonce un peu, puis plie. Vous n'aimez pas cette sonorité : puipli ? On dirait le rossignol de mes maîtres, sans la fontaine et sa coronaire d'innocence. J'ai allumé une cigarette. Je fumais en ce temps-là. Je prenais ce temps au temps par les deux bouts : présent, futur. Mais un jour le passé me rappellerait que j'ai été un homme moi aussi et que sans haine on ne trouve rien si la mort est déjà passée par là. On m'avait réduit à l'existence de mon fils et je savourais en silence une possible vengeance. Sans doute ignorais-je l'essentiel des causes, faute d'expérience et d'opiniâtreté, l'administration de la justice, dans ce pays comme dans un autre, en inventant de nouvelles que je ne parvenais pas à introduire dans cette histoire. Les phares d'une bagnole éclairèrent la rue, tant et si

bien que vous voilà privé(e) de ce que j'avais prévu de vous dire par le biais de cette « écriture » qui n'est rien d'autre que ce que je sais de ma langue et aussi un peu de celle des autres.

*

C'était une voiture de la Garde Civile, tout éclairée de l'intérieur. Elle descendit la rue sans provoquer d'autre curiosité que la mienne. Seule ma porte était éclairée, envahissante à cette heure matinale et sans personne sur son perron où une plante d'intérieur prenait le frais en attendant de rejoindre son ombre dans le salon. La voiture ralentit, le moteur tournait au point mort puis il s'éteignit et elle pivota dans un élan calculé d'avance, s'immobilisant enfin, le nez contre la première marche. On s'agitait à l'intérieur. On distinguait les casquettes et les épaulettes. La tête de Volo demeurait immobile malgré le balancement, comme un bouchon au fil de l'eau, à la recherche permanente d'un équilibre qui avait dû être rudement mis à l'épreuve depuis hier, pris en sandwich entre les flics et les fonctionnaires de la protection de l'enfance. Ils ont ça aussi dans ce pays, comme si l'enfance par sa possibilité même supposait qu'on la protège. Et voilà qu'on nous le ramenait et qu'à l'intérieur on s'était rendu compte que ce n'était pas la bonne porte. On s'était dirigé vers la seule lumière, comme par instinct et sans doute le gosse avait-il signalé l'erreur, en quels termes je n'en sais rien, je n'y étais pas.

*

Quand j'ai commencé cette histoire (je vous laisse le soin d'en faire un roman, don Patricio, mais ne touchez pas une virgule de mon récit) je me suis dit : mon pauvre Fab, voilà la matière de mille pages au moins ! Tu n'en auras pas le temps et même si on te le consent tu ne sauras pas t'y prendre, je te connais. Entre la sellette et le garrot vil, la question du temps et du savoir-faire ne se pose pas. Aussi ai-je décidé, car je ne suis pas tout à fait inhabile, d'y aller par courtes strophes, sans fragments, par à-coups, comme on baise, paragraphes, alinéas. Je vois l'effet que ça te fait. Tu halètes toi aussi, si tu permets toutefois que je te tutoie maintenant que je n'en ai plus pour longtemps à voussoyer la mort.

*

Car voici, alors que je comptais en terminer par une strophe où j'aurais mis ma haine et ma défaite, que ce récit trouve encore de quoi alimenter un nombre peut-être incalculable de pages. La voiture des flics a reculé, moteur en route mais sans accélération inconsidérée et en même temps la lumière s'est faite à la porte de la maison adjacente décrite plus haut par mon fils ou en tout cas par sa voix, celle qui ne cessera de *dire* qu'avec mon propre silence définitif. Un homme était sur le seuil. Je reconnus Alla, le type qui ne pouvait être que le père de Volo. J'avais encore leurs voix dans la

tête, la sienne et celle de ma belle voisine, ils s'étaient disputés dans le jardin et je m'étais éclipsé ou on m'avait appelé, choisissez. Maintenant, en contre-jour d'une lumière qui parvenait à peine aux fenêtres latérales, il avait l'air d'avoir été prévenu du retour de Volo au bercail et sans doute en savait-il plus long que moi sur ce que les flics avaient tiré de ce petit nez en trompette et de ce regard qui ne regardait pas, qui biseautait, qui vous mentait comme si vous étiez prêt à croire. Tel était Volo, à l'opposé de sa mère qui savait tout de mon prépuce et d'autres choses encore qui pourraient être évoquées malgré la menace de mille pages de plus.

*

Un des flics (ils devaient être deux) descendit du véhicule, laissa la portière ouverte, ce qui répandit la clarté intérieure sur les cactus de la bordure, et ouvrit celle de derrière. Volo ne sauta pas à terre, il se laissa porter comme si on lui avait cassé quelque chose comme un membre ou une côte pendant l'interrogatoire ou ils l'avaient câliné avec la complicité des assistances sociales et il désirait plus que tout l'être encore jusqu'à ce que ça n'en finisse plus. Mais son père, le soldat Alla en permission alors que sa guerre tuait en ce moment-même, son père était déjà en train de descendre l'escalier...

*

... et le garde civil n'eut pas le temps de s'interposer, la main du soldat, à cette heure matinale assez débraillé pour ne plus avoir l'air d'un soldat, s'abattit rudement sur la joue de l'enfant qui valsa dans l'ombre, sans cri mais secouant poussière et petits cailloux, effrayant les chats invisibles qui attendaient autre chose à se mettre sous la dent. L'enfant avait disparu. L'homme était en train de pénétrer dans cette ombre, sans doute pour achever son œuvre, mais le garde civil s'interposa, d'abord hésitant, puis en douceur et enfin il se montra ferme et repoussa cet assaut insensé : un homme contre un enfant. Je n'avais pas bougé, tout juste si j'avais écrasé mon mégot parmi les olives mortes dénoyautées et éventrées. Le perron s'obscurcit un court instant. C'était elle, transparente, foisonnante, les bras en croix comme si elle s'offrait en échange, mais l'homme était en train de lutter contre le garde civil et l'autre garde était sorti en vitesse, perdant sa casquette au passage et la femme descendit, entra dans l'ombre et disparut elle aussi. Ne demeurait sur la scène de cet absurde théâtre de la famille en pagaille que son homme légitime et les policiers qui veillaient à ne pas se faire confisquer leurs armes par cet individu qu'on pouvait qualifier de fou furieux impossible à maîtriser sans utiliser les grands moyens. La matraque, surgie de nulle part, s'abattit sur le crâne nu du soldat qui lui aussi éleva ses bras en croix avant de s'écrouler, les jambes avalées par l'ombre où il aurait su que la mère et l'enfant s'étreignaient dans la même peur et le corps jeté en travers de l'escalier, en pleine lumière si on peut

appeler la lueur d'une lampe-tempête lumière. Comme il avait appliqué son poing ukrainien sur la mâchoire d'un des gardes, celui-ci se mit à grogner, à la fois pour tenter de soulager la douleur (ça ne marche pas à tous les coups) et se donner l'énergie d'achever le travail de la matraque, car le soldat n'avait pas totalement perdu connaissance.

*

Vous dire que je ne ressentais rien à ce moment-là serait vous mentir, ce qui me mettrait en faux avec l'évangile de mon respectable épigraphiste. Je regrettais amèrement que la matraque se fût appliquée sur le crâne de celui que je pouvais considérer comme mon allié, même si nous n'avions pas encore pris le temps de nous connaître mieux que par ouï-dire, voire sous-entendus. Or, c'était lui qui gisait presque inconscient et sans doute saignant alors que son maudit fils (pas de pute ô Nikita) revenait dans la lumière, blotti dans les bras de sa mère et sous la protection des deux gardes, l'un soutenant la belle et bandante ukrainienne, l'autre se tenant prêt à recommencer si jamais le soldat en vadrouille n'avait pas compris qu'il avait tort et que son fils avait raison par une sorte de décret qu'il eût été bien incapable de commenter.

*

J'avais prévu une longue et fructueuse collaboration. Avec qui ? Mais avec le père de Volo. Certes sa présence parmi nous, enfin : *à proximité* puisque nous nous jouxions, limitait considérablement mes rapports avec sa belle et voluptueuse épouse et j'avoue que ses caresses me manquaient cruellement, d'autant que Gisèle avait perdu la main depuis longtemps. Aliz n'était plus de ce monde. La mort de son frerot l'avait anéantie. Elle attendait de revenir chez nous et en parlait avec un agacement sans doute significatif de ce qu'elle pensait de nous. Par contre, je ne l'ai jamais entendue exprimer un quelconque ressentiment à l'encontre de celui qu'il fallait bien considérer comme le seul coupable de la mort de mon fils bien aimé. Nous étions à quelques jours de notre départ vers notre château d'origine. Le dépaysement allait s'achever. Il y a loin en effet entre une construction XVIIe qui avait connu, si on en croyait la Chronique, des jours meilleurs que ceux que nous y vivions, et cette maison de pauvre ou en tout cas de roturier qui nous servait de lieu de vacances conformément à nos moyens qui n'étaient plus ceux de feu mon père. Passons, je n'ai pas prévu de vous raconter ma vie ni la nature de mes racines.

*

En fait, le temps s'était brusquement contracté. À peine Volo était-il de retour des lieux de son audition judiciaire et sociale, son père était embarqué par ces mêmes policiers suite à l'épisode que je

viens de conter. Peut-être que s'il n'avait pas entamé le cuir chevelu et la pommette droite du policier, ils ne l'auraient pas menotté puis jeté sur la banquette arrière de leur véhicule, l'un des flics prenant le volant en criant qu'on se pousse pour le laisser passer, l'autre, ensanglanté et le visage grimaçant de douleur, se chargeant de maintenir le soldat ukrainien à l'aide, dans la main gauche, d'une matraque télescopique et achevant la contrainte par une torsion du col de chemise que la victime de cette violence inappropriée mouillait abondamment de sa salive, de sa sueur et de son sang. La bagnole remonta la rue sans égards pour le sommeil encore rêveur de ses habitants et l'ombre non moins nocturne l'absorba au sommet alors que le soleil semblait patienter pour enfin donner à chacun une idée de ce qu'il venait de se passer.

*

Volo et sa jolie et troublante mère étaient rentrés, la porte était close et la lumière des fenêtres ne tarda pas à s'éteindre. Il y avait du monde dans la rue, les robes de chambre se croisaient, les tignasses se dépoussiéraient, je descendis jusque-là, soit devant notre maison devant laquelle ce scandale avait eu lieu. On me demanda si je savais quelque chose, j'acceptai une cigarette déjà allumée, je voyais à quel point nos cierges avaient tenu bon et je compris qu'il était temps qu'on s'occupe d'autre chose, autrement dit du corps de mon fils bien aimé, qui allait être transporté jusque chez

nous, là-bas, nous arriverions le jour d'après, la morgue se trouvant à quelques kilomètres de notre noble et vieillissant domicile. Je me demandais si j'avais encore le temps de donner au *meurtrier* de mon fils la leçon que son père avait avortée pour cause indépendante de sa volonté. J'avais assisté au spectacle d'une énergie digne d'un combat au cœur de la steppe. Il s'en était fallu de peu que l'assassin de mon fils bien aimé ne succombe aux coups que son père lui avait réservés pendant le long voyage qui l'avait mené jusqu'ici. J'imagine. Je l'imaginai, en treillis et couvert de boue, apprenant que son bâtard de fils avait causé la mort d'un innocent fils de quelqu'un, quémendant alors une permission de s'éloigner du champ de bataille pour aller régler son compte à ce descendant indigne de ses aïeux, cosaques peut-être. Et cette permission lui étant refusée car l'ennemi était en train de gagner la bataille en cours, il désertait, traversant alors toute l'Europe, un voyage que je ne saurais décrire sans me documenter. J'en avais la bave romanesque qui noyait ma chemise entre les seins. « Fab ! couina mon épouse, que vas-tu faire ? » À part écrire, je n'en savais rien !

*

Aliz, ma tendre fille, me repoussa et même gifla la verge toute tendue que je pointai vers ses lèvres. Je me retrouvai seul dans sa chambre, pleurant dans ses draps, ne ressentant aucune douleur physique, l'esprit éparpillé dans un autre monde que je ne souhaitai

pourtant pas rejoindre. « Fab ! Ne nous laisse pas seules. Les voisins sont là. J'attends le fleuriste. Reste près du téléphone. Ils arrivent avant midi. » Ils ! Ils ! Mais je m'enfonçai encore dans ces draps, le cœur à la vengeance : « Mon Dieu ! Comment se venge-t-on d'un enfant ?

— Viens avec nous. Les voisins...

— Qu'ils aillent au diable !

— Les fleurs...

— Que vont-ils faire de cet idiot d'Ukrainien qui ne me servira plus à rien ! Pendant que son maudit fils pleurniche dans les seins de sa mère et que le nôtre n'existe plus qu'*apparemment*... ?

— Que dis-tu ? Il faut que... »

Il y avait du monde dans la cuisine. Et des fleurs en pagaille alors que le fleuriste n'était pas encore passé. Je bus à même une cruche. Quelle acidité !

*

Nous ne revîmes pas le père de Volo. Sa belle et désirable épouse ne consentit pas à nous en révéler la cause. C'était un déserteur, je vous le dis, moi ! Mais je me tus. Elle était entrée une heure à peine après que le corbillard s'en était allé vers chez nous, là-bas où nous ne sommes pas en vacances, mais où je ne travaille pas, si tant est

qu'écrire n'est pas un travail. Elle venait sans Volo. Elle tenait un mouchoir, mais ne s'en frottait pas le nez. Gisèle approcha une chaise. Il y avait encore des voisins et comme le fleuriste était enfin passé, on ne savait plus où mettre les pieds. Ça sentait le pré et le sous-bois, comme chez nous, et pourtant le soleil recommençait son œuvre d'usure là dehors, comme s'il n'avait pas été conçu pour autre chose, du moins dans ce pays. Nikita s'assit et ne croisa pas ses jambes. Elle se plia légèrement comme si elle désirait ne rien imposer de sa stature, ce qui nous eût peut-être chagriné ou irrité, après tout n'était-elle pas aussi coupable que son maudit fils ? Mais il n'était plus temps d'évoquer cette série de faits et gestes qui avait conduit mon fils bien aimé, nu et en pleine obscurité, dans l'eau insondable de ce bassin d'irrigation. La conversation évoqua vaguement le voyage de retour, Ben et sa fille qui demeureraient dans cette maison car il avait un projet à travailler, notre retour l'année prochaine, sans Néron bien sûr, mais nous n'en parlâmes pas, chacun goûta à son tour la limonade, dans des verres, il y avait des verres alignés sur la table entre les bouquets et la cruche suintait comme si elle avait chaud.

*

Elle consentit à une dernière caresse. Elle n'avait pas de nouvelles de son époux. Quant à Volo, il gardait la chambre, en sentinelle sans doute. On ne l'avait plus revu depuis la torgnole que son père lui

avait administrée en introduction à de plus amples développements qui toutefois n'eurent pas lieu comme je le désirais, ce qui me désignait comme le prochain bourreau. Une torgnole ou une sodomie. L'idée de déchirer ce petit anus de merde ne me réjouissait pas non plus. Ce n'était pas assez. Et puis je n'en avais pas le temps. Je n'en aurais pas l'occasion. Les préparatifs du départ succèderaient à cette journée de deuil et de recueillement, de fleurs et de limonade, d'hypothèses quant au sort de l'Ukrainien qui allait sans doute payer cher les dommages causés à la tronche du flic, sans parler des explications à fournir aux services sociaux, et bla bla bla, j'avais d'autres chats à fouetter et aucune idée de ce qui éteindrait mon désir de vengeance. Comment se venge-t-on d'un enfant ? Hélas, les diables n'existent pas comme leur Enfer est une évidence et je n'avais aucun moyen de convoquer leur metteur en scène.

*

Mais avait-il vraiment déserté ? Qui donc lui aurait appris, en plein combat, que son fils avait causé la mort d'un autre fils, pas par accident, par bêtise, la bêtise inspirée par la jalousie, car ces deux petits pédés avaient le même béguin pour cette petite salope de Lucie qui bandait comme le Benjamin junior qu'elle était. Nous n'évoquâmes pas non plus cette possibilité. Les jours de deuil, on ne boit pas de l'anisette, mais de la limonade et la moitié de citron git au

fond de la cruche comme le corps de mon fils bien aimé qui n'a pas eu le temps de produire les gaz nécessaires à sa remontée à la surface, ce qui motive toujours un plongeur. Nous n'en parlâmes pas non plus. Des brassées d'œilletons nous en empêchaient, saturées de lumignons, nos yeux parmi cette profusion de pétales et nos lèvres humides de limonade, nous mangeâmes aussi des oranges, à la manière des Gitans, écrasant la pulpe entre nos dents et la recrachant, mais une fois dehors parmi les cactées de la décoration municipale.

*

Le corbillard s'éloigna enfin. Nous étions dehors, prêts à nous éparpiller selon les portes de la rue qui étaient restées ouvertes, quelquefois avec un homme devant et peut-être même avec deux ou trois enfants pas encore en âge de comprendre, les mères se précipitant pour les cueillir et les remettre à l'ombre alors que les vieux, plus noirs et plus lents, les rejoignaient dans le même ordre. J'avais, pour tout dire, jusqu'au lendemain pour penser à Volo, à ce que je lui infligerais, ayant renoncé à la violence et à la sodomie. Pas facile de se venger d'un enfant, surtout si on se souvient d'en avoir été un de pas beaucoup plus angélique. Nous remontâmes le lit à l'étage, cette fois sans l'aide des voisins, car ils avaient regagné leurs foyers ancestraux, tout agités de savoir qu'une flamme s'éteint pour un oui pour un non. Ben réapparut. Je m'inquiétai aussitôt de

constater que Lucie ne l'accompagnait pas et dus me contenter d'une explication qui ne tenait pas debout. Nos regards ne se croisèrent pas une fois. Ben savait déjà trop de choses à mon sujet et il n'était pas question qu'il en sache plus. J'en avais mal aux tripes. Si vous saviez !

XIX – Ô Dnipro

Ce n'était pas la porte de William Goyen. Elle était fermée. Le mur tenait par miracle, dit notre guide. Il secouait sa casquette et la poussière du mur se détachait avec ses insectes. Curieusement, une fois l'air stabilisé, ils revenaient dans les anfractuosités et le vieux (car c'était un vieux guide) recommençait à secouer sa casquette et il dit que cette porte ne s'ouvrait plus à quoi bon si la toiture s'est effondrée dommage pour le bois qui a sans doute pourri depuis, depuis : mais cinquante ans *¡amigos!* Nous sommes revenus ma sœur et moi.

L'après-midi, si je me souviens bien, nous étions libres d'aller mais pas plus loin que les deux puits dans la pente pourquoi deux puits mais ce n'était pas la question du jour (il n'y en a qu'un dans *L'esprit de la ruche*). J'avais calculé une heure pas plus, sur le chemin du retour, montre en main, avec le clébard à maman qui nous retardait et maman qui le laissait pisser et renifler alors que je calculais le temps perdu. Le guide avait descendu la pente en direction de la

route. On voyait sa petite Nissan et l'âne qui était attaché au ranchet, en plein soleil, l'âne. J'avais bien calculé : une heure plus tard, ma sœur et moi étions devant la porte. L'ombre penchait du côté de la pente.

On pouvait monter par-derrrière pour observer l'intérieur, mais un scorpion nous en empêcha. Ma sœur avait horreur des scorpions, des tarentules, des serpents. Je n'avais pas vu le scorpion. Elle en était sûre. Ce chemin ne s'appelait-il pas « la cuesta de los alacranes » ? *¡Si señorita !*

L'intérieur était derrière la porte. J'examinai le linteau qui était une grosse pierre. Il n'y avait pas de serpent des fois qu'il nous tombe dessus au passage, je veux dire une fois la porte ouverte.

— D'ailleurs comment tu l'ouvres si elle est fermée, *j'homme !*?

Pour le serpent, je n'étais pas sûr de ma longue observation, en biais l'observation des fois qu'il y en ait un. Je n'aime pas m'exposer à la critique, aussi répétais-je l'opération plusieurs fois, sous le regard *critique* de ma sœur qui ne sait rien faire d'autre si ce n'est pas à elle de faire.

— Elle est fermée à clé, dit-elle. Ou alors elle est rouillée...

La poignée l'était, rouillée, ce qui laissait penser que les charnières l'étaient aussi. Avec mon bâton, je tapotai le bois. Il résonnait sec. Les insectes, seuls animaux du secteur à ma connaissance,

s'approchaient, mettant en péril leur existence ou menaçant la nôtre. Pas un oiseau dans les parages. On se sentait seul. Ma sœur était d'accord avec moi sur cette question : on ferait bien de retourner à la maison, *¡hermano !*

La porte céda d'un coup. Elle s'ouvrit en grand et la lumière du ciel qui pesait sur cet intérieur sans toiture nous éblouit. Le toit avait certes disparu, mais il ne s'éparpillait pas sur le sol qui était de terre battue. Quelqu'un l'avait volé. Ou bien le vent. Le sol était propre et rien ne reposait dessus, pas une table, ni une chaise et la niche bleue dans le mur était sans ustensiles, de même que ce qui restait de la cheminée n'enfermait pas de cendres. Le vent. J'entrai. Tu es fou !

C'est drôle d'entrer dans une maison sans toiture. Est-ce qu'on entre dans une maison qui a perdu son toit ? Je tenais mon bâton devant moi, des fois qu'un mort surgisse de l'ombre. C'était déjà arrivé. Pas à moi ni à ma sœur, mais mon père (pas le sien) avait écrit que les morts hantaient les champs de bataille et qu'il les voyait errer à la tombée de la nuit et même au lever du jour, le lendemain. Il était terré quelque part loin d'ici. Ou alors il mentait. Ô Dnipro !

— Qu'est-ce que tu vois... ?

Elle hésitait à entrer. Elle avait posé un pied sur la pierre du seuil, mais elle hésitait, comme si elle attendait que je lui donne des nouvelles de ses scorpions, tarentules et autres serpents. Des

insectes voletaient sans bruit. La toiture avait été enlevée proprement. Ce n'était pas le vent. On avait même remis les pierres en place. On voyait à quel point l'homme ou les hommes avaient pris toutes les précautions utiles pour ne pas détruire les murs. J'en tâtai la solidité avec la pointe de mon bâton. La porte grinça. Mon cœur se remit à battre dès que je sus que ma sœur la faisait jouer sur ses charnières pour avoir une idée de ce que la rouille change. Rentrons, je te dis !

Mais c'était trop tard. J'étais entré dans l'ombre. Peut-être ne me voyait-elle plus. Qui sait ce qui arrive à celui ou celle qui passe de la lumière à l'ombre alors que cet observateur ou observatrice ne voit pas les scorpions, les tarentules, les serpents qui l'empêchent d'en faire autant. Ne me laisse pas seule !

C'est bien, c'est bon de ne plus être vu par celui ou celle qui prétend vous observer alors qu'il ou elle n'entre pas. L'angle formé par les deux murs, imprécisément perpendiculaires, cachait une autre ombre, celle d'un mort peut-être. Tu n'y connais rien en mort ! Parle ! Parle ! Du moment que tu n'entres pas et que j'ai acquis la certitude que je ne sortirai pas alors que tu m'attends. Il y a des fois où on a envie de se perdre. Pourtant, rien ne s'est éloigné de soi à ce point. On a beau le savoir, l'ombre contient une ombre et cette ombre une autre ombre et on a beau avancer on ne voit pas où ça veut en venir, s'il s'agit de quelque chose d'aussi réel qu'un mort et que sa parole vaut la nôtre.

Voilà comment je suis sorti à la fois de moi-même et du monde qu'on prétendait imposer à mon aventure. J'avais froid. Le ciel s'obscurcissait lentement, comme si j'avancais, malgré mon immobilité et ce que j'en savais, par exemple que ces histoires qu'on vous raconte parce que vous êtes un étranger ne valent pas celles qu'on imagine se construire là d'où on vient. Papa guerroye. Ce n'est pas qu'il le veuille, mais si tu ne te bats pas avec les autres tu ne sais plus ce qu'il faut en penser. Or, continuait mon père, nous n'avons pas le choix si ce qu'on veut c'est rester chez soi. Tu comprends ? Ô Dnipro !

Le mort était-il mon père ? Il était recroquevillé dans la dernière ombre, celle qui révélait enfin l'angle formé par les deux murs et le sol. Des insectes couraient sur le cuir noirci par le temps et non pas par le feu de la cheminée qui était éteinte depuis cinquante ans d'après notre guide. Tu aurais vu ma tête ! Je ne la voyais pas non plus, mais je savais ce qui lui arrivait. L'air sec et sans poussière activait la même dessiccation et impossible de reculer. Si tu veux en savoir plus, dit mon père, prends le temps de bien observer ce que tu vois. Là ! Là ! Mon fils, je sais que ce n'est pas facile de voir quand le silence s'est imposé à l'observation. Comme si tu étais mort. Dans la tranchée maintenant humide car il pleut. Il ne pleut pas chez toi ? Ô Dnipro !

— Volo ! Reviens ou je le dis à maman !

Elle brise le silence. Ça me donne un mal de crâne ! Le mort n'a pas d'yeux, pas de langue, rien pour me tendre la main, c'est à peine s'il me sert de poste de réception, entre le vide de son crâne et mon cerveau de sang et de neurones et de je ne sais quoi encore ! Avant, je n'avais peur que de ce qui existe vraiment. Maintenant, avec tout ce que je subis de mauvaises nouvelles et de menaces croissantes je ne sais plus si c'est de la peur ou si je suis déjà mort. Le cuir est cassant. Il en dégringole un fragment. Doucement, fiston, je suis de verre comme tu vois ! Pas avec le bâton, s'il te plaît. Avec la main. Il y a si longtemps qu'une main ne s'est pas posée sur moi ! Ô Dnipro ! On ne pose pas ses mains sur les autres, à la guerre. On ne caresse rien, à part ce que tu sais du plaisir mais n'en parlons pas des fois que ta mère écoute...

— Ce n'est pas maman... C'est ma sœur... Tu ne la connais pas...

— Comment qu'elle s'appelle... ?

Je le sais bien comment. Mais ça me coûte de le dire. Son nom ne fait pas partie du texte. Elle est tout ce que je sais de ma mère. Et personne pour me parler de mon père, à part moi mais il paraît que ça ne compte pas...

— Ça ne compte pas en effet. Mais si tu me caresses, tu sentiras à quel point j'existe.

— Je ne savais pas que tu étais mort...

— Je suis ce que je suis... Ô Dnipro !

— Volo ! Reviens ! C'est pas des blagues ! Je vais le dire à maman !
Tu le regretteras !

J'entends ses pieds sur la poussière du chemin mais elle remonte sans doute parce qu'elle a imaginé un scorpion, une tarentule, un serpent, pire une scolopendre de 20 cm de long. Je ne veux plus retourner. Il ne fallait pas ouvrir la porte ! Tu l'as ouverte et voilà ! Maintenant on est piégé et tu n'as pas de solution ! D'ailleurs tu n'as jamais de solution. Qu'est-ce que je fais moi maintenant ?

Pourquoi écouter les lamentations d'une fillette qui se prend pour une femme chaque fois qu'un homme la regarde ? Tu as raison, papa. Je vais rester ici auprès de toi...

— Tu veux dire de ma carcasse...

— Je regrette...

— Non, non. Ne le regrette pas. Ce qui est fait est fait. Encore heureux que j'aie pu franchir toute l'Europe, les Pyrénées et la Sierra Nevada pour venir me reposer dans cette maison sans toiture dont la porte n'avait pas été ouverte depuis cinquante ans !

Je ne sais pas pourquoi. Pourquoi c'est moi qui l'ai ouverte. Et cette attirance que l'ombre a exercée sur moi. Une ombre qui paraissait infinie et non elle ne l'était pas et maintenant ma main caresse ce

cuir qui ne frémit pas comme quand je caresse ma sœur, ses cheveux des fois et surtout sa peau sous la queue de cheval.

— Ne caresse pas ta sœur ! Caresses-en une autre !

— Plus tard ! Plus tard !

Puis la nuit s'est tue. J'entendais ma sœur pleurnicher :

— On va venir nous chercher...

— Ils ne savent pas où nous sommes allés. Ils ne savent pas où j'en suis...

— Je ne vois plus rien ! Tu sais bien que les scorpions se déplacent sans bruit !

Entre autres animaux empruntés au bestiaire du délire ! Le cuir ne sent pas le cuir. Une odeur de sainteté peut-être. Maman qui dit : moi je voudrais que mon cadavre embaume votre mémoire ! Mais pour ça il faudrait qu'elle soit devenue une sainte et selon ce que je sais de la procédure elle n'est que la femme ordinaire dont ne veut que l'homme ordinaire.

— On n'entend plus rien, commente ma chère petite sœur qui n'a pas l'âge de comprendre l'éternité.

Des fois je me demande si elle n'en sait pas plus sur la mort que moi-même qui n'en sais plus rien. On devrait devenir éternel avant que la raison nous conseille le contraire.

— As-tu rencontré d'autres morts... pendant ton interminable voyage... ô père ?

— Des tas ! Mais on n'en a pas parlé. Les autres je sais pas, mais moi je n'en savais rien, alors que je savais pourquoi je me taisais. Je n'ai pas trouvé le temps long. Il n'est pas impossible que le temps ne soit rien d'autre qu'une manière de ne pas rêver à des choses qu'on finit par savoir sans les connaître toutefois, si j'en crois mon cuir. Caresse-le. Je ne connais pas d'histoire où la momie reviens pour être caressée, sinon je te la raconterais, tu penses ! Ô Dnipro !

*

Ils nous ont trouvés. Moi couché dans le cuir et dans l'ombre et ma sœur sans connaissance et violée. Son petit anus saignant. Un sodomite. C'était le matin et je les ai entendus approcher, montant le chemin entre les agaves et les paresseux. Ça sentait le lys. Mon cadavre sentait le lys. Mais de l'avoir trop caressé, il s'était un peu éparpillé. Un homme m'a soulevé et a examiné mon cul. Puis il a avisé le crâne détaché. Il a écarquillé son beau regard noir et sa bouche s'est entrouverte. Il ne savait plus quoi dire : l'anús de ma sœur, le mien, le cadavre en morceaux. Il a appelé et on est venu. Ils ont formé un quart de cercle entre les deux murs. L'ombre était éclairée maintenant. On ne pouvait pas se tromper ni douter de ce qu'on voyait. L'homme qui m'avait empoigné avec une douceur d'ouvrier m'a reposé en dehors du quart de cercle et j'ai pu voir

l'entrée et la porte penchée : il y avait du monde. Ils parlaient, sans doute sans s'écouter. Le corps de ma sœur descendait la pente sur des épaules.

— Tu as mal ?

Non. Je n'avais pas mal. Faim, ça oui. Mais ils n'avaient pas songé à emporter de quoi. On m'a poussé vers la sortie. Au passage, j'ai arraché un peu de poussière à la porte. Près de la grosse pierre grise du seuil, la terre était en désordre et des pieds la limitaient pour la préserver d'un effacement des preuves. Comme ça qu'ils appellent le sang et le sperme.

— Lâche ça, veux-tu !

Rien qu'un minuscule morceau de cuir, noir et luisant comme la braise. J'ai ouvert ma main et une autre main s'est emparé de ce souvenir, preuve ou comment c'est qu'ils veulent appeler ça moi j'en sais trop rien.

— L'autre main...

La poussière de la porte. Main sale. On me la fourre dans un sac de plastique. Au-delà du canyon, le désert commence à imposer ses trouvailles.

— Tu n'as rien ? Tu en es sûr ? Montre ton cucul...

— C'est peut-être lui qui... propose une voix.

— Et la momie ? Vous en faites quoi de la momie ?

Je sais bien ce que j'en ferais, moi. Rassembler les fragments maintenant épars. Reconstituer ce que j'ai vécu et qu'ils ignorent. Non je n'ai pas mal au cul. D'après quelqu'un, ma quéquette ne donne pas signe d'avoir...

— Quelqu'un de passage, dit un autre.

— Ou quelqu'un de chez nous...

— Qui ?

Maman me gifle. L'homme qui m'a raccompagné saisit le poignet.

— Il n'en fera jamais d'autres !

— Je comprends, madame, mais ce n'est pas le moment...

— La procédure... dit un autre.

Ils sont entrés dans le patio et se sont assis sur les chaises proposées par la voisine venue prêter main forte. La situation l'exige.

— Je vous emmène, dit un homme, toujours le même, à maman.

— Et lui... ? (moi)

— Ne vous inquiétez pas.

Je ne vous raconte pas la suite. Je n'ai pas tout dit. Ma sœur a parlé de l'homme qui l'a. On va en avoir pour des années et même toute la vie. Certes je la plaignais, mais le cadavre que j'avais découvert avait aussi sa place dans cette histoire. Ils en parlaient, mais je n'étais pas là. Ils parlaient plus facilement du cucul de ma sœur. De

la mort, jamais. Pas même de la porte. Une vieille histoire dont le mystère était maintenant résolu. On passe à autre chose. Ou plutôt on attend que ça se cicatrise. On ne sait pas grand-chose des conséquences d'un viol. On sait ce qu'on en dit. Il n'y a rien de moins vrai que ce qui se dit. La vérité est ailleurs. Toujours.

XX – Le Chinois de la Côte

Le Chinois disait s'appeler Huan et comme ça se prononçait Juan on l'appelait Juan. On le voyait revenir de la Plaza avec un chou qu'il tenait par la queue dans une main et dans l'autre un panier d'où dépassaient les fanes d'une botte de carottes. Comme on ne l'avait jamais vu chez le boucher, on disait que la seule fraîcheur des plats qu'il préparait dans son restaurant il la devait à celle de nos légumes. On ne savait rien de la viande et c'était quelquefois le sujet de nos conversations, là, devant la Casa de los Pescadores, assis devant un verre toujours vidé, les mains tranquilles, le regard sans doute un peu rêveur. Le restaurant Flores de China avait appartenu pendant deux ou trois générations à la famille Florés (de Almería). Puis ces Chinois étaient arrivés et ils avaient pris possession non seulement du restaurant, mais aussi du Todo Cien qui le jouxtait et Juan en sortait avec une nouveauté qu'il s'empressait de nous présenter, une télé miniature à porter au poignet, un briquet appareil-photo ou un porte-clé capable d'analyse comportementale.

On n'achetait jamais rien. On ne mangeait pas dans son restaurant. On voyait nos légumes entrer sans la viande qui les accompagnait pourtant dans à peu-près tous les plats de la carte, si on en croyait l'Ukrainienne qui le secondait, on l'appelait l'Ukrainienne à cause de l'actualité sinon on l'aurait appelée Nikita. On la voyait entrer elle aussi et comme on ne la voyait pas sortir, on supposait qu'elle sortait de l'autre côté, dans la ruelle où nous ne mettions jamais les pieds, bien que nos aïeux y fussent tous nés. Mais comme on la voyait quelquefois dans la boutique attenante, on pensait qu'il existait une communication entre le restaurant et la boutique. Au-dessus, bien qu'il s'agît d'immeubles distincts, les façades se ressemblaient et sur les balcons et aux fenêtres on ne voyait que des visages asiatiques, enfants et femmes, rarement des hommes qui eux aussi entraient, mais ils sortaient aussi souvent et on ne savait rien d'eux sinon qu'ils quittaient la ville pour aller on ne savait où où ils passaient la journée à faire on ne savait quoi. Notre perspective, vue de notre maison commune, était chinoise et rien de plus, à part cette Ukrainienne et les clients qui pouvaient être de n'importe quelle nationalité compte tenu du caractère touristique de notre ville.

Un jour, je dis un jour comme j'aurais dit autre chose, un troupeau de femmes montreuses de cuisses est entré dans le restaurant. Il y en avait bien sept ou huit et un type musclé les suivait, sa tête pivotant sans arrêt comme s'il surveillait ses arrières. Il nous a salué et on a répondu dans notre langue qu'il a dû trouver exotique, il avait

l'air satisfait de nous entendre et il est entré. Ils sont ressortis une heure plus tard. Nous en étions au troisième verre, preuve qu'on n'exagère pas, qu'on se tient, malgré toutes les raisons qui justifieraient le contraire. Cette fois, il marchait devant son troupeau. Il n'oublia pas de nous saluer. Les filles avaient l'air encore plus heureuses maintenant. De la chair à vendre, pensâmes-nous. Et toute fraîche. Comme nos légumes. Pas une ride, pas un bouton, rien pour grimacer et tout pour en avoir envie. Nous attendîmes qu'elles atteignissent l'angle de la rue, à cinquante mètres de là, pour nous laisser aller à commenter cette fraîcheur qui, avouions-nous, manquait à notre quotidien. Ceux qui bandaient encore ne cachaient pas leur joie, avec pudeur cependant car nous étions dehors et le parc à enfants est mitoyen à notre vieille terrasse. Il y avait deux gosses en train d'examiner le tobogan. Le garçon en tâtait le bois d'une main apparemment experte et la petite fille attendait qu'il achevât son examen. Ils n'avaient pas quitté le sol. La fillette avait touché un barreau de l'échelle et son regard inquiet avait croisé le nôtre. J'ai ri et je désirais qu'elle comprenne que c'était elle la raison de ce rire, mais ça ne l'amusait pas, elle avait peur de monter et le garçon ne montait pas non plus, il semblait hésiter à donner son avis sur la qualité du bois, de la pente ou de je ne sais quoi encore qui expliquait sa propre peur. J'avais envie, comme les autres, de leur montrer à quel point c'est amusant et sans danger, mais la conversation tournait autour des filles qui avaient disparu

maintenant et de loin leur homme, s'il était ce qu'on pensait qu'il était, nous avait fait signe et on avait répondu dans le même langage, les uns bandant, les autres non.

Soudain la fillette a gravi la moitié de l'échelle. Le garçon continuait d'analyser la situation et ses matières à réflexion. C'était une jolie fillette de sept ou huit ans, mais pas de chez nous vu qu'on les voyait arriver avec leur mère, tôt le matin, et repartir en fin d'après-midi, toujours avec elle qui sortait du restaurant ou de la boutique ou qui n'en sortait pas et surgissait au bout de la rue d'où elle les appelait et ils se précipitaient pour la rejoindre, c'était l'été et les gens commençaient à s'intéresser à la nuit qui allait tarder à tomber, ce qui alimentait les terrasses et le sable plus bas, entre le port et les installations commerciales. Il était temps pour nous de rentrer à la maison et c'était ce que nous faisions. Mais ce soir-là, certains bandaient, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps. Autant que je m'en souvienne aujourd'hui, il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu une pute sur le paseo qui à l'époque n'en était pas un, les maisons faisaient face à la mer et les barques reposaient comme de gros poissons, si tant est que les baleines en sont, et les fenêtres étaient éclairées. Les putes sortaient à ce moment-là. Les enfants étaient couchés, le pognon frémissait dans nos poches et on n'avait pas l'impression d'être pauvres. Le vieux temps, quoi. Il revenait. On s'était quitté sur cette bonne parole. Ça donnait l'impression de recommencer et on se sentait heureux que ça arrive avant notre

mort. Avec une différence toutefois, qui ne nous troublait pas, pas encore : ces filles n'étaient pas des nôtres, comme on en ramenait jadis de Madrid ou de Catalogne. Le bruit courait déjà que c'était des Ukrainiennes. Même que certaines d'entre elles, aux dires des plus voyageurs d'entre nous, avaient fait le voyage depuis la Lituanie. Pour des hommes qui n'avaient jamais quitté la baie, ça promettait. Personnellement, je me suis couché en me demandant si je bandais ou si j'en avais seulement envie.

Voilà à peu près *dressé* le tableau. J'espère que je n'ai rien oublié. J'oublie beaucoup en ce moment et celui dont je vous parle date d'hier, ou peu s'en faut. La seule question qui se posait maintenant, c'était combien ça allait nous coûter, sachant qu'une pute ne voit pas d'inconvénient si tu ne bandes pas, pourvu que tu paies ce que tu dois à son maître. Il avait une bonne tête celui-là et Juan le Chinois l'avait comblé de courbettes sur le seuil de son restaurant, pendant qu'on bandait ou qu'on s'imaginait que c'était possible avec un peu de volonté ou d'imagination selon la composition de chacun. Nous sommes tellement différents les uns des autres. Et plus encore si quelque chose arrive, qu'on attendait sans en parler ni peut-être le savoir.

Le lendemain matin, je suis arrivé le premier à la Casa. Frasco, le préposé, n'était pas encore arrivé, ni Juan avec ses choux et ses carottes, sans viande mais avec cette amabilité qui en faisait un citoyen ordinaire, alors que les étrangers, venus d'on ne savait quel

Est, n'avaient rien perdu de leur étrangeté, malgré le spectacle des cuisses et des reliefs sous-jacents. Ensuite Franco est arrivé, bandant à ce qu'il disait, il avait bandé toute la nuit, il s'en souvenait comme s'il n'avait pas dormi. On s'est assis. À côté, les balançoires et le toboggan étaient encore dans l'ombre. Pour la première fois, ça m'a angoissé, qu'il n'y ait pas d'enfants. On s'est mis à attendre et enfin Juan est arrivé, il a salué sans traverser la rue, il semblait pressé d'entrer, comme si pour lui aussi quelque chose de nouveau venait d'arriver. L'Ukrainienne et ses gosses n'allaient pas tarder à se montrer et elle entrerait à son tour et les gosses s'engouffreraient dans le hall de l'immeuble et on entendrait leur pas dans l'escalier. Une Chinoise les attendait sur le palier. Elle était chargée de s'en occuper. C'était pratique, le parc, juste en face, elle les surveillait depuis un balcon où poussaient des bambous. Leur présence d'un bout à l'autre de la journée s'expliquait par le fait que c'était les vacances. L'Ukrainienne les avait sur le dos et comme elle ne chômait pas, elle s'était arrangée avec la mère de Juan et tout se passait pour le mieux. Depuis le début du mois de juillet, on assistait tous les jours aux mêmes événements, Juan qui entrait et sortait, l'Ukrainienne qu'on retrouvait au service dans la salle à manger ou derrière le comptoir de la boutique, les enfants qui allaient et venaient entre le balcon du troisième et le parc où d'autres enfants alimentaient les nostalgies, tandis qu'une poignée de putes nourrissaient maintenant notre prétention au bonheur. Le jour

acheva de se lever et son existence retrouva ainsi son chemin tout tracé par la géométrie des mœurs et du commerce. À ceci près qu'on avait des putes à notre service désormais, pour se rincer l'œil à distance en attendant de trouver les moyens d'investir dans le Sildénafil, pour commencer, parce que même avec ce capital forcément nécessaire, il fallait s'attendre à ce que ça se complique au moins un peu. Ça nous rendait économes en paroles et l'anisette nous parut suspecte. J'avais le cœur en morceaux, mais pas comme un puzzle, qui n'affecte que l'attention et la sagacité, comme une vitre brisée dont on n'a pas le pouvoir de recoller les morceaux sans passer pour un dingue. J'en connais à qui c'est arrivé et c'était triste de voir un homme s'épuiser non pas à réfléchir mais à tenter de recoller. Et je n'étais pas plus malin qu'un autre.

Un soir, je ne sais plus à propos de quel Saint, la rue s'est illuminée et Juan le Chinois a eu l'autorisation d'installer des tables sur la chaussée, même qu'on se voisinait et que des touristes sont venus s'asseoir parmi nous sans qu'on s'en plaigne et Juan nous a offert de quoi nous montrer plus aimables encore. Les putes ne viendraient pas. Pas un jour de Saint. On en était convaincu. Et on se tenait tranquille, se contentant de cuisses moins allègres et même des petites que ça promettait de bien joyeux lendemains. On n'a pas posé la question à Juan. Il allait et venait entre les tables, suivi par l'Ukrainienne qui portait les plateaux tandis qu'il se consacrait entièrement à la conversation et aux prévisions

météorologiques. La municipalité avait prévu un char fleuri avec des filles mais pas des putes pour distribuer des bonbons aux enfants et des fleurs aux autres, mais le char était en retard et on parlait d'une panne de moteur. Et pour gâter encore un peu plus la joie en formation, le vent secouait les lampions et on les voyait rouler sur la plage, en bas, noire à cette heure et leurs feux s'éteignaient sans doute dans les vagues.

On critiquait, prenant à témoin le touriste et ses animaux de compagnie, quand les enfants de l'Ukrainienne sont descendus de chez la mère de Juan. On les a reconnus, mais on ne savait pas pourquoi, tellement ils étaient grimés. Mais pas grimés pour jouer à carnaval, pour avoir encore plus l'air d'enfants et amuser les cœurs qui n'attendent rien d'autre de l'enfance. On a tout de suite vu que ces fards n'étaient pas destinés à participer à l'ambiance gamine qui travaillait les cœurs et les esprits en vacances. Ceux qui bandaient au contact visuel des jambes et des épaules offertes sur l'autel du divertissement en ont conçu un sentiment de culpabilité qui, sans les réduire à l'impuissance – n'exagérons rien, a retravaillé leurs visages dans le sens de l'incrédulité. Moi-même je n'en croyais pas mes yeux. Les deux petits de l'Ukrainienne étaient grimés comme mignon et mignonne felliniens. Et la mère de Juan, transportant en bandoulière ce qui paraissait être une trousse de maquillage, les avait assis à la table la plus à même d'être remarquée même par le plus aveugle des pédophiles. La fillette exhibait des jambes et un

nombril à couper le souffle des moins sujets à désirer y toucher et le garçon, tout bouclé et les seins pincés par un dispositif adéquat, entrouvrait des lèvres que la plus belle des Africaines pouvait lui envier pour ne pas en crever de jalousie. Juan, sorti sur le seuil, rajusta sa cravate en souriant à sa mère, laquelle s'employait à parfaire les traits dans le sens de la plus grande lubricité possible. Franco, à mes côtés, se demanda ingénument si leur mère les avait reconnus ou si elle était dans le coup. Il ne bandait plus. Il n'attendait même plus ses putes, dont il avait parlé toute la journée, déterrants ou émergeants, selon le voyage, des souvenirs dignes de sa littérature, mais sans la poésie qui la caractérisait d'ordinaire. Et ce qui devait arriver arriva : la fillette suivit un homme qui avait presque notre âge et qui donc était censé pouvoir bander sans se poser la question du comment et du pourquoi. Il suivit la fillette qui s'effaça pour le laisser entrer dans l'immeuble. Juan surveillait la scène du coin de l'œil, tortillant sa cravate alors qu'il était en bras de chemise à cause de la chaleur. Le garçon, resté seul à table, sirotait le contenu bleu d'un verre à l'aide d'une paille. Des gens passaient, mais impossible de dire si c'étaient des amateurs ou de simples passants qui n'en ont rien à faire de ce qui se passe sans eux. Franco et moi n'étions ni outrés ni révoltés. Nous agissions nous aussi en spectateurs, les putes n'ayant plus leur place dans notre esprit et ça ne nous perturbait pas de ne pas agir, d'être en proie à l'oubli et de nous efforcer de penser à autre chose, d'autant que

nous n'étions pas seuls, même en comptant ceux qui ne voyaient rien de ce qui occupait tout notre champ de vision. Quand le garçon eut achevé de pomper dans son verre, soit qu'il l'eût vidé, soit qu'il en eût assez de minauder ainsi, Juan s'approcha de lui et lui embroussailla la tignasse en articulant des paroles que la distance nous interdisait d'entendre. Ce qu'on est obligé d'imaginer des fois !

*

Chercos, un flic qui n'aimait pas l'été, fit signer la déposition et d'un signe de tête invita le dépositaire à sortir de son bureau. Dans son dos, un patio recevait une lumière verticale. Il ne ferma pas la fenêtre. Il ne la fermait jamais et le matin il l'ouvrait et constatait avec tristesse que rien ne changerait jamais s'il n'y mettait pas du sien. L'homme, un ancien pêcheur aujourd'hui retraité, sortit en s'excusant encore de ne pas en savoir plus. Chercos fit un autre signe, différent du précédent, et l'homme referma la porte derrière lui. Chercos se sentait toujours seul dans ces moments, après l'aveu ou le témoignage, peu importait le contenu, le fait d'écouter et d'intervenir sciemment le rendait morose et haineux. Il aurait aimé avoir soif, mais l'ivrognerie ne le tentait pas, ce qui allait dans le sens d'une plus grande conscience de l'état des choses de ce monde clos, impossible à vouer à l'aventure, sauf à l'amour qu'il ne parvenait toutefois pas à distinguer du plaisir. Blablabla, se dit-il et il inséra la déposition dans une pile d'autres documents témoignant,

donc, de l'état du monde. Il rendrait une petite visite impromptue à ce Chinois qui fricotait maintenant avec la pègre, comme si le commerce de la restauration et des bibelots inutiles ne le satisfaisait plus. Il avait bien dû y trouver du plaisir. Lui-même, Chercos, reconnaissait avoir eu du plaisir au cours des premières enquêtes, du temps d'une jeunesse facile pas soucieuse de chômage ni de dettes. Il était entré dans la vie comme il était sorti de l'enfance : facile. Il n'avait pour ainsi dire pas connu les tourments de l'adolescence. Et maintenant qu'il s'en éloignait clairement, c'étaient les calices de l'âge qui le tourmentaient. À force de réalité, messieurs. Vous pouvez me croire. Sans cette accumulation de réalités qui figurait son chemin existentiel, il n'aurait pas connu autre chose que la tranquillité, à défaut de bonheur bien sûr, mais sinon à quoi servirait le plaisir ?

Le Chinois, que tout le monde ici appelait Juan mais qui ne s'appelait pas Juan, était dans son bureau, derrière les cuisines et Chercos traversa la salle à manger maintenant vidée de ses hôtes. Personne pour le renseigner. La porte était pourtant ouverte. Il avait poussé la porte dans l'espoir de rencontrer un visage, ou au moins un regard. Mais personne ne l'invita à entrer. Il ne connaissait pas les lieux. Il supposa qu'il suffisait de traverser l'endroit pour tomber sur quelqu'un qui le connaissait peut-être. Le Chinois était assis derrière un bureau massif où s'empilaient de la paperasse et des objets sans doute relatifs à des souvenirs de famille ou autres. Il

tapota gentiment la porte qui était entrouverte. Le Chinois leva une tête sans surprise. Il connaissait Chercos. Pas de doute. Mais Chercos ne se souvenait d'avoir eu déjà affaire à lui. Le Chinois se leva, fit le tour du bureau et sortit une chaise d'un tas d'autres objets qui n'étaient pas des meubles. Il la posa devant le flic et l'invita à y prendre place, puis il retourna derrière son bureau, y posant les coudes, les poings sous le menton.

— Je vous écoute, cher monsieur, dit-il.

Chercos ne se souvenait pas de cette moustache. Voilà la raison, se dit-il et il enchaîna, sans laisser au Chinois le temps d'affiner les conditions de son attente. Il devait bien savoir de quoi il s'agissait. Il n'y avait pas que de malhonnêtes personnes dans ce pays.

— J'ai reçu ce matin un étrange témoignage à propos de deux enfants...

— Je n'ai pas d'enfants...

— En effet, dit Chercos, ils ne sont pas Chinois. Puis-je les voir... ?

— Nikita est absente aujourd'hui. Jour de congé.

— Ce sont les enfants de Nikita ?

— Il n'y en a pas d'autres dans cette maison, mais je m'empresse d'ajouter qu'ils n'y habitent pas. Ils sont en vacances. Ma mère s'en occupe...

— De quelle manière s'en occupe-t-elle ? D'après le témoignage que j'ai...

— Comment voulez-vous qu'on s'occupe des enfants ? On leur donne à manger, on les empêche de s'ennuyer, on les surveille...

— Ça, je le sais déjà...

— Vous avez des enfants ?

— Pourquoi les avoir « grimés » – c'est le terme utilisé par le témoin, et les avoir « exposés » – je cite toujours...

— « Grimés » c'est bien le terme exact, monsieur l'inspecteur... mais que voulez-vous dire par « exposés » ?

— Ce n'est pas moi qui le dis. C'est le terme utilisé par le...

— Il n'y a pas eu d'exposition, monsieur... Les enfants étaient grimés, certes, en hommage au Saint du jour qui, comme vous le savez, a été dévoré par des lions sous les yeux de Néron... mais « exposés » non... Ils sont descendus pour se rafraîchir et je leur ai servi un banana split et...

— Avec qui est montée la petite fille ? Le témoin parle d'un homme...

— Ils sont montés ensemble par hasard... Je ne vois pas d'autre explication. Elle montait et lui aussi montait. Rien de plus. Qu'allez-vous imaginer... ?

— Ce n'est pas moi qui imagine, monsieur Gu. Le témoin dit que...

— Il s'imagine que... Oh ! sans doute confond-il ses désirs avec...

— Je ne vous demande pas d'apprécier les dires de mon témoin. Il ne vous revient pas de...

— Mais enfin, monsieur l'inspecteur ! Je ne peux pas laisser dire...

— Moi oui !

Chercos sortit alors son revolver. Le coup partit. Le Chinois se redressa puis s'écroula.

— Il va falloir que je m'explique, dit tout haut le flic et il sortit.

XXI – Paris (automne 2025)

Je vois ça d'ici, don Patricio ! Si vous saviez... le voir nu, la bite en l'air sacristique, et lui de se voir dans le miroir, encore jeune à ne considérer que le corps, car les tempes sont grises et la calvitie en route. Si quelqu'un entrerait... mais qui ? La boniche ou le petit enfant de chœur. Une de ces paroissiennes qui l'invite à déjeuner en son palais bourgeoisement élu par la populace. Non. Personne. Il entrouvrit les rideaux. La voiture attendait, les roues sur le gazon précieux, et le chauffeur fumait une cigarette en observant les branchages. Vous le voyez, don Patricio ? Tel que je vous le décris. À fleur de la volupté qui s'empare de lui quand il revoit notre digne salle à manger, les tableaux de maîtres, les miroirs astucieusement disposés en équerre, d'autres perspectives, les lambris et les hallebardes, et la profondeur d'une ombre. Brrrr... Cet automne-là, nous avons pris les enfants à notre charge car, comme vous le savez, la mère soignait une dépression et le père était en taule, plus pour assassinat que pour désertion, mais c'est une autre histoire, je

vous la raconterai plus tard, don Patricio. Ainsi, le petit Volodymyr et sa petite sœur Alla, qui porte le prénom de son père, nous les avons emportés dans nos bagages, retour des vacances. Et nous avons laissé notre château de Castelpu pour nos appartements princiers des Butte-Chaumont. Mon fils bien aimé me manquait et sa sœur, presque femme, n'y pouvait rien, si vous voyez ce que je veux dire, don Patricio.

*

Son Éminence Roger Russel considéra le portail avec envie. En effet, s'il avait l'occasion d'en franchir de bien plus solennels et tarabiscotés, il ne possédait aucun de ces spécimens de l'arrogance catholique. La voiture le déposa sur un trottoir des Buttes-Chaumont. Il fit signe au chauffeur de s'éloigner et de ne plus l'ennuyer avec ses revendications syndicales. La voiture pétarada dans la rigole encore agitée de pluies, car le temps était gris et même menaçant. Le chauffeur avait passé le parapluie à travers le trou béant de la portière puis la vitre était remontée. Le cardinal, vêtu sans cérémonie car il ne souhaitait pas être reconnu, ouvrit le parapluie et écouta les claquettes chantonnées par les gouttes. Il fit le tour du pâté de maisons en sifflotant sans excès ce refrain qui avait accompagné le kyrie. Sa bite ne débordait pas depuis. Il se demanda ce que lui réservait la comtesse question bouffe et comment le comte (moi) allait l'enquiquiner avec ses cuvées

« historiques ». Ces aristos avaient ramené d'Andalousie deux charmants bambins dont l'un était un garçon, si l'on en croyait le comte (au téléphone) de toute beauté. Les deux filles, malgré leur différence d'âge (quelques années, pas plus) s'entendaient bien. Elles ne nous accapareraient pas, tout à leurs Barbie. Certes Néron, le beau et même mignon héritier du titre, n'en hériterait pas. Le cardinal avait la sensation que le petit Ukrainien avait pour mission de le remplacer, non point dans l'Ordre, mais au sein des draps que le sort, en plus des horreurs de la guerre (sa guerre qui n'était plus celle de son père, ah là là, une autre histoire !), réservait à ce qui deviendrait son attente, n'en doutons pas, allez.

*

À noter, pensait le cardinal tout en arpentant les rues environnantes sous la pluie, que le comte préfère les petites filles, dont la sienne et sans doute avait-il déjà entrepris d'initier la petite Alla aux principes du Désir et de ce qui s'ensuit. Alla comme son papa... Passons... La porte d'entrée de l'immeuble était solidement verrouillée, presque condamnée. Il sonna et la voix de la comtesse lui répondit.

— Vous êtes en avance, Éminence...

— Gisèle, voyons ! Je suis Roger...

Elle interrompit son petit rire coquin en déclenchant l'ouverture. Il pénétra dans un hall digne des meilleurs hôtels. Il s'observa dans un

miroir aussi grandiose, juste le temps de parfaire son allure civile. Sa calvitie commençait à le tourmenter, plus que le grisonnement des tempes. Sinon, il n'avait rien perdu de son allure militaire et par militaire il ne faut pas entendre bedaine de général, voyons-y plutôt la fière allure du sergent qui revient du combat avec les plaques d'identité de ses morts.

— Roger !

La comtesse se montrait toujours discrète en matière d'empoignement du phallus en érection. Elle secoua le parapluie et le disposa entre les cannes du comte qui les collectionnait en attendant d'atteindre l'âge d'en faire usage. La petite Alla était mignonne, sans plus. Elle promettait sans doute. Allez donc savoir ce que sa petite hôtesse lui enseignait en manipulant ses panoplies de Barbie. Volodymyr apparut.

— Ils passeront Noël ici, dit le comte.

— Il faut s'attendre en effet à ce que l'Ukraine adopte nos traditions, suggéra le cardinal.

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire, grogna le comte.

— Ainsi, ils ne parlent qu'en espagnol... ?

— Ils parleront en français, Éminence ! Je m'en charge.

— Et je vous crois, mon ami.

Volo était mignon comme tout. Il allait en culottes courtes. Il sentait la lavande et ses cheveux étaient gominés. Ses orteils dépassaient admirablement des sandalettes de cuir qui pouvaient être qualifiées de caligae sans offenser Pétrone.

— Comme l'automne est printanier à Paris ! s'écria le cardinal.

*

Moi, vous pensez ! j'étais aux anges. Le cadavre de mon fils bien aimé était dans sa seconde année tout juste commençante. Mon chagrin n'en était pas moins entier. Je me tordais si souvent de douleur que je ne bandais plus. Qui de mon épouse ou de ma fille s'en plaignit ? Arrrgh ! J'avais organisé ce séjour du cardinal (un vieil ami d'enfance) avec la complicité innocente de la comtesse, vous me comprenez. Je n'ai jamais frappé un enfant. Tout juste s'il m'est arrivé de l'enguirlander. Mais celui-ci, coupable d'avoir provoqué, même sans le vouloir mais je m'en fous, la mort de mon fils bien aimé, héritier non seulement des biens des Vermort et consorts, mais aussi et surtout de mon œuvre, – le pauvre ne deviendrait jamais le minimum de poète que j'avais souhaité qu'il devînt au moins pour ne pas dénaturer le sens de mon œuvre. Achéons de dîner, car nous sommes déjà au soir de ma vengeance.

*

« Allez ! Allez, les enfants ! C'est l'heure de se coucher ! »

La comtesse tapait des mains comme si elle applaudissait la fin de la journée. C'était fini pour elle. Elle coucherait seule. Je rendrais visite aux filles, mais ça ne m'occuperait pas toute la nuit, n'exagérons pas. Volo couchait évidemment dans la chambre de Néron, les mêmes draps, la même lumière, la vue sur les buttes. Autrement dit, c'était la chambre qui recevait le sommeil du cardinal quand il venait dîner et même plus. Je n'ai jamais entendu Néron s'en plaindre, à croire que j'avais raison. Et ce soir-là, le cardinal semblait ravi par cette perspective nouvelle.

*

Comme la nuit est tranquille en nos appartements cossus ! Les enfants étaient couchés, les filles dans la chambre d'Aliz, Volo dans celle de Néron et madame en notre lit qui en connut d'autres. Le cardinal porta le dernier verre à ses lèvres en me souhaitant la bonne nuit. Je le vis pénétrer dans la chambre, à petit pas, un peu fléchi à l'endroit des reins, la main douce à la poignée. Ce diable bandait déjà. Je le soupçonnais même de bander depuis le jour où la comtesse, par téléphone, l'invita à partager les fruits de nos amours.

— Comment va le château, cher Fabrice... ?

Il allait bien. Moi aussi j'allais bien. Ce petit salaud de Volo allait en prendre plein les miches. Qu'il le voulût ou non. Le cardinal était réputé pour l'abondance de ses flux. Il irait jusqu'à pénétrer dans ce

petit cul qui sans doute n'avait pas connu cette douleur initiatique d'autres plaisirs. Ou bien Volo savait déjà. N'avait-il pas désiré la petite bite de Lucie-Benjamin pour lui seul ? J'en suffoquais, mais je ne saurais vous dire si de plaisir ou de douleur. Une situation que je ne souhaite à personne, pas même à vous, don Patricio, à qui je confie cette histoire somme toute ordinaire qui, je ne vous en voudrai pas, vous inspirera le plus clair des romans de la nuit.

*

— Ça, expliqua Aliz en le tapotant d'un doigt expert, c'est le gland. C'est très sensible. Hein papa ? Faut le sucer avec la langue. Tu comprends... ?

— Sí... lo entiendo... pero, ¿de qué sirve ?

XXII – La lettre de papa

L'autre rive se couvrit lentement de brouillard qui se mit à glisser sur l'eau dans notre direction. Encore trois minutes et nous disparaîtrions nous aussi. Cependant, on pouvait voir la sentinelle qui arpentait le talus, protégée des tirs ennemis par la broussaille. L'homme pouvait fumer maintenant. Il prit le temps d'en rouler une, non pas entre ses doigts que la température rendait maladroits, mais avec une rouleuse qui scintilla un moment, puis on entendit le clic de la fermeture du couvercle et aussitôt l'homme actionna la pierre de son amadou. À cette distance, on ne pouvait estimer le degré du plaisir qu'il prenait en aspirant de petites bouffées que le plafond de la nuit effaçait avec méthode. La Lune perçait bien un peu ce noir descendu sur la terre, mais pas assez pour éclairer les visages. Je voyais mal celui de mon compagnon. Il prenait le temps de manger, consultant sa montre entre deux bouchées qui emplissaient sa bouche, l'empêchant de se servir de sa langue pour nous parler de choses et d'autres, comme d'habitude. Il n'y avait que deux choses

qui le réduisaient au silence : la nourriture et les tirs ennemis. Mais la nuit, ils ne tiraient pas. On avait l'impression qu'ils avaient reculé, mais où dans les marais ? Il n'y avait pas de marais derrière nous, la steppe était couverte de neige traversée de traces boueuses qui ne représentaient aucune géométrie comme je l'avais pensé au début, quand l'ennemi a quitté ce rivage et a traversé le fleuve pour se terrer de l'autre côté, avec l'étendue impossible à mesurer du palude et de son labyrinthe. La sentinelle, pour l'heure, semblait apprécier ce moment. Quatre heures avant la relève, comme au quart. Mais notre vaisseau demeurait immobile, couché au bord du fleuve comme une bête malade, et nous respirions cet air avec la même fièvre. Le brasier du mégot clignotait dans cette obscurité de Lune lointaine. Si nous avions été les ennemis, le pauvre homme n'aurait pas fait long feu, mais il savait que la broussaille le protégeait des tirs. L'ennemi ne voyait rien de plus que nous, une barre noire et à peine opaque reposant sur l'eau et paraissant s'avancer constamment alors que le vent était tombé. Il tombait peu après la nuit. Et nous attendions le matin sans impatience. Les cratères s'annonçaient par le déchirement de la végétation. Bientôt, il ne resterait que nous, au milieu de nulle part, sans doute incapables de retrouver le chemin qui nous avait conduit jusqu'ici. Nous y pensions sans arrêt. J'étais fatigué de penser toujours aux mêmes choses. Des idées ! Ça ne tournoyait même pas. J'en eusse conçu une certaine joie, celle de me sentir vivant, mais la mort a cet aspect, les

enfants : elle ne bouge pas, elle ne change rien, et c'est peut-être nous qui sommes fidèles au rendez-vous.

Puis la sentinelle s'écroula, comme se brise un pot et le coup de feu parvint à nos oreilles. Mon compagnon cessa de manger, mais il continuait de touiller le contenu de sa boîte en fer blanc. Il ne pouvait pas voir le corps couché et immobile de la sentinelle. Il était dans le trou, presque au fond, et la lanterne l'éclairait à peine, on aurait dit une moitié de lui-même tant l'ombre était impénétrable à l'endroit même où l'autre moitié de lui-même commençait sans doute à changer cette possible symétrie, car il avait posé son fusil dans cette ombre. Quel silence ! Il m'interrogeait du regard, craignant une présence hostile, comme cela n'était jamais arrivé depuis que nous étions des combattants, nous qui n'avions rêvé que de cette tranquillité que le salaire garantit au travailleur et à son entourage. Moi, je pouvais voir la sentinelle maintenant immobile et couchée, le visage tourné vers moi, blanc de Lune, mais sans regard à cause de la distance et du brouillard qui agit toujours comme un effacement têtue. La broussaille s'était figée, me semblait-il, mais avait-elle frémi au passage de la balle ? Je peux vous dire qu'elle ne contenait aucun animal et sans doute pas d'insecte. Quel fou aurait osé s'y aventurer pour y vivre ? Mais les obus ne l'avaient pas détruite. Elle s'était bien effeuillée un peu, mais sa structure ni son feuillage n'avait subi les effets du souffle, alors qu'ici notre toile avait été plusieurs fois emportée. Je guettais un signe de vie. Il est rare qu'on

meure d'un coup d'une seule balle. Bien sûr, cela arrive, mais je n'en savais rien pour n'avoir pas vécu autre chose que des dilacérations, voire des disparitions corps et âme, il y avait des corps sous les chemins et les chemins changeaient comme la disposition des nuages après la pluie. Il devait vivre, mais la prudence lui conseillait de feindre la mort. Il est rare que l'ennemi s'y reprenne à deux fois. Le plus souvent, il passe son chemin ou prend une autre direction ou scrute la nuit à la recherche d'une lueur ou d'un signe qui peut aussi bien être celui de l'aile d'un oiseau que le changement de position d'un homme qui s'ankylose à force de guetter. Nous vivons cela toutes les nuits. Notre imagination a fini par se limiter à ces interruptions de l'attente. Mais le corps de la sentinelle était parfaitement immobile. Pas de vent pour agiter un pan de sa capote, ni un pied impatient de servir à se tirer de ce dangereux pétrin. Mon compagnon voulait savoir. Mais le silence s'imposait et il ne savait pas que la sentinelle était tombée, morte ou pas morte, il ne savait rien, il me demandait sans rien dire si je voyais « quelque chose ». Il avait entendu comme moi le coup de feu. Un seul à travers la broussaille. Sans doute qu'elle s'était éclaircie dans la journée, après le bombardement dont les souffles parcouraient toute la steppe et la surface du fleuve alors pareil à un miroir ne reflétant que le ciel. Ainsi, le brasier pourtant infime de la cigarette avait servi de cible et sans doute que la tête de la sentinelle avait été atteinte, ce qui ne serait pas beau à voir, qu'il fût mort ou encore en vie. Mon

compagnon s'agitait et comme il avait éteint la lanterne il avait disparu et le trou n'avait plus l'air d'un trou, on serait tombé dedans si on avait tenté de prendre cette direction, mû par ce désir de rencontrer l'ennemi pour le détruire définitivement. Mais cela n'était jamais arrivé. Chacun campait sur ses positions, comme on dit. Personne ne bougeait. Les artilleries envoyaient leurs saucés à une distance qu'on eût été bien incapable de franchir en une nuit. Les obus et les missiles passaient au-dessus de nous ou s'écrasaient pas loin de notre trou, explosant ou s'éparpillant en morceaux, arrachant et déchirant, et notre toile était emportée et il fallait attendre une accalmie, comme le soleil après la pluie, pour la chercher du regard puis pour se décider à la récupérer, alors que les blindés légers sillonnaient la steppe, la neige tombant doucement comme si rien ne s'était passé. Vous ne savez pas ce que c'est.

Non, le visage de la sentinelle était celui d'un mort. N'aurait-il pas parlé s'il avait eu l'espoir de s'en tirer. Tourné comme il était, ce visage me voyait, si toutefois ce n'était pas celui d'un mort. La tête de mon compagnon apparut. Le visage de la sentinelle n'en parut pas affecté. Cet homme était mort. Et il fallait reconnaître que la broussaille ne jouait plus le rôle que nous lui avions attribué sans connaître les règles du jeu, car nous n'avions jamais joué à celui-ci, malgré notre goût du divertissement par écran interposé.

— Il est mort ? Merde, c'est Volo !

— Qui c'est, Volo ?

— Tu le connais pas. (*un temps*) Je devrais dire « tu le connaissais pas », mais je ne dis rien...

Un second coup de feu interrompt...

— Nous ferions peut-être bien de la fermer. Le tireur maintient sa ligne de mire. Il va tirer à intervalle et il nous sera impossible d'en évaluer le temps, car la régularité n'est pas de mise en la circonstance. Il s' imagine que sa cible n'a pas pu mourir dès la première balle et que nous envisageons de ramener notre compagnon dans le trou pour prodiguer les premiers soins.

— Nous n'avons jamais vécu ce genre de situation... Nous ne savons pas...

— Ce que nous savons suffira à nous épargner d'inutiles paroles. La mort ne se réjouira pas de constater que notre ignorance en est la cause.

— Mais si notre compagnon vit, nom de Dieu ! Est-il conscient, d'après toi... ?

— S'il était vivant, il aurait eu l'idée de ramper plus loin, des fois que le tireur n'ait pas changé sa visée. Or, ce second coup de feu a dû l'atteindre, car comme tu le constates par toi-même, il n'a pas bougé, il est exactement dans la position que la chute lui a imposée. Bien sûr, le tireur ne peut pas savoir de quel côté il est tombé ni s'il

n'a pas roulé plus loin, il ne sait pas si l'endroit est un talus, un fossé ou je ne sais quoi encore.

— Pourtant, il en vient, d'ici. Il y était avant qu'on y soit. Il se souvient peut-être, comme nous nous en souviendrons nous-mêmes si jamais nous nous en sortons au moins à moitié vivants.

— Dis plutôt que nous aurons vite fait d'oublier tous ces détails topographiques et que notre seul souci sera de retrouver travail et prospérité.

— Mais il n'en est pas sorti, d'ici, pour retourner chez lui et profiter de ce qu'il possède. Il a seulement traversé le fleuve et maintenant il est posté dans son trou, le fusil sur son trépied, et il guette le moindre signe, comme cette cigarette que notre compagnon n'aurait jamais dû allumer. Ne fumons-nous pas nous-mêmes au fond du trou ?

— Cela ne répond pas à la question de savoir s'il est vivant ou mort.

— Eh bien n'y répondons pas !

— Nous ne pouvons pas l'abandonner à son sort s'il est encore vivant !

— Il a reçu deux balles...

— Je n'ai pas repéré l'impact de la deuxième. Je n'en sais pas plus que toi.

— Eh bien sauve-le, si c'est ce que tu veux ! Moi, je ne veux rien.

Troisième balle. Cette fois, //s ont bien vu son effet dans les herbes environnant le corps. //s connaissent bien cette déchirure. Une déchirure sans tripes, mais une déchirure tout de même. Ça donne une idée. Nous sommes deux, ce qui explique notre indécision. Mais qu'aurais-je décidé si j'avais été seul ? On se laisse toujours influencer par celui qui nous accompagne. On y perd du temps, pour finalement se décider ou pas à agir. Je sais cela. Depuis longtemps. Je n'ai pas attendu la guerre pour le savoir.

— La balle, cette fois, n'a pas atteint le corps. Celui-ci n'est pas tombé du côté que le tireur imagine. Maintenant, il va tirer de l'autre côté. Et le corps sera traversé.

— Pourvu qu'il ne soit pas vivant ! (*grognement d'horreur*) S'il l'est, il doit s'attendre à recevoir la prochaine, qui lui sera peut-être fatale. Je n'aimerais pas être à sa place, ne sachant pas si je vais mourir ou si mes compagnons sont en train de calculer comment venir me sauver.

— //s ne viendront pas ! Je te dis qu' //s ne viendront pas.

Nous nous taisons. Nous attendons le prochain coup de feu. Le corps de la sentinelle n'a pas bougé.

— À mon avis, les deux balles qui ont suivi la première ne l'ont pas atteint. Que ressent le tireur dans cette expectative ? D'ici, nous ne pouvons pas repérer sa position. Nous ne pouvons même pas examiner la broussaille pour avoir une idée de l'angle de tir et en

déduire la position du tireur, ce qui le mettrait à portée de la mort que nous lui souhaitons. Une quatrième balle ne servira à rien. Ni à renseigner le tireur sur sa réussite ou son échec. Ni à nous décider à constater que notre compagnon est mort ou vivant. Nous ne franchirons pas cette distance.

— Trop risqué !

— Nous ne jouerons pas avec le hasard. Au matin, la situation s'éclaircira. S'il est vivant... s'il vit jusque-là, nous lui lancerons... je ne sais pas moi... une corde qu'il pourra saisir et nous ne serons pas que deux pour le mettre à l'abri du tireur ou de son remplaçant.

— Mais s'il est mort... ? S'il ne peut pas saisir la corde, mort ou vivant ?

— Ah ! Je ne sais pas, je ne sais pas !

Pas un oiseau pour siffler, ni une carpe pour sauter hors de l'eau, mais il est vrai que nous sommes en hiver, le temps des amours n'est pas venu. Nous y songeons. Un enfant de plus, pourquoi pas ? Pour l'hiver prochain. Mais sommes-nous les prochains habitants de cet hiver probable ?

— N'allume pas de cigarette, je t'en prie.

— Pourtant pas l'envie de fumer qui me manque...

— Bois un coup.

— Alors qu'il est peut-être encore en vie ? Certainement pas !

— Retourne dans le trou. Dors, si ça te chante. Je peux rester seul.

— Tu ne sauras rien avant le jour, mon ami.

— Retourne dans le trou ! Laisse-moi seul.

— Entendrai-je la cinquième balle ?

— À ton avis ?

Me voilà de nouveau seul, si on peut parler de solitude dans ces conditions, avec un mort sur la conscience et ma propre mort en jeu parce qu'un tireur peut me la donner, même s'il tire à l'aveuglette, mais pas si aveugle que ça ! Il a bien circonscrit l'endroit où se trouve sa victime, si elle s'y trouve encore, il ne peut pas être certain de l'avoir tuée, la preuve : il a tiré... combien de balles a-t-il tiré ? Je ne m'en souviens plus. Ma mémoire commence à choisir à ma place. Je ne peux tout de même pas réveiller mon compagnon, s'il dort au fond du trou, s'il n'est pas plutôt enfoui dans cette obscurité, les yeux grands ouverts, les mains moites sur la crosse, avec cette envie de fumer ou de boire qui trouble sa pensée comme celle du supplicé qui renverse sa tête pour avaler le contenu du verre qu'on présente à sa bouche soudain incapable de trouver le mot, celui de la fin.

Des heures passent. Moi je dis que s'il était vivant, ça se saurait. Ou alors il est inconscient, ce qui paraît logique, car le tireur a visé le brasier de la cigarette et donc forcément la balle a atteint la tête, ce

qui assomme, même si ça ne vous tue pas. On en saura plus demain matin, me dis-je sans cesser de scruter la broussaille, car derrière cette broussaille il y a le fleuve et je me demande qui surveille cette partie du fleuve, celle que je ne vois pas d'ici, mon champ de vision étant limité à ce que la broussaille ne cache pas de l'autre rive, vers l'estuaire, si toutefois je n'ai pas perdu le sens de l'orientation. Il y a belle lurette que mon enfance s'est perdue dans ce paysage trop vaste pour elle. Raison pour laquelle je l'ai déserté avant de devenir fou. J'aime mieux la ville, même tentaculaire. Il y a loin entre des tentacules d'asphalte et de béton et ces méandres qui n'en finissent pas de se conformer aux légendes, celles qui condamnent l'homme à ne plus retrouver son chemin une fois qu'il l'a perdu. Je ne serais pas revenu si on ne m'y avait pas forcé. Je savais, avant de partir, que je chercherai inmanquablement à retrouver le chemin abandonné depuis longtemps, sans espoir de le retrouver, mais avec cette angoisse qui vous étreint chaque fois qu'il vous est impossible de ne pas y penser, au chemin et d'où il vient, au plus profond de l'histoire des hommes et de ces hommes en particulier, ceux qui s'entretuent actuellement, qui se sont toujours disputé cette terre, cette eau, ces déserts de neige ou de terre craquelée selon la saison, je ne me souviens d'aucun printemps, comme si je n'avais pas vécu et que je vais mourir. Certes il y a toujours quelqu'un qui vous aime, mais si on ne revient pas, à quoi sert cet amour ? À rien. À moins de finir par mourir dans ces bras,

dans longtemps, alors que ce même temps presse, pour cause de guerre.

— Le jour se lève, ami. La relève ne va pas tarder.

Voilà que je parle à un mort, maintenant que je suis sûr qu'il est mort, qu'il ne peut pas être vivant comme je le suis encore. Le brouillard s'effiloche. Lenteur ou patience du vent. Une physique sans doute complexe entre l'eau, la terre et le ciel. Pour le feu, on fait ce qu'il faut. Les tirs d'artillerie ne vont pas tarder à reprendre. Ça vous fracasse l'intérieur, comme si c'était fait pour vous empêcher de penser. Plus loin, la sentinelle reçoit la visite d'un oiseau que je suis incapable d'identifier. Bon Dieu toutes les choses et tous les êtres ont un nom ! Et voilà que j'ignore celui-ci. Au moment où j'ai le plus besoin de savoir qui est qui et pourquoi. Un oiseau qui ne chante pas. Oiseau rare. Il me voit, ne transmet aucun message, il sait pourtant si la sentinelle est morte ou vivante. Pourquoi est-il venu sinon ? Il s'est posé en toute tranquillité. Savez-vous que le contraire de la tranquillité, c'est l'ennui ? Je vous lirai quelques pages de ce livre si toutefois mon nom ne figure pas déjà sur la paroi de marbre saignant d'un de ces monuments qui entretiennent le désir plus que la mémoire mais bon, il est trop tard pour le dire, pour moi en tout cas. Et après l'oiseau, le chien. L'oiseau, en conséquence, s'envole, tranquille mais précis, et disparaît comme tout ce qui s'éloigne. Le chien renifle, arrache un morceau qui n'est pas un morceau de capote. Qu'arrache un chien

avec ses dents ? Il n'arrache les choses que pour les manger. Or, la sentinelle ne s'en plaint pas. Elle est donc morte. Nouvelle que je peux annoncer à mon compagnon qui dort au fond du trou, enlacé à son arme comme s'il s'agissait d'autre chose de plus prometteur d'avenir. Nous allons apprendre beaucoup de choses en combattant, mais qui les dira à notre place ?

ENCORE UN...

XXIII – Bientôt...

à suivre dans la RALM

<https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771>

mis en ligne dans la RALM

www.ral-m.com

janvier 2025/mars 2026

©2026 patrick cintas